

ALEXANDRE DUMAS ET SON ŒUVRE
(1884)

CHARLES GLINEL

Alexandre Dumas et son œuvre

NOTES BIOGRAPHIQUES ET BIBLIOGRAPHIQUES

LE JOYEUX ROGER
2012

Cette édition a été établie à partir celle de F. Michaud, Libraire à Reims, 1884.

Nous en avons respecté l'orthographe et la ponctuation, mais nous avons modifié la typographie, principalement pour les citations.

Nous avons supprimé la première annexe, un index peu utile dans une publication électronique.

ISBN : 978-2-923981-39-0

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

Première partie

Les années d'enfance

L'écrivain dont nous nous proposons d'esquisser la vie et de cataloguer les œuvres, n'a pas seulement tenu une grande place parmi nos contemporains, cela ne suffirait pas à justifier cette étude. Mais il est né, il a grandi dans une petite ville de notre département ; devenu célèbre, il ne l'a jamais oubliée et plus d'une fois il alla s'y reposer des labeurs et des agitations de sa fiévreuse existence. Son rêve était d'y achever ses jours, entouré de visages amis, dans le voisinage de cette belle forêt, qui avait été le témoin de ses premiers jeux et de ses premières chasses – car il fut également grand chasseur devant l'Éternel. Si cette consolation suprême lui a été refusée, à lui qui eut pourtant de grands bonheurs en partage ; s'il est mort sur une plage normande à l'une des heures les plus sombres de notre histoire, du moins des mains pieuses ont rapporté ses cendres dans sa ville natale. Aujourd'hui les arbres du cimetière de Villers-Cotterêts où, depuis mil huit cent un, le « bon et spirituel » Demoustier repose, ombragent aussi la tombe de celui qui fut Alexandre Dumas Davy de la Pailleterie pour les siens et Alexandre Dumas tout simplement pour ses contemporains et la postérité.

La renommée de cet écrivain est donc bien à nous et c'est à ce titre surtout que nous avons cru devoir recueillir et coordonner quelques renseignements sur la personnalité même de notre concitoyen, sur les productions sans nombre dues à la richesse et à la fécondité de son imagination.

Nous n'avons d'ailleurs d'autre prétention en abordant ce travail que de fournir quelques documents, aussi exacts que possible, à celui qui tentera un jour d'écrire l'histoire littéraire de ces soixante dernières années.

Avant d'étudier par le menu la vie et les œuvres d'Alexandre

Dumas, nous ne résistons pas au désir de reproduire un portrait que traçait de lui, en 1867, un jeune et spirituel écrivain, Arthur de Boissieu, qui, pendant sa trop courte existence, pleine des plus brillantes promesses, a écrit un livre destiné à lui survivre ; il a pour titre : *Les Lettres d'un Passant*.

À l'époque où ce livre parut, la vie publique et littéraire d'Alexandre Dumas était à peu près terminée ; aucun des traits de son modèle ne pouvait donc échapper au portraitiste qui nous le dépeint ainsi :

La France a deux Dumas, comme elle eut deux Corneille. Le père est le plus jeune des deux ; l'enfant prodige est mort, l'enfant prodigue a survécu, et, depuis qu'il existe, a dépensé, sans compter, sa gloire en fusées, son génie en monnaie et sa monnaie partout. Il nous a trop amusés pour que nous lui soyons sévères, et nous l'aimons trop pour ne pas lui pardonner tout. Chose étrange, il a gaspillé plus qu'il n'avait, et il avait reçu assez de talent et gagné assez de bien pour enrichir cent pauvres d'esprit et cent pauvres d'argent. Aimable et bon, mais léger et besoigneux, il écrivit pour ses créanciers, ce qui l'empêcha de se borner, et perdit à ce jeu-là, non pas tout, mais une partie de sa sève et de son talent. Il composa de charmantes histoires, et il en eut de vilaines.

Comme il voyageait avec fruit et comme il contait avec grâce ! Il s'essaya dans tous les genres, poésie, drame et roman, et partout laissa son souvenir et son sillon. Son imagination fut la folle de tous les logis, et sa fantaisie nuança ses ailes de la couleur de tous les temps et du reflet de tous les cieux. Pour parler le langage hippique, il l'emporta sur Walter Scott d'une longueur et demie, et pour me servir d'une langue moins profane, il est digne de délier les cordons des souliers de Shakespeare. Orgueilleux de bonne foi, nègre au teint pâle, cheveux crépus, œil vif, bouche sensuelle, il a l'air d'un sultan de comédie qui use sa dernière douzaine de mouchoirs ; revenu des lointains pays, fatigué des Muses et blasé sur les amours, il a gardé pour la joie de ses derniers jours sa santé de fer et son incomparable estomac. Populaire et partout bien reçu, à lui tout seul, s'il faut l'en croire, et il ne le faut pas, il a fait Louis-Philippe et défait François II. Familier des grands, camarade de Garibaldi, lié, tour à tour et à de longs intervalles, avec les brigands d'Espagne et les princes du Caucase, il n'en est ni moins gai, ni plus fier,

et comme le pigeon de La Fontaine, il raconte à ses frères, qu'il désennuie, ses aventures et ses voyages. Rien ne lui est étranger, ni le monde, ni la littérature, ni la cuisine : il tient la queue de la poêle et retourne une omelette de la main qui détrôna les rois et fit *Monte-Cristo*.

Le portrait à coup sûr n'est pas flatté, mais il nous montre bien Alexandre Dumas sous ses aspects divers et résume agréablement la vie de notre héros. Nous savons maintenant à qui nous avons affaire et nous allons reprendre les choses de plus haut.

Alexandre Dumas Davy de la Pailleterie est né à Villers-Cotterêts, dans la rue de Lormet, le 5 Thermidor an X. Il a opposé à ceux qui lui contestaient son nom et transcrit en tête de son livre intitulé : *Mes Mémoires*, un acte de naissance sinon inexact au fond, du moins quelque peu fantaisiste. Nous ne jugeons donc pas inutile de reproduire ici la copie exacte de son acte de naissance que nous nous sommes procurée :

Du cinquième jour du mois de Thermidor l'an X de la République française (24 juillet 1802).

Acte de naissance de Alexandre Dumas, né le jourd'hui, à cinq heures du matin ; fils de Alexandre Davy-Dumas de la Pailleterie, général de division, né à Jérémie, isle et côte de Saint-Domingue, demeurant à Villers-Cotterêts, et de Élisabeth Labouret, née audit Villers-Cotterêts, son épouse.

Le sexe de l'enfant a été reconnu être masculin.

Premier témoin : Claude Labouret, ayeul maternel de l'enfant, demeurant à Villers-Cotterêts.

Second témoin : Jean-Michel Deviolaine, Inspecteur forestier du quatrième arrondissement communal du département de l'Aisne, vingt-sixième conservation, demeurant à Villers-Cotterêts.

Sur la réquisition à moi faite par le père de l'enfant.

Et ont signé : A. Dumas, Deviolaine, Labouret.

Constaté suivant la loi par moi Nicolas Brice Mussart, maire de la ville de Villers-Cotterêts, faisant les fonctions d'officier public de l'état civil. (Signé) Mussart.

En marge : En vertu d'un jugement rendu par le Tribunal civil de première instance de Soissons, le vingt-sept avril mil huit cent treize, y

enregistré le trois mai, sur l'expédition qui fut présentée et rendue, lequel jugement ordonne que sur la représentation de ladite expédition l'officier de l'État Civil de la ville de Villers-Cotterêts inscrira en marge du présent acte de naissance les rectifications que ledit jugement ordonne des noms du père de l'enfant et de cet enfant.

Nous, Maire de la Ville de Villers-Cotterêts, faisant les fonctions d'officier de l'État Civil, soussigné, avons inscrit cette relation dudit jugement qui porte que les noms du père seront écrits : *Thomas Alexandre Dumas Davy de la Pailleterie*, au lieu de Alexandre Davy-Dumas de la Pailleterie, et ceux dudit enfant : *Alexandre Dumas Davy de la Pailleterie*, au lieu de : Alexandre Dumas. En conséquence et en vertu dudit jugement, disons que dans les extraits qui seront délivrés dudit acte, les noms rectifiés seront écrits selon ladite rectification.

À Villers-Cotterêts, le sept mai mil huit cent treize. (Signé) Mussart.

Dans la copie de son acte de naissance que, nous l'avons dit, Alexandre Dumas transcrit en tête de ses *Mémoires*, cet acte est présenté et les noms et prénoms du père et de l'enfant sont reproduits comme s'il n'avait pas été nécessaire de recourir à un jugement rectificatif ultérieur ; le moment de la naissance est retardé d'une demi-heure ; enfin la mère de l'enfant est gratifiée de deux prénoms supplémentaires qui paraissent lui avoir appartenu en effet mais qui ne figurent pas sur la copie que nous avons sous les yeux. Ce sont des nuances si l'on veut ; elles ont cependant une importance qui n'échappera à personne quand il s'agit de la reproduction exacte de pièces de cette nature.

Il eût été intéressant sans doute de connaître dans toute sa teneur le jugement rectificatif du 27 avril 1813 ; mais, on ne le sait que trop, l'année suivante, dans la nuit du 5 au 6 mars 1814, toutes les pièces et archives du greffe du Tribunal de Soissons furent détruites par un incendie dont les causes n'ont pu encore être exactement précisées, et nous ignorons si la grosse de ce jugement existe encore dans les archives de la famille Dumas¹.

La rue de Lormet, dont nous venons de parler, est devenue la

1. Consulter l'*Histoire de Soissons* par MM. Henry Martin et Paul Lacroix, et le *Département de l'Aisne en 1814*, par M. Ed. Fleury.

rue Alexandre Dumas le 9 novembre 1872, et la maison où est né le célèbre écrivain porte sur cette rue le n° 54. La chambre où il a vu le jour est, au dire des anciens de Villers-Cotterêts, renseignés jadis par des parents plus âgés, une dépendance du corps-de-logis principal et, pas plus que lui, n'a subi de modifications. Elle est située à l'est du salon qu'il faut traverser pour y arriver et a sa fenêtre au midi, comme le salon lui-même.

M. Bernard Dutoya, architecte, avait, en 1791, construit cette maison telle qu'elle existe actuellement, sur l'emplacement de deux petites maisons qu'il avait acquises en 1788. Il mourut à Paris le 8 mars 1810. Sa veuve le vendit le 24 mars 1816, suivant acte reçu par M^e Demolombe, notaire à Villers-Cotterêts, père du célèbre jurisconsulte, à un avocat, M. Jacques-Victor Picot, et au prix de 6,500 fr.

Les héritiers de M. Picot, décédé à Villers-Cotterêts le 4 octobre 1842, la cédèrent le 23 avril 1843, au prix de 10,500 fr., et par acte devant M^e Besnard, notaire en la même ville, à M. Marie-Auguste Cartier, hôtelier.

Dans ses *Mémoires*, commencés le 18 octobre 1847, Alexandre Dumas exprimait l'espoir que son ami Cartier voudrait bien un jour lui vendre cette maison ; cet espoir n'a pu se réaliser. En effet, le 22 avril 1864, par contrat devant M^e Barillon, notaire à Villers-Cotterêts, M. Cartier la cédait, au prix de 20,000 fr., à M. Victor Varlet, ancien bijoutier.

Cinq ans plus tard, le 27 mai 1869, suivant acte reçu par M^e Senart, M. François-Alexandre Lamiche, cultivateur à Noroy-sur-Ourcq, s'en rendait acquéreur au prix de 30,000 fr.

En avril 1877, M. Lamiche décédait, et au mois de novembre suivant, son gendre, M. A. Barry, médecin-vétérinaire, à l'obligance duquel nous devons ces détails spéciaux, venait habiter avec sa famille la maison en question qu'il occupe encore.

On a contesté à Alexandre Dumas sa qualité d'enfant légitime, il le constate du moins dans ses *Mémoires* et produit à l'appui de la légitimité qu'il revendique avec raison, l'acte de mariage de

ses père et mère. Voici la copie de cet acte, dont nous avons eu communication ; il nous a été possible de redresser ainsi quelques inexactitudes, sans importance d'ailleurs, qui s'étaient glissées dans la copie publiée par l'intéressé lui-même :

Extrait des registres des actes de l'État-Civil de la Ville de Villers-Cotterêts.

L'an mil sept cent quatre-vingt-douze, premier de la République française, le 28 du mois de novembre, à huit heures du soir, après la publication d'un ban fait à la principale porte de la maison commune, le dimanche 18 du courant, heure de midy, et affiché depuis ce temps dans l'endroit à ce destiné, du futur mariage entre le citoyen *Thomas-Alexandre Davy de la Pailleterie*, âgé de trente ans et huit mois, lieutenant-colonel des hussards du midy, né à la Guinodée, au Trou-Jérémie en Amérique, fils de feu Antoine-Alexandre Davy de la Pailleterie, ancien Commissaire d'artillerie, mort à Saint-Germain-en-Laye en juin 1786 et de feu Marie-Cessette Dumas, décédée à la Guinodée, près du Trou-Jérémie, en Amérique, en 1772, ses père et mère, d'une part ;

Et la citoyenne *Marie-Louise-Élisabeth Labouret*, fille majeure du citoyen Claude Labouret, commandant la garde nationale de Villers-Cotterêts et propriétaire de l'Hôtel de l'Écu, et de Marie-Joseph Prévot, ses père et mère, d'autre part ;

Lesdites domiciliées, quant au futur en garnison à Amiens, et quant à la future en cette ville.

Vu aussi leurs extraits de naissance, ne s'étant trouvée aucune opposition, je, Alexandre-Auguste-Nicolas Longpré, officier municipal et public de cette commune, soussigné, ai reçu la déclaration de mariage des susdites parties et ai prononcé au nom de la loi qu'elles étaient unies en mariage.

Le tout fait en présence des citoyens et des citoyennes :

Louis-Brigitte-Auguste Espagne, lieutenant-colonel du 7^e régiment d'hussards, en garnison à Cambrai, natif d'Auch, département du Gers ;

Jean-Jacques-Étienne Debèze, lieutenant du même régiment d'hussards, natif de Clamecy, département de la Nièvre ;

Jean-Michel Violaine, greffier-commis de la maîtrise et notable de cette ville, tous trois amis de l'époux ;

Françoise-Élisabeth Retou, belle-mère de l'époux, veuve de défunt

Antoine-Alexandre Davy de la Pailleterie, demeurant à Saint-Germain-en-Laye.

Présents, le père et la mère de l'épouse, tous majeurs, lesquels ont signé avec nous et les parties le présent acte.

(Signé) Marie-Louise-Élisabeth Labouret ; Th. Alex. Dumas-Davy de la Pailleterie ; veuve de la Pailleterie ; Labouret ; Marie-Joseph Prévot ; L. A. Espagne ; Jean-Jacques-Étienne Debèze ; J. M. Deviolaine et Longpré, officier public.

La légitimité d'Alexandre Dumas dont nous nous occupons ici n'est donc pas contestable ; quant à celle de son père, le général Davy de la Pailleterie, le nom de Dumas qui était celui de sa mère et qui lui a été attribué par le jugement en date du 27 avril 1813, alors qu'il ne figurait pas dans l'acte de son mariage, laisse place à des doutes que la lecture du jugement précité, si elle eût été possible, aurait probablement dissipés.

Le général Davy de la Pailleterie était fils lui-même d'Antoine Alexandre Davy de la Pailleterie auquel appartenait par héritage la terre de la Pailleterie, érigée en marquisat par Louis XIV en 1707 ; c'est Alexandre Dumas qui nous donne ce détail en ajoutant : « Les armes de la famille étaient d'azur à trois aigles d'or aux vols éployés, posés deux et un, avec un anneau d'argent placé en cœur ; embrassés par les griffes dextres et sénestres des aigles du chef et reposant sur la tête de l'aigle de pointe. »

Marquis ou non, l'aïeul paternel de notre héros se détermina, en 1760, à l'âge de 50 ans, à aller fonder une habitation à Saint-Domingue. Le 25 mars 1762, une négresse, Marie-Cessette Dumas, lui donnait un fils. Elle mourut en 1772 et vers 1784, à l'âge de 74 ans, Antoine-Alexandre Davy de la Pailleterie épousait bravement sa femme de charge, Françoise-Élisabeth Retou. Il mourut le 15 juin 1786 et fut enterré dans le cimetière de Saint-Germain-en-Laye.

Rappelons en passant que l'un des témoins à l'acte de mariage des père et mère d'Alexandre Dumas, le colonel Espagne, devait mourir dix-sept ans plus tard général de division et comte de

l'Empire, à la suite de la brillante charge qu'il fit avec ses cuirassiers à la bataille d'Essling.

Un souvenir non moins triste et un nom également célèbre se rattachent à la naissance d'Alexandre Dumas. Un ami de son père, le général Brune, qui devint maréchal de l'Empire et périt à Avignon, le 2 août 1815, dans les circonstances que l'on sait, Brune, disons-nous, faillit être le parrain de l'enfant. Voici du reste les lettres que les deux amis échangèrent à ce sujet :

Ce 6 Thermidor an X.

Mon cher Brune,

Je t'annonce avec joie que ma femme est accouchée hier matin d'un gros garçon, qui pèse neuf livres et qui a dix-huit pouces de long. Tu vois que, s'il continue à grandir à l'extérieur comme il a fait à l'intérieur, il promet d'atteindre une assez belle taille.

Ah ça ! tu sauras une chose : c'est que je compte sur toi pour être parrain. Ma fille aînée, qui t'envoie mille tendresses au bout de ses petits doigts noirs, sera ta commère. Viens vite, quoique le nouveau venu en ce monde ne paraisse pas avoir envie d'en sortir de sitôt ; viens vite, car il y a longtemps que je ne t'ai vu, et j'ai une bonne grosse envie de te voir.

Ton ami, ALEX. DUMAS.

Il y a un post-scriptum, mais nous le supprimons ; il faudrait le traduire en latin.

Brune répondit à son ami :

Au Général Dumas.

Paris, le 10 Thermidor an X de la République.

Mon cher général, un préjugé que j'ai m'empêche de me rendre à tes désirs. J'ai été parrain cinq fois, mes cinq *fillots* sont morts ! Au décès du dernier, j'ai promis de ne plus nommer d'enfants. Mon préjugé te paraîtra peut-être fantasque. Mais je serais malheureux d'y renoncer. Je suis ami de ta famille et cette qualité m'autorise à compter sur ton indulgence. Il m'a fallu être bien ferme dans ma résolution pour refuser le compérage avec ta charmante fille. Fais lui agréer mes regrets ainsi qu'à ta charmante femme, et agrée l'assurance de mon sincère attachement.

BRUNE.

P.-S. — Je te fais passer quelques boîtes pour la petite marraine et sa maman.

Alexandre Dumas fut baptisé à Villers-Cotterêts, le lundi 12 fructidor, an X (30 août 1802). Il eut pour parrain Claude Labouret, son aïeul maternel, et pour marraine Alexandrine-Aimée Dumas, sa sœur, âgée alors de près de neuf ans ; elle était née à Villers-Cotterêts, le 10 septembre 1793. Toutes les autres indications données sur ce baptême sont inexactes.

Dans le premier volume de ses *Mémoires* que nous aurons plus d'une fois l'occasion de citer¹, Alexandre Dumas raconte même que, si les événements n'avaient pas désuni et brouillé à mort, durant l'expédition d'Égypte, Bonaparte et le général Dumas, notre héros aurait eu pour parrain et marraine le premier consul et Joséphine.

En effet, au mois de mai 1798, à la veille du départ pour l'Égypte, le général Dumas se trouvait à Toulon, où il avait précédé le nouveau général en chef de l'armée d'Orient. Le jour même de l'arrivée de celui-ci, tous deux se rencontrèrent et rendez-vous fut pris chez Bonaparte pour le lendemain, à la première heure. Dumas, fort exact par état, fut admis sur-le-champ dans la chambre à coucher de Bonaparte. Joséphine était en larmes à la pensée de la prochaine expédition et voulait absolument être du voyage ; Bonaparte essayait vainement de la consoler. Comme moyen terme, il lui promit, si les Français devaient rester en Égypte pendant quelques années, de l'y faire venir avec madame Dumas. Dans ce cas, le premier garçon qui arriverait à l'un des deux ménages aurait l'autre couple pour parrain et marraine.

Quatre ans plus tard les choses avaient bien changé et le père du nouveau-né « n'eut pas même l'idée de rappeler au premier consul la promesse du général en chef. »

1. *Mes Mémoires*, par Alexandre Dumas. Paris, Michel Lévy frères ; 1865, 10 volumes g^d in-18.

Les premiers souvenirs d'Alexandre Dumas remontent à l'année 1805, et se reportent sur un petit château qu'habitait son père et sur les commensaux de la maison.

Le château s'appelait *Les Fossés* et dépendait de la commune d'Haramont, voisine de Villers-Cotterêts.

Les commensaux, outre la famille Dumas, étaient un jardinier, un valet de chambre de couleur, un garde, une fille de cuisine et... un gros chien noir.

Jusqu'en 1806, Berlick – c'était le surnom de notre héros – ne put se mouvoir qu'en marchant ou plutôt en courant sur l'extrême pointe des pieds. On lui mit des sabots, mais rien n'y fit et ce fut par caprice qu'il renonça un beau jour à cette singulière habitude.

Nous avons parlé du surnom de Berlick ; en voici l'origine :

En 1802, madame Dumas s'était rendue à la fête de Villers-Cotterêts, alors très-brillante et qui se célébrait le jour de la Pentecôte.

Une baraque installée sur la pelouse l'avait attirée : c'était celle de Polichinelle qui, après avoir rossé tout le monde, finit par être emporté par le diable.

L'homme à la baraque avait eu l'idée de donner à son diable le nom de Berlick.

Madame Dumas fut très-préoccupée de cette figure fantastique, et dit à sa voisine : « Je suis perdue, j'accoucherai d'un Berlick. »

Ses pressentiments ne se réalisèrent pas, comme bien on pense, mais le nom de Berlick resta à l'enfant.

Vers le milieu de l'année 1805, la santé du général Dumas était déjà fort compromise. Prisonnier du gouvernement napolitain, il avait subi, du 17 mars 1799 au 5 avril 1801, une longue et dure captivité pendant laquelle il avait été l'objet de trois tentatives d'empoisonnement et d'une tentative d'assassinat. L'arsenic qui lui avait été donné avait fini par déterminer un cancer de l'estomac.

Le Général, souffrant et se trouvant mal partout, quitta donc

vers le milieu de l'année 1805 le château des Fossés pour une autre habitation située à Antilly, entre Betz et Thury-en-Valois. Au mois d'août, toute la famille se rendit à Senlis pour y consulter sur la maladie de son chef un médecin réputé, M. Duval.

M. Duval conseilla d'aller prendre l'avis du célèbre Corvisart, et l'on partit pour Paris.

La première visite de la famille fut pour Aimée-Alexandrine, la sœur aînée d'Alexandre, alors âgée de 12 ans, qui, par l'intermédiaire d'un parent, l'abbé Conseil, avait été placée dans un pensionnat de la rue de Harlay au Marais. Le jeune frère ne fut pas plutôt entré dans une grande cour, servant de lieu de récréation, que toutes les pensionnaires s'abattirent autour de lui. Mais, peu civilisé par le séjour des Fossés et d'Antilly, Alexandre répondit aux caresses qui lui étaient faites, par des coups de pied et des coups de poing. Deux jeunes filles, qui devaient plus tard s'appeler Mesdames d'Houdetot et d'Osmond, en reçurent la plus grosse part.

Peut-être les mauvaises dispositions de l'enfant étaient-elles accrues par la perspective de subir, au sortir de cette visite, une opération désagréable ; les hommes portaient à cette époque des boucles d'oreilles et Alexandre devait être, ce jour-là même, orné de ces appendices.

Son père le mena ensuite dans un grand hôtel de la rue du Mont-Blanc, chez Madame la Marquise de Montesson, veuve depuis 20 ans de Louis-Philippe d'Orléans, le petit-fils du Régent.

Enfin, pour terminer la journée, Alexandre accompagna son père et sa mère à l'Opéra-Comique ; on jouait *Paul et Virginie*, avec Michu et M^{me} Saint-Aubin dans les principaux rôles.

Le lendemain, Murat et Brune déjeunèrent chez les Dumas. Le général qui avait donné à son jeune fils une pièce d'or pour le faire souvenir de la visite à la duchesse de Montesson, lui mit le sabre de Brune entre les jambes et le chapeau de Murat sur la tête, puis le fit galoper autour de la table pour fixer également

dans la mémoire de l'enfant ce déjeuner et les hôtes illustres qui y avaient pris part.

Le voyage à Paris avait un double but : une consultation chez le docteur Corvisart, qui vainement tenta de rassurer le général Dumas ; un recours aux bons offices de Murat et de Brune, récemment nommés maréchaux de l'Empire, par l'intermédiaire desquels il espérait être rappelé de ses appointements arriérés à compter du 30 pluviôse an VII jusques et y compris l'an VIII, recouvrer l'indemnité à laquelle il avait droit comme ayant été prisonnier à Brindisi et obtenir plus tard un appui pour sa veuve et ses enfants. Brune lui parut toujours le même, mais Murat était tout refroidi. Malgré les promesses de ses deux amis, le général quitta Paris le lendemain, frappé à mort au physique comme au moral.

La famille changea encore de résidence ; tout en conservant son domicile à Haramont, elle s'installa à Villers-Cotterêts, vers le 3 octobre 1805, d'après les *Mémoires* d'Alexandre Dumas ; vers le milieu de février 1806, d'après une note qu'une personne bien renseignée et digne de foi a eu l'obligeance de nous communiquer. L'hôtel de l'*Écu*, dans la rue de Soissons, dont Claude Labouret était propriétaire lors du mariage de sa fille, était devenu depuis l'hôtel de l'*Épée*, il était tenu par un M. Picot. C'est là que s'installa un peu plus tôt ou un peu plus tard la famille Dumas.

Notons aussi une visite du Général et de son fils, vers la fin d'octobre 1805, à la belle princesse Borghèse, née Pauline Bonaparte, au château de Montgobert, près Villers-Cotterêts.

Le 23 février 1806, le général Dumas essaya encore de monter à cheval, mais une demi-heure ne s'était pas écoulée que, vaincu par la douleur, il fut forcé de revenir et de se mettre au lit pour ne plus se relever.

Le lendemain – amère dérision du sort – le maréchal Berthier, grand veneur de la couronne, lui faisait tenir une permission de chasse valable du 23 septembre 1805 au 6 mars 1806.

Arrivant si tardivement, elle ne devait guère lui profiter, alors même qu'il eût recouvré la santé.

Le 26 février 1806, deux jours après avoir reçu cette permission, le père de notre héros rendait le dernier soupir entre les bras de sa femme. Une excellente voisine, Madame Darcourt, et un prêtre, l'abbé Grégoire, l'assistèrent dans ses derniers moments. Quant au petit Alexandre, on l'avait confié aux soins et à la garde de sa cousine Marianne Fortier, fille d'un brave serrurier, et on lui avait improvisé un lit dans la chambre à coucher de la maison Fortier, laquelle était située entre la rue de Soissons et la place du Château.

L'enfant eut des pressentiments funestes et dormit mal cette nuit-là. Le lendemain, on vint le réveiller au jour pour lui apprendre la fatale nouvelle.

Alexandre, après s'être bien fait expliquer la nature et l'étendue de son malheur, profita d'un moment où l'on cessait de faire attention à lui et, s'échappant de chez son oncle, courut droit chez sa mère.

Il entra sans être vu ou remarqué, prit dans une petite chambre un fusil à un coup et ainsi armé monta l'escalier.

Ici nous copions textuellement et nous laissons la plume à Dumas :

Au premier étage, je rencontrai ma mère sur le palier.

Elle sortait de la chambre mortuaire... elle était tout en larmes.

— Où vas-tu ? me demanda-t-elle, étonnée de me voir là, quand elle me croyait chez mon oncle.

— Je vais au ciel ! répondis-je.

— Comment, tu vas au ciel ?

— Oui, laisse-moi passer.

— Et qu'y vas-tu faire, au ciel, mon pauvre enfant ?

— J'y vais tuer le bon Dieu, qui a tué papa.

Ma mère me saisit entre ses bras, et me serrant à m'étouffer :

— Oh ! ne dis pas de ces choses-là, mon enfant, s'écria-t-elle ; nous sommes déjà bien assez malheureux !

Une lettre de M. Deviolaine, inspecteur de la forêt de Villers-Cotterêts, cousin par alliance des Dumas, l'un des témoins dans les actes de mariage et de naissance précédemment reproduits, confirme en effet la détresse de ceux qui survivaient au Général ; elle est du 27 février 1806 et adressée au général Pille.

Voici le commencement de cette lettre :

Mon cher cousin,

Je ne croyais pas avoir à vous annoncer sitôt la mort du brave et malheureux général Dumas. Il a fini sa carrière hier à onze heures du soir, à Villers-Cotterêts, où il était revenu pour suivre les ordonnances des médecins. La maladie qui l'emporte au tombeau est la suite des mauvais traitements qu'il a éprouvés à Naples, à son retour d'Égypte. Il a eu la consolation d'apprendre, le jour de sa mort, que ce pays était conquis par les Français ; mais cette satisfaction ne l'a point consolé de la privation d'avoir été à même de terminer ses jours au champ d'honneur. Depuis qu'il n'est plus en activité, comme pendant sa maladie, il n'a cessé de former des vœux pour la prospérité des armes de la France. C'était un spectacle touchant que de lui entendre exprimer, quelques heures avant sa mort, que, pour le sort de sa femme et de ses enfants, il voudrait être enterré dans les champs d'Austerlitz. En effet, mon cher cousin, il les laisse sans aucun moyen d'existence ; sa maladie a consommé le peu de ressources qui lui restaient.

Ma femme est allée reconduire Madame Dumas, sa parente, à Antilly, où elle passera quelques jours, tandis que nous allons nous occuper de rendre, autant que possible, au général les honneurs funèbres que les grades qu'il a occupés, sa bravoure et l'amitié de ses concitoyens lui ont mérités.

.

La pauvre veuve ne tarda pas à mettre en campagne tous les anciens amis de son ami : Brune, Murat, Augereau, Lannes, Jourdan, pour obtenir une pension de l'Empereur. Tout fut inutile, la lettre suivante du Maréchal Jourdan en est la preuve :

Naples, 28 avril 1806.

Madame,

J'ai l'honneur de vous prévenir que je viens de recevoir de Son

Excellence le Ministre de la guerre une réponse à la lettre que je lui avais écrite en votre faveur. Il m'annonce, avec regret, que vous ne pouvez obtenir aucune pension ; que la loi du 8 floréal an XI ne permet d'en accorder qu'aux veuves de militaires tués dans les combats ou morts dans les six mois des blessures qu'ils y ont reçues, et que le général Dumas n'était point en activité de service au moment de son décès. Il ne vous reste donc, Madame, d'autre moyen de réussir que celui de vous présenter vous-même à Sa Majesté l'Empereur et de solliciter ses bienfaits.

J'ai l'honneur, etc.

Madame Dumas partir pour Paris, sollicita de Napoléon I^{er} une audience qui lui fut refusée, et revint à Villers-Cotterêts plus pauvre encore de l'argent qu'elle avait dépensé dans son voyage.

Désormais, il ne fallait plus rien attendre que de la Providence.

Il est vrai qu'il devait revenir un jour aux Dumas une trentaine d'arpents de terre au village de Soucy, et une maison avec un beau jardin située à Villers-Cotterêts, place de la Fontaine. Mais cette maison était grevée depuis 20 ans d'une rente viagère due à un certain M. Harlay qui ne se décida à mourir qu'en 1817, à l'âge de 92 ou 93 ans ; mais les terres étaient encore possédées au moment du décès du général par le père de sa femme.

En dix-sept ans, de 1806 à 1823, Madame Dumas eut recours à des emprunts successifs et quand elle se décida enfin à vendre les terres à la criée et la maison par voie amiable à M. Picot l'avoué, frère de M. Picot, de Noue, et de M. Picot de l'*Épée*, les 45,000 francs produits par ces deux ventes furent, à 252 francs près, absorbés par l'extinction des dettes et le paiement des frais.

Mais n'anticipons pas sur les événements ; suivons Alexandre Dumas durant cette période difficile, et, comme il l'a dit lui-même, « voyons ce que Dieu fit de la pauvre famille abandonnée. »

Madame Dumas alla demeurer avec ses deux enfants chez son père et sa mère qui vivaient encore. Les époux Labouret s'étant

réservé un logement à l'hôtel de l'Épée où le général était mort, la famille Dumas prit la chambre où son chef avait rendu le dernier soupir et vécut en face de tout ce qui lui avait appartenu.

L'enfance d'Alexandre Dumas s'écoula principalement dans trois maisons : celle de Madame Darcourt, de M. Deviolaine et de M. Collard.

Madame Darcourt, veuve d'un chirurgien militaire assez distingué, demeurait au rez-de-chaussée de la maison attenante à l'hôtel de l'Épée. Elle avait deux enfants, un fils et une fille, Antoine et Éléonore : celle-ci, de vingt-ans plus âgée qu'Alexandre Dumas, fut pour ainsi dire une seconde mère pour lui. C'est dans la maison Darcourt que l'enfant apprit à lire.

Tous les soirs, tandis que ma mère, après avoir fait sa visite au cimetière, – promenade pieuse, à laquelle elle ne manqua jamais un seul jour ; – tous les soirs, tandis que ma mère s'ensevelissait avec sa douleur dans un coin de la cheminée, tandis que Madame Darcourt et sa fille travaillaient à des ouvrages d'aiguille, on me mettait un volume de Buffon entre les mains, et l'on était débarrassé de moi pour toute la soirée. Il résulta de cette curiosité pour les batraciens et pour les ophidiens surtout, qu'à l'âge où les enfants épèlent encore, j'avais déjà lu tous les livres qui forment la bibliothèque du jeune âge.

Et Dumas ajoute :

Ce fut chez Madame Darcourt que j'éprouvai pour la première fois le sentiment de la peur, qui était resté complètement inconnu à ma première jeunesse. Ma manie de lecture s'étendait à tout, même aux journaux que j'ai si peu lus depuis. Je tombai un jour sur le *Journal de l'Empire*, et j'y lus, dans un entre-filet, qu'un prisonnier, enfermé dans les cachots d'Amiens, y avait été dévoré par un serpent.

Le temps seul parvint à atténuer chez Alexandre Dumas l'effet de ce terrible souvenir.

M. Deviolaine s'était remarié avec une nièce du grand-père maternel d'Alexandre, une orpheline qui avait été élevée à côté de la future Madame Dumas ; de plus il avait été fort lié avec le

Général. M. Deviolaine était inspecteur de la forêt de Villers-Cotterêts et à ce titre le dispensateur de ces permissions de chasse qui figurèrent parmi les ambitions de l'enfance de Dumas ; une de ces ambitions, par parenthèse, dont la réalisation lui a causé le moins de désappointements. Par comparaison avec le petit appartement des Dumas, la maison de M. Deviolaine, avec son corps-de-logis assez considérable, ses écuries, ses remises, ses basses-cours et son jardin moitié anglais, moitié français, était un véritable palais. Ce jardin donnait d'ailleurs sur un magnifique parc que François I^{er} avait planté et que Louis-Philippe fit abattre. Avec ce parc ont disparu les hêtres et les chênes à l'ombre desquels François I^{er} et Madame d'Étampes, Henri II et Diane de Poitiers, Henri IV et Gabrielle s'étaient plus d'une fois reposés.

M. Deviolaine avait un fils et deux filles de son premier mariage, un fils et deux filles du second. Une cinquième fille survint, mais sept ou huit ans plus tard. Augustine, plus âgée que Dumas d'une année, et Félix, plus jeune que lui de deux ans environ, furent les compagnons de jeu de leur cousin.

Outre sa maison de Villers-Cotterêts, M. Deviolaine avait, au milieu d'une charmante petite plaine, entourée de tous côtés par la forêt, une autre propriété appelée Saint-Remy ; c'était un ancien couvent de femmes. À quel ordre appartenait-il ? se demande Alexandre Dumas. M. Melleville, dans son Dictionnaire historique du département de l'Aisne, répond ainsi à cette question : « Deux communautés religieuses s'établirent à Villers-Cotterêts au xvii^e siècle. Les religieuses de Saint-Remi de Senlis, ayant eu leur maison ruinée lors du siège de cette ville en 1589, vinrent d'abord se fixer à la pointe de la forêt près de Villers-Cotterêts, puis demandèrent au roi, en 1658, de s'établir dans cette ville même, dans la chapelle de Saint-Georges, d'où leur maison prit le nom d'abbaye de Saint-Remi Saint-Georges. Les Prémontrés de Clairfontaine, au diocèse de Laon, vinrent pour la même cause s'établir à Villers-Cotterêts, en 1676. »

Du couvent de Saint-Remy restait un cloître immense, tout

ombragé d'arbres et enveloppé par douze arpents de prairies, des petits bois et des jardins fermés de murs. Arbres et cloître ont été abattus depuis.

C'étaient de grands jours de fête pour Dumas que ceux où il allait à Saint-Remy.

M. Deviolaine, le chef de la famille, cachait sous une écorce rugueuse une excellente nature ; il a exercé une grande influence sur la destinée d'Alexandre Dumas. C'est l'homme dont il avait le plus peur et que cependant, après son père, il a le plus aimé.

La troisième maison mêlée aux souvenirs d'enfance de Dumas est celle de M. Collard, qui habitait à 15 kilomètres de Villers-Cotterêts le charmant petit château de Villers-Hélon. M. Collard, de souche aristocratique, représenta sous l'Empire le département de l'Aisne au Corps législatif. Il avait épousé en 1795 ou 1796 une jeune fille nommée Hermine, née des amours de Philippe-Joseph d'Orléans, depuis Philippe-Égalité, avec Madame de Genlis, et avait eu un fils et trois filles de son mariage. L'aînée d'entre elles, Caroline, qui avait épousé le baron Capelle, eut une fille, Marie-Fortunée, née en 1816 à Paris, rue de Courcelles, morte le 7 septembre 1852, aux eaux d'Ussat (Ariège), et dont il n'est pas besoin de rappeler la fatale célébrité ; nous avons nommé Madame Lafarge. Les deux autres filles de M. Collard, Hermine et Louise, avaient épousé : celle-là le baron de Martens, diplomate prussien, celle-ci Garat, le secrétaire-général de la Banque de France.

Dans son égoïsme d'enfant, Dumas préférait aux deux autres la maison de M. Collard. « La maison Darcourt avait un bien beau *Buffon* ; mais elle n'avait pas de jardin. La maison Deviolaine avait un bien beau, et même deux bien beaux jardins, mais M. Deviolaine avait une terrible figure. Tandis que M. Collard avait beau jardin, bon visage et, en outre, une *Bible* magnifique. »

C'est dans cette Bible que Dumas apprit son histoire sacrée.

Un jour, à l'un des angles du jardin de Saint-Remy, dans une tourelle ruinée et sans toit, il avait éprouvé pour la seconde fois

de sa vie une vive terreur en voyant deux longues couleuvres se livrer un furieux combat qui n'avait cessé que par l'intervention de M. Deviolaine ; la troisième terreur de Dumas date de Villers-Hélon. Il avait quatre ou cinq ans à cette époque. Tandis qu'il était occupé à feuilleter sa Bible, une voiture s'arrêta devant le perron et un grand bruit retentit dans la salle à manger. La porte du salon s'ouvrit et donna passage à une véritable sorcière. Elle était vêtue de noir, et comme elle avait perdu son bonnet, son tour de faux cheveux s'était envolé, de sorte que ses vrais cheveux tombaient grisonnants de chaque côté de son visage et sur ses épaules. L'enfant eut une telle peur qu'il alla se blottir tout habillé sous les couvertures de son lit.

Le lendemain, dit Dumas, j'appris que la cause de mon effroi était l'illustre Madame de Genlis, qui, en venant faire une visite à Madame Collard, sa fille, avait été perdue par son cocher dans la forêt de Villers-Cotterêts, et s'y était, dans sa terreur profonde des revenants, laissé prendre d'une panique dont elle n'était pas encore remise, quoiqu'elle m'en eût communiqué la meilleure partie.

Nous avons dit que Dumas apprit à lire de très-bonne heure. À cinq ou six ans, grâce aux leçons de sa sœur qui, en pension à Paris, revenait aux vacances dans sa famille, il savait également écrire. Cela le rendait d'une fatuité étrange. En jaquette d'indienne, haut comme une botte à l'écuyère, il se mêlait, plein de pédantisme, aux conversations des grandes personnes. Il y apportait le trésor d'éducation profane et sacrée qu'il avait puisé dans la Mythologie et dans la Bible, les notions d'histoire naturelle qu'il devait à M. de Buffon et à M. Daudin, son continuateur, les connaissances géographiques qu'il empruntait à Robinson Crusoé et les idées sociales et politiques qu'il avait prises au sage Idoménée, fondateur de Salente.

Mais c'était surtout en mythologie que brillait Alexandre Dumas. Il savait par cœur le principal ouvrage de son compatriote Demoustier et dévorait sans cesse une Mythologie de la Jeunesse

« ornée de gravures et entrelardée de vers de Racine et de Saint-Ange. »

M. Deviolaine, devant lequel il avait un jour essayé de faire le pédant, l'avait vertement corrigé de sa présomption ; mais trois ou quatre vieilles personnes appréciaient sa science et y applaudissaient, et il n'était sorte d'histoires sacrées et profanes qu'elles ne se fissent raconter par Dumas. L'une d'elles, Mademoiselle Pivert, âgée de 65 à 66 ans, voulant remonter aux sources, avait recours à la bibliothèque du jeune garçon.

Alors – raconte-t-il – je lui donnais un volume dépareillé des *Mille et une Nuits*, que je possédais et qui contenait *la Lampe merveilleuse*, et rien autre chose. Elle s'absorbait huit jours dans cette lecture, me rendait le volume et me demandait le suivant, que je lui promettais pour le lendemain ; je lui prêtais le même, qu'elle lisait toujours avec une nouvelle conscience et, je dois le dire, avec un nouveau plaisir.

Dumas avait environ sept ans quand sa mère décida qu'il deviendrait musicien, à l'imitation de sa sœur qui chantait agréablement. La nature – il l'avoue lui-même – lui avait donné la voix la plus fausse qu'il y eût au monde, mais il avait les doigts très-agiles et la main très-adroite. On se décida donc à faire de lui un simple instrumentiste, et l'on opta pour le violon.

Il n'y avait pas de choix à faire parmi les professeurs de Villers-Cotterêts, la ville n'en possédait qu'un seul ; il se nommait Hiraux ou plutôt le père Hiraux, un véritable musicien d'Hoffmann, et dont Alexandre Dumas a raconté les singulières aventures.

Hiraux avait eu une jeunesse fantastique : il avait été enfant de chœur, souffleur d'orgues dans un couvent de moines piémontais, puis garçon épicier, puis ménétrier, puis maître de musique, puis enfin était devenu organiste de la ville de Villers-Cotterêts aux appointements de huit cents livres par an.

Le jeune Alexandre avait tant ri des récits d'Hiraux, il l'aimait à un tel point que, sa sympathie pour le musicien l'emportant sur

son antipathie pour la musique, il se décida à prendre des leçons de violon.

Après trois ans de leçons, Dumas jouait sur son violon la *Marche des Samnites* et l'ouverture de *Lodoïska*, mais il ne savait pas mettre son instrument d'accord et Hiraux déclara à la pauvre mère désolée qu'il avait trop de conscience pour lui voler plus longtemps les dix francs par mois qu'elle lui donnait pour faire de son fils un musicien.

En 1808, vers l'époque de la mort du grand-père Labouret qui avait survécu à sa femme et qui mourut d'une affection du foie, la famille Dumas alla demeurer rue de Lormet ; Alexandre se rapprochait ainsi de sa maison natale. Peu de temps après il perdit la cousine qu'il appelait maman Zine.

M. Labouret, grand joueur de dominos, allait tous les soirs faire sa partie dans un café tenu par M^{lle} Wafflart et M. Camberlin. Alexandre Dumas y rejoignait souvent son grand-père et regardait jouer au billard pour lequel il se sentait au fond du cœur la plus grande vocation. Chaque soir, à dix heures, on entendait gratter à la porte ; c'était la chienne de M. Labouret qui venait le chercher et qui, lorsque la nuit était sombre, portait dans la gueule un bâton muni d'une lanterne à chaque bout. On l'appelait *Charmante* et elle justifiait bien ce nom.

Madame Dumas faisait chaque jour, avec son fils, une pieuse visite au cimetière de Villers-Cotterêts, où en quatre années quatre personnes s'étaient couchées pour l'éternité l'une près de l'autre. Leurs tombes étaient voisines de celle de Demoustier dont l'épithaphe avait été composée par Legouvé.

Je présume, écrit Alexandre Dumas, que c'est de ces promenades accomplies avec sa mère au cimetière de Villers-Cotterêts qu'est née ma prédilection pour les cimetières. Que ceux qui se donnent la peine d'étudier les plus petites choses étudient les différentes localités où s'est passée mon enfance : les Fossés, Antilly, la chambre restreinte de l'hôtel de *l'Épée*, les ruines du château de Villers-Cotterêts, la maison et le jardin de ville de M. Deviolaine, le cloître de Saint-Remy, le château de

Villers-Hélon, le grand parc de François I^{er}, de Henri II et de Henri IV, et le petit cimetière du Pleux – c’est ainsi qu’on appelle l’endroit où est situé le petit cimetière de Villers-Cotterêts, – et ils se rendront compte de toutes les différentes nuances de mes productions, et, en allant plus loin, des variations de mon caractère. À tout cela j’ai dû un grand respect pour les choses saintes, une grande foi dans la Providence, un grand amour en Dieu.

Nous avons dit qu’Alexandre Dumas avait cessé d’apprendre le violon ; il avait renoncé d’autant plus facilement aux leçons du père Hiraux qu’il avait commencé à prendre des leçons d’armes bien autrement attrayantes pour lui.

Son premier professeur, dont Grisier devait plus tard être le continuateur, fut le père Mounier, un ancien maître d’armes qu’un accident de salle avait blessé à la lnette en le rendant presque muet ; cet accident, joint à un grand amour de la bouteille, avait conduit notre ancien Saint-Georges à la demeure royale de François I^{er}, devenue une succursale du Dépôt de mendicité de la Seine.

Ce fut vers l’âge de dix ans qu’Alexandre prit ses premières leçons d’armes.

Malgré son grand enthousiasme pour les exercices du corps, dès qu’il se sentait suspendu à une certaine distance de terre, la tête lui tournait et il perdait toutes ses forces. Aussi préférait-il rester en bas, tandis que ses compagnons de jeux entreprenaient les ascensions les plus hardies. Un jour toute la société enfantine s’était hissée sur une meule de paille au pied de laquelle Dumas était resté. Sa cousine Cécile Deviolaine, vrai garçon pour les habitudes, était arrivée la première au faite, lorsque, en se penchant pour le regarder et se moquer de lui, elle perdit pied et, lui tombant à califourchon sur les épaules, faillit lui rompre le cou.

Une preuve de sang-froid que Dumas donna au milieu d’un grand danger le réhabilita pourtant dans l’esprit de ses jeunes amis et amies. C’était le jour des Rois, la royauté de la fève lui était échue chez M. Deviolaine. Après le dîner, en voulant lancer

un bâtiment de papier sur le bassin de la pelouse, il s'était penché trop en avant et avait fait un plongeon involontaire dans l'eau glacée et profonde de quatre pieds. Tout le monde criait : « À l'aide ! au secours ! Dumas se noie. » L'enfant, en s'accrochant aux herbes et avec l'aide de son cousin Victor, parvint à se tirer d'affaire ; puis s'adressant à la troupe effarée :

« Imbéciles, leur dit-il, ce n'était pas : Dumas se noie ! qu'il fallait crier, c'était : Le roi boit ! »

On trouva le mot charmant. Comme c'est le premier qu'il fit et qu'il le fit à l'âge de sept ans, nous avons tenu à le reproduire.

Ce qui n'empêcha pas sa cousine Cécile de dire qu'il n'était et ne serait jamais bon à faire qu'un séminariste. On verra bientôt combien peu s'en fallut que la prédiction ne se réalisât.

Nous avons parlé de trois grandes terreurs éprouvées par Alexandre Dumas pendant sa première jeunesse. En voici une quatrième.

Un jour, en se gourmant avec un de ses camarades, il alla tomber à reculons dans un tonneau de miel exposé devant le magasin d'un épicier nommé Lebègue. L'épicier, qui était occupé à étendre et à gratter du chocolat sur un marbre, s'élança au dehors le couteau à la main. Alexandre s'était relevé malgré la résistance qu'opposait à ce mouvement la substance à laquelle il adhérait et s'était mis de son côté à fuir à toutes jambes dans la direction de la maison maternelle. Mais la course était longue, l'épicier gagnait de vitesse ; épuisé, Dumas se laissa tomber sur le pavé de la rue de Lormet, à dix pas de sa porte, croyant sa dernière heure arrivée.

Il n'en était rien, ajoute-t-il. Après une lutte dans laquelle j'épuisai le reste de mes forces, il me coucha le ventre sur son genou, gratta le fond de ma culotte avec sa spatule, me remit sur mes jambes, et s'en retourna parfaitement satisfait d'être rentré dans sa marchandise.

Malgré cette longanimité, je fus plus d'un an à prendre l'autre côté de la rue quand je passais devant le magasin d'épicerie de maître Lebègue.

Cependant l'enfant allait avoir dix ans ; il était temps de s'occuper sérieusement de son éducation morale.

On avait sollicité vainement pour lui du gouvernement impérial son admission au Prytanée ou une bourse dans un lycée, et aucune demande n'avait réussi lorsque mourut un cousin de sa mère, l'abbé Conseil. L'abbé qui possédait une charmante habitation à Largny, village situé à une lieue de Villers-Cotterêts, et qui demeurait au n° 3 ou 5 de la rue de Lormet, juste en face de la maison où est mort Demoustier, léguait quinze cents francs, une fois donnés, à la mère de Dumas.

En outre, il laissait, pour un de ses parents, une bourse au séminaire de Soissons. La désignation était claire, et la prédiction de la cousine Cécile allait se réaliser.

Seulement, il s'agissait de faire aller Dumas au séminaire, ce qui n'était pas chose facile. Deux ou trois mois se passèrent en luttes de la part du fils, en prières de la part de la mère. Enfin, comme Madame Dumas lui affirmait qu'il serait libre de revenir si le régime du séminaire ne lui convenait pas, il consentit à tout ce qu'elle voulut. Huit jours lui furent accordés pour faire ses préparatifs de départ.

On était arrivé à la veille de la séparation ; Dumas qui le lendemain devait s'embarquer dans la voiture faisant deux fois par semaine le service entre Villers-Cotterêts et Soissons, réunissait toutes ses affaires d'écolier. S'apercevant qu'il lui manquait un encrier de corne avec un récipient pour les plumes, il se chargea d'aller l'acheter lui-même et sa mère lui donna douze sous en vue de cette acquisition.

L'enfant se rendit chez un épicier nommé Devaux ; il se serait bien gardé d'aller chez Lebègue et pour cause. L'épicier n'avait pas d'encrier comme Dumas en désirait un, mais il lui promit de se le procurer pour le soir même.

Le soir, Dumas retourna chez Devaux ; l'encrier était là, mais la cousine Cécile se trouvait aussi par hasard dans le magasin.

La jeune fille souhaita toute sorte de prospérités au futur

séminariste et lui promit, dès qu'il serait ordonné, de le prendre pour son directeur.

Cette rencontre changea la face des choses ; Dumas jeta l'encrier au nez de l'épicier, mit ses douze sous dans sa poche, et sortit du magasin en criant : « Eh bien, c'est bon, je n'irai pas au séminaire. »

Le Rubicon était franchi ; mais, pour échapper aux premières et peut-être irrésistibles supplications de sa mère, Dumas risqua son premier coup de tête. Avec ses douze ans, il acheta pour deux ou trois jours de vivres, puis il alla trouver Boudoux.

Boudoux était un type ; atteint de la maladie dite boulimie, il ne pouvait jamais se rassasier. Plus laid que Quasimodo, fort comme un éléphant, ayant la douceur d'un agneau, tel était cet individu qui logeait chez sa tante, M^{lle} Chapuis, directrice de la poste, et mangeait chez tout le monde.

Boudoux avait une double industrie : il allait à la *marette* et à la *pipée* et faisait ainsi la chasse aux oiseaux.

Alexandre s'ouvrit à Boudoux et lui demanda de le cacher pendant deux ou trois jours dans ses huttes. Il va sans dire que Boudoux lui accorda sa demande.

Seulement, comme on entrait en automne, il l'engagea à se munir d'une couverture, attendu que les nuits commençaient à ne plus être chaudes.

Dumas rentra chez lui, se glissa dans sa chambre, prit une des couvertures de son lit, et écrivit sur un bout de papier :

« Ne sois pas inquiète de moi, bonne mère : je me sauve parce que je ne veux pas être curé. »

Et il alla rejoindre Boudoux qui l'attendait à l'entrée du parc.

La chasse aux oiseaux dura trois jours ; les deux *mares* tendues, l'une au chemin de Vivières et l'autre au chemin de Compiègne où Boudoux avait une hutte dans laquelle l'enfant dormit sans aucun remords, furent littéralement *ruinées*.

Au bout de ces trois jours Dumas revint, la bonne M^{me} Darcourt se chargea de ménager la rentrée de l'enfant prodigue,

sa mère l'embrassa en l'appelant méchant, elle donna cinq francs à Boudoux et l'idée du séminaire fut abandonnée. L'Église y perdit peut-être un grand prédicateur de plus. – Il est vrai qu'on eut plus tard l'idée, à laquelle on ne s'arrêta pas d'ailleurs, de faire de Dumas un receveur des contributions.

Il fut convenu que l'écolier récalcitrant irait au *Collège* de l'abbé Grégoire. Le bon abbé, attaché depuis quarante ans à l'église de Villers-Cotterêts, vivait avec sa sœur qui le vénérât. Deux cents écoliers lui passèrent par les mains pendant les quelques années qu'il a tenu collège. Aucun, paraît-il, n'a mal tourné.

La classe de l'abbé Grégoire durait de huit heures et demie du matin à midi et de une heure à quatre heures du soir.

En général, à l'âge que j'avais – écrit Dumas dans ses *Mémoires*, – je n'étais pas très-aimé des autres enfants de la ville ; j'étais vaniteux, insolent, rogue, plein de confiance en moi-même, rempli d'admiration pour ma petite personne, et cependant, avec tout cela, capable de bons sentiments, quand le cœur était mis en jeu au lieu et place de l'amour-propre et de l'esprit.

Quant au physique, je faisais un assez joli enfant ; j'avais de longs cheveux blonds bouclés, qui tombaient sur mes épaules et qui ne crépèrent que lorsque j'eus atteint ma quinzième année ; de grands yeux bleus qui sont restés à peu près ce que j'ai encore aujourd'hui de mieux dans le visage ; un nez droit, petit et assez bien fait ; de grosses lèvres roses et sympathiques ; des dents blanches et assez mal rangées. Là-dessous, enfin, un teint d'une blancheur éclatante qui tourna au brun à l'époque où mes cheveux tournèrent au crépu. Pour le reste du corps, j'étais long et maigre comme un échalas.

L'arrivée d'un nouveau était un événement au milieu des vingt-cinq ou trente écoliers qui formaient les cadres du collège.

Donc un lundi d'automne, à huit heures du matin, l'enfant se dirigeait fièrement vers le collège, vêtu d'un habillement complet, de couleur café au lait foncé, tout chiné de points noirs, qu'on lui avait taillé dans une redingote de son grand-père.

On entrait dans la cour de l'abbé Grégoire par une grande

porte faisant voûte assez prolongée, et donnant sur la rue de Soissons. Cette porte était toute grande ouverte. Les yeux de Dumas plongeaient dans la cour ; elle était vide. Se croyant en retard, il franchit rapidement le seuil ; aussitôt la porte se referma derrière lui, de grands cris de joie retentirent, une rosée qui ressemblait fort à une averse tomba sur lui et quand il eut franchi la voûte, il était tout ruisselant. C'est qu'il lui avait fallu passer entre une double haie d'écoliers qui, juchés sur des tonneaux, avaient imité l'attitude et l'action de l'affreux petit bonhomme dont les Bruxellois sont si fiers.

L'abbé Grégoire qui venait de dire sa messe, ne tarda pas à arriver. Il vit l'enfant tout mouillé et en pleurs et lui demanda ce qu'il avait.

Dumas dénonça ses camarades malgré les menaces muettes que ceux-ci lui adressaient.

— Pas de récréation à midi, dit l'abbé, des férules tout de suite et trois cents vers demain matin.

À midi, Dumas sortit absolument seul du collège ; il était triste, mais il ne dit rien à sa mère. À une heure il retourna chez l'abbé Grégoire. Chacun des élèves avait reçu son dîner de la maison paternelle. La plupart de ces dîners se composaient d'un morceau de pain sec.

Les trois heures de classe s'écoulèrent rapidement, trop rapidement au gré de Dumas, qui sentait venir un orage et qui, dans sa préoccupation, fit une dizaine de fautes dans trois ou quatre déclinaisons.

Enfin il fallut sortir ; Dumas nouait le plus lentement possible ses livres, dans l'espoir que, descendant le dernier, il trouverait le passage libre. Mais quelque chose lui disait, au fond du cœur, qu'il avait amassé trop de vengeances sur sa tête pour en être quitte à si bon marché.

Il ne s'était point trompé ; un nommé Bligny, le fils d'un marchand de drap de la place de la Fontaine, s'était chargé de la vengeance générale ; l'habit bas, les manches retroussées, il

attendait Dumas au bas de l'escalier ; tout le collège était assis en demi-cercle pour être témoin de la lutte.

Dumas eut un moment de défaillance à l'aspect de ces préparatifs d'un combat inévitable, mais les huées de ses camarades triomphèrent de son hésitation. Il s'excita lui-même de la voix, jeta bas sa veste et se précipita sur son antagoniste. En moins d'une minute il était resté maître du champ de bataille. Les rangs des spectateurs s'ouvrirent et Dumas passa fièrement sous la grande porte, témoin de son affront du matin. Il avait, sans le savoir alors, mis en pratique cette théorie du maréchal de Saxe « que tout l'art de la guerre consiste à faire semblant de n'avoir pas peur et à faire peur à son adversaire. »

La vie de collège, si l'on peut donner ce nom à l'école de l'abbé Grégoire, s'écoula assez monotone pour Dumas, entremêlée seulement de quelques espiègleries d'enfant, suivies de pénitences et de pensums.

Madame Dumas se consola d'autant plus facilement de la révolte de son fils qu'un accident terrible arriva au séminaire de Soissons. La poudrière de la ville, qui était située à cinquante mètres à peu près de ce séminaire, sauta ; il fut renversé de fond en comble, et huit ou dix séminaristes furent tués ou blessés.

Sur ces entrefaites, le cousin Fortier chez qui Dumas avait trouvé l'hospitalité, la nuit où il perdit son père, vint à mourir. Sa fille Marianne quitta alors Villers-Cotterêts pour aller diriger la maison de son oncle, l'abbé Fortier, qui tenait la cure du petit village de Béthizy (probablement Béthizy-Saint-Martin) dans l'Oise, à cinq lieues environ de Villers-Cotterêts. Aux vacances de 1812, la cousine Marianne, qui aimait beaucoup le jeune Alexandre, obtint de son oncle l'autorisation de le ramener avec elle au presbytère lors de son voyage à Villers-Cotterêts. On jucha sur un âne Marianne et Alexandre et après un voyage de sept ou huit heures qui sembla démesurément long au jeune écolier, on arriva enfin au presbytère de Béthizy.

L'abbé Fortier avait alors 62 ans ; c'était un prêtre fort ins-

truit, grand mangeur et excellent chasseur. Salué dans la langue de Cicéron, Dumas commit trois barbarismes dans ses cinq mots de réponse et en essayant de se rattraper sur l'histoire naturelle et sur la mythologie, trouva encore son maître ; mais l'abbé commença à séduire son hôte par un excellent dîner et le lendemain, après la messe, il l'emmena à la chasse.

L'abbé, qui faisait son ouverture, tua une douzaine de perdrix et deux ou trois lièvres.

Cette journée, à laquelle Dumas prit une part active, décida de sa vocation et fit de lui le chasseur infatigable « qui a été depuis le désespoir des gardes-champêtres. »

L'abbé adressa à son jeune hôte quelques compliments goguenards sur son jarret qu'il trouvait fort supérieur à son cerveau.

Quinze jours s'écoulèrent ainsi et Dumas aurait voulu prolonger encore son séjour à Béthizy ; mais sa mère le réclamait et écrivait qu'elle allait mourir d'ennui.

On le remit donc sur un âne qui le conduisit à Crépy-en-Valois ; de là il passa sur l'âne de la mère Sabot qui deux fois par semaine faisait le voyage et le soir même de son départ il était à Villers-Cotterêts.

Alexandre trouva un nouveau personnage installé dans la maison de sa mère ; c'était son futur beau-frère, Victor Letellier, alors âgé de 26 ou 27 ans.

Victor demeurait chez M. Picot *de l'Épée*, dans cette même maison où le général Dumas était mort. Il envoya Alexandre prendre sur la cheminée de sa chambre un objet qu'il lui destinait et qui n'était autre qu'un charmant pistolet de poche. Ce cadeau, un des premiers que l'enfant recevait, fut une des plus grandes joies de sa vie. Mais ce n'était pas le tout d'avoir un pistolet, il fallait de la poudre. Il trouva une poire dans la chambre et versa la moitié de son contenu dans un cornet.

Puis il s'élança dans ce qu'on appelait le Parterre, c'est-à-dire dans la partie du parc qui n'était pas encore la forêt.

Au bout d'une demi-heure, M^{me} Dumas était informée que son

fils se livrait à un exercice à feu exagéré. Elle résolut d'employer l'autorité et prévint un sieur Tournemolle qui exerçait à Villers-Cotterêts les fonctions de commissaire ou à peu près. À peine rentré chez sa mère, Dumas recevait la visite de Tournemolle et, malgré sa résistance, ne tardait pas à être désarmé.

Deux années s'écoulèrent, pleines de grands événements, deux années pendant lesquelles il ne se passa rien de notable pour le jeune Dumas. Il signale seulement dans ses *Mémoires* l'incendie en 1812 de la belle ferme de Noue située à un quart de lieue de Villers-Cotterêts et appartenant à M. Picot et la mort en 1813 de son ami Stanislas Picot, son aîné de deux ou trois ans, qui succomba à un accident de chasse.

Malgré les exhortations de sa mère, malgré l'impression produite sur lui par cette triste aventure, Dumas ne voulut pas renoncer à son goût pour la chasse.

Cependant les événements se pressent, la campagne de France se poursuit ; c'est précisément dans la cour de la ferme de M. Picot qu'Alexandre Dumas entend pour la première fois le bruit du canon.

Ici, quelques explications préalables sont nécessaires.

Chacun savait que, malgré ses victoires, Napoléon s'épuisait d'hommes et perdait chaque jour du terrain. On s'était battu à Château-Thierry et à Nogent ; Laon était occupé.

Tout le monde faisait sa cachette ; Madame Dumas avait enfermé dans une cave son linge, ses meubles, ses matelas et enfoui dans son jardin une trentaine de vieux louis.

Sa peur redoubla quand un beau jour elle vit arriver des gendarmes fuyant à toute bride : Soissons venait d'être pris.

Elle prépara un immense haricot de mouton avec lequel elle espérait fléchir les vainqueurs. Le vin de Soissons logé dans le caveau ferait le reste.

Puis, si les Cosaques étaient par trop méchants, on avait pour ressource la Carrière.

La Carrière – elle ne portait pas d'autre nom – avait son entrée

à cinq ou six cents pas de la ferme de Noue et l'on y descendait au moyen d'une échelle de vingt-cinq ou trente pieds de longueur ; on se trouvait alors au commencement d'un immense labyrinthe. C'était dans cette carrière que, pressée par la terreur, s'était réfugiée la moitié de la population de Villers-Cotterêts. M^{me} Dumas y avait fait porter des matelas, des couvertures, une table et des livres, et se voyait assurée d'un refuge à la première alerte ; mais, après trois jours d'attente, le haricot de mouton fut mangé et le vin bu par des Français. C'était le corps du maréchal Mortier, chargé de défendre, avec ce qui restait de la jeune garde et une douzaine de pièces de canon, le passage de la forêt. Le soir, il y eut un grand dîner chez M. Deviolaine ; on y fit venir le jeune Dumas. Le Maréchal, qui avait connu le général Dumas, prit l'enfant entre ses jambes et le caressa. Le dîner fut triste, la soirée lugubre. Le Maréchal se retira de bonne heure, se coucha et s'endormit. À minuit, tout le monde fut réveillé par des coups de fusil, on se battait dans le Parterre. Le Maréchal, qui s'était mal gardé, se sauva à moitié vêtu par une porte de derrière de la maison de M. Deviolaine et abandonna Villers-Cotterêts le lendemain. L'ennemi lui avait pris ses douze pièces d'artillerie, puis s'était retiré.

Cependant le temps passait, les combats se succédaient. On apprenait la reddition de La Fère et l'ennemi se rapprochait. Tout à coup, au milieu d'une matinée brumeuse de février, le cri : « Les Cosaques ! » retentit. Une quinzaine de cavaliers à longue barbe, à longue lance, débouchent par la rue de Soissons, parcourent au galop la rue de Lagny dans toute sa longueur, reviennent sur leurs pas, reprennent la rue de Soissons, puis disparaissent. Les fenêtres et les portes s'étaient fermées à leur approche. Au moment de leur disparition, un coup de feu se fait entendre. Dumas, malgré les cris de sa mère, s'échappe et court vers l'entrée de la rue de Soissons.

Un désolant spectacle l'y attendait. L'un des Cosaques avait, en passant pour la seconde fois, déchargé son pistolet contre la

porte fermée d'un marchand bonnetier, nommé Ducoudray. La balle, traversant la porte, avait frappé l'infortuné bonnetier à la gorge, lui brisant la colonne vertébrale. Sa femme criait et se tordait les bras de désespoir. M^{me} Dumas n'hésita pas un instant ; elle confia la garde de sa maison à une femme de ménage qu'on appelait la Reine et se réfugia avec son fils dans la Carrière. Quant aux quinze Cosaques, ils gravirent, toujours au galop, la longue montagne de Dampleux, mais pas un d'eux, paraît-il, ne put sortir de la forêt.

Le séjour dans la Carrière dura vingt-quatre heures, puis la première terreur se calma et l'on sortit pour avoir des nouvelles. Cinq ou six jours s'écoulèrent durant lesquels M^{me} Dumas couchait à la Carrière et recevait dans l'intervalle des nuits l'hospitalité à la ferme de M. Picot. Enfin le canon se fit entendre ; on se battait à Neuilly-Saint-Front. Pendant la nuit qui suivit le combat, Dumas rêva que les Cosaques descendaient dans la Carrière. Le récit de son rêve effraya tellement sa mère que leur départ fut immédiatement décidé.

M^{me} Dumas se hasarda donc à rentrer dans Villers-Cotterêts. À peine arrivée, elle y rencontra un commis à cheval, du nom de Crétet, qui cherchait de maison en maison un équipage quelconque pour y atteler son cheval et partir avec une vieille demoiselle bossue du nom d'Adélaïde qui à aucun prix ne voulait plus demeurer à Villers-Cotterêts. M^{me} Dumas, qui nourrissait les mêmes projets, convint de voyager, elle et son fils, de compte à demi avec ces deux personnes ; on découvrit une charrette et l'on décida que le départ s'effectuerait le même soir. M^{me} Dumas réunit quelques hardes nécessaires à son voyage, déterra dans son jardin, après plusieurs recherches faites par son fils, un sac de peau qui contenait 30 louis et qu'une taupe avait éventré, et le soir même les quatre personnes en question s'éloignaient par la route de Paris.

Les voyageurs couchèrent à Nanteuil-le-Haudouin et en repartirent le lendemain de très-grand matin ; vers une heure, en

gravissant la montée de Dammartin, ils entendirent gronder le canon et à huit heures du soir, le 22 mars, ils arrivaient au Mesnil-Amelot, à 8 kilomètres au-delà de Dammartin-en-Goële. M^{lle} Adélaïde, qui n'avait jamais vu Paris, et qu'attirait en outre la perspective d'une grande revue de la garde nationale annoncée pour le 27, décida Madame Dumas à lui confier le jeune Alexandre et dans l'après-midi du 26, la voiture, conduite par Crétet, reprenait la route de Paris. Le souvenir de cette revue, où 50,000 gardes nationaux acclamaient un enfant de trois ans et lui juraient une fidélité qui ne devait durer qu'un jour, ce souvenir, disons-nous, demeura distinctement gravé dans l'esprit de Dumas. Le lendemain, les trois voyageurs regagnaient Le Mesnil, tandis que le roi de Rome, l'impératrice et le roi Joseph s'éloignaient de Paris pour prendre le chemin de l'exil.

Madame Dumas jugea plus prudent de retourner en arrière pour ne pas se trouver dans le voisinage de l'ennemi. Ils atteignirent Nanteuil, puis, sans leurs compagnons de route, se rendirent à Crépy-en-Valois, et y louèrent un appartement chez la veuve d'un médecin, M^{me} Millet. Celle-ci avait deux filles et deux fils ; l'un, chirurgien militaire, était avec son régiment ; l'autre, retiré du service, exerçait la médecine à Crépy. De la maison de M^{me} Millet, Dumas fut un jour témoin d'un combat corps à corps entre une centaine de cavaliers prussiens et la petite garnison de Français qui gardait la ville, puis tout rentra dans le silence. Les Français et les ennemis s'éloignèrent ; le médecin donna ses soins aux blessés, les dames Millet et M^{me} Dumas remplirent l'office de sœurs de charité, et Dieu récompensa tant de dévouement en rendant à sa mère et à ses sœurs, dans la nuit qui suivit cette rencontre, le chirurgien militaire sur le sort duquel on était cruellement inquiet.

Cependant les événements avaient marché ; Paris était occupé par les alliés, Napoléon avait abdiqué. Le 20 avril il faisait ses adieux à sa garde et partait pour l'île d'Elbe dont Dumas ignorait alors même le nom et qu'il devait plus tard cependant visiter avec

le propre neveu de l'Empereur.

Deux ou trois jours après leur retour à Villers-Cotterêts, occupé en ce moment par les Russes, M^{me} Dumas, qui avait eu préalablement deux longues entrevues avec M. Collard, prit son fils à part, le mit au courant des événements qui venaient de se passer en France, du changement de régime qui s'y était opéré, et lui demanda avec une certaine solennité ce qu'il comptait faire : ou revendiquer les titres de noblesse de ses ancêtres, s'appeler Davy de la Pailleterie et trouver une position auprès de la famille régnante, ou bien s'appeler Alexandre Dumas tout simplement comme son père et, fils d'un général républicain, se voir fermer la porte de toutes les carrières ? L'enfant n'hésita pas et déclara tout net qu'il n'aurait pas d'autre nom que celui de son père. En ce qui concernait l'avenir, il se fiait à la devise du Général : *Deus dedit, Deus dabit* (Dieu a donné, Dieu donnera) et il alla bravement se coucher sur cette résolution qui devait décider de sa vie tout entière.

Le lendemain M. Collard revint ; il fut convenu qu'il ne demanderait rien pour Alexandre, mais qu'il solliciterait un bureau de tabac pour la veuve de l'Horatius Cocles du Tyrol.

Moyennant six francs par mois, l'abbé Grégoire se chargea de continuer l'éducation du jeune Dumas ; un maître d'école de la ville, du nom d'Oblet, lui donna des leçons de calcul et le père Mounier redevint son professeur d'escrime. Quant à l'équitation, l'enfant l'avait apprise de lui-même.

Toute l'éducation de Dumas devait se borner à savoir du latin ce qu'en connaissait l'abbé Grégoire, à étudier les quatre règles avec M. Oblet et à faire des contres, des feintes et des parades avec le père Mounier.

Le professeur d'arithmétique fut le moins bien partagé ; son élève, même dans son âge mûr, ne devait jamais dépasser les trois premières règles. En revanche Oblet, qui était un calligraphe hors ligne, n'eut bientôt plus rien à enseigner au jeune Dumas dans l'art des traits, des pleins et des déliés. Cette étude fut pour ainsi

dire providentielle, et l'on verra plus tard que, conformément au proverbe, de petites causes ont pu produire de grands effets en faveur de notre compatriote.

Au milieu de tous ces événements, l'écolier atteignait sa treizième année, et il fut question de lui faire faire sa première communion. On lui réserva l'honneur fort envié de prononcer dans cette solennité les vœux du baptême. Dumas, dans l'âme duquel les orages de la vie n'éteignirent jamais le sentiment religieux, éprouva une impression très-vive en accomplissant ce premier acte important de son enfance. Il fut deux ou trois jours à se remettre de l'ébranlement qu'il en avait ressenti. L'abbé Grégoire alla le voir ; l'enfant se jeta dans ses bras en pleurant.

— Mon cher ami, lui dit le prêtre avec le bon sens qui le caractérisait, j'aimerais mieux que ce fût moins vif et que cela durât.

« Dieu, au reste — raconte Dumas dans ses *Mémoires* — sembla récompenser cet élan de mon âme vers lui. Ma mère obtint la seule chose qu'elle eût jamais obtenue pendant ses douze ans de sollicitations. » Grâce à la protection de M. Collard, Madame Dumas fut nommée titulaire d'un bureau de tabac et la famille, quittant la rue de Lormet, alla demeurer place de la Fontaine, chez un chaudronnier nommé Lafarge ; elle y occupait tout le premier et une grande salle au rez-de-chaussée sur la rue, avec deux comptoirs pour débiter le tabac et le sel.

Quelque temps après leur installation, le fils du chaudronnier vint voir son père. C'était un charmant garçon blond et rose qui était maître clerc à Paris et qui poursuivait à la fois une étude de notaire et une dot. Sous des apparences de santé, Auguste Lafarge cachait les germes d'une maladie de poitrine à laquelle il devait succomber. C'était un fashionable, vêtu à la dernière mode, jouant au grand seigneur et qui se trouvait jeté dans le monde littéraire de l'époque, appelant Désaugiers, Béranger et Armand Gouffé ses amis. Un personnage de cette importance ne pouvait être décemment relégué dans l'arrière-boutique pater-

nelle ; grâce à l'obligeance des Dumas qui consentirent à céder une de leurs chambres, Auguste fut installé chez eux.

Un semblable modèle devait nécessairement faire impression sur le jeune Alexandre qui fut obligé de reconnaître la supériorité du fils du chaudronnier en toutes choses, même en fait de marette. Un soir, sur les indications et avec l'aide de Boudoux, les deux mares du chemin de Compiègne et du chemin de Vivières furent tendues et les deux amis, installés dans une hutte, s'étendirent sur un lit de fougère et essayèrent de dormir, en attendant le premier chant du rouge-gorge. Tous deux ne dormirent guère : Dumas songeait au plaisir du lendemain ; quant à Lafarge, tout fils de chaudronnier qu'il était, il rêvait de devenir notaire, et n'était venu à Villers-Cotterêts que pour en réaliser les moyens.

À trois heures du matin, la chasse commença ; jamais rafle d'oiseaux ne fut plus complète et quand les deux compagnons rentrèrent en ville, ils pliaient sous le poids de leur butin.

Trois jours après, Auguste regagnait Paris, l'oreille basse. Il était venu à Villers-Cotterêts pour demander en mariage une jeune fille du pays et avait été refusé. Il s'en vengea par huit vers d'épigramme qui firent le tour de la ville. On en parla pendant huit jours ; car, depuis la mort de Demoustier, on ne connaissait à Villers-Cotterêts d'autre poète que l'abbé Grégoire. Dès lors Dumas ne songea plus qu'à abandonner les vers latins et supplia l'abbé de lui apprendre à faire des vers français. L'excellent prêtre lui donna des bouts-rimés à remplir ; mais après huit jours de cet exercice, l'élève en eut assez.

Les vers d'Auguste Lafarge furent le premier rayon lumineux jeté sur la vie de Dumas¹. On verra par la suite comment Auguste

1. Voici l'épigramme d'Auguste Lafarge :

La fière Éléonor compte avec complaisance
Les nombreux soupirants qui brigueront sa main,
Et que sa noble indifférence
Paya toujours d'un froid dédain.
Pourtant, à ses discours que votre esprit résiste ;
S'il en fut un ou deux tentés par ses ducats,

Lafarge fut complété par Adolphe de Leuven.

Cependant les autres leçons allaient leur train ; l'abbé Grégoire venait tous les jours de onze heures du matin à une heure de l'après-midi. Pour se donner moins de peine, le professeur avait un Virgile et un Tacite avec la traduction en regard ; il laissait chez son élève les deux volumes enfermés dans une cassette dont il ne manquait pas d'emporter la clef. Mais la tentation était grande pour un paresseux comme Dumas ; à l'aide d'un tourne-vis, l'élève entre-bâillait les charnières extérieures de la boîte, en tirait suivant ses besoins ou le chantre d'Énée, ou l'historien des Césars et, avec l'aide de la traduction française, il faisait des versions qui surprenaient son professeur lui-même. Si bien que le pauvre abbé, qui ne soupçonnait pas la supercherie, ne s'expliqua jamais comment Dumas était si fort en version et si faible en thème.

Les longues heures de liberté que ses versions et même ses thèmes laissaient à l'écolier, il les passait en grande partie chez un armurier, du nom de Montagnon, qui demeurait en face de chez lui, de l'autre côté de la place, et il devenait ainsi plus fort en arquebuserie qu'en latinité ; l'escrime, la marette et la pipée lui prenaient le reste de son temps.

Outre cela, presque chaque jour, le jeune Dumas recevait ou distribuait des horions à cause des opinions politiques qu'on lui attribuait. Par une singulière erreur, sa mère et lui, que l'Empire avait cependant oubliés et délaissés, passaient pour bonapartistes et cette injuste qualification, maintenant que l'Empire avait fait place à la Restauration, le mettait sans cesse aux prises avec les autres enfants, sans compter qu'elle inspirait à Madame Dumas la crainte bien naturelle de perdre son bureau de tabac.

Alexandre Dumas commença, pendant l'hiver de 1814 à 1815, ses premiers exercices à feu.

L'armurier Montagnon lui avait confié un fusil dont le canon

Un volume in-quarto contiendrait-il la liste
De tous ceux qui n'en voudraient pas ?

se tenait à la main comme une canne et dont la crosse se mettait dans la poche. Il l'approvisionnait en outre de munitions et le lâchait dans le Parterre. Muni de l'arme dont nous venons de parler, le jeune Alexandre tuait toute sorte d'oiseaux et les gardes n'arrivaient jamais à le prendre en flagrant délit. Un braconnier, Hanniquet, surnommé Quiot Biche, qui, plus tard, devint garde-chef dans la forêt de Laigue, fut son professeur et lui enseigna toutes les ruses des animaux. Alexandre Dumas a raconté lui-même l'aventure qui lui advint dans les derniers jours de février 1815, en temps de neige et par un soleil resplendissant. Il avait tiré sur une grive quand un garde-chef, du nom de Creton, qui était arrivé, à l'insu du jeune délinquant, à trois pas derrière lui, voulut lui mettre la main sur le collet. L'enfant fit un bond de côté et prit sa course ; le garde se mit à sa poursuite, fort inutilement d'ailleurs, puisqu'il avait reconnu le petit drôle. Un fossé de six pieds de large les séparait de la plaine ; Dumas le franchit, Creton moins alerte tomba dans le fossé et se donna une entorse. Après cette belle équipée, le petit braconnier, qui voyait déjà la prison ou tout au moins une forte amende en perspective, refusa de prendre aucune nourriture et monta dans sa chambre, explorant en tout sens la place du Château pour voir si quelque garde ou quelque gendarme ne s'acheminait point vers la maison. Bientôt il aperçut, arrivant en droite ligne, M. Deviolaine en personne.

Cette apparition terrible fit fuir le jeune Alexandre qui, laissant M. Deviolaine entrer par une porte, disparut par l'autre et alla se réfugier chez Montagnon.

Un quart d'heure après, M. Deviolaine sortit ; il avait la figure encore plus à l'orage. Ce ne fut qu'à la nuit qu'Alexandre Dumas se décida à quitter sa cachette et à courir chez la bonne Madame Darcourt, pour la prier d'aller aux informations. M. Deviolaine consentait à faire grâce, à la seule condition que l'enfant terrible irait, humble et repentant, implorer le pardon du garde. Mais le coupable, qui ne voulait ni mentir ni feindre des remords et des regrets qu'il n'éprouvait point, se refusa obstinément à toute sou-

mission et à toute démarche auprès du blessé. Il fallut la nouvelle du débarquement de Bonaparte au golfe Juan, le 1^{er} mars, pour faire oublier à Creton son entorse et à M. Deviolaine son procès-verbal.

La population de Villers-Cotterêts, imbue alors des traditions royalistes, accusa plus hautement que jamais de bonapartisme M^{me} Dumas et son fils, et chaque soir des cris hostiles étaient proferés devant leur demeure.

Le 14 mars 1815, on venait d'apprendre que Napoléon était entré à Lyon, quand soudain un grand bruit se fit entendre vers l'extrémité de la rue Largny.

Trois cabriolets arrivaient, attelés en poste et escortés par un fort piquet de gendarmerie. Ils contenaient deux généraux français, Charles Lallemand, qui pendant les Cent-Jours avait commandé le département de l'Aisne, Henri Lallemand, son frère cadet, et l'aide-de-camp de l'un d'eux. Ils étaient accusés de conspiration contre le gouvernement de Louis XVIII et d'avoir tenté de s'emparer du dépôt d'artillerie de La Fère. On les conduisait en cette dernière ville, disait-on, pour les fusiller ; mais ils devaient passer la nuit à Soissons.

M^{me} Dumas n'avait pu, sans une profonde émotion, être témoin des insultes dont un certain nombre de ses concitoyens accablaient les malheureux prisonniers, officiers généraux comme l'avait été son mari. Trois heures après, un cabriolet la débarquait à Soissons avec son fils. Derrière le mur du château, au moment de son départ, un notaire de Villers-Cotterêts, d'opinions très-républicaines, mais qui se rattachait au bonapartisme par l'esprit d'opposition, lui avait remis un paquet. Les deux voyageurs se firent conduire à l'hôtel des *Trois-Pucelles*, où ils descendaient habituellement. Là, ils apprirent que les frères Lallemand avaient été écroués dans la prison civile. Alexandre Dumas connaissait Charles Richard, fils du concierge de la prison, avec lequel il allait jouer à chacun de ses voyages à Soissons, en sorte que la pistole et les plus *beaux* cachots avaient reçu

la visite des deux écoliers. La résolution de M^{me} Dumas fut bientôt prise ; elle cacha un pistolet à deux coups chargés dans chacune des poches de son fils, lui confia un rouleau de cinquante louis, et enjoignit à Alexandre de remettre le tout à celui des prisonniers qui serait installé à la pistole.

Le jeune Dumas, tout fier de sa mission, l'accepta de grand cœur ; sa mère le mena jusqu'à la prison et l'y laissa, disant qu'elle allait faire une visite et reviendrait le prendre une demi-heure après.

L'excellente dame ne s'était pas trompée ; les trois prisonniers étaient admis à la pistole et le fils du concierge avait déjà fait amplement connaissance avec eux.

Alexandre demanda à son ami Charles de le conduire auprès des frères Lallemand ; le nom du général Dumas devait aplanir d'ailleurs tous les obstacles qui seraient venus des prisonniers. Charles fut éloigné sous un prétexte quelconque et Alexandre proposa à l'un des officiers généraux l'or et les pistolets dont il était porteur. Le Général embrassa l'enfant à plusieurs reprises, mais refusa formellement ses offres. Il était assuré qu'avant d'être jugé, il apprendrait l'entrée de l'Empereur dans Paris. Les événements lui donnèrent, en effet, raison. Alexandre Dumas, en souvenir de son courage, fut laissé en possession des pistolets auxquels, s'il faut l'en croire, il devait faire jouer un nouveau rôle en 1830, dans cette même ville de Soissons.

Le 21 mars, une calèche à quatre chevaux traversait bruyamment la ville de Villers-Cotterêts. Elle ramenait à Paris les frères Lallemand rendus à la liberté.

Plus de vingt ans après, l'aîné des frères Lallemand, devenu lieutenant-général et pair de France, dînait à la table du duc Decazes, l'ancien ministre de Louis XVIII et de Charles X, alors grand référendaire de la Chambre des pairs, Louis-Philippe étant roi des Français. Alexandre Dumas se trouvait parmi les convives et, se présentant lui-même, rappelait au général Charles Lallemand sa visite dans la prison de Soissons. Bien des événements

s'étaient passés depuis le 14 mars 1814 et, ajouta le Général, on en verrait bien d'autres encore.

Alexandre Dumas place cette rencontre et cette reconnaissance vers 1840 ou 1842 ; il y a là évidemment une erreur de date, puisque l'aîné et le survivant des deux frères Lallemand est mort à Paris le 9 mars 1839. (Voir la Nouvelle Biographie générale des frères Didot). Au surplus, si le fonds de l'anecdote est vrai, et il est vraisemblable, la date ne fait assurément rien à l'affaire.

Le retour de Napoléon et les événements des Cent-Jours avaient sauvé de la confiscation le fusil du jeune Dumas ; mais il avait fallu le cacher de peur que les Prussiens ne l'emportassent comme arme de luxe. Montagnon, avec son obligeance ordinaire, se chargea d'enlever la rouille dont le fusil s'était couvert dans sa cachette.

Parmi les habitués intimes de la maison de M^{me} Dumas, se trouvait un avoué, M. Picot, aussi grand chasseur en plaine que M. Deviolaine l'était en forêt, et qui disposait des trois ou quatre terroirs les plus giboyeux des environs de Villers-Cotterêts. Alexandre Dumas, après un grand mois de séductions, obtint de M. Picot la permission de l'accompagner à la chasse. M^{me} Dumas opposa bien quelque résistance, mais son fils en eut facilement raison, et, par un beau dimanche de novembre, les deux chasseurs gagnèrent le point culminant de la plaine, suivis du domestique de M. Picot qui portait un miroir et un paquet de ficelle.

Le jeune Dumas avait un accoutrement plus que modeste qui tranchait singulièrement avec l'élégance de ses armes.

Le fusil était petit, à canon doré et cannelé, à lumière et à bassinet doublés de platine, à crosse de velours ; la poire à poudre à amorcer, faite d'une petite défense d'éléphant, toute damasquinée d'or, avait été rapportée d'Égypte par le général Dumas ; enfin la poire à poudre à charger, présent de la princesse Pauline, était en corne transparente et montée tout en argent. Un renard couché, finement ciselé, contenait la charge.

La chasse coûta la vie à une vingtaine d'alouettes ; Alexandre en tua six pour sa part, il avait tiré une trentaine de coups de fusil.

Le dimanche suivant, comme l'abbé Grégoire était content de son élève qui avait bien fait ses devoirs et orné sa mémoire de trois cents vers de Virgile, son auteur favori, la chasse recommença. L'écolier, arrivé sur la crête d'une de ces montagnes, qu'on appelle dans le pays des *larris*, tira à portée ordinaire sur deux perdrix et en blessa une. Il se mit à sa poursuite sur la pente rapide, et finit par l'atteindre au risque de se rompre les os. Là se borna sa chasse, mais quel triomphe en traversant la ville et en rentrant à la maison ! Son beau-frère, M. Letellier, récemment nommé contrôleur ambulant à Villers-Cotterêts, le baptisa chasseur au nom de Saint-Hubert et l'invita pour le dimanche suivant à une battue chez M. Moquet, à la ferme de Brassoire, située à trois lieues et demie de Villers-Cotterêts.

Ces battues avaient une réputation départementale.

On juge de la joie du débutant et de tous ses efforts pour donner satisfaction pendant la semaine au bon abbé Grégoire.

Alexandre devenait de la sorte le compagnon de chasse de M. Deviolaine. Le samedi soir celui-ci, le traitant presque en homme, l'emmenait dans sa carriole pour aller coucher à la ferme de Brassoire. Jamais la forêt, quoique dépouillée de ses feuilles, ne lui avait paru si belle.

Le lendemain, dès huit heures du matin, la chasse commença à la sortie de la ferme. Les rabatteurs poussèrent leurs premiers cris ; M. Moquet avait installé l'apprenti chasseur dans un grand trou creusé dans le sable.

Bientôt plusieurs lièvres, se suivant à des distances inégales, prirent la route de la cachette où Dumas s'était blotti. Il tira le premier en tête à trente pas et lui creva les deux yeux, ce qui lui permit de l'attraper à la course au risque de troubler toute la chasse, puis il regagna son trou. Trois autres lièvres passèrent successivement, en plein travers, à vingt pas ; trois fois l'amorce

seule brûla, et le fusil s'entêta à ne point partir. Alexandre pleura de véritables larmes. Un demi-pouce de terre entré dans le canon quand le pauvre garçon jetait son arme après le premier lièvre, et repoussé au fond de la culasse dans l'opération de la charge, avait fait rater trois fois le fusil.

L'occasion est chauve ; dix autres battues eurent lieu, pas un lièvre ne passa plus à la portée de Dumas.

Il se consola bien vite des railleries et des quolibets des chasseurs ; M. Deviolaine lui proposait de l'emmener le jeudi suivant à la chasse au sanglier. Sa joie fut même si grande qu'il s'oublia jusqu'à aller dans la cour de la ferme de Brassoire agacer un taureau, et que, sans son agilité et sans la présence d'esprit de M^{me} Moquet, il aurait pu payer bien cher son inconcevable imprudence.

Avec la chasse au sanglier, le second cercle de la vie de notre héros va tout naturellement commencer.

Deuxième partie

Les années d'adolescence

En sortant des mains des femmes, c'est avec la population forestière qu'Alexandre Dumas fit d'abord connaissance.

Les gardes qui presque tous avaient chassé avec le Général et dont plusieurs, ayant servi sous lui, avaient été placés, grâce à son influence, dans l'administration forestière, trouvaient dans le jeune chasseur le continuateur des libéralités de son père et l'avaient pris en amitié.

Ils désiraient le voir se mêler à une chasse plus sérieuse.

Enfin l'invitation vint, comme nous l'avons dit, pour le jeudi suivant.

Le rendez-vous était à la Maison-Neuve, au chemin de Soissons, chez un garde-chef nommé Choron.

Choron, au commencement de 1816, était un beau garçon d'une trentaine d'années, d'une force herculéenne citée à dix lieues à la ronde et sachant, à cinquante pas près, où baugeaient les sangliers de sa garderie, assez médiocre tireur du reste quand il chassait le menu gibier.

Deux autres gardes, Moinat et Mildet, se partageaient la royauté de la chasse. Moinat était le premier tireur à plomb et Mildet le premier tireur à balle de la forêt de Villers-Cotterêts. Après eux, venait un oncle de Choron, Berthelin, qui tirait sûrement les trois quarts de ses coups. Aucun des autres gardes ne se distinguait de ses collègues.

Les chasses avaient commencé le 15 septembre, c'est-à-dire depuis environ quatre mois, quand M. Deviolaine fit au jeune Dumas l'invitation dont celui-ci était si heureux et si fier.

Le jour dit, à huit heures et demie du matin, M. Deviolaine, M. Letellier et son jeune beau-frère, avec une douzaine de gardes, débouchaient au tournant de la forêt, à quatre cents pas environ

de la Maison-Neuve.

Après un déjeuner frugal, on se mit en chasse ; en sortant, M. Deviolaine montra à Alexandre Dumas, au jardin de Choron, une porte de six pieds de haut par-dessus laquelle il avait vu sauter le Général, bien qu'il fût souffrant à cette époque.

Dix minutes après, chacun était à son poste. Dumas était placé entre M. Deviolaine et Moinat. La journée fut très-amusante ; un sanglier tiré par un chasseur d'ordinaire maladroit, Niquet dit *Bobino*, passa un instant pour mort. Un garde avait déjà séparé du corps la queue du pauvre animal et en avait orné la boutonnière de son vainqueur, assis tranquillement sur le sanglier. Mais le prétendu mort n'était qu'étourdi ; réveillé par la douleur, il envoya rouler son cavalier dans la poussière ; puis, couvert par les chiens acharnés après lui, il gagna tout doucement le fossé et disparut dans le fourré.

On le chassa tout le reste de la journée, mais inutilement. C'était partie remise au dimanche suivant.

Ce jour-là, le rendez-vous fut fixé au regard Saint-Hubert, l'un des plus charmants endroits de la forêt. Moinat, malgré ses soixante ans, envoya une balle au défaut de l'épaule à une laie qui fouillait à coups de groin l'un des gardes et ne formait qu'un groupe informe avec lui. La balle tua raide l'animal et sauva la vie au chasseur.

Cette journée devait se terminer d'une façon tragique. La troisième attaque avait lieu sur la garderie de Moinat ; et comme c'était lui qui avait détourné la bête, il entra à son tour dans l'enceinte pour la fouiller.

Cinq minutes après, la voix du chien annonça que le sanglier était lancé.

Tout à coup, pendant que chacun s'apprêtait à saisir le sanglier au passage, on entendit un coup de carabine suivi d'un cri de douleur. Berthelin était mortellement blessé au-dessus de la hanche gauche et c'était son neveu Choron qui lui avait causé involontairement cet affreux malheur. Le blessé, auquel tous les

soins imaginables avaient été prodigués, expira dans la nuit, sans avoir rouvert les yeux ni repris connaissance.

Choron brisa son fusil de désespoir ; cinq ou six ans plus tard, tandis qu'il se tenait debout devant sa porte et cherchait à faire entrer dans l'une des fontes de la selle de son cheval un pistolet chargé de chevrotines, il fit partir le coup et reçut la charge entière dans le flanc gauche. Un facteur qui passait dans ce moment-là apprit du blessé comment le fatal évènement était survenu. Quand on arriva à la demeure de Choron, on le trouva mort, renversé à terre au pied de son lit. Un papier était sur une table. Sur ce papier, d'une main encore ferme, le malheureux garde avait tracé ces quelques lignes :

Mon Inspecteur,

Vous trouverez un des loups dans le bois Duquesnoy ; l'autre a décampé.

Adieu Monsieur Deviolaine... je vous avais bien dit qu'il m'arriverait malheur.

Votre dévoué,

CHORON, garde-chef.

Déjà, peu après la mort de Berthelin, en luttant avec son couteau contre un sanglier auquel, par parenthèse, le jeune Dumas donna le coup de grâce, Choron s'était coupé la première phalange du « doigt avec lequel il avait tué son oncle ».

Quand le jeune Dumas fut parvenu à sa quinzième année, sa mère, peu fortunée, on le sait, et désireuse de lui assurer un avenir, le fit admettre dans l'étude de M^e Mennesson, l'un des notaires de Villers-Cotterêts. Dumas y cumulait les fonctions de troisième clerc et de *saute-ruisseau*. Séduit par le souvenir des succès du fils de Lafarge, le chaudronnier, et par la perspective d'une aisance qui lui permettrait de chasser un jour tout à son aise, désireux enfin de faire plaisir à sa mère, il avait consenti à tout ce que l'excellente dame avait voulu.

L'apprentissage du notariat fut assez doux pour Dumas. M^e

Mennesson était un bon diable au fond, pourvu qu'on ne fût devant lui l'éloge ni des prêtres, ni des Bourbons, et son nouveau clerc était chargé du côté agréable de la profession ; il allait faire signer les actes à domicile, dans les villages environnants. Pendant la saison de la chasse, il prenait son fusil ; quand elle était fermée, il tendait toutes les marettes qui gisaient sur la route.

Un jour de septembre, il était allé à Crépy-en-Valois demander communication d'un acte à M^e Leroux, confrère de M^e Mennesson, et s'y était attardé à faire quelques visites ; il se remit en chemin à sept heures du soir seulement. La nuit était sombre, une lieue encore le séparait de Villers-Cotterêts. Tout-à-coup le cheval qu'il montait et qu'un boulanger, client de son patron, avait obligeamment mis à sa disposition, fit un violent écart au milieu d'un temps de galop et envoya son cavalier rouler à quinze pas sur le revers du chemin. Le cheval continua sa course, Alexandre se releva tout étourdi de sa chute et chercha à connaître la cause de l'épouvante subite de sa monture. Il avait fait à peine quatre pas en chancelant quand il aperçut un homme couché en travers de la route. Il se baissa pour l'aider à se relever et toucha sa main : elle était raide et glacée. À dix pas, dans le fossé, il crut voir ramper une forme humaine. L'idée lui vint aussitôt qu'il était en présence d'un homme assassiné et peut-être de son meurtrier. Sans en demander davantage, il courut jusqu'à Villers-Cotterêts et arriva tout couvert de boue et de sueur chez sa mère. On convint de taire cette rencontre pour éviter les ennuis et les déplacements coûteux de l'instruction à Soissons et des assises au chef-lieu du département. Le lendemain matin, toute la ville était en émoi. Un voiturier de Villers-Cotterêts, que Dumas avait dépassé à moitié de la montagne de Vauciennes, avait rencontré et ramené le cadavre et fait sa déclaration à la justice.

Le cadavre était celui d'un jeune homme de 15 ans et demi, du nom de Billaudet, fils d'un huissier-audiencier de Strasbourg ; il était domestique chez M. Marchal, inspecteur-forestier à Vervins, et porteur, lors de l'assassinat, d'un passe-port pour Paris délivré

à Vervins. Deux jours après, on arrêta un berger du nom de Marot, âgé de 21 ans environ, accusé d'être l'auteur de cet assassinat. Cet homme nia énergiquement et accusa son maître d'avoir tué, dans une discussion, le malheureux voyageur. Une ordonnance de non-lieu fut rendue un mois après en faveur du maître ; quant au berger, il fut condamné seulement à l'emprisonnement pour avoir dérobé les habits de l'homme trouvé mort.

Marot, à sa sortie de prison, se fixa d'abord à Vivrières, où il exerça la profession de boucher ; mais ses affaires ne prospérant pas, il alla s'établir à Chelles, canton d'Attichy (Oise).

La fin de Marot fut tragique. Il périt sur l'échafaud à Beauvais le 20 novembre 1841, à l'âge de 46 ans, et non en 1828 ou 1829, comme Dumas l'indique dans ses *Mémoires*. Outre l'assassinat du jeune Billaudet qu'il avoua avant de mourir et qu'il avait commis pour lui prendre six ou huit francs, il comptait à son actif trois autres crimes. Il avait fait tomber sa femme dans un puits, tué d'un coup de pistolet à bout portant un jeune charretier pour lui voler trente francs, et empoisonné avec de l'arsenic un peintre-vitrier, du nom de Negrini, qui était venu lui demander l'hospitalité. Marot (Antoine-Nicolas) – nous précisons pour montrer que nos recherches ont été sérieuses – était né à Sennevières, annexe de Chevreuille, arrondissement de Senlis.

La fête de Villers-Cotterêts coïncidait avec celle de la Pentecôte ; on y accourait de toutes les villes voisines, voire même de Paris. Cette fête charmante troublait pendant trois jours l'ombre et le silence du parc.

En 1818, Dumas allait atteindre sa seizième année, quand l'abbé Grégoire vint le trouver et lui demanda s'il savait danser.

Dumas répondit affirmativement. Il avait été au bal chez Madame Deviolaine et s'était naïvement accusé, dans sa dernière confession, d'avoir commis ce péché mignon.

Pour prouver son talent, il battit un quatre sur place.

— Très-bien, lui dit l'abbé, alors tu feras danser ma nièce qui vient à la Pentecôte.

Cette nièce s'appelait Laurence. Elle devait être accompagnée d'une amie qui se disait Espagnole et se nommait Vittoria.

Avant de se retirer, l'abbé invita Alexandre à déjeuner le jour de la fête avec les deux jeunes filles.

Pendant la semaine qui le séparait de ce grand événement, le jeune clerc se sentit atteint d'un grain de coquetterie. Ne pouvant se contenter de son costume trop court de la première communion, il s'enferma dans son grenier pour chercher dans un grand bahut la garde-robe de son père et de son grand-père. Il y trouva de quoi satisfaire le fashionable le plus exigeant ; en outre, il découvrit, sous tous ces habits, certains livres laissés là par son beau-frère Letellier et dont on lui avait expressément interdit la lecture.

L'attrait du fruit défendu fut le plus fort ; Dumas emporta les quatre premiers volumes du livre trop connu du girondin Louvet, et courut les lire dans le coin le plus retiré du parc.

Le hasard lui avait déjà procuré des livres dangeureux. « Mais – dit-il – un sentiment de délicatesse qui était en moi, et qui fait que, des six cents volumes que j'ai écrits, il n'y en a pas quatre que la main de la mère la plus scrupuleuse doive cacher à sa fille, ce sentiment, que je remercie Dieu de m'avoir donné, m'avait toujours fait jeter loin de moi ces livres à la dixième page et à la seconde gravure. »

Il n'en fut pas de même de l'œuvre de Louvet, et Dumas s'était fait une magnifique théorie de la séduction quand, avec son habit bleu barbeau et sa culotte de nankin, il fut présenté aux deux charmantes étrangères.

Après le repas, il fut question d'aller faire une promenade dans le parc et Dumas offrit le bras à M^{lle} Laurence, la nièce du bon abbé.

De temps en temps, les deux étrangères jetaient un regard moqueur sur l'accoutrement du jeune clerc qui contrastait singulièrement avec leur grâce et leur élégance.

Un jeune Parisien, du nom de Miaud, employé depuis quel-

ques années au château et mis à la dernière mode, s'écria en les croisant :

« Ah ! ah ! voilà Dumas, qui va refaire sa première communion ; seulement, il a changé de cierge. »

Alexandre pâlit et fut sur le point de quitter le bras de sa compagne ; il continua cependant sa promenade tout en se promettant de prendre modèle, au point de vue de l'élégance, sur son interlocuteur dont les jeunes filles avaient remarqué la mise recherchée.

On était arrivé à la limite d'une grande allée de marronniers, devant un énorme saut de loup creusé à fleur de terre, large de quatorze pieds et appelé le *Haha*. Le jeune cavalier servant, pour rattraper un peu de sa supériorité perdue et éblouir la blonde Laurence, prit son élan et franchit le fossé ; mais, au moment où il retombait, un sinistre craquement se fit entendre : le fond de la culotte de nankin s'était déchiré. Un seul parti se présenta à l'esprit de Dumas, c'était la fuite. Il courut tout d'une traite et arriva haletant et sans voix chez sa mère. Celle-ci comprit tout ; cinq minutes après, une aiguille agile avait réparé le désastre.

Quand Dumas pénétra enfin dans la salle de danse, les deux jeunes filles y étaient déjà depuis dix minutes ; Mademoiselle Laurence dansait avec l'élégant jeune homme qui les avait croisés dans le parc.

Le pauvre débutant n'avait pas encore épuisé le calice de l'humiliation ; le cavalier de la nièce de l'abbé Grégoire plaisanta Dumas : « Voilà ce que c'est, lui dit-il, que de porter des culottes. » Et M^{lle} Laurence lui demanda s'il s'était échappé pour aller chercher des gants.

Heureusement un ami se trouvait là qui possédait en double ce qui manquait absolument au pauvre Alexandre. Il lui prêta une paire de gants pour lui permettre de danser avec M^{lle} Laurence et lui fit vis-à-vis avec M^{lle} Vittoria.

Les deux danseurs, qui étaient les seules culottes courtes du bal, attirèrent bon nombre de regards. Leur succès fut plus grand encore quand les figures eurent commencé. L'ami, un Parisien du

nom de Fourcade, était tout simplement un des bons élèves de Vestris, et Dumas, qui possédait une rare faculté d'assimilation, imita de son mieux son partenaire. Sa vocation de danseur se révéla dans cette soirée. Il valsa ensuite avec l'Espagnole, et lui qui n'avait jamais valsé qu'avec des chaises, fut complimenté par M^{lle} Vittoria. Son début était un coup de maître.

Une contre-danse succéda à la valse, mais Dumas refusa d'y prendre part et s'éloigna. Il passa une heure à rêver dans une allée sombre ; la valse avec la belle Espagnole lui avait fait éprouver un sentiment inconnu jusqu'alors : il se sentait devenir homme, toute sa vie d'enfant venait de disparaître.

Quand il rentra dans le bal, ses compagnes lui reprochèrent sa longue absence ; il répondit qu'il venait de l'allée des *Soupirs*.

Il se remit ensuite à danser et à valser de plus belle. À une heure du matin, seulement, Dumas reconduisait M^{lle} Laurence ; son maître clerc accompagnait M^{lle} Vittoria.

Tant d'émotions nouvelles et inconnues nuisirent singulièrement au sommeil de notre héros ; jamais il ne passa d'heures plus agitées.

Quinze jours environ après cette fameuse soirée, Dumas était occupé à expédier un acte de vente chez M^e Mennesson. Le premier et le second clercs étaient absents. M^e Lebègue, l'un des collègues de son patron, avait traversé l'étude d'un air goguenard et s'était installé dans le cabinet dont la porte restait constamment ouverte.

Les deux notaires tenaient une conversation à voix basse, entremêlée de quelques éclats de rire.

Par contraste, Dumas devint triste. M^e Mennesson, élevant la voix, avait commencé la narration d'un chapitre inédit du *Diable boiteux*, où il s'agissait d'un écolier nommé Samud, anagramme de Dumas ; d'un jeune élégant nommé Audim, anagramme de Miaud, celui qui avait apostrophé si vivement le jeune clerc ; de la belle Lorenza, nièce du chanoine Gregorio et enfin de la senora Vittoria. L'écolier, devenu amoureux de dona Lorenza, avait gar-

dé pendant trois jours un bracelet qu'il avait dérobé à celle-ci, et avait commandé une paire de bottes et un pantalon collant pour plaire à la séduisante madrilène. En attendant, toutes les nuits, il faisait des projets de séduction, et le jour venu, il osait à peine baiser la main de la senora. Quand, après une trop longue attente, l'écolier put se rendre enfin chez le chanoine Gregorio, avec son habit de première communion, mis à la mode du jour, sa paire de bottes et son pantalon collant, au mollet duquel, en raison de l'exiguïté de ses jambes, il avait fallu faire une pince, les deux senoras étaient sorties. Une lettre de dona Lorenza laissée à l'adresse du jeune Samud l'engageait à retourner jouer aux barres et au petit palet. Elle avait accepté, pour le reste de son séjour, le bras de M. Audim.

Samud provoqua Audim en duel ; le lendemain matin, il reçut à son réveil la carte d'Audim accompagnée d'une poignée de verges.

M^e Mennesson avait achevé son récit, dont nous venons de donner seulement une imparfaite analyse. C'était la narration fidèle de ce qui était arrivé au jeune Dumas.

Ainsi avaient fini ses premières amours, ainsi s'était terminé son premier duel.

Il poussa un cri de rage et s'élança hors de l'étude.

Dix minutes après, il se mettait au lit, et le médecin, que sa mère avait envoyé chercher, le traitait pour une fièvre cérébrale.

Quand il revint à la santé, les deux jeunes filles avaient quitté Villers-Cotterêts ; Dumas ne les a jamais revues.

Dumas n'avait cependant pas tout perdu après sa défaite : il lui restait une paire de bottes et un pantalon collant, si ardemment désirés par lui et devenus pour ses jeunes compagnons un objet d'envie et d'admiration ; puis, dans cette fréquentation de deux femmes élégantes, il avait franchi le passage qui sépare l'enfance de la jeunesse. « J'avais, dit-il, les mains assez belles, les ongles bien faits, les pieds singulièrement petits pour ma taille. J'ignorais tous ces avantages ; mes deux Parisiennes me les firent

remarquer, en me donnant des conseils qui devaient doubler la valeur de mes qualités naturelles. » Il avait donc hâte de faire un second essai.

Au reste, ajoute-t-il, sous le rapport des jeunes filles, peu de villes pouvaient se vanter d'être aussi favorisées que Villers-Cotterêts. Trois classes bien distinctes se disputaient cette couronne de beauté, que se plaît encore parfois à décerner l'Angleterre : l'aristocratie, la bourgeoisie, et je ne sais comment appeler cette troisième classe, intermédiaire charmant entre la bourgeoisie et le peuple, qui n'était ni l'un ni l'autre, et qui exerçait dans la ville les professions de faiseuses de modes, de lingères, de marchandes.

Ce fut à la troisième classe que le jeune Dumas demanda son initiation à « ce charmant mystère de la vie qu'on appelle l'amour. » Son choix s'arrêta sur la fille de bons vieux cultivateurs, Adèle Dalvin. « Je n'ai jamais vu, écrit notre héros, plus jolis cheveux dorés, plus gentils yeux, plus charmant sourire ; plutôt gaie que triste, plutôt petite que grande, plutôt potelée que mince : c'était quelque chose comme un de ces chérubins de Murillo, qui baisent les pieds des Vierges à moitié voilées par des nuages ; ce n'était ni une bergère de Watteau, ni une paysanne de Greuze, c'était quelque chose entre les deux, et participant des deux. »

À cette époque, Dumas n'avait pas encore seize ans ; ses trois amis les plus familiers, ses compagnons d'aventures galantes étaient : Fourcade, directeur de l'école d'enseignement mutuel ; Saunier, son ancien condisciple chez l'abbé Grégoire, second clerc de M^e Perrot, notaire. Un troisième, du nom de Chollet, qui étudiait l'exploitation forestière, servait de lien comme âge entre Fourcade et Saunier.

Dumas raconte dans ses *Mémoires* les péripéties du long siège qu'il entreprit contre le cœur d'Adèle Dalvin, ses promenades avec elle dans la forêt, leurs longues causeries le soir chez les parents de l'amie de Chollet, leurs visites par troupes joyeuses aux fêtes des villages voisins dont on revenait par couples espa-

cés et silencieux. Toutes les jeunes filles de la classe à laquelle appartenait la blonde Adèle jouissaient d'une liberté que Dumas trouve charmante et la confiance que leurs familles avaient dans leur vertu était, d'ailleurs, pour la plus grande partie, entièrement justifiée.

Ce fut pendant une de ces fêtes, près du charmant village de Corcy, situé à dix kilomètres de Villers-Cotterêts, que Dumas rencontra un jeune homme dont l'influence sur sa vie devait être immense.

Ce jeune homme était le vicomte Adolphe Ribbing dit de Leuven, le futur auteur de *Vert-Vert* et du *Postillon de Longjumeau*. Il donnait le bras à la baronne Capelle, née Caroline Collard, et la main à la petite Marie Capelle qui devait être, pour son malheur, M^{me} Lafarge.

Le père d'Adolphe, le comte Adolphe-Louis Ribbing, gentilhomme suédois, banni de son pays comme inculpé dans le meurtre du roi Gustave III, puis de la France comme trop sympathique aux malheurs de Louis XVI, était rentré dans ce dernier pays après le 9 thermidor et y avait acheté, à très-bas prix, les châteaux de Villers-Hélon, de Brunoy et de Quincy. Exilé en Belgique après le second retour des Bourbons, livré à la France à la suite d'un article paru à Bruxelles dans le *Nain Jaune* contre le gouvernement prussien, le comte de Ribbing était venu demander l'hospitalité à M. Collard auquel il avait antérieurement cédé le château de Villers-Hélon, comme il avait vendu Brunoy à son ami Talma.

La baronne Capelle présenta le jeune de Leuven à Alexandre Dumas, et pour que la connaissance se fît plus amplement, elle invita celui-ci à un déjeuner qui devait avoir lieu le lendemain en forêt, puis à passer deux ou trois jours au château de Villers-Hélon.

Alexandre retourna le soir même à Villers-Cotterêts pour reconduire son Adèle qui, tout en ayant le cœur bien gros, lui accorda un congé de trois jours.

Le lendemain matin, il arrivait à Corcy ; au bord de l'étang qui se trouve au fond de la vallée, Adolphe de Leuven se promenait, tout en gesticulant, un crayon et des tablettes à la main. Il était alors question pour Louise Collard qui plus tard devait devenir M^{me} Garat et habiter l'hôtel de la Banque de France, d'un mariage avec un Russe et Adolphe de Leuven, platoniquement amoureux de la belle jeune fille, lui adressait le quatrain suivant :

Pourquoi dans la *froide Ibérie*,
Louis, ensevelir de si charmants attraits ?
Les Russes, en quittant notre belle patrie,
Nous juraient cependant une éternelle paix !

Il n'y avait qu'une faute dans ce quatrain : Adolphe y prenait l'Ibérie pour la Sibérie. Quand son père lui fit remarquer son erreur, le jeune homme, qui avait écrit ses vers sur l'album de Louise Collard, n'eut plus de cesse qu'il ne ressaisît l'album en question pour en faire disparaître les lignes accusatrices. Il forma dans ce but et exécuta la résolution de pénétrer dans la chambre de Louise pendant le sommeil de celle-ci. Il avait réussi dans son expédition et se retirait avec le précieux manuscrit quand il eut la mauvaise fortune d'accrocher un guéridon ; Louise se réveilla et cria « au voleur ! » M. Collard accourut en chemise et se heurta sur le palier contre de Leuven qu'il empoigna au collet.

Tout s'expliqua heureusement, grâce surtout à l'album qui servait de pièce de conviction et la réputation de Louise et d'Adolphe n'éprouva aucune atteinte de cette aventure. Quant à Alexandre Dumas, il ne fit pas un long séjour à Villers-Hélon. Comme on les boudait, lui et son ami Hippolyte Leroy, pour quelques espiègleries auxquelles il s'étaient livrés, ils partirent du château sans rien dire à personne et regagnèrent Villers-Cotterêts.

Là Dumas retrouva ses amours qui devaient être éphémères comme des amours de seize ans ; par contre, il allait contracter des amitiés durables.

Nous avons déjà cité sa rencontre avec Adolphe de Leuven ;

il convient d'ajouter à ce dernier nom celui d'un élégant officier de hussards, Amédée de la Ponce, venu à Villers-Cotterêts en touriste désœuvré et qui, séduit par la beauté du pays, s'y était arrêté et s'y maria, après un an de séjour. De la Ponce devait initier Dumas aux intimes et réelles satisfactions que donne le travail. Un troisième compagnon, Paillet, devenu maître-clerc de l'étude de M^e Mennesson, et plus âgé que Dumas de six ou huit ans, allait exercer une influence matérielle sur la destinée de notre héros.

La famille de Leuven vint bientôt s'installer à Villers-Cotterêts comme locataire de la maison de M. Deviolaine qui se retirait avec tous les siens dans sa propriété de Saint-Remy ; de la Ponce prit à bail une maison située à l'extrémité de la rue de Largny, la première à gauche en venant de Paris.

Sans cependant oublier sa mère, Alexandre Dumas fit donc trois parts de son temps : l'une pour ses amitiés, l'autre pour ses amours et la troisième pour son travail de notariat.

Presque tous les jours, de Leuven, Dumas et de la Ponce tiraient au pistolet dans la vaste cour de ce dernier ; ils devinrent bientôt de première force à cet exercice.

Hélas ! rien n'est durable ici-bas. Adolphe de Leuven ne tarda pas à quitter ses deux camarades.

Un matin, trois étrangers arrivèrent chez le comte de Ribbing ; c'étaient M. Arnault, l'auteur de *Germanicus* et de *Marius à Minturnes*, et deux de ses fils : Telleville Arnault, un jeune officier, et Louis Arnault, un enfant de l'âge de Dumas. On fit connaissance dans une chasse chez M. Deviolaine.

En prenant congé de son hôte, M. Arnault emmena de Leuven à Paris, au grand désespoir de ses deux camarades.

Resté seul avec de la Ponce, qui parlait couramment l'italien et l'allemand, Alexandre Dumas continua l'étude de ces deux langues qu'il avait commencée avec lui ; il réussit en quelques mois à être d'une certaine force sur la langue de Dante et de l'Arioste, mais dut abandonner l'allemand auquel il n'eut jamais

le courage de se remettre.

La première impression dramatique que Dumas éprouva d'une façon sérieuse remonte à cette époque. Un mortel généreux, qui était venu passer un acte chez M^e Mennesson, avait laissé cent cinquante francs pour les clercs de l'étude. Cette somme fut répartie entre eux par leur patron dans la proportion suivante : moitié à Paillet et l'autre moitié à Dumas et à son collègue Ronsin.

Paillet proposa de réunir leur fortune commune et d'aller dépenser ces cinquante écus à Soissons. Il va sans dire que la proposition fut acceptée avec joie et les trois amis profitèrent d'un dimanche et d'un lundi de congé correspondant à l'une des grandes fêtes de l'année pour prendre la diligence qui passait à Villers-Cotterêts à trois heures et demie du matin et arrivait à Soissons à six heures.

Entre Vertefeuille et Soissons, Dumas, resté seul dans l'intérieur avec un individu, tandis que ses deux amis étaient installés dans le coupé avec un autre voyageur, éprouva, pendant la descente de la montagne de Vauxbruin, un de ces désagréments auxquels Jean-Jacques Rousseau fait allusion dans les livres II et IV de ses *Confessions* ; il lui fallut se battre avec son compagnon de route et recourir à l'aide du conducteur pour faire monter sur l'impériale ce pâle quadragénaire dont la mise recherchée avait quelque peu souffert dans la lutte.

Le jour de l'arrivée des trois amis à Soissons, des affiches annonçaient pour le soir une représentation de l'*Hamlet* de Ducis, par une troupe d'élèves du Conservatoire. Ils réussirent, malgré la grande affluence, à se placer au parterre. Cette soirée produisit une telle impression sur l'esprit de Dumas que, plus de trente ans après, les moindres détails en étaient encore présents à sa mémoire. L'*Hamlet* de Ducis lui parut un chef-d'œuvre, et il n'eut pas de cesse qu'il ne se fût procuré cette tragédie par l'intermédiaire de son ami Fourcade, qui était retourné à Paris. En trois jours, il apprit par cœur le rôle d'Hamlet.

Comme si le démon de la poésie, une fois éveillé en lui, ne dût plus se rendormir, M^e Mennesson, au retour de Soissons, lui donna à copier en triple expédition une pièce de vers intitulée : *Les Bourbons en 1815*, et contenant de virulentes attaques contre le gouvernement de la Restauration.

On ne saurait se faire une idée du sentiment d'opposition toujours croissante qui se manifesta en province contre les Bourbons pendant les années 1817 à 1819. À Paris, la foule se pressait à l'Odéon pour applaudir une tragédie du poète libéral Casimir Delavigne, *les Vêpres Siciliennes*, représentées pour la première fois le 23 octobre 1819, tandis qu'une tragédie royaliste d'Ancelet, *Louis IX*, ne réussissait que médiocrement auprès du public. Alexandre Dumas se fit envoyer les deux tragédies, en se servant cette fois de son ami de Leuven ; leur lecture le laissa parfaitement froid, il ne connaissait pas encore l'influence que la passion politique peut exercer sur les esprits. Il accorda même une certaine préférence à *Louis IX*.

Mais il y avait loin de la sensation terne et monotone que ces deux ouvrages lui avaient causée, à l'ardente émotion que lui avait fait éprouver *Hamlet*, même amoindri et dénaturé par Ducis. Alexandre Dumas avait en lui l'instinct du vrai, la haine du convenu.

Cependant, la mère de Dumas était seule à le regarder encore comme un enfant. Tous les jours, il devenait un peu plus homme. Aussi fut-elle bien étonnée, un soir, de ne pas le voir rentrer à son heure habituelle. Elle s'installa toute en larmes dans la chambre de son fils et, assise à la fenêtre, guetta son retour qui ne s'effectua qu'à trois heures du matin, vers le jour.

Après une année de résistance, la pauvre Adèle s'était rendue à discrétion ; Alexandre revenait tout joyeux de son rendez-vous et avait fait de grands détours pour dérouter au besoin la malignité de ses concitoyens.

M^{me} Dumas se doutait bien du motif de ce long retard, mais elle ne pouvait deviner la personne qui l'avait causé ; plus tard

ses soupçons s'égarèrent d'un tout autre côté, et cette erreur amena, comme on le verra plus loin, des conséquences regrettables.

Alexandre fut grondé, mais ne s'en émut guère. Il avait hâte d'être seul avec lui-même. Le lendemain, l'étude de M^e Menneson fut délaissée par le jeune clerc pour une longue promenade dans le parc de Villers-Cotterêts.

Sur ces entrefaites, après cinq ou six mois d'absence, de Leuven revint à Villers-Cotterêts ; il ramenait avec lui Lafarge qui, n'ayant pu trouver de femme pour payer son étude, dégoûté du notariat, s'était jeté dans la littérature.

Grâce à l'hospitalité qu'il avait trouvée chez M. Arnault, Adolphe de Leuven avait vu de près le monde artistique et littéraire ; il avait eu une pièce refusée au Gymnase, mais de cet échec il lui était resté ses entrées dans les coulisses. Peu à peu, après de longues promenades faites avec Alexandre, Adolphe eut l'idée de lui faire partager ses propres espérances, il le poussa à devenir, comme lui, auteur dramatique.

Il n'y avait qu'un obstacle à la réalisation de cette idée, mais il était capital : Alexandre Dumas, en 1820, ne savait rien, il le reconnaît lui-même dans ses *Mémoires*.

Huit jours avant le retour d'Adolphe, Alexandre avait posé comme terme à son ambition une perception de province ; la vocation pour le notariat lui manquait et ses trois années de cléricature ne l'avaient guère rendu plus fort en droit qu'il ne l'était en musique, après trois ans de solfège chez le père Hiraux.

Son cœur était satisfait, mais il n'en était pas de même de son imagination et de son esprit.

Cela désolait sa mère à qui toutes ses amies répétaient en chœur : « Votre fils est un grand paresseux, qui ne fera jamais rien. »

De Leuven fit enfin apercevoir un but à son ami, tandis que de la Ponce opérait sur lui de son côté.

Il lui avait fait traduire le beau roman italien d'*Ugo Foscolo* et avait fait passer dans notre langue, pour lui inspirer le regret

d'avoir abandonné l'étude de l'allemand, la ballade de Bürger, *Lénore*.

Profondément impressionné par la lecture de cette œuvre, Dumas essaya sur le champ de la mettre en vers. Il ne put y réussir et son premier essai dans la carrière littéraire aboutit à une défaite ; il n'avait pas été plus heureux que dans sa première tentative de séduction. Mais une voix secrète lui disait : « C'est par la douleur qu'on devient homme ; c'est par la constance qu'on devient grand. »

Six mois s'écoulèrent entre ces premières amours et ces premiers travaux. Alexandre voyait tous les soirs son Adèle dans des réunions qui se tenaient chez une amie de la jeune fille ; deux ou trois fois par semaine, il s'introduisait nuitamment chez sa maîtresse.

Par une sombre nuit d'automne, en regagnant sa demeure, comme il franchissait un grand fossé pour passer de la plaine dans le parc, il aperçut, à quatre pas de lui, un homme qui tenait un bâton à la main. Alexandre marcha droit à l'homme ; le bâton se releva et lui tomba sur la main. Une lutte acharnée s'engagea alors ; l'individu avait le visage noirci, mais son adversaire le devina sans le reconnaître.

C'était un homme de 24 ou 25 ans ; Alexandre en avait à peine 18. Il parvint, toutefois, à le renverser, et la tête de l'agresseur porta sur une pierre ; il réussit également à lui arracher des mains un couteau que l'homme avait tiré de sa poche.

Alexandre maîtrisa sa colère et, s'emparant du bâton de son adversaire, il le laissa se relever. Déjà l'homme ramassait la pierre contre laquelle s'était heurtée sa tête ; mais Dumas, de la pointe du bâton, le frappa dans la poitrine et l'envoya tomber à dix pas, évanoui sans doute.

Alexandre, fort ému, regagna la maison maternelle.

Le lendemain matin, craignant le retour d'une agression pareille, il alla emprunter à de la Ponce ses pistolets de poche et fut obligé de lui expliquer la cause de cet emprunt. Il parla aussi

de son aventure à d'autres personnes, et chaque fois il eut soin, pour ne pas compromettre Adèle Dalvin, d'indiquer comme théâtre de l'agression une autre partie de la ville que celle où demeurait la jeune fille.

Il en résulta qu'une belle dame de Villers-Cotterêts, mariée à l'un des collègues de M^e Mennesson, fut soupçonnée d'être la personne qui donnait des rendez-vous à Dumas ; celui-ci eut le tort de combattre faiblement cette calomnie. La dame apprit ce bruit mensonger et ne pardonna jamais à Dumas qu'elle accusait, bien à tort du reste, d'en être l'auteur.

Quant à l'homme au couteau, il n'eut garde de se vanter de l'aventure ou de la recommencer ; quinze jours après son agression, il dansait vis-à-vis de Dumas au bal du parc.

De Leuven avait conçu et n'avait point abandonné l'idée de faire de Dumas son collaborateur. Lafarge riait beaucoup de ce projet dont il regardait la réalisation comme impossible, étant donné le défaut d'éducation et l'ignorance en matière théâtrale du jeune Alexandre. À cette époque, en effet, notre héros ne connaissait ni la littérature française ni la littérature étrangère ; il avait lu presque exclusivement Voltaire, Pigault-Lebrun, Bertin, Parny, Legouvé et Demoustier. Quant à Shakespeare, il n'en avait entendu parler que comme d'un barbare et croyait naïvement que Ducis avait puisé de l'or dans le fumier du poète anglais.

Cependant de Leuven ne se rebuta pas. Les deux amis en arrivèrent, tant bien que mal, à bâtir le plan d'un vaudeville en un acte, intitulé le *Major de Strasbourg*. Dumas y intercala, pour sa part de travail, un couplet patriotique en huit vers qui fit l'admiration du complaisant de Leuven et valut à son auteur les félicitations de Lafarge et de la Ponce.

Dès lors Dumas ne pensa plus qu'à la littérature dramatique et comme Adolphe devait un jour ou l'autre retourner à Paris, ils se mirent à la besogne pour lui préparer une cargaison d'ouvrages de la force du *Major de Strasbourg*.

Un second vaudeville naquit de leur collaboration. Il était

intitulé le *Dîner d'amis* et emprunté aux *Contes à ma fille*, de Bouilly.

Leur premier drame, tiré du *Gonzalve de Cordoue*, de Florian, avait pour titre : *les Abencérages*.

Ces travaux les occupèrent de 1820 à 1821, à tel point qu'ils laissèrent passer, sans les apercevoir, deux grands événements : l'assassinat du duc de Berry et la mort de Napoléon I^{er}.

Cependant, M. de Leuven père, se voyant en sûreté en France, avait pris le parti de retourner à Paris et d'y emmener son fils.

Dans la situation précaire où sa mère et lui se trouvaient, Alexandre Dumas se réjouit fort de ce départ. Adolphe emportait leurs communs chefs-d'œuvre, les directeurs de théâtre allaient les accueillir avec enthousiasme, et la fortune daignerait sourire à la famille Dumas qui, par suite, irait se fixer à Paris.

Hélas ! les trois pièces des deux amis furent refusées impitoyablement par tous les directeurs.

M^{me} Dumas se retourna du côté de M. Deviolaine qui, récemment nommé conservateur des forêts du duc d'Orléans, allait résider à Paris. Il pouvait être utile au jeune Alexandre en l'appelant dans ses bureaux ou bien encore en le plaçant dans le service actif. M. Deviolaine, qui tenait son jeune cousin pour un médiocre travailleur, demanda quelque temps pour réfléchir.

Sur ces entrefaites, arriva une lettre de M. Letellier, alors receveur à Dreux, lettre par laquelle il invitait son beau-frère Alexandre à aller passer un mois ou deux chez lui.

C'était autant d'économisé sur le faible budget de la mère et du fils, et le départ d'Alexandre Dumas fut résolu.

Les adieux furent tristes ; c'était la première absence de notre héros, et il lui fallait quitter à la fois sa mère qu'il adorait et la tendre Adèle qui, depuis trois années, y compris un an au moins de surnumérariat, n'avait cessé de lui vouer une affection sincère.

Alexandre resta deux mois à Dreux ; il y ouvrit la chasse et fut assez heureux – c'est lui du moins qui le raconte – pour rencontrer et tuer un lièvre à trois pattes et pour se faire, par des coups

doubles tirés sur des perdrix rouges, une réputation d'habile chasseur dans le département d'Eure-et-Loir.

Il quitta Dreux le 15 septembre 1822 pour regagner Villers-Cotterêts. Dès son arrivée, il apprenait une triste nouvelle que les lettres de plus en plus rares d'Adèle lui avaient fait pressentir. La jeune fille faisait un mariage de raison. Elle épousait un homme ayant le double de son âge, et qui avait vécu longtemps en Espagne où il avait amassé une petite fortune. Alexandre, atteint au plus profond de son cœur, fit tout au monde pour revoir Adèle Dalvin avant qu'elle s'engageât dans des liens éternels ; mais la résolution de son inconstante amie était irrévocable, il ne put réussir à avoir avec elle la moindre entrevue.

Pendant les quinze jours qui précédèrent ce mariage, Alexandre s'enferma chez lui. Le dimanche seulement, il se mêla aux joueurs de paume du parc et apporta tant d'ardeur à ce jeu, où il excellait, que sa balle atteignit, au haut de l'épaule, renversa et faillit tuer l'un des joueurs. Jamais depuis il ne tint une raquette.

Le jour du mariage, Alexandre avait arrangé avec un de ses compagnons de jeunesse une partie de pipée afin de s'éloigner de Villers-Cotterêts ; mais, vers la fin de la journée, il fut tiré de sa rêverie et de ses tristes pensées par le son d'un violon dominé par des éclats de rire. Une noce passa à vingt pas de sa hutte, c'était la noce d'Adèle, d'Adèle perdue pour lui sans retour !

La vie a de ces contrastes. Dumas soupira et bénit la douleur qui, dit-il, en élevant l'homme et en grandissant l'âme, est la source de la poésie et de la prière.

Pendant son absence, on était venu lui offrir une place de deuxième clerc chez un notaire de Crépy-en-Valois, du nom de Lefèvre. La nourriture et le logement étaient attachés à cette place.

La perspective de cette économie décida M^{me} Dumas à voir une seconde fois son fils s'éloigner d'elle et celui-ci, muni d'un léger bagage, franchit à pied les quelques lieues qui séparent Crépy de Villers-Cotterêts.

M. Lefèvre avait longtemps vécu à Paris et y retournait huit ou dix fois par an sans jamais prévenir ses clercs du jour ni de l'heure de son retour. Il tenait seulement à une chose, c'était à ce que le personnel de son étude ne prît jamais de congés sans les lui demander.

Alexandre Dumas avait, par la mère de son beau-frère Letellier, une entrée ouverte dans le monde de Crépy, mais la comparaison de la société de cette petite ville avec celle de Villers-Cotterêts était tout à l'avantage de la seconde et il s'ennuyait fort dans l'ancienne capitale du Valois.

Aussi bien souvent lui arrivait-il de partir le samedi soir pour Villers-Cotterêts et d'en revenir le lundi à la première heure, ne cessant de chasser à l'aller et au retour.

Deux mois¹ s'écoulèrent ainsi.

Une pièce de vers inédite dont nous possédons l'original et qui est écrite de la main de Dumas, sans être toutefois signée de lui, peut être attribuée à cette période de son adolescence. Il nous paraît intéressant de la reproduire ici.

À CYNTHIE.

Qu'un autre chante tes appas
Ou que tu restes inconnue...
Peu m'importe... en vain la charrue
Déchire les terrains ingrats.

Mais un jour autour de tes charmes
La mort roulera son linceuil (*sic*)
Et de la tombe insensible à tes larmes
Tes pieds glacés dépasseront le seuil.

Dédaignant ta cendre endormie,
Alors le voyageur par sa course emporté
Passera près de toi sans dire à son amie :
« Ici repose une jeune beauté. »

1. L'édition originale dit « Trois mois », mais une correction y est apportée dans l'annexe, que nous avons incorporée au texte. (LJR)

Dans une de ses excursions du dimanche, Dumas porta ses pas jusqu'à Ermenonville. Cette visite ranima sa muse et lui inspira une œuvre, moitié en prose, moitié en vers, à la façon des écrits de son compatriote Demoustier ; il la baptisa du titre de *Pélerinage à Ermenonville*, puis il l'adressa à Adolphe de Leuven qui n'en put tirer aucun parti et même finit par la perdre.

Adolphe de Leuven ne réussissait pas mieux. Il était persuadé et écrivait à son ami qu'ils n'arriveraient jamais qu'ensemble. Mais pour arriver il fallait partir et le voyage de Crépy-en-Valois à Paris dépassait de beaucoup les ressources de Dumas.

La Providence se chargea d'arranger les choses.

Un samedi du mois de novembre 1822, à peine M. Lefèvre avait-il annoncé à ses clerks qu'il partirait le lendemain à sept heures du matin pour faire un de ses voyages mensuels à Paris, qu'un des amis de Dumas faisait demander ce dernier.

C'était Paillet, son ancien maître-clerc, qui habitait au haut de la tour de Vez, et qui était venu à cheval à Crépy pour s'informer du prix des grains.

Les deux jeunes gens allèrent se promener du côté des remparts. Dumas racontait ses malheurs à Paillet quand soudain une idée lui traversa l'esprit : « Allons passer trois jours à Paris. » En réunissant leurs ressources, ils avaient 35 francs dont 7 seulement à fournir par Dumas. Paillet se laissa persuader. Il fut convenu que son cheval servirait alternativement à l'un d'eux et qu'ils se nourriraient au moyen du gibier qu'ils chasseraient le long de la route.

Le soir même ils arrivaient à Ermenonville et le dimanche, à 10 heures et demie du soir, Dumas à pied et Paillet à cheval faisaient leur entrée dans Paris, avec 27 francs pour tout avoir, mais ayant en leur possession pour une trentaine de francs de gibier.

Les voyageurs posèrent leurs conditions au maître de l'hôtel des *Vieux-Augustins*. Celui-ci s'engageait, en échange de leur gibier, à les nourrir et à les coucher deux jours et deux nuits, eux, leur cheval et leur chien et à les munir à leur départ d'un pâtre et

d'une bouteille de vin.

Le lendemain, Dumas, qui avait mal dormi, se levait vers sept heures du matin et gagnait à pied le numéro 14 de la rue Pigalle où demeurait de Leuven. En passant devant le Théâtre-Français, il avait remarqué que ce soir-là Talma devait remplir le rôle de Sylla, dans la tragédie de ce nom.

M. de Leuven père se promenait dans son jardin. Dumas lui dit qu'il venait à Paris pour voir deux personnes : son fils Adolphe et Talma et lui raconta la façon dont il avait fait la route.

« Vous arriverez, vous, lui dit M. de Leuven, vous avez de la volonté. » Et il engagea Dumas à aller réveiller Adolphe et, avant de revenir déjeuner, à l'emmener chez Talma pour avoir des billets de spectacle.

À onze heures, les deux amis sonnaient à la maison de la Tour des Dames où demeurait Talma. Pendant ce temps Paillet, de son côté, vaquait à ses affaires.

Adolphe de Leuven exposa la demande au grand tragédien ; celui-ci s'empressa de leur signer un billet de sociétaire de deux places et tendit la main au fils du général Dumas qui se retira tout fier de pouvoir aller au Théâtre-Français avec un billet signé *Talma* !

Alexandre mit à profit le temps qui s'écoula depuis le déjeuner jusqu'à six heures du soir pour accomplir à pied la tournée du provincial à Paris. Après avoir copieusement dîné à l'hôtel avec Paillet, il alla vers sept heures attendre de Leuven au *Café du Roi* qui faisait le coin de la rue de Richelieu et de la rue Saint-Honoré.

À peine était-il assis qu'un des habitués de l'endroit se leva et vint à lui ; c'était le fils du chaudronnier de Villers-Cotterêts, Auguste Lafarge, dont le costume luisant trahissait la misère et qui n'avait peut-être pas dîné ce soir-là. Lafarge trouva le moyen, dans un très-court entretien avec Dumas, de traiter M. de Jouy de crétin et Talma de Cassandre, en même temps qu'il lui montrait Merle, Théaulon, Edmond Rochefort et Ferdinand Langlé.

Adolphe de Leuven arriva sur ces entrefaites et emmena Alexandre au Théâtre-Français.

Notre héros fut étourdi, ébloui, fasciné.

Après la représentation, ils allèrent remercier Talma dans sa loge ; ils y rencontrèrent Casimir Delavigne, Lucien Arnault, Soumet, Népomucène Lemer cier, Delrieu, Viennet, et enfin le héros de la soirée, de Jouy !

Talma baptisa Dumas poète au nom de Shakespeare, de Corneille et Schiller et lui secoua cordialement la main.

« Soyez tranquille, dit Alexandre à Adolphe en se retirant, je viendrai à Paris, je vous en réponds ! »

Quand Dumas se retrouva seul avec Paillet à l'hôtel des Vieux-Augustins, vers une heure du matin, ils constatèrent, non sans inquiétude, qu'il ne leur restait plus que 12 francs. Dumas avait naïvement pris une voiture pour faire le trajet de la place du Palais-Royal à la rue des Vieux-Augustins, et Paillet avait été entendre à l'Opéra la *Lampe merveilleuse*.

Le deux amis, avant de s'endormir, prirent donc une résolution héroïque, c'était de quitter Paris dès sept heures du matin.

En effet, le mardi ils couchaient à Nanteuil-le-Haudouin et le mercredi, à une heure de l'après-midi, chargés de deux lièvres et de six perdrix – qui leur restaient sur la chasse de la veille et du jour – ils faisaient leur entrée dans Crépy en donnant leurs derniers vingt sous à un pauvre.

M. Lefèvre était revenu dans la nuit.

Alexandre se glissa à sa place dans l'étude de M^e Lefèvre et l'après-midi se passa comme à l'ordinaire. Mais après le dîner, que les cler cs prenaient chez leur patron, le notaire retint le jeune Dumas et lui fit comprendre que, pour qu'une machine pût fonctionner régulièrement, il fallait qu'aucune de ses roues ne manquât au mouvement général.

Ce n'était qu'un avertissement provisoire ; le clerc le prit pour un congé en bonne forme. Son avenir était à Paris, et il était décidé à tout faire au monde pour quitter la province.

M^{me} Dumas accueillit son fils avec sa tendresse et sa joie habituelles ; tout en croyant peu à un retour provisoire de ce dernier, qui prétextait un congé temporaire, elle lui rouvrit maternellement ses bras et son cœur et se garda bien de faire la moindre allusion à la catastrophe de Crépy.

Adolphe avait promis à son ami Alexandre de faire faire pour lui des démarches auprès de M. Laffitte. Malheureusement, aucune place n'était vacante dans les bureaux du célèbre banquier, et quinze jours après son retour à Villers-Cotterêts une lettre d'Adolphe annonçait à son ami cette mauvaise nouvelle.

Dès lors, Alexandre résolut de mettre en pratique un projet qu'il avait arrêté pendant la dernière nuit chez M^e Lefèvre : c'est-à-dire de réunir les influences des maréchaux de France avec lesquels le général Dumas avait été en relations, et d'obtenir ainsi une place de douze cents francs.

Mais il fallait se rendre à Paris et pour cela une petite somme d'argent devenait nécessaire. Hélas ! cette somme, si minime qu'elle fût, était difficile à réunir. Dumas avait bien, il est vrai, vendu au prix de cent francs son chien Pyrame à un Anglais de passage à Villers-Cotterêts ; mais il en remettait immédiatement soixante à sa mère pour l'aider à payer l'entrepouseur et les quarante francs de surplus étaient versés à compte à un tailleur de Paris, du nom de Bamps, auquel Dumas avait commandé un habillement complet ; le tailleur restait encore son créancier d'une somme de 95 francs.

D'un autre côté, en 1823, après dix-sept ans de lutte, la mère de Dumas avait pris la résolution de tout vendre et, ses dettes payées, il lui restait pour toutes ressources un capital de 253 fr.

Dumas vendit cinquante francs à un architecte du Dépôt de mendicité, nommé Oudet, deux Piranèses, grandes gravures noires que son père avait rapportées d'Italie ; le même jour, il gagnait au billard, chez le cafetier Camberlin, au père Cartier, l'entrepreneur de la diligence, 600 petits verres d'absinthe ou la valeur de douze voyages entre Villers-Cotterêts et Paris.

Dès lors sa résolution était prise ; il partirait pour Paris.

Dumas alla d'abord trouver un ancien ami de son père, M. Danré, de Vouty, comme de Faverolles. M. Danré, outre cette amitié, avait conservé pour la famille Dumas quelque reconnaissance ; blessé à la chasse, il s'était fait transporter un jour dans cette famille, et les soins qu'il avait reçus de M^{me} et de M^{lle} Dumas étaient restés dans sa mémoire. Il remit à Dumas une lettre des plus pressantes pour le général Foy dont il avait quelques années auparavant enlevé d'assaut l'élection à la députation.

La série des adieux commença ensuite ; d'abord chez Louise Brézette, l'amie commune d'Adèle et d'Alexandre, que celui-ci dut consoler du départ récent du forestier Chollet ; puis chez M^e Mennesson, son ancien patron, qui lui tendit la main, et chez l'abbé Grégoire qui l'embrassa cordialement après lui avoir recommandé la mise en pratique de cette maxime de l'Évangile : « *Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit* »

Deux jours après, un samedi, après avoir fait sa dernière visite au cimetière, Alexandre Dumas partait par la voiture de dix heures du soir qui l'emmenait à Paris.

Au moment du départ, écrit-il, « ma mère pleurait dans le doute ; moi, je pleurais dans l'espérance. Ni l'un ni l'autre de nous ne voyait Dieu ; mais bien certainement Dieu était là et Dieu souriait. »

Troisième partie

Les années de jeunesse

Alexandre Dumas a raconté dans ses *Mémoires* et dans la Préface de son Théâtre ses premières démarches à Paris auprès des personnages influents sur la protection desquels il avait compté.

Sa lettre de demande d'audience au ministre de la guerre, le maréchal duc de Bellune, amena une réponse invitant Alexandre Dumas à exposer, par écrit, au ministre ce qu'il avait à lui dire.

Ses visites au maréchal Jourdan et au général Sébastiani furent autant de désillusions pour le jeune postulant.

Il faut plus heureux auprès du général Verdier qui avait servi en Égypte sous les ordres du général Dumas et qui, lui, n'en perdait pas le souvenir. Malheureusement Verdier, sans fortune et suspect au gouvernement, ne pouvait rien pour le fils de son ami. Il l'encouragea fort toutefois dans son idée d'aller trouver le général Foy, et l'invita à dîner le soir même. Après quoi, munis de billets qu'Adolphe de Leuven avait procurés à Alexandre, ils allèrent au Théâtre-Français applaudir Talma dans *Régulus*, tragédie de Lucien Arnault.

Le lendemain, à 10 heures du matin, Alexandre se présentait chez le général Foy qui demeurait rue du Mont-Blanc, n° 64.

Après les préliminaires d'usage, le général Foy avait posé quelques questions à son jeune visiteur pour savoir à quoi il pouvait être bon ; il avait constaté avec autant de stupéfaction que de regrets que l'éducation de Dumas était complètement manquée.

Le général engagea le solliciteur à lui laisser son adresse ; à peine celui-ci eut-il écrit son nom que son protecteur frappa dans ses deux mains.

- Nous sommes sauvés ! s'écria-t-il.
- Pourquoi cela ?

— Vous avez une belle écriture.

Une belle écriture ! Alexandre Dumas pouvait donc arriver un jour à être expéditionnaire. C'était son avenir ! Il se serait volontiers, dit-il, fait couper le bras droit.

Le général l'engagea à adresser séance tenante une pétition au duc d'Orléans et l'invita à venir déjeuner avec lui le lendemain.

Le jeune homme fut exact au rendez-vous. Foy l'accueillit avec une figure riante et de bon augure. Dumas entra au secrétariat du duc d'Orléans, comme surnuméraire, aux appointements de douze cents francs. En apprenant cette bonne nouvelle, il ne trouva d'autre manière de remercier le général que de lui sauter au cou et de l'embrasser. « Je vais vivre, dit-il, de mon écriture, mais je vous promets qu'un jour, je vivrai de ma plume. »

On était au mardi ; le lundi suivant le nouvel expéditionnaire devait entrer dans son bureau dont le chef était M. Oudard. Il courut chez Adolphe de Leuven lui annoncer la réalisation de toutes ses espérances et le soir même à quatre heures et demie il prenait la diligence de Villers-Cotterêts, où il arrivait vers une heure du matin.

On juge de la joie de M^{me} Dumas quand elle apprit la réussite complète des démarches de son fils.

Le mercredi, dès le matin, Dumas se rendit à Vouty pour remercier M. Danré. À son retour, il lui fallut recevoir les félicitations de ses compatriotes qui lui firent cortège jusqu'à la porte de l'abbé Grégoire, répondre ensuite aux commères qui avaient envahi la maison maternelle, ce qui ne l'empêcha pas de s'échapper pour aller faire de nouveaux adieux à sa bonne Louise.

Le soir, resté seul avec sa mère, il voulut la décider à aller tout de suite s'installer avec lui à Paris ; mais M^{me} Dumas refusa de précipiter les choses et voulut attendre que la nouvelle position de son fils fût définitivement fixée.

Le lendemain jeudi, Dumas tira lui-même à la conscription ; c'était pour la forme puisqu'il était fils de femme veuve. Il amena le n° 9. Boudoux, son vieil ami de marette et de pipée, lui con-

seilla de mettre sur ce numéro, au bureau de la loterie, une pièce de trente sous. Le conseil était bon ; deux jours après, M^{me} Chaupuis, la directrice du bureau de la loterie, comptait à l'heureux gagnant 150 francs. Cette somme, jointe aux 35 francs lui restant en poche, constituaient à Dumas un capital de 185 francs, qui ne coûtait rien à sa mère.

Aussitôt après son retour à Paris, vers la fin de mars 1823, Alexandre Dumas se mit en mesure de quitter l'hôtel des *Vieux-Augustins* où il était descendu et, après force recherches, trouva et arrêta une petite chambre avec alcôve, au quatrième étage, sur la cour d'une maison située sur la place des Italiens, n° 1, ancien 2^e arrondissement.

Le loyer se montait à 120 francs par an ; le nouveau locataire, ignorant les usages parisiens, donna majestueusement 20 francs de *denier à Dieu* au concierge qui, on le conçoit, salua jusqu'à terre.

Tout en flânant pour passer son dimanche, Dumas arriva au café de la Porte-Saint-Honoré, tenu par le fils du brave père Hiraux qui avait vainement essayé de faire de lui un musicien. On le retint à dîner. Le soir il alla au théâtre de la Porte-Saint-Martin où Philippe et M^{me} Dorval jouaient le *Vampire*. Là, la longueur de sa redingote et de ses cheveux crépus fit rire les plaisants du parterre et faillit lui susciter un duel. Comme il se fâchait, on le mit à la porte ; mais il fit la dépense d'une place d'orchestre et put rentrer dans la salle où sa bonne étoile le conduisit à côté d'un monsieur qui lisait un Elzévier, le *Pâtissier français*. Ce monsieur daigna interrompre sa lecture pour lui faire, pendant les entr'actes, un cours de bibliomanie, d'histoire naturelle et même d'histoire romaine à propos des claqueurs. Et quand son interlocuteur lui eut expliqué que certains Elzéviens, ayant leurs marges vierges, coûtaient jusqu'à 600 francs, « je suis de l'avis de M^{me} Méchin, » répliqua Dumas.

Et il raconta à son obligeant voisin, qui se demandait s'il avait affaire à un railleur ou à un naïf, qu'un jour la spirituelle M^{me}

Méchin, visitant Soissons avec son mari, alors préfet de l'Aisne, demanda au commandant de la place le prix d'une paire de canons de trente-six. — « Une paire de canons de trente-six, madame, dit le gouverneur..., cela peut coûter de huit à dix mille francs. — Eh bien, répondit M^{me} Méchin, je ne mettrai pas mon argent à cela. »

Il est probable que Dumas aurait toujours ignoré le nom de son voisin le bibliomane ; mais celui-ci, trouvant détestable la prose du mélodrame en question, se mit à siffler au moment le plus pathétique et fut naturellement expulsé de la salle. Les journaux publièrent son nom ; c'était le savant bibliophile Charles Nodier qui devait être plus tard l'un des meilleurs amis de notre compatriote.

Le lundi, dès la première heure, Alexandre Dumas faisait venir à son hôtel un perruquier et un tailleur afin de réformer sa chevelure et son costume ; puis, après un déjeuner succinct, vêtu d'un habit qui convenait à une première visite à ses chefs, avec des cheveux trop courts qui le faisaient ressembler à un phoque, il montait au bureau de M. Oudard.

Le chef du secrétariat du duc d'Orléans, M. Oudard, reçut le jeune surnuméraire avec d'autant plus d'affabilité qu'il était tout particulièrement recommandé et par le général Foy et par M. Deviolaine. Il l'installa dans une pièce où travaillaient déjà deux autres jeunes gens qui devinrent dès lors ses camarades et plus tard furent ses amis ; c'était Lassagne, le sous-chef, et Ernest Basset, le commis d'ordre. Dumas alla remercier M. Deviolaine, puis se mit en devoir d'expédier, de sa plus belle écriture, un certain nombre de lettres que, selon leur importance, devaient signer M. Oudard, ou M. le chevalier de Broval, directeur-général, ou même le duc d'Orléans.

Alexandre venait d'attaquer sa première lettre, quand M. de Broval entra dans le bureau et fut obligé de donner au nouveau venu, qui n'y entendait rien, une leçon sur la manière de plier les lettres, de confectionner les enveloppes et d'apposer les cachets.

Ernest Basset fut chargé de faire, sous ce rapport, l'éducation de Dumas qui devait plus tard atteindre et même dépasser son maître.

En sortant de son bureau, Dumas courut à la place des Italiens. Une charrette l'attendait à la porte de sa maison ; elle contenait un lit, quatre chaises, une commode et une table qu'un roulier commissionnaire lui amenait de Villers-Cotterêts. Au bout d'une heure, son emménagement était terminé.

Il ne fit qu'un bond de la place des Italiens à la rue Pigalle. Il lui tardait d'informer Adolphe de sa double installation.

On l'invita chez M. de Leuven à adopter un jour pour dîner, (les choses durèrent ainsi pendant cinq années et si elles cessèrent, ce ne fut point par la faute de ses hôtes) et il fut convenu que, dès le lendemain, il viendrait, hors de compte, faire connaissance avec la famille Arnault, composée de son chef, marié en secondes noces à M^{lle} de Bonneuil ; de Lucien et de Telleville, ses deux fils du premier lit ; de Louis et de Gabrielle, ses deux enfants du second.

Un mois après son installation au bureau, le jeune Dumas était chargé par M. le duc d'Orléans en personne de copier un travail important en une cinquantaine de pages ; vingt jours plus tard, il était *porté sur les états*, c'est-à-dire qu'en récompense de sa belle écriture et de son habileté à faire les enveloppes et les cachets, le surnuméraire était nommé expéditionnaire, toujours à 1,200 francs de traitement. Enfin, le premier janvier 1824, ses appointements étaient portés à 1,500 francs. Trouvant sa situation florissante, il songea à faire venir à Paris sa mère qu'il n'avait pas vue depuis neuf mois.

Pendant ces neuf mois, Dumas s'était convaincu une fois de plus d'une chose bien triste ; c'est qu'il ne savait rien au monde de ce qu'il eût dû savoir pour marquer d'une façon quelconque dans la carrière qu'il voulait parcourir. Mais, au lieu de se décourager, il se mit à étudier fiévreusement : le latin, la géographie entr'autres. Il connaissait un jeune médecin, du nom de

Thibaut, avec lequel il suivit un cours de physiologie à la Charité ; le soir ils faisaient de la physique et de la chimie dans la chambre du docteur.

D'un autre côté, selon les instructions de Lassagne, Dumas s'était mis à lire. Occupé à son bureau de dix heures et demie du matin à cinq heures du soir, obligé d'y retourner de huit à dix heures du soir deux ou trois fois par semaine pendant les trois quarts de l'année, se servant du spectacle comme d'un moyen d'étude, ses nuits seules étaient à lui et il les employait à lire avec une ardeur extrême. En même temps, il assistait en témoin passionnément curieux à l'envahissement du romantisme, timide encore au théâtre et dans la littérature, mais qui, dit-il, se présentait hardiment au combat dans les autres branches de l'art et surtout en peinture.

Cependant, M^{me} Dumas, qui s'ennuyait fort à Villers-Cotterêts, avait traité de son bureau de tabac, mis en vente une partie de son mobilier, et elle annonçait à son fils sa prochaine arrivée à Paris avec son lit, une commode, une table, deux fauteuils, quatre chaises et cent louis de numéraire.

Il était impossible d'installer la bonne dame dans la chambre de la place des Italiens, n° 1, d'abord en raison de l'exiguïté du logement et puis aussi parce que, dans cette même maison, un duc de Chartres était né à notre héros. En effet, nous avons sous les yeux l'extrait, délivré le 31 mai 1884 par M. le secrétaire-général de la préfecture de Seine, de l'acte de naissance de M. Alexandre Dumas fils, acte rétabli en vertu de la loi du 12 février 1872. Cette pièce constate qu'Alexandre est né le 27 juillet 1824 à Paris, 2^e arrondissement, fils de Alexandre Dumas Davy de la Pailleterie et de Marie-Catherine Labay. Si le lecteur a la curiosité d'être renseigné sur la mère de M. Alexandre Dumas fils, nous le renverrons à un livre de M. Gabriel Ferry que nous aurons plus d'une fois l'occasion de citer¹. Il va sans dire que

1. *Les dernières années d'Alexandre Dumas, 1864-1870*, par Gabriel Ferry ; 1 vol. grand in-18, Paris, Calman-Lévy, 1883, pages 255 à 261.

nous laissons à leur auteur la responsabilité de ses renseignements. D'après M. Gabriel Ferry, la mère du futur académicien, peu à peu délaissée par le père de celui-ci, éleva elle-même son fils avec le produit de son travail jusqu'à l'accomplissement de sa huitième année, lui inspirant le goût et l'habitude des qualités sérieuses. Elle le reprit après la fermeture du Théâtre Historique et vécut trois ans avec lui jusqu'au grand succès de *la Dame aux camélias*, cette pièce qui fut le commencement de sa célébrité. Enfin, réconciliée avec le père dans les dernières années de son existence, elle mourut en octobre 1868, après une courte maladie, dans les bras de ce fils qui avait été toute sa vie.

La recherche d'un nouveau logement rendu nécessaire, comme nous l'avons dit, par l'arrivée à Paris de Madame Dumas et par la naissance d'Alexandre Dumas fils, était chose grave pour un homme qui gagnait quatre francs 25 centimes par jour. Dumas finit par trouver pour sa mère et pour lui-même, au n° 53 de la rue du faubourg Saint-Denis, dans une maison attenante à celle du *Lion d'argent*, un appartement trop cher encore pour leurs modiques ressources, mais qu'ils purent troquer bientôt contre un autre, situé également au deuxième étage de la même maison et de deux cent trente francs seulement de loyer annuel.

Ce fut dans les premiers jours de 1825 qu'Alexandre Dumas eut son premier duel ; il avait été invité par un de ses amis, nommé Tallancourt, employé à la bibliothèque du duc d'Orléans, à dîner le 3 janvier avec un autre de leurs camarades, du nom de Betz, dans un restaurant du Palais-Royal. Ils se rendirent ensuite à l'Estaminet Hollandais. Alexandre avait un manteau à la Quiroga ; la manière dont il se drapait déplut à l'un des habitués qui eut le tort de rire avec un de ses amis aux dépens du nouveau venu. Dumas fut piqué au vif et provoqua bruyamment le premier des rieurs, M. Charles B... Quelques jours après, une rencontre à l'épée avait lieu dans les environs de la barrière Rochechouart. M. B. n'avait jamais tenu une épée ; il fut blessé à l'épaule et le combat cessa. Dumas se redrapa dans son Quiroga et redescendit

les buttes Montmartre, bien plus léger de cœur qu'il ne les avait montées, car il ne supposait nullement avec ce duel la faiblesse ou plutôt la complète inexpérience de son adversaire.

Le 29 mai de cette même année 1825, le roi Charles X était sacré à Reims ; Madame la duchesse d'Orléans avait fait, sur son album particulier, une relation en italien de la cérémonie à laquelle elle venait d'assister. Elle avait, à son retour à Paris, chargé M. Oudard de traduire cette relation en français. Le chef de bureau se tira d'embarras en confiant ce soin à Dumas à qui il accorda deux jours de congé. Oudard eut sa traduction qu'il avait seulement la peine de copier et recueillit le mérite du travail de son subordonné et les compliments de la duchesse ; mais Dumas y gagna deux billets du Théâtre-Français pour la première représentation du *Roman*, comédie de Laville de Mirmont ; il n'en demandait pas davantage.

La mort du général Foy, survenue le 28 novembre 1825, inspira une élogie à son jeune protégé. Il la fit imprimer, à ses frais bien entendu, et deux ou trois cents francs de sa pauvre mère passèrent à cette impression ; mais elle ne les regretta pas, ni Dumas non plus.

Voici cette pièce de vers qui, nos lecteurs le reconnaîtront bien vite, n'ajoute rien à la gloire de Dumas ; elle nous a paru toutefois intéressante à reproduire en raison de son extrême rareté.

ÉLOGE SUR LA MORT DU GÉNÉRAL FOY

Quand le héros finit, le demi-dieu commence.

Lucien Arnault, *Regulus*.

À la veuve du général Foy, hommage de respect,
de douleur et de reconnaissance.

ALEX. DUMAS.

L'apparition.

C'était à l'heure où la foule des songes

Dans nos sens assoupis suspend le souvenir ;
Et nous laisse parfois, au milieu des mensonges,
Entrevoir le rayon d'un prochain avenir.

Parmi les ombres fantastiques
Qu'un sommeil agité fait éclore à nos yeux,
Une femme aux regards doux et mélancoliques,

M'apparut descendant des cieux ;

Le nuage qui l'environne

Dérobe à demi ses attraits ;

Dans ses cheveux flottants, s'enlacent en couronne

Et l'Immortelle et le Cypès.

Une flamme vive et légère

Voltige sur son front pâle, mais toujours beau ;

Et sa main renverse un flambeau

Qui s'éteint en touchant la terre.

— Vierge d'un autre monde, où s'adressent tes pas ?

Pourquoi cette pâleur, pourquoi cette tristesse,

Lorsque le fard de la jeunesse

Devrait embellir tes appas ?

Pauvre insensé, tu ne me connais pas,

Dit en soupirant la Déesse ;

Tu voudrais sur mon front voir briller l'allégresse...

Et j'annonce aux mortels les décrets du trépas.

Demain la France désolée,

Exhalant ses douleurs en regrets superflus,

S'inclinera devant le mausolée

D'un héros qui ne sera plus.

Je sais qu'aisément on oublie

Les arrêts que ma voix publie,

Au sein d'une vaste cité ;

Mais il est de ces noms dont un siècle s'empare,

Et qui, par lui promis à l'immortalité,

Pendant la nuit des temps brillent ainsi qu'un phare

Allumé par la Liberté.

Je veux l'interroger, mais, par l'effroi glacée,

Ma voix n'a plus de mots pour peindre ma pensée.

Elle, pendant ce temps, d'un doigt impérieux,
À mes yeux indiquant ma lyre :
Prends, me dit-elle, et que ta voix soupire
Des morts l'hymne mystérieux.
À ces mots, glissant en silence,
Elle fuit ; mais le charme a perdu sa puissance :
Je m'éveille soudain... et mes regards perçans
Plongent avidement dans l'ombre,
C'est en vain : près de moi tout se tait, tout est sombre ;
Un seul bruit retentit dans les airs frémissans :
C'est celui de l'airain qui pleure,
Annonçant que la douzième heure
Tombe dans le gouffre du temps.
Mais avant que de sa présence,
Le plus prochain soleil éclairât ses douleurs,
Un cri de mort, parti de tous les cœurs,
Avait déjà retenti dans la France.

L'Hymne.

Tel qu'un volcan silencieux,
Mais qui n'attend qu'une étincelle
Pour élancer jusques aux cieux
La foudre que son sein recèle.
Le génie au hasard soumis,
Assoupit sa flamme immortelle,
Jusqu'au moment qui lui révèle
L'avenir qui lui fut promis.
Près d'une Princesse qu'il aime,
Au milieu de jeunes beautés,
Achille s'ignore lui-même,
Sous ses vêtements empruntés ;
Mais à l'éclat soudain des armes,
Sortant d'un indigne repos,
Avide de sang et de larmes,
Son cœur invoque les alarmes :
L'enfant timide est un héros
Pour qui le fer seul a des charmes ;

Et Mars appelle à ses travaux
Celui que son regard, la veille encor peut-être,
Aurait eu peine à reconnaître
Parmi les filles de Scyros.
Et moi... j'ignorais que ma lyre
Put soupirer des sons mélodieux ;
Mais aujourd'hui je sens, à l'ardeur qui m'inspire,
Qu'en mon poétique délire
Je puis parler aussi le langage des Dieux.

Ô mon pays !... ô belle France !
Accueille les nouveaux accens
De cette Muse qui s'avance,
Vierge de l'or de la puissance,
Pour brûler son premier encens
Sur les autels de la reconnaissance.
Français ! à l'hymne des douleurs,
Dont l'accent va se faire entendre,
Joignez vos regrets et vos pleurs ;
Et vous, sur le cercueil qui renferme sa cendre,
Jeunes filles, jetez des lauriers et des fleurs.

Le trépas a glacé cette bouche éloquente,
Émule, souvent triomphante,
Des Barnave et des Mirabeau ;
Le temps a déchiré cette page vivante
De Jemmape et de Waterloo. (*sic*)
Ainsi de votre vieille gloire,
Chaque jour emporte un débris ;
Chaque jour enrichit l'histoire
Des grands noms qui nous sont ravis ;
Et chaque jour, pleurant sur la nouvelle tombe
D'un héros qui nous a quitté, (*sic*)
Chacun de nous se dit, épouvanté,
Encore une pierre qui tombe
Du temple de la Liberté.
Hélas ! ce n'est qu'à nous que ta mort est cruelle :
Sans doute tu la vis s'avancer sans effroi ;

Le traître et le pervers seuls tremblent devant elle,
Ainsi qu'ils tremblaient devant toi.
Mais fidèle à la voix de sa patrie en larmes,
Celui qui devint son soutien
Par son éloquence ou ses armes,
À son aspect ne ressent point d'alarmes :
Elle est belle au héros... et belle au citoyen.

Honneur à la double couronne
Qui ceint ton front victorieux ;
Rien ne manque à l'éclat dont Clio t'environne.
Rien... pas même les envieux.

J'ai vu la foule injurieuse
De nos modernes Anytus,
Suivre ta marche glorieuse
Pour insulter à tes vertus.
En vain, dans leur aveugle rage,
Voulant dérober par l'outrage
Leur mémoire à l'obscurité,
Ils pensaient que leur nom, répété d'âge en âge,
Du grand nom par eux insulté
Suivrait le glorieux passage
À travers la postérité ;
Mais, comme la roche indocile
Que repousse Sisyphe au séjour ténébreux,
Vainement écarté par leur main inhabile,
Le néant les écrase en retombant sur eux.
Mais toi, cesse des ans de craindre la disgrâce,
Ton nom triomphera de la nuit du tombeau ;
Car le siècle a marqué ta place
Entre Kléber et Mirabeau.

Le Convoi.

L'airain retentissant, qui dans l'air se balance,
Donne le signal du départ ;
Lorsque, soudain de toute part,
Un même cri de chaque cœur s'élance :

« Qu'entre nos bras il soit porté
» Jusqu'à sa demeure dernière,
» Le héros dont la vie entière
» Ne fut qu'un long combat pour notre liberté. »
Vainement on s'oppose à cet élan sublime,
Fier de leur fardeau précieux,
Vingt bras l'ont soulevé d'un effort unanime ;
Et le front découvert, triste et silencieux,
Le cortège imposant s'avance vers les lieux
Où le ministre saint, dans l'ardeur qui l'anime,
Doit implorer la clémence des cieux.

Mais quels sont ces enfants en larmes,
Et dont les faibles pas réclament un soutien ;
À leur jeunesse encor les pleurs prêtent des charmes,
Amis ! ouvrez vos rangs ; soldats ! portez les armes :
Salut aux fils du héros citoyen.
Salut jeunes enfants adoptés par la France,
Salut, n'oubliez pas ce moment solennel (*sic*)
Où, conduits par l'amour et la reconnaissance
Devant les restes d'un mortel
Les flots pressés d'un peuple immense,
Ainsi qu'aux marches de l'autel,
Frapés d'un saint respect, s'inclinaient en silence ;
Où, parmi tous ces chars, qui lui cachaient les pleurs
Auxquels ses amis sont en proie,
La foule, en tressaillant de joie,
D'un prince citoyen saluait les couleurs...
Et si jamais un censeur trop sévère
Disait à l'un de vous : Les peuples sont ingrats,
Répondez-lui soudain, vous n'assistiez donc pas
Aux funérailles de mon père.

Mais, de sa main consacrant le cercueil,
Déjà le prêtre a versé l'eau lustrale ;
Le cortège reprend sa marche triomphale,
Et du champ de la mort bientôt touche le seuil.

C'est là qu'on croit reprendre encore

Les objets que nos cœurs se plaisaient à chérir,
Et que le sol qui les dévore,
Une seconde foi semble nous les ravir.
Éloignez donc ses fils,... que votre prévoyance
Épargne ce spectacle à leur timide enfance ;
Et qu'ils n'entendent pas le bruit
De cette terre qui retombe
En retentissant dans la tombe
Comme un écho de l'éternelle nuit.
Et toi, peuple, dont les alarmes
Accompagnent ici le soutien de tes droits,
Tu viens de donner, par tes larmes,
Une grande leçon aux rois.

Épilogue.

Muse, interromps tes chants ;... c'est assez :... la première
Tu célébras le trépas du héros ;
Lyre, cesse tes sons, déjà dans la carrière
Se pressent de nombreux rivaux.
Aux douces voix des fils de l'harmonie
Ne mêle pas tes indiscrets transports,
Il en est un surtout dont le brillant génie,
En ce moment, au ciel de l'antique Ausonie,
Demande de nouveaux accords.
Sans doute que le luth sonore
Qui de la France a chanté les malheurs,
Bientôt va s'éveiller encore
Pour soupirer ses nouvelles douleurs.
Répétés par l'écho des rives d'Italie,
Ils viendront jusqu'à nous, ses chants mélodieux,
Comme des sons lointains que la mélancolie
Croît échappés à la lyre des Dieux.

Sous ce titre : Journée du 30 novembre 1825 ou Récit des derniers moments et des funérailles du général Foy, (Paris, 1825, Mongie aîné, Aimé-André, Lugan et Ponthieu, 1 vol. in-8° de 111 p.) Jouy, Amédée Vatry, F. Friant et A. Chambure ont pieu-

sement réuni entre autres documents les pièces de vers faites sur la mort du général Foy. L'Élégie d'Alexandre Dumas y est reproduite en partie et cette reproduction est suivie de cette appréciation textuelle : « Avec des sentiments si nobles et si purs, nous pouvons prédire que cette *muse nouvelle* sera toujours comme celle des Béranger et des Lavigne : *Vierge de l'or de la puissance*. »

Un an et demi après l'arrivée de Madame Dumas à Paris, les cent louis apportés par elle étaient sur le point de s'épuiser. Il y avait urgence pour son fils à ajouter quelque chose à ses appointements pour équilibrer leur budget menacé de déficit.

De Leuven et Dumas persistaient bien dans leur collaboration, mais sans obtenir de résultat. Ils s'adjoignirent donc Rousseau, un de ces joyeux compagnons qui avec Romieu fut le héros d'une foule d'aventures plaisantes et l'auteur de mystifications demeurrées célèbres. « Rousseau était de cette fameuse école Favart, Radet, Collé, Désaugiers, Armand Gouffé et compagnie, qui ne travaillaient qu'en entendant sauter les bouchons ou en voyant flamber le punch. » Alexandre et Adolphe se virent dans l'obligation, pour obtenir la collaboration de Rousseau, de lui procurer du vin de Bordeaux, du rhum et du sucre.

Les deux amis confièrent à Rousseau leurs trésors littéraires : deux mélodrames et trois vaudevilles ; il les garda pendant quelques jours et déclara en les rendant qu'aucun d'eux ne lui plaisait. Ce soir-là on dînait chez Adolphe dont la famille était venue s'installer dans une maison de la rue de la Bruyère. Au dessert, Dumas, malgré la déception que le jugement sévère de Rousseau lui avait fait éprouver, raconta plusieurs histoires, et, entre autres, une histoire de chasse. Rousseau trouva qu'il y avait dans ce dernier récit matière à un vaudeville intitulé : *la Chasse et l'Amour*. Aussitôt, les trois jeunes gens convinrent de faire ce vaudeville. Un domestique apporta une bouteille de vin de Champagne destinée à aller rejoindre deux autres ; au bout d'un quart d'heure, la bouteille était bue, au bout d'une heure le plan était

achevé.

On se partagea les vingt-deux scènes qui composent l'ouvrage. Les sept premières scènes échurent à Dumas, les sept suivantes à de Leuven et le dénouement à Rousseau. Rendez-vous avait été pris à huitaine pour dîner ensemble et lire la pièce. Le lendemain au soir, les sept scènes de Dumas étaient écrites.

Au jour dit, les trois collaborateurs se réunirent ; Rousseau seul avait manqué à sa promesse, il n'avait pas écrit un mot du dénouement. Les idées lui faisaient défaut, disait-il, quand il travaillait seul.

Séance tenante, on lut les deux premières parties.

Celle de Dumas eut le plus grand succès ; le couplet suivant émerveilla surtout Rousseau. Un chasseur parisien, M. Papillon, le comique de la pièce, chantait sur l'air *Vers le temple de l'hymen* :

La terreur de la perdrix
Et l'effroi de la bécasse,
Pour mon adresse à la chasse
On me cite dans Paris.
Dangereux comme la bombe,
Sous mes coups rien qui ne tombe,
Le cerf comme la colombe...
À ma seule vue, enfin,
Tout le gibier a la fièvre ;
Car, pour mettre à bas un lièvre,
Je suis un fameux lapin.

Un couplet de facture bien tourné valut une mention honorable à de Leuven.

Il fut convenu que dès le lendemain soir on se réunirait pour commencer les huit scènes échues à Rousseau.

La pièce ne tarda pas à être achevée. Rousseau la porta au Gymnase ; et, comme il avait été déjà joué, il obtint une lecture. Après trois semaines d'attente, la lecture vint enfin ; *la Chasse et l'Amour* fut refusée. Le final du couplet de Dumas avait scan-

dalisé le directeur du théâtre de Madame.

Lassagne, en voyant l'abatement d'Alexandre, le consola par la promesse de faire une pièce avec lui et avec un autre collaborateur.

Le soir même, les trois auteurs refusés se retrouvaient et Rousseau proposait de porter *la Chasse et l'Amour* à l'Ambigu dont le régisseur, Warez, était de ses amis. Sa proposition fut immédiatement accueillie.

Quelques jours après, la lecture eut lieu ; la pièce fut reçue par acclamation et le fameux couplet du lièvre, qui avait révolté le directeur du Gymnase, obtint les honneurs du *bis*.

Les droits d'auteurs d'un vaudeville à l'Ambigu s'élevaient à douze francs, indépendamment de six places dans la salle qui valaient un franc chaque. C'était donc pour Dumas six francs par soirée. Rousseau le mit en relations avec un personnage du nom de Porcher, obligeant prêteur qui venait volontiers en aide aux littérateurs dans l'embarras. Porcher avança immédiatement 50 francs à Dumas sur ses billets de spectacle.

La première représentation de *la Chasse et l'Amour*¹ eut lieu le 22 septembre 1825. Le public de l'Ambigu lui fit le meilleur accueil et Porcher s'empressa de prêter à Dumas, sur ses billets à venir, une autre somme de trois cents francs.

Ces cent écus avaient une destination.

Pendant les répétitions de *la Chasse et l'Amour* et tandis qu'il cherchait un sujet pour travailler avec Lassagne, Dumas avait écrit un petit volume de nouvelles qu'il voulait faire imprimer, dans la persuasion où il était que ces nouvelles feraient sensation dans le monde littéraire ; mais les dix libraires auxquels il s'adressa successivement lui opposèrent tous un refus catégorique.

Par l'entremise d'un M. Marle, qui prétendait réformer l'orthographe et écrire les mots tels qu'ils se prononcent, Dumas

1. *La Chasse et l'Amour*, vaudeville en 1 acte, par MM. Rousseau, Adolphe et Davy (pseudonyme de Dumas). – Paris, Duvernois, 1825, in-8, 40 p.

avait fait la connaissance d'un imprimeur, M. Sétier, établi au n° 7 de la Cour des Fontaines. C'était d'ailleurs M. Sétier qui avait imprimé pour lui l'*Élégie sur la Mort du général Foy*.

Madame Sétier connaissait parfaitement l'anglais ; elle avait offert à Dumas de lui traduire quelques pièces anglaises qu'il pourrait, prétendait-elle, facilement approprier à un théâtre français.

Les trois nouvelles composées par Alexandre Dumas étaient intitulées : *Laurette*. – *Blanche de Beaulieu*. – *Marie*.

Madame Sétier les lut, les trouva charmantes et décida son mari à les imprimer de compte à demi avec l'auteur. Les frais de cette impression devaient se monter à six cents francs ; la moitié, fournie par Dumas, provenait des cent écus prêtés par Porcher.

Un mois après le dépôt du manuscrit – mois pendant lequel *la Chasse et l'Amour* rapporta à Dumas 180 fr. de droits d'auteur et de vente de billets, – le volume parut sous le titre de *Nouvelles Contemporaines*, avec cette épigraphe : « Fils d'un soldat, j'aime à choisir mes héros dans les rangs de l'armée », et avec cette dédicace touchante : « À ma Mère, hommage d'amour, de respect et de reconnaissance. »¹

Il ne s'en vendit que quatre exemplaires ; seul, le *Figaro* publia sur les *Nouvelles Contemporaines* un article ; il était signé d'Étienne Arago.

La spéculation n'avait été heureuse ni pour l'imprimeur ni pour l'auteur. Dumas s'en tint à ce conseil que lui avait donné le libraire Bossange : « Faites-vous un nom et je vous imprimerai. » Il s'occupa donc sérieusement de se faire un nom pour vendre ses livres, et pour ne plus les faire imprimer de compte à demi.

À cette époque Vatout publiait la *Galerie du Palais-Royal*, reproduction par la lithographie des collections artistiques du duc d'Orléans. Il demanda à Alexandre Dumas dont il avait lu les

1. *Nouvelles Contemporaines*, par Alexandre Dumas ; Paris, Sanson, libraire, 1826. – En vignette sur le titre, un vase antique palmé. Couverture grise imprimée – In-12 de 217 p.

deux premiers ouvrages, de faire quelques vers pour des lithographies qu'il lui envoyait. Dumas choisit une lithographie, d'après un tableau de Montvoisin, représentant un pâtre romain, couché et dormant sous une treille.

Le Pâtre a été reproduit dans les Mémoires d'Alexandre Dumas, édition in-18, tome IV, pages 241 à 244, après avoir été publié dans un recueil mensuel, la *Psyché*, numéro d'août 1826, recueil sur lequel nous aurons bientôt l'occasion de revenir. Voici ces vers que Dumas donne comme une étude curieuse de ses progrès dans la langue poétique.

LE PÂTRE

Il est une heure plus brûlante
Où le char du soleil, au zénith arrêté,
Suspend sa course dévorante,
Et verse des torrents de flamme et de clarté.
Alors, un ciel d'airain pèse au loin sur la terre,
Les monts sont désertés, la plaine est solitaire,
L'oiseau n'a plus de voix pour chanter ses amours,
Et, sur la rive desséchée,
La fleur implore en vain, immobile et penchée,
Le ruisseau tari dans son cours.

Il est une place au bocage
Où, s'arrondissant en berceaux,
Le lierre et la vigne sauvage
Se prolongent en verts arceaux.
C'est là qu'étendu sous l'ombrage,
Un berger du prochain village
Trouve un sommeil réparateur,
Et près de lui son chien fidèle
Veille, attentive sentinelle,
Sur les troupeaux et le pasteur.

Tu dors ! jeune fils des montagnes,
Et mon œil, aux débris épars autour de toi,
Reconnaît ces vastes campagnes,

Où florissait le peuple roi !
Tu dors ! et des mortels ignorant le délire,
Nul souvenir de gloire à ton cœur ne vient dire
Que tes membres lassés ont trouvé le repos
Sur la poussière d'un empire
Et sur la cendre des héros.

Ces grands noms qu'aux siècles qui naissent
Lèguent les siècles expirants,
Et qui toujours nous apparaissent
Debout sur les débris des ans,
De nos cœurs sublimes idoles,
Sont pour toi de vaines paroles,
Dont les sons ne t'ont rien appris ;
Et, si ta bouche les répète.
C'est comme l'écho qui rejette
Des accents qu'il n'a pas compris.

Conserve donc cette ignorance,
Gage d'une paisible avenir,
Et qu'une molle indifférence
T'épargne même un souvenir.
Que de tes jours le flot limpide
Coule comme un ruisseau timide
Qui murmure parmi des fleurs,
Et, loin des palais de la terre,
Voit dans son onde solitaire
Le ciel refléchir ses couleurs.

Si du fleuve orageux des âges
Tu voulais remonter les bords,
Que verrais-tu, sur ces rivages ?
Du sang, des débris et des morts ;
Les lâches clameurs de l'envie
La vertu toujours poursuivie,
Aux yeux des rois indifférents ;
Et, profanant les jours antiques,
Sur la cendre des républiques,
Des autels dressés aux tyrans.

Que dirais-tu, lorsque l'histoire
Viendrait dérouler à tes yeux
Ses fastes sanglants, où la gloire
Recueille les erreurs des cieux ?
Ici, les fils de Cornélie,
Que tour à tour la tyrannie
Écrase, en passant, sous son char ;
Là, trahi du dieu des batailles,
Caton déchirant ses entrailles
Pour fuir le pardon de César !

Près de ces illustres victimes,
Que pleure encor la liberté,
Tu verrais, puissants de leurs crimes,
Les grands fonder l'impunité ;
Lorsque sa rage est assouvie,
Un Sylla terminant sa vie,
Tranquille au toit de ses aïeux ;
Un Tibère que l'on encense,
Et qu'à sa mort un peuple immense
Ose placer au rang des Dieux.

Alors à cette heure voilée,
Où l'ombre remplace le jour,
Quand les échos de la vallée
Redisent de doux chants d'amour,
Seul peut-être, au pied des collines,
D'où Rome sort de ses ruines,
Viendrais-tu, sans chiens, sans troupeaux,
Et, regrettant ton ignorance,
Fuirais-tu les jeux et la danse,
Pour soupirer sur des tombeaux !

M. Marle, qui publiait un journal destiné à propager sa réforme de l'orthographe, avait dû renoncer à son entreprise ; il proposa à de Leuven et à Dumas de fonder pour ses deux ou trois cents abonnés une publication mensuelle. Cette publication devait être en prose et en vers et s'appela la *Psyché*.

Dans ce recueil, difficile à rencontrer aujourd'hui en librairie, Dumas publia de cette façon sans bourse délier, mais aussi sans autre profit que celui de se faire connaître davantage, un certain nombre de pièces de vers.

En même temps, il faisait imprimer, toujours chez Sétier, un dithyrambe, *Canaris*, qui se vendit au profit des Grecs¹. Nous le reproduisons en son entier :

CANARIS.

Honneur aux dignes fils des Grecs de Marathon,
Libres, s'ils sont vainqueurs, et libres s'ils périssent,
Qu'un poète secourt, et que les rois trahissent.

CASIMIR DELAVIGNE.

Scio n'existait plus... Comme un souffle d'orage,
Le courroux du vainqueur sur elle avait passé ;
Un peuple tout entier, dans un jour de carnage,
Du livre des vivants se trouvait effacé...
Et poussés vers Psara par l'onde vengeresse,
Les cadavres fumants des vierges, des soldats,
Députés de la mort, avaient sommé la Grèce,
De rassembler ses fils pour venger leur trépas.

Tranquille cependant, et bravant la tempête,
Au sein du port, témoin de ses sanglants exploits,
Dans les airs balancé, l'étendard du prophète
Semblait insulter à la croix.

Pour la seconde fois, du haut des cieux plus sombres,
Les voiles de la nuit, sur les mers descendus,
Par des feux avec art aux vaisseaux suspendus,
Avaient vu repousser leurs ombres.

Souverain de ces bords qu'il a rendus déserts,
L'envoyé du sultan présidait à des fêtes ;
Et, rêvant en son cœur de futures conquêtes,
À l'aspect des captifs, au doux bruit des concerts,

1. *Canaris*, Paris, Sanson, 1826, in-12 de 10 p. ; frontispice et portrait de Canaris, lithographiés par L. Jolly.

Oubliait le jour des défaites !...

Les chefs autour de lui, dans ces vases dorés
Dont la Chine a pétri la pâte transparente,
Savouraient des sorbets à grands frais préparés,
Ou versaient de Moka la liqueur enivrante,
Et l'accent du plaisir par les vents emporté,
Troublant seul le repos de ces funestes rives,
Réveillait les ombres plaintives
Des martyrs de la Liberté !...

Non loin du cercle de lumière
Que les feux musulmans ont tracé sur les flots,
Il est un antre obscur, profond et solitaire,
Terreur des pâles matelots ;
Le pêcheur qui le fuit d'une course rapide,
L'évite par un long détour,
Et n'ose, à son ombre perfide,
Demander un abri contre les feux du jour.
Cette nuit cependant, conduits par la vengeance,
Deux navires guerriers que la Grèce a construits,
Par un pilote habile en secret introduits,
Bravaient la profondeur de cette voûte immense.
Effroi de l'ennemi tremblant,
L'un¹ doit, poussé par une main hardie,
Messager de la mort, transporter l'incendie
Que recèle son sein brûlant.

Dans sa structure menaçante
L'autre² emprunte le nom de cet aigle des mers
Qui, balancé sur son aile puissante,
Tantôt plane au plus haut des airs,
Et tantôt, effleurant la vague blanchissante,
Plonge et saisit sa proie au sein des flots amers.
Sur son bord rassemblée, une troupe aguerrie,
De matelots et de soldats,

1. Le brûlot.

2. La frégate.

Prête à mourir pour la patrie,
Attend le signal des combats.

Trahissant les penses où son cœur est en proie,

Son chef, l'œil fixé sur le port,

Frémit au bruit des sons que l'écho lui renvoie,

Et, sombre et menaçant, à ces hymnes de joie,

Il répond par un chant de mort !...

« Que des cieux l'ombre tutélaire

» Seconde l'espoir de nos cœurs,

» Et, pour tes féroces vainqueurs,

» Cette nuit, ô Scio ! sera la nuit dernière !...

» Que leurs feux assoupis par la sécurité

» Cessent d'éloigner d'eux le trépas qui s'avance,

» Et que le calme et le silence

» Amènent le moment si longtemps souhaité

» Que réclament de la vengeance

» Dix siècles de captivité !

» Les peuples, en pesant nos chaînes,

» Ont dit : vous n'êtes plus les Grecs de Marathon ;

» Des héros de Sparte et d'Athènes,

» Il vous reste encore le vain nom ;

» Mais ce n'est plus leur sang qui coule dans vos veines.

» De leur mépris avilissant,

» C'est trop longtemps supporter les injures :

» Les peuples verront nos blessures,

» Et reconnaîtront notre sang !...

» Et vous que la Liberté sainte

» Cherche en vain parmi ses soldats,

» Vous que l'esclavage ou la crainte

» Enchaîne encor loin des combats,

» Dans leurs caprices éphémères,

» Laissez-vous toujours des maîtres insultants

» Flétrir de leur amour vos filles et vos mères,

» Et verrez-vous encor longtemps,

» Sans venger leur trépas, les têtes de vos frères

- » Orner le palais des sultans !...
- » Peuple, réveille-toi, la Liberté t'appelle !...
- » Que de la poussière des temps
- » La Grèce sorte enfin plus brillante et plus belle,
- » Et que la gloire renouvelle
- » Des souvenirs de trois mille ans !
- » Debout, plus de lâches alarmes,
- » Que le sang des tyrans passe sur tes revers,
- » Pour combattre tu n'as point d'armes ;
- » Lève tes bras, et frappe avec tes fers !... »

Il dit... un pénible silence
 Suivit ces menaces de mort ;
 La nuit devint obscure, et de son voile immense
 Couvrit et les cieux et le port.
 Bientôt de ces ombres funèbres
 On vit se détacher de sinistres lueurs,
 De longs rayons de feu déchirant les ténèbres,
 Teignirent les vaisseaux de sanglantes couleurs.

Dans les airs, étonnés d'une aurore nouvelle,
 La foudre des combats, de la flotte infidèle,
 Emporta les brûlants débris,
 Et du sein de ces feux, allumés par la gloire,
 S'élancèrent des cris de rage et de victoire,
 Qui portaient jusqu'aux cieux le nom de Canaris.

Certains conseils ont été donnés au jeune poète au sujet de son œuvre, à en juger par cette dédicace copiée par M. Clément-Janin, sur un exemplaire de *Canaris* : « À M^{lle} d'Hervilly. Hommage et preuve que j'ai profité de ses bons avis. A DUMAS. »

Dumas donna sept pièces de vers à la *Psyché* en 1826 ; nos lecteurs connaissent déjà le *Pâtre* ; voici les six autres dans l'ordre de leur publication :

LA NÉRÉÏDE
Élégie antique.

« Entends ma voix, ô blanche Néréïde !
Le souffle de la nuit a rafraîchi les airs :
Le ciel est pur, et ma barque rapide
Rase, comme Alcyon, la surface des mers.

» Je naquis à Lesbos : ravie à ma tendresse,
De ma mère en naissant je reçus les adieux ;
Mais les nymphes des bois, adoptant ma jeunesse,
Pressèrent sur ma bouche un miel délicieux.

» Une d'elles, malgré ma terrestre origine,
M'a dit : "Éloigne-toi de nos bras maternels,
Jeune homme, va chercher une amante divine,
Car ton front est trop pur pour des baisers mortels !"

» Entends ma voix, etc.

» Je courus vers la plage et ma vue attentive
Découvrit un esquif au milieu des roseaux ;
J'y descendis soudain, car souvent, sur la rive
Enfant, je m'endormis au murmure des eaux.

» Alors, frappant le flot d'une rame intrépide
J'abandonnai les bords où j'avais vu le jour,
Et, confiant ma vie à l'élément perfide,
J'allai chercher l'objet promis à mon amour.

» Entends ma voix, etc.

» Bientôt la nuit parut, et, de ses voiles sombres,
Enveloppa les mers et les cieux attristés ;
Mais, à son tour, Phœbé vint éclaircir les ombres,
Et briser sur les flots ses rayons argentés.

» Lors du vieil Océan la famille immortelle
Vint près de mon esquif folâtrer sans effroi ;
Des filles de la mer je te vis la plus belle,
Et depuis ce moment je ne vis plus que toi.

» Entends ma voix, etc.

» Sans doute retirée en tes grottes profondes,
Mes accents ne sont pas parvenus jusqu'à toi ;
Car Phœbé de ses feux argente encor les ondes,
Et tu ne revins plus folâtrer devant moi.

» Vois, je suis jeune ; à peine en leur course rapide,
Ai-je vu vingt printemps naître et fuir pour jamais ;
Je suis beau, je le sais ; car le ruisseau limpide
Dans son mouvant cristal a réfléchi mes traits !

» Entends ma voix, etc.

» Aux hôtes des forêts lorsque livrant la guerre,
De l'arc ou de l'épieu j'armais mon jeune bras,
Vénus, me rencontrant aux bosquets de Cythère,
Aurait cru retrouver le fils de Cinyras.

» Lorsqu'au sommet des monts, au souffle du zéphire,
De mes cheveux dorés abandonnant les flots,
Je mariais ma voix aux accords de la lyre,
Les vierges me prenaient pour le dieu de Délos.

» Entends ma voix, etc.

Il disait, et soudain la ville de Nérée
Apparut sur les flots en rougissant d'amour :
« Viens, dit-elle, suis-moi dans la grotte ignorée,
Dont une onde limpide embrasse le contour.

» Viens, jeune homme, et malgré ta terrestre origine,
J'embraserai tes sens de plaisirs éternels ;
Viens presser en tes bras une amante divine,
Car ton front est trop pur pour des baisers mortels. »
(Mars 1826).

L' ADOLESCENT MALADE.

Un réveil douloureux a rouvert ma paupière ;
Ma mère... où donc es-tu ? Viens vite auprès de moi ;
Ne quitte plus ton fils ; il a sur cette terre

Si peu d'instants encore à rester avec toi !

— À genoux, au pied de ta couche,
J'implorais pour tes jours un maître tout puissant ;
Me voilà, veux-tu qu'à ta bouche
Ma main présente un lait adoucissant ?

— Donne, pour un instant, il calme ma souffrance :
Mais tes secours aussi deviennent impuissants.

— Du sommeil la douce influence
N'a donc pas rafraîchi tes sens ?
— Le sommeil ! ô ma mère ! à son funeste empire

Je ne cède qu'avec effroi ;
Tous les spectres hideux qu'enfante le délire,
Viennent, dès que je dors, danser autour de moi,
Avec d'affreux éclats de rire.

S'éloignent-ils, soudain, d'un buisson élané,
C'est un serpent qui m'enlace et me presse
Des replis de son corps glacé !...

C'est mon chien favori qui d'abord me caresse,
Puis, bientôt l'œil ardent et le poil hérissé,
Gronde en me poursuivant !... trahi par ma faiblesse,
Vainement je veux fuir, et mes cris de détresse
Meurent sans bruit dans mon sein oppressé.

Autrefois, de riants mensonges
Le sommeil me berçait toujours.
Ô ma mère ! dis-moi, nos songes

Ne sont-ils donc qu'un reflet de nos jours !...
Lorsque, pendant la nuit, une ombre mensongère
Jadis auprès de moi descendait d'un ciel pur,

C'était quelque nymphe légère,
Quelque sylphe aux ailes d'azur ;
Dans mes rêves, ma course errante
Me conduisait au sein de bosquets enchanteurs,

Et dans la prairie odorante,
Mon pied ne foulait que des fleurs ;
L'hiver sur la terre engourdie

Jetait-il des frimas le voile éblouissant,
Alors la neige, en mes mains arrondie,

Livrait à mes amis un combat innocent ;
Ou mon patin léger d'une glace polie
Sillonnait le miroir glissant ;
Et quand mon enfance craintive
Tremblait au faible bruit du vent qui, sur la rive,
Courbait le flexible roseau,
Je fuyais !... et soudain un ange tutélaire
Prêtait à ma course légère
L'aile rapide de l'oiseau.
— Ô mon enfant ! les dieux ne sont point inflexibles,
Ils verront tes maux et mes pleurs,
Ils te rendront les nuits paisibles
Et tes jours exempts de douleurs...
— Ah ! cesse de nourrir des espérances vaines,
Je lutte contre un mal vainqueur ;
Ma mère, je le sens, la mort est dans mes veines,
La mort, à chaque instant, s'approche de mon cœur.
Mais que dis-je ! toi-même, en ta douleur amère,
Tu voudrais t'abuser quand mon sort est jugé,
Le disciple savant de cet art salulaire
Qui prolonge parfois nos instants sur la terre,
Hier par toi fut interrogé ;...
Alors d'une perte éternelle
À ta tendresse maternelle
L'affreux secret fut révélé ;
Je n'ai point entendu ce qu'il a pu te dire,
Mais je ne te vois plus sourire
Depuis l'instant qu'il t'a parlé !...

Cette nuit, au sein des ténèbres,
Lorsque notre pieux pasteur,
Précédé de torches funèbres,
Vint apporter ce Dieu, dernier consolateur,
Loin de mon lit, avec mystère,
T'appelant d'un air soucieux,
Il a dit, et de ta paupière
Soudain j'ai vu couler des pleurs silencieux :
« Consolerez-vous, ô pauvre mère !

» Un enfant de moins sur la terre
» Est un ange de plus aux cieux. »
Pardonne, je le vois, je fais couler tes larmes,
Ah ! ce n'est pas non plus sans de vives alarmes
Que je vois sous mes pas la tombe s'entr'ouvrir,
Hélas ! tout souriant à mon âme ravie,
J'étais heureux, je chérissais la vie,
Je voudrais bien ne pas mourir !...

Écoute-moi, souvent tu m'as dit, ô ma mère !
Quand le tintement du beffroi
Nous appelait à la prière :
« Mon fils, viens au temple avec moi ;
» Dieu se plaît aux accents d'une bouche innocente,
» Souvent sa colère puissante
» Fléchit sous les vœux d'un enfant.
» Viens, mon fils, nos voix réunies
» Répéteront sept fois les saintes litanies
» Pour le pauvre et pour le mourant. »
À mon tour aujourd'hui j'implore
De ces chants le divin secours,
Peut-être pourront-ils encore
Au trépas disputer mes jours.

De mes jeunes amis la troupe turbulente
Pour ses jeux va se rassembler ;
Ces jeux que partageait ma fougue pétulante,
Avant qu'une fièvre brûlante
Chaque nuit revînt m'accabler !...

Va les trouver... dis-leur ma souffrance cruelle ;
Ici, quand ma voix les appelle,
La pitié les amènera,
Et moi, je leur dirai, de la couche mortelle
Où la douleur m'enchaînera,
Amis, priez pour moi, votre âme est pure et belle.
Vos accents monteront vers la voûte éternelle
Et le bon Dieu les entendra...

Ma mère n'est plus là... Viens, ô ma cœur chérie !

Pour fêter le retour de l'aube matinale,
Au quatrième jour ranimèrent ses sens.

Soudain d'un vain espoir son âme est abusée ;
Il croit que d'une course aisée
Il va franchir encor le vaste champ des airs,
Suivre le char du jour dans sa route embrasée,
Jouer avec la foudre au milieu des éclairs...
L'insensé !... son aile est brisée.

Lors, se traînant avec lenteur
Au bord du ruisseau qui murmure,
Il soupire et son œil mesure
Du peuplier voisin l'orgueilleuse hauteur.

À cet aspect, il sent, en sa douleur profonde,
S'obscurcir sous des pleurs amers
Ses regards qui, jadis si perçants et si fiers,
Plongeaient jusqu'aux bornes du monde.

Un myrte, auprès de lui, de ses rameaux nombreux
Ombageait l'onde transparente ;
Et mollement bercés sur sa cime mouvante,
Deux ramiers échangeaient des baisers amoureux.

L'aigle par ses soupirs a trahi sa présence ;
L'un des ramiers le voit, et, plaignant sa souffrance,

Veut essayer de calmer son tourment :
« Des présents que des dieux tu reçus en partage,
» Pauvre blessé, dit-il, en ce moment,
» Cesse de regretter le frivole avantage...
» Du haut des cieux précipité,
» Pourquoi te rappeler ta grandeur importune ?
» Apprends à supporter un revers de fortune,
» Et sois grand dans l'adversité.
» De désirs et de vœux avides
» Ne fatigue plus le Destin.
» La terre de ses fruits splendides
» T'offre de toutes parts un savoureux festin.
» Viens te désaltérer à des sources limpides,

» Ou folâtrer parmi les fleurs humides
 » Des pleurs embaumés du matin ;
 » Admire les feux de l'aurore,
 » Du rossignol écoute les soupirs,
 » De la rose qui vient d'éclore
 » Dispute les parfums au souffle des zéphyr.
 » Que la sagesse, ami, de sa voix salutaire
 » Calme de tes désirs l'essor ambitieux,
 » Et tu pourras ainsi, pauvre exilé des cieus,
 » Trouver encor le bonheur sur la terre.

 » — Ah !... » lui répondit l'aigle altier,
 Succombant au mal qui l'opprime,
 « Quel bonheur !... et quelle sagesse !...
 » Tu parles bien comme un ramier !... »
 (Avril 1826).

ROMANCE.

Vous qui du matin de la vie
 Savourez les tendres parfums,
 Suivez l'amour qui vous convie,
 Fuyez les sages importuns.
 Croyez-moi, le bonheur dispose
 Ici-bas de bien peu d'instant ;
 Car le plaisir est une rose
 Qui ne se cueille qu'au printemps.

 Dans les combats cherchant la gloire,
 À tous les âges, le guerrier
 Reçoit des mains de la Victoire
 Une couronne de laurier.
 Mais celle que l'Amour compose
 Ne sied point à des cheveux blancs ;
 Car le plaisir est une rose
 Qui ne se cueille qu'au printemps.

 Du cygne, au moment qu'il expire,
 Le chant est plus mélodieux ;
 Le poète meurt et sa lyre

Soupire de tristes adieux.
Mais pour doux vers ou tendre prose
Il n'est qu'un âge, il n'est qu'un temps,
Car le plaisir est une rose
Qui ne se cueille qu'au printemps.

Vous dont une amoureuse ivresse
Subjugue le cœur enchanté,
Videz aux mains de la jeunesse
La coupe de la volupté.
Telle est la loi que vous impose
Un philosophe de vingt ans ;
Car le plaisir est une rose
Qui ne se cueille qu'au printemps.

(Juin 1826).

SOUVENIRS.

Qu'il est doux quand du soir on voit briller l'étoile,
Et qu'on entend au loin le chant des matelots,
Au souffle de la nuit de déployer sa voile,
Et de s'abandonner au caprice des flots !...

Alors qu'on voit lutter et la lumière et l'ombre,
Que le char du soleil à l'horizon s'enfuit,
Et que vient ce moment dont la teinte plus sombre
N'est déjà plus le jour et pas encor la nuit.

Alors qu'on voit brunir la plage fugitive,
Que du ciel lentement s'effacent les couleurs,
Et qu'un léger Zéphyr apporte de la rive
Et le chant des oiseaux et le parfum des fleurs.

C'est l'heure où l'âme en proie aux vagues rêveries,
J'essaie à remonter le fleuve du passé,
Et jetant un regard sur ses rives flétries,
J'y cherche le bonheur comme un songe effacé.

Alors à mes désirs ma mémoire asservie
S'empare de ces temps éclipsés pour toujours,
Et près de mon berceau, ressaisissant la vie,

Repasse son flambeau sur chacun de mes jours.

D'abord à l'orient d'une aurore lointaine
Quelques pâles rayons glissent inaperçus,
Sur ces premiers instants dont la fuite incertaine
Ne laisse en nos esprits qu'un souvenir confus.

Bientôt d'un jour plus vif mon horizon s'éclaire ;
Mais déjà sous les pleurs qui tombent de mes yeux,
Triste, je n'aperçois que la tombe d'un père
Qu'à mes jeunes baisers ont arraché les dieux.

On eût dit que, jaloux des fleurs que pour ma tête
L'espérance semait aux champs de l'avenir,
Le Destin me criait : « Tu n'auras plus de fête
» Qui ne mêle à sa joie un triste souvenir. »

Qu'ils ont vite passé les jours d'adolescence
Où l'homme, encor au seuil de ce monde orageux,
Comme une jeune fleur échappant à l'enfance,
Ne connaît ici-bas que sa mère et ses jeux !

Déjà de ses pensers s'agrandit le domaine,
La gloire lui sourit comme un Ange des cieux,
Et, jeune aiglon, il fixe, indigné de sa chaîne,
Sur le char du soleil un œil audacieux.

Qui n'a pas ressenti cette flamme brûlante,
Ce besoin d'avenir dont le cœur dévoré
Jette en se consumant une lueur brillante
Sur chacun des objets dont il est entouré ?

Et moi-même, embrassant cette vaine chimère
Que j'ai vu s'échapper de mes bras impuissans
N'ai-je pas cru saisir ce fantôme éphémère
Dont l'éclat imposteur avait séduit mes sens ?

N'ai-je pas cru, malgré les débris qu'au rivage
Ramenaiement chaque jour les flots insidieux,
Que, battu vainement, à l'éternel orage
Mon nom échapperait, un jour, malgré les dieux ?

Soit que, nouveau Newton, le compas du génie
Dût guider en mes mains ces globes radieux,
Qu'avant d'être soumis aux lois de l'harmonie,
L'homme crut égarés dans le désert des Cieux ;

Soit que, nouveau Colomb, sous un autre hémisphère,
Après mille dangers, mes vaisseaux parvenus
Dussent, en reculant les bornes de la terre,
Enrichir mon pays de mondes inconnus.

Je voulais... quand soudain sur ma route nouvelle,
Trop séduisant écueil !... une jeune beauté
Me présenta des fleurs, et couronné par elle,
Faible amant, j'oubliai mon immortalité.

Je me croyais heureux... Elle trahit ma flamme
Et versa dans mon sein le poison des douleurs...¹
Je sentis le besoin de répandre mon âme,
Et mon luth ignoré s'éveilla sous mes pleurs.

Un instant je pensai qu'à jamais la tristesse
Avait d'un voile sombre enveloppé mon cœur ;...
Mais depuis je connus, telle est notre faiblesse,
Que rien n'est éternel, pas même le malheur !...
(Juillet 1826).

LE POÈTE

« Pourquoi des cordes de la lyre
» N'arracher que de tristes sons,
» N'est-il plus de tendre délire,
» N'est-il plus de molles chansons ?...
» Des rayons pourprés de l'aurore,
» Ton horizon qui se colore
» T'appèle aux fêtes de l'amour ;
» Hâte-toi... du sein du nuage,
» Peut-être verras-tu l'orage
» Éclater au midi du jour !...

1. Allusion probable à Adèle Dalvin.

- » Ainsi qu'un fantôme éphémère,
 - » Voudrais-tu chercher dans la nuit
 - » La gloire !... brillante chimère
 - » Que le poète en vain poursuit ?...
 - » Penses-tu qu'au jour qu'il succombe
 - » La couronne que sur sa tombe
 - » Dépose la postérité,
 - » Vaille cette fleur fugitive
 - » Que l'amour d'une main furtive
 - » Dérobe au front de la beauté ?...
-
- » Ton printemps comme une ombre vaine
 - » Fuit, et peut-être dans son cours
 - » De l'été la brûlante haleine
 - » Doit tarir le flot de tes jours !...
 - » Le temps vole, l'heure te presse.
 - » Ces moments que ton cœur délaisse
 - » Te gardaient d'amoureux transports...
 - » Entends la voix qui te convie,
 - » La coupe amère de la vie
 - » Ne pétille que sur ses bords.
-
- » Pourquoi dans ton pèlerinage
 - » Dédaigner, toujours soucieux,
 - » Ces roses que sur le rivage
 - » Fit éclore un rayon des cieux ?...
 - » Ah ! plutôt !... au courant des ondes
 - » Livre leurs feuilles vagabondes,
 - » Pour qu'en un lointain avenir,
 - » Un jour, le fleuve des années
 - » Ramène à toi ces fleurs fanées,
 - » Ainsi qu'un riant souvenir. »
-
- Eh ! sais-je, selon mon caprice,
Régler et mes chants et ma voix ?
Crois-tu qu'à mon gré je choisisse
Les accords naissant sous mes doigts ?...
Puis-je commander à la flamme,
Qu'éveillent au fond de mon âme

De subites émotions ;
Lorsque, sous mes mains épuisées,
Mon luth voit ses cordes brisées,
Par le souffle des passions !

Demande à l'oiseau du tonnerre,
Des champs de l'air royal brigand,
De ne plus suspendre son aire
Au front d'un roc taché de sang...
Dis au torrent qu'enfle l'orage,
De ne plus laisser le ravage
Aux lieux où ses flots ont roulé,
Et, dans la fange de son onde,
De réfléchir l'astre du monde
Ou l'azur d'un ciel étoilé.

Lorsqu'aux cieux éclate la foudre,
Lorsque l'aile de l'aiglon
Balaie au loin des flots de poudre
Qu'elle soulève en tourbillon...
Quand le vol pesant des tempêtes,
En mugissant, courbe les têtes
Des sapins, vieux géants du nord,
Est-ce ma puissance ou la tienne,
Qui de la harpe éolienne
Pourra tirer un doux accord ?...

Ah ! si, de ma douleur lassée,
La fortune ordonnait soudain
Que de ma poitrine oppressée
Le malheur soulevât sa main...
Si, dans sa course solitaire,
Un ange, exilé sur la terre,
Daignait suspendre mes ennuis,
Et rendre à mes jeunes années
Du calme pendant leurs journées
Et du sommeil pendant leurs nuits :

Alors de ses longues secousses

Mon cœur goûterait le repos,
 Et mes paroles seraient douces
 Comme le murmure des flots ;
 Enfants d'un céleste génie
 Mes vers, en leur tendre harmonie,
 N'auraient plus que des chants joyeux,
 Et ma lyre, en doux sons féconde,
 Retentirait au sein du monde
 Comme un écho lointain des cieux.

(Octobre 1826)¹.

C'est au milieu de ces premiers travaux, dénotant à chaque nouvel essai un progrès marqué du poète, que la nouvelle de la maladie, puis de la mort de Talma, vint surprendre et attrister Alexandre Dumas. Une foule immense suivit le cercueil de l'illustre tragédien.

.

Sur les conseils de Lassagne, Dumas avait cherché et trouvé dans un épisode des voyages de Sindbad le marin, des *Mille et une nuits*, un sujet de vaudeville. Sindbad arrive dans un pays où celui des deux époux qui survit à son conjoint doit être enterré avec lui. Il a l'imprudence de se marier, devient veuf et manque d'être enterré avec sa femme.

Lassagne approuva le plan que Dumas lui avait apporté et le communiqua à son ami Vulpian. Les trois collaborateurs, après quelques réunions, se partagèrent la besogne ; la pièce, dont les trois parties avaient été habilement soudées, fut jugée digne de la scène quand Lassagne l'eut soumise à un dernier travail de révision. *La Noce et l'Enterrement* – c'était le titre de l'œuvre – essuya à la lecture au Vaudeville où Lassagne et Vulpian l'avaient portée, un refus qui rappelait presque l'échec de *la*

1. *La Psyché* paraissait tous les mois, en un volume in-18 de 144 pages, imprimé sur papier grand-raisin satiné. On s'abonnait au bureau du journal, chez M. Marle, rue du Bouloy, n° 8. Cette publication paraît avoir cessé à la fin de 1829.

Chasse et l'Amour au Gymnase.

Et comme un malheur n'arrive presque jamais seul, le lendemain matin, Lassagne apparaissait à Dumas avec une figure funèbre. Bien que le nom de Dumas n'eût pas été prononcé à la lecture, M. Oudard avait appris que Lassagne et lui préparaient une pièce ensemble. Il avait donc mandé Lassagne et lui avait fait promettre non-seulement que leur collaboration cesserait à l'avenir, mais encore qu'ils laisseraient là leur pièce terminée. D'après Lassagne, M. de Broval, près duquel Dumas était sans doute desservi, le voyait d'un très-mauvais œil faire de la littérature.

La confidence de Lassagne renversait à peu près tous les châteaux en Espagne bâtis par Alexandre Dumas.

Il s'arma de courage et alla trouver M. Oudard qui, par cette décision inattendue, forçait trois personnes à vivre avec cent vingt-cinq francs par mois.

M. Oudard voulut bien reconnaître que le travail extérieur de Dumas ne nuisait en rien jusqu'alors à son travail de bureau, mais il émit l'avis que des inconvénients pouvaient un jour ou l'autre en résulter et se manifester. Il s'abrita d'ailleurs derrière le directeur général, M. de Broval, dont il transmettait purement et simplement les observations à son jeune subordonné.

Dumas se tint ferme sur ses étriers ; il rappela à M. Oudard qu'il avait passé plusieurs nuits à copier des pièces de théâtre, moyennant quatre francs par acte, pour apporter un soulagement à la misère de son intérieur et demanda en quoi il était plus coupable de faire des pièces pour lui-même que de copier celles des autres.

Enfin il fit remarquer à M. Oudard que celui-ci avait appuyé récemment auprès de M. de Broval la demande d'Adolphe de Leuven tendant à son admission dans les bureaux du duc d'Orléans et trouva l'explication de cet appui dans ce fait que les protecteurs d'Adolphe : Benjamin Constant, le général Gérard et Madame de Valence étaient vivants, tandis que son protecteur, à lui, le général Foy, était mort.

De guerre lasse, M. Oudard déclara à Dumas que, puisqu'il persistait dans sa résolution de faire de la littérature, il n'avait qu'à en faire comme Casimir Delavigne pour être encouragé au lieu d'être blâmé.

À quoi Dumas riposta : « Si je croyais ne pas faire dans l'avenir autre chose que ce que fait M. Casimir Delavigne, eh bien, Monsieur, j'irais au-devant de vos désirs et de ceux de M. de Broval, et, à l'instant même, je vous offrirais la promesse sacrée, le serment solennel de ne plus faire de littérature. » Puis il salua et sortit, laissant M. Oudard foudroyé par tant d'orgueil.

M. Oudard raconta ce blasphème à M. Deviolaine qui le soir même prévint M^{me} Dumas de ce qui s'était passé entre M. Oudard et son fils. Le lendemain, sur les soixante-douze personnes composant l'administration de Son Altesse Royale, soixante-dix se riaient de Dumas qui prétendait faire mieux que Casimir Delavigne.

Deux seules restaient sérieuses, et ne désespéraient pas de notre héros ; c'étaient Lassagne et Amédée de la Ponce, entré de la veille comme employé à la comptabilité, de la Ponce qui avait donné à Dumas, pendant son séjour à Villers-Cotterêts, des leçons d'allemand et d'italien.

Huit jours après Alexandre Dumas eut une consolation ; le vaudeville, qu'il avait fait en collaboration avec Lassagne et Vulpian, était reçu au Théâtre de la Porte-Saint-Martin. La première représentation de *La Noce et l'Enterrement* eut lieu le 21 novembre 1826¹. Dumas, inconnu et désigné sous un pseudonyme parmi les auteurs de la pièce, se donna le plaisir d'assister au spectacle avec sa mère. La pièce eut un grand succès, mais un homme de lettres, voisin d'Alexandre et placé à sa gauche, se leva à la fin de la pièce et fit tout haut cette réflexion : « Allons, allons, ce n'est pas encore là ce qui soutiendra le théâtre. » Et – Alexandre Dumas en a fait lui-même l'aveu – son voisin avait

1. *La Noce et l'Enterrement*, vaudeville en trois tableaux par MM. Davy (Dumas), Lassagne et Gustave (Vulpian). – Paris, Bezou, 1826, in-8, 48 p.

raison.

La Noce et l'Enterrement eut une quarantaine de représentations ; ce vaudeville donnait droit pour chacune à 18 francs de droit d'auteurs et à 12 francs de billets, c'était donc dix francs pour Dumas. Comme Porcher lui abandonnait la moitié de ses droits, les cinq francs que son débiteur recevait par soirée l'aiderent à passer l'hiver de 1826-1827.

Pendant cette dernière année, Alexandre Dumas publia dans la *Psyché* deux pièces de vers que nous allons reproduire. Charles Asselineau, dans sa *Bibliographie romantique* dont la seconde édition a été publiée chez Rouquette en 1872, regrettait que plusieurs poètes, de cette période littéraire, n'eussent pas réuni leurs œuvres en vers et se demandait comment, par exemple, nous n'avions pas un recueil des poésies d'Alexandre Dumas, « qu'il serait intéressant out tout au moins curieux de retrouver. » C'est cette lacune persistante que, grâce à d'assez nombreuses recherches, nous essayons de combler aujourd'hui.

LE SIÈCLE ET LA POÉSIE.

Fragment.

.
.

Vois-tu plus loin grandir dans la poudre des camps,
Ce jeune homme vieilli par ses combats fréquens ;
Seul, parmi ces guerriers que son génie étonne,
Il sait où la victoire a caché sa couronne ;
Porté sur le pavois élevé par ses mains,
César, il nous rendra l'aigle des vieux Romains,
Et révélant soudain ses volontés hautaines
De l'or des nations nous forgera des chaînes.

Vois-tu sa main passer sur son front soucieux,
Et ses sourcils pensifs s'abaisser sur ses yeux ;
Comme le montagnard fier d'une double vue,

Et sans cesse rêvant le pouvoir souverain,
Il nous courbe en espoir sous son sceptre d'airain.

.
Des hauteurs où la France au Piémont s'allie,
Son regard affamé dévorait l'Italie ;
Quand soudain devant lui, triste et le front voilé,
D'un empire détruit le spectre mutilé
Se dressa lentement et secouant ses chaînes,
Fit entendre, à lui seul, des paroles humaines !...
Et l'on dit que le soir, lorsqu'autour des foyers,
La flamme du bivouac rassembla les guerriers,
Le soldat, qui veillait sur la tente isolée
Où de Napoléon la paupière accablée
Implorait du sommeil le repos d'un moment,
L'entendit exhaler un long gémissement ;
Et, révélant en songe une terreur soudaine,
Dans un cri douloureux, murmurer « Sainte-Hélène !... »
(1827).

Victor Hugo écrivit avec tant d'autres dans la *Psyché*. En lisant le *Siècle et la Poésie* et aussi *Leipsick* qui va suivre, il semble qu'on y trouve en germe l'*Expiation*, n° 13 du livre V des *Châtiments*, laquelle porte la date du 30 novembre 1852 et, par conséquent, est postérieure de vingt-cinq années aux deux poésies de Dumas.

LEIPSICK.

Avez-vous vu lancer vers de lointaines plages
Ce vaisseau couronné de lauriers et de fleurs ?
À peine un vent léger soufflait dans les cordages
Et de son pavillon déroulait les couleurs ;
Aux chants des matelots, aux cris d'un peuple avide,
Devant lui repoussés les flots s'étaient ouverts,
Et comme un conquérant, en sa marche rapide,
Il semblait envahir les mers.
Longtemps il avait vu sous sa masse puissante
Se courber mollement la vague obéissante,

Quand soudain indigné que de mortelles mains
 Dans leur sein déchiré s'ouvrirent des chemins,
 Les flots ont à leur aide appelé les tempêtes ;
 Le colosse orgueilleux courbé sous leurs efforts
 A senti de ses flancs se briser les ressorts,
 Et jusqu'au port témoin du départ et des fêtes,
 Les ondes ont roulé les cadavres des morts.
 Fier de vieux souvenirs et brillant d'espérance,
 Ainsi l'on avait vu par l'ouragan surpris,
 Sur les glaces du Nord, le vaisseau de la France
 De ses membres brisés disperser les débris ;
 Mais, debout, au milieu de ce vaste naufrage,
 Napoléon au sort opposant son courage,
 S'appuyait sur son glaive et dans les cieux pâlis,
 Son œil cherchait encor, pour conjurer l'orage,
 Quelques faibles rayons du soleil d'Austerlitz !...

Leipsick en ses murs accueillant leurs cohortes,
 À nos soldats lassés avait ouvert ses portes,
 Et tremblante d'effroi, sur les monts d'alentour,
 Avait vu s'épaissir en murailles vivantes
 Ces masses d'ennemis dont les armes mouvantes
 Réfléchissaient les feux du jour.

.
 Soudain les vétérans de notre vieille gloire
 De leurs revers passés ont perdu la mémoire,
 La fatigue a cessé d'appesantir leurs pas,
 Leur regard brille encor comme aux jours de victoire,
 Et leur voix belliqueuse appelle les combats.
 Dédaignant l'abri des murailles,
 Ils cherchent dans la plaine un danger plus certain,
 La mort les voit, la mort sourit aux funérailles,
 Et la balance des batailles
 Pèse au bras lassé du destin.

Mais déjà devant eux s'efface la distance :
 Sur les rangs plus pressés règne un sombre silence,
 Nul bruit ne froisse l'air ; on n'entend que les pas

De cent mille guerriers qui marchent au trépas.
Tout-à-coup du tambour le roulement magique
Fait vibrer dans les cœurs une corde électrique,
Et bientôt sur la ligne où sa puissance agit
La fusillade éclate et le canon mugit.
Du sommet aplani d'une haute colline
Sur ces plaines de deuil Napoléon domine,
Et son vaste regard embrasse, soucieux,
Chaque point du tableau déroulé sous ses yeux.
Au centre, disposée en mobile colonne,
La garde sur trois rangs lentement s'échelonne ;
Ces vieux fils de l'honneur blanchis dans les combats
D'un pas pressé, mais sûr, s'avancent l'arme au bras ;
Et, spectacle étonnant, présentent à la vue
Les mouvements réglés d'une simple revue ;
L'ennemi s'en étonne, il recule et contr'eux
De ses bouches d'airain démasque tous les feux ;
Plus pressé que la grêle en des jours de tempêtes,
Un ouragan de fer siffle autour de leurs têtes,
Et courbant dans les cieux son lumineux essor,
La bombe tombe, éclate et disperse la mort !...
Mais en vain mutilés, les braves dans la poudre
Roulent l'un sur l'autre expirans.
Un seul cri domine la foudre,
« Serrez les rangs... Serrez les rangs... »
Plus loin, au son aigu des trompettes guerrières,
Les flancs ont étendu leurs ailes meurtrières,
Et l'on voit s'avancer, pour braver les hazards,
Les pesans cuirassiers et les légers houzards ;
Lentement déployés, les uns à la mitraille
Offrant d'un sein de fer l'éclatante muraille,
Et, par l'air soulevés, sur les casques brillans,
Flottent les longs crins noirs des cimiers ondoyans.
Les autres au combat s'avancent sans armure,
Un schakos (*sic*) élégant presse leur chevelure,
Et dans les rangs, couverts d'une voûte d'acier,
Chacun livre le frein à son fougueux coursier

L'immobile carré vainement à leur charge
Oppose ses canons et sa double décharge,
L'escadron éclairci, mais non pas arrêté,
Dans son sein entr'ouvert plonge de tout côté...
C'est alors que commence un horrible carnage,
On se joint, on se heurte avec des cris de rage ;
Pour frapper l'ennemi, sur le soldat mourant
Le soldat affermit son pied indifférent...
Près de son maître mort le coursier seul s'arrête,
Le flaire tristement, puis relevant la tête,
Il se cabre d'horreur, et ses naseaux fumans
Jettent au sein des airs de longs hennissements.

Tout-à-coup, sillonnant des torrents de fumée,
Un guerrier apparaît sur le front de l'armée,
Partout où son coursier porte ses pas brûlans,
Les soldats devant lui baissent leurs fers sanglans ;
Et les drapeaux noircis courbent dans la poussière
Leurs lambeaux mutilés par la foudre guerrière ;
Quel est ce dieu mortel dont le subit aspect
Sait au cœur des guerriers imposer le respect ?
L'armée a reconnu l'artisan de sa gloire...
Combien de souvenirs rendent à la mémoire
De nos premiers succès les témoins éloquents ;
Cet uniforme usé par la poudre des camps
Et cet étroit chapeau dans sa forme abaissée,
Qui, même loin de lui, fait rêver la pensée !...
Chacun, des anciens jours saluant le vainqueur,
Jette sur son passage un cri cher à son cœur ;
L'acclamation vole... et le blessé lui-même,
Se relevant sanglant, à son heure suprême
Aux pieds de son coursier vient expirer joyeux,
Car le trépas est beau quand on meurt à ses yeux !...
Mais bientôt il suspend sa course moins rapide
Aux lieux où rassemblés en élite intrépide,
Les Polonais, pleurant leur pays déserté,
Ont aux fils de leurs rois remis la liberté.
Napoléon connaît l'amour qu'il leur inspire ;

La veille à Lindeneau du bâton de l'empire
Lui-même il décora son bras victorieux ;
Et, pour un grand projet jetant sur lui les yeux,
Peut-être en ce moment va-t-il à sa vaillance
Confier son destin et celui de la France.

Le héros polonais au devant de ses pas
S'avance, et disposant un cercle de soldats
Protège l'Empereur d'une triple barrière,
Où se perd des boulets la grêle meurtrière.
Là des feux ennemis bravant le vain effort
Ils semblent avoir fait un pacte avec la Mort ;
Et d'un geste éloquent secondant leurs pensées,
Ils échangent entre eux des paroles pressées ;
Nul ne les entendit... Mais de son Souverain
Le Prince en s'éloignant serra longtemps la main ;
Mais, réprimant en vain de secrètes alarmes,
L'Empereur dans ses yeux sentit rouler des larmes ;
Et les soldats disaient, pensifs et soucieux,
« Ils se retrouveront... » puis ils montraient les cieux.

Des ordres sont donnés... prompt comme sa parole
Dans les rangs attentifs, le commandement vole ;
On s'arrête... et chacun se demande étonné
Pourquoi de tout espoir soudain abandonné,
L'Empereur d'un succès laissant l'œuvre imparfaite
Au sein de la victoire ordonne la retraite...
Mais bientôt dans les rangs de sinistres avis
Circulent sourdement, et par d'autres suivis
Volent de bouche en bouche ; on dit, non sans alarmes,
Que sur nous le Saxon vient de tourner ses armes ;
Que les caissons, vidés par cinq jours de combats,
Avant d'être à Torgau ne se rempliront pas ;
Que, grossi tout-à-coup par un puissant orage,
L'Elster a cette nuit débordé son rivage ;
Qu'on a vu les deux ponts sur son onde jetés
Soulevés par les flots et par eux emportés ;
Qu'un seul reste et présente à l'armée inquiète,

Par cet étroit chemin, son unique retraite.
Les soldats alarmés, les chefs silencieux,
Vers ce point désiré déjà tournent les yeux.
Chaque moment accroît la vague inquiétude
Qui, dans les grands dangers, naît de l'incertitude ;
Au silence succède un murmure confus ;
Sur quelques points déjà les bataillons rompus
D'armes et de blessés couvrent au loin la route,
Et la retraite a pris l'aspect d'une déroute.
Cependant les fuyards touchent ce pont fatal
Où, d'un chef prévoyant attendant le signal,
Le sapeur doit armer d'une mèche enflammée
La mine où dormira la poudre comprimée,
Jusqu'à l'heure où, sauvés par un dernier effort,
Nos soldats dispersés auront joint l'autre bord ;
Et si l'ennemi veut, les suivant au rivage,
Au delà de l'Elster étendre le carnage,
C'est alors qu'il verra devant ses rangs surpris
Le pont qu'il doit franchir s'abîmer en débris,
Et le fleuve, arrêtant ses masses vagabondes,
Opposer à leurs pas l'abîme de ses ondes.

Ainsi tout est prévu. Les chefs et les soldats
Pourront se rallier, et de nouveaux combats,
En des champs plus heureux renouvelant la lutte,
De l'empire ébranlé vont prévenir la chute.
Napoléon l'a dit... Qui pourrait en douter ?...
Lui-même sur le bord on l'a vu s'arrêter ;
Et déjà sous les yeux qui suivent son passage,
La moitié de l'armée a touché le rivage...
L'autre moitié la suit !... Tout-à-coup, sous ses pas,
Avec un bruit affreux, le pont vole en éclats ;
Tout disparaît au sein d'une nue enflammée !...
Et, quand le vent au loin eut chassé la fumée,
L'empereur distingua, pressés sur l'autre bord,
Trente mille guerriers dévoués à la mort !...

Oh ! sans doute, ce fut une heure de souffrance

Que celle où dans son cœur se brisa l'espérance ;
Alors qu'il détourna ses yeux épouvantés
Des rangs où les boulets, plongeant de tous côtés,
Sillonnaient lentement cette foule incertaine
Et comme une moisson la couchaient dans la plaine
C'est là qu'au sein des feux, quelque temps on put voir,
Un guerrier tout sanglant et beau de désespoir,
Déjà du sceau fatal désignant la victime.
La mort couvre son front d'une pâleur sublime...
Brisé par la douleur, son corps s'est affaissé ;
Son sabre trop pesant pend de son bras lassé ;
Et la dragonne seule à sa main défaillante
Retient encor la lame ébréchée et sanglante,
Son coursier ombrageux qui sent mollir le frein,
En rapides élans dévore le chemin ;
Ses pieds ont fait voler le sable du rivage,
Le fleuve vainement s'oppose à son passage ;
De la rive escarpée il s'élance éperdu,
Dans les airs un instant il semble suspendu ;
Il tombe, l'eau jaillit, le gouffre le dévore,
Il reparaît, s'enfonce, et reparaît encore ;
Puis bientôt dans son sein les entraînant tous deux,
L'abîme en tournoyant se referme sur eux ;
En cercles élargis le tourbillon s'efface,
Et des gouttes de sang montent à sa surface...

.
.

Cinq jours s'étaient passés depuis ce jour de deuil,
Et près de ses filets, au bord de la rivière,
Un pêcheur qui creusait un humide cercueil,
Vit, à l'heure où le jour achevait sa carrière,
S'avancer lentement une pompe guerrière...
Et vainqueurs et vaincus, et Russes et Français,
Conduisant un guerrier vers sa couche dernière,
Représentaient l'Europe entière
Pleurant sur le tombeau du dernier Polonais.

(1827)

À partir de la représentation de *La Noce et l'Enterrement*, Dumas avait absolument résolu de poursuivre ses travaux dramatiques et de sortir victorieux de cette épreuve. Devinant, en outre, tout ce qu'il y avait de force dans l'imagination de Frédéric Soulié, il était bien décidé à s'en faire un collaborateur pour une œuvre de quelque importance ; quant à lui, il ne signerait désormais qu'une pièce appelée à un grand retentissement.

Comparativement à Dumas, Soulié se trouvait riche ; il jouissait d'une petite pension que lui faisait son père et y ajoutait ses appointements de directeur d'une scierie mécanique à Ivry.

Soulé venait d'achever une imitation en vers du *Roméo et Juliette* de Shakespeare, quand Dumas lui proposa de faire un drame avec lui.

Les deux jeunes gens, ne se sentant pas assez forts pour une création, crurent devoir emprunter leur sujet à Walter Scott, alors fort à la mode, et s'arrêtèrent aux *Puritains d'Écosse*. Après deux ou trois mois de travail et cinq ou six réunions inutiles, ils ne s'étaient guère éloignés de leur point de départ. Mais Dumas avait puisé de nouvelles forces dans cette lutte et avait vu s'étendre le cercle de son horizon. Pour se façonner à la poésie dramatique, il commença la traduction en vers de *Fiesque*, tragédie de Schiller, et eut le courage de l'achever entièrement.

Vers cette époque, Auguste Lafarge, à qui la littérature pas plus que le notariat n'avait daigné sourire, mourait dans la plus profonde misère. La mère de Dumas fut très-impressionnée par cette triste fin et crut devoir mettre l'exemple de Lafarge sous les yeux de son fils pour le détourner de ses essais dramatiques, qui pouvaient un jour ou l'autre, suivant elle, lui faire perdre sa place.

Une circonstance qui aurait dû rassurer la pauvre mère vint encore ajouter à ses inquiétudes. Betz, qui avait servi de témoin à Dumas dans son premier duel, était passé commis principal ; Ernest l'avait remplacé comme commis d'ordre. Alexandre demanda et réussit à succéder à ce dernier. Seulement, il passa du

bureau du secrétariat au bureau des secours. Ses appointements étaient portés ainsi à dix-huit cents francs ; il lui fallait courir dans tout Paris, tout en gardant le *portefeuille*. C'était une augmentation de liberté et d'appointements, mais le bureau des secours était une succursale du secrétariat et M^{me} Dumas considéra comme une disgrâce la nouvelle position de son fils.

Un grand malheur menaçait en ce moment la famille Deviolaine ; Félix, dont la constitution semblait cependant vigoureuse, était atteint de phtisie pulmonaire. Dumas confia son camarade d'enfance à son ami Thibaut ; déjà tout espoir était perdu, quand un rhumatisme articulaire déplaça l'inflammation et sauva miraculeusement le malade. Dumas, grâce à la maladie de Félix Deviolaine, fit une étude spéciale de la phtisie pulmonaire qu'il eut l'occasion de développer plus tard dans son roman d'*Amaury*.

Le 7 septembre 1827, une troupe anglaise vint donner des représentations sur la scène de l'Odéon. Porcher étant rentré à peu près dans ses avances, Dumas lui redemanda deux cents francs, dont son ménage garda les trois quarts. Cinquante francs devaient servir à l'initier aux beautés du drame anglais. *Hamlet* fut la pièce de début ; Dumas la connaissait par cœur. L'impression qu'il ressentit à cette représentation, dont Kemble et miss Smithson avaient les honneurs, fut très-vive et le bouleversa littéralement. À partir de ce moment seulement, il eut une idée exacte du théâtre, et comprit la possibilité de construire un monde. *Roméo et Juliette*, *Othello*, tous les chefs-d'œuvre de la scène anglaise, défilèrent successivement sous ses yeux émerveillés.

Les acteurs anglais n'avaient pas encore clôturé la série de leurs représentations, quand le Salon d'exposition vint à s'ouvrir.

M^{lle} de Fauveau y avait exposé deux petits bas-reliefs fort remarquables, dont l'un représentait l'assassinat de Monaldeschi.

Ce jour-là était un dimanche ; Dumas, qui avait visité le Salon et admiré plus que personne l'œuvre de l'artiste, eut l'idée d'aller passer une partie de sa soirée chez son ami Frédéric Soulié, à Ivry.

À neuf heures, les deux amis savouraient ensemble une tasse de thé quand Dumas se rappela le bas-relief représentant l'assassinat de Monaldeschi. Comme il ignorait et ce point d'histoire et même ce que c'étaient que la reine Christine et son favori Monaldeschi, comme d'un autre côté il n'osait avouer son ignorance à Soulié, il prit un moyen terme et lui demanda une *Biographie universelle*.

Il lut les deux articles *Monaldeschi* et *Christine* et y découvrit, après y avoir rêvé quelques instants, le sujet d'un drame terrible.

Dumas offrit à son ami de le faire ensemble ; mais celui-ci refusa sèchement. On lui avait promis la décoration, à la première œuvre importante qu'il ferait seul ; puis il avait en tête une tragédie sur le même sujet.

Il fut convenu que chacun d'eux travaillerait de son côté et que celui qui aurait fini le premier lirait sa tragédie au Théâtre-Français.

À minuit, ils se séparèrent ; Dumas emportait les deux articles de la *Biographie universelle* que Soulié lui avait permis de copier et, tout en suivant le boulevard à peu près désert, il rêvait déjà à sa future *Christine*.

En arrivant à la porte Saint-Denis, des cris se firent entendre à une trentaine de pas et en avant de lui ; un groupe se mouvait violemment sur le boulevard.

Il courut du côté d'où partaient les cris. Deux malfaiteurs attaquaient un homme et une femme et l'un d'eux essayait d'arracher à celle-ci la chaîne qu'elle portait autour du cou. Dumas sauta sur le voleur et le tint renversé sous son genou, tandis que l'autre malfaiteur abandonnait l'homme qu'il avait attaqué et prenait la fuite. Aux cris poussés par l'homme et la femme attaqués et aussi par le voleur que Dumas étranglait presque, quelques soldats du poste Bonne-Nouvelle accoururent. Le couple ainsi délivré se confondit en remerciements. Mais quel fut l'étonnement de son sauveur en entendant et en reconnaissant la voix de la femme ! C'était Adèle Dalvin qu'il n'avait pas revue

depuis son départ de Villers-Cotterêts. L'homme qui l'accompagnait était son mari. Ce soir-là on avait joué à la Porte-Saint-Martin *La Noce et l'Enterrement* et, sachant que leur compatriote avait collaboré à cette pièce, ils avaient voulu la voir.

Les soldats, incapables de distinguer les honnêtes gens des malfaiteurs, ne voulurent rien entendre et conduisirent tout le monde au *violon*.

Adèle et son mari prirent pour eux deux un coin du lit de camp qui se trouvait là, Dumas se contenta de l'autre.

Pas plus que le voleur, Alexandre ne put dormir ; il regarda longtemps avec tristesse cette femme, le premier souvenir de sa vie, reposant paisiblement sur l'épaule de son mari, heureuse mère – car elle avait deux enfants – et heureuse épouse. Puis il reprit son rêve de la soirée, et à côté d'Adèle et de son mari, en face du voleur éveillé, son imagination créa les premières scènes de *Christine*.

À huit heures du matin, le commissaire entra, fit son instruction et ne retint prisonnier bien entendu que le malfaiteur.

Dumas revit deux ou trois fois Adèle pendant son séjour à Paris, mais déjà une autre passion, l'art, avait envahi son cœur et le possédait tout entier.

Quatrième partie

L'âge viril

Dumas fit la connaissance de Méry, le poète marseillais, vers 1828. On les présenta l'un à l'autre dans le jardin du Luxembourg ; un courant sympathique s'établit aussitôt entre eux et dès lors ils ne se quittèrent plus. Méry encouragea fort son nouvel ami à terminer son drame de *Christine* qui était déjà fort avancé. Notre héros avait du reste grand besoin de cet encouragement.

Il venait de subir une nouvelle mutation et de passer des secours aux archives, ce qui cette fois équivalait à une disgrâce.

Il était là, avec un bon petit vieillard de quatre-vingts ans, nommé Bichet, dont la place était à peu près une sinécure. M. Bichet était un grand admirateur des vers de Piron qui pendant cinq années avait été expéditionnaire à ses archives, et il fut charmé de la ressemblance de l'écriture de ce dernier avec celle de Dumas. Le nouveau venu eut, dès le troisième jour, terminé la besogne que l'absence d'un commis avait laissée s'amasser depuis un mois. Sa présence au bureau n'était réclamée que de onze heures du matin à quatre heures du soir. Il n'était plus chargé du portefeuille et partant disposait de toutes ses soirées. Enfin son chef, à qui il avait confié son projet de faire une tragédie, lui avait déclaré qu'il n'y voyait point de mal.

Séance tenante, il se mit à travailler à *Christine* et s'y absorbait tout entier quand, au bout de quelques heures, M. Bichet le fit prier de passer à son cabinet.

M. Bichet n'était pas seul ; il avait près de lui deux poètes, MM. Parseval de Grandmaison et Pieyre et ce trio de vieillards ressemblait assez à un tribunal. M. Bichet avait fait appeler son nouveau commis pour leur dire des vers. Dumas, craignant que ses vers du drame de *Christine* ne fussent pas du goût de ses juges, demanda et obtint la permission de leur réciter une ode.

Elle lui avait été inspirée par le naufrage de La Peyrouse, dont Dumont-d'Urville avait tout récemment retrouvé les traces.

Le jeune homme, rassemblant toutes ses forces, dit ses vers qui ont été imprimés à la suite d'une notice de Depping sur les expéditions destinées à la recherche de La Peyrouse, dans la *Revue encyclopédique* du mois de juillet 1828, réimprimés dans le numéro de la *Psyché* de mai 1829 et enfin publiés dans les *Mémoires* de Dumas, tome 5 de l'édition in-18, pages 8 à 11.

Un de nos bons amis, M. Ernest Lemaître, avocat à Laon, possède, dans sa riche collection de livres et d'autographes, le manuscrit même de l'ode de Dumas. Grâce à son obligeante communication, nous sommes en mesure d'en reproduire le texte absolument exact qui diffère en quelques endroits des copies imprimées :

LA PEYROUSE

Le ciel est pur, la mer est belle ;
Un vaisseau, près de fuir le port,
Tourmente son ancre rebelle
Fixée au sable qu'elle mord.
Il est impatient d'une onde
Plus agitée et plus profonde,
Le géant voudrait respirer :
Il lui faut pour air des tempêtes ;
Il lui faut des combats pour fêtes,
Et l'Océan pour s'égayer.

Silencieux et solitaire,
Un homme est debout sur le pont ;
Son regard, fixé vers la terre,
Trouve un regard qui lui répond.
Comme un torrent en vain la foule
Sur la plage se presse et roule,
Il y suit des yeux de l'amour
Celle qui, du monde exilée,
Doit désormais, triste et voilée,

Attendre l'heure du retour¹.

Son œil se trouble sous ses larmes,
Et pourtant ce fils des dangers
A vu de lointaines alarmes,
A vu des mondes étrangers ;
Deux fois le cercle de la terre,
Découvrant pour lui son mystère,
Des bords glacés aux bords brûlants,
Sentit, comme un fer qui déchire,
La carène de son navire
Sillonner ses robustes flancs.

Et la fortune enchanteresse
Ne l'entraînait pas sur les flots ;
L'espoir de sa douce paresse
Ne berçait pas ses matelots.
Dédaigneux des biens des deux mondes,
Il ne fatiguait pas les ondes
Pour aller ravir tour-à-tour
L'or que voit germer le Potose,
L'émeraude à Golconde éclore
Et les perles de Visapour.

C'est une plus noble espérance
Qui conduit ses travaux divers ;
Sa parole au nom de la France
Court interroger l'univers.
Il faut que l'univers réponde !
Dans son immensité profonde
Peut-être cache-t-il encor
Quelque désert âpre et sauvage,
Quelque délicieux rivage
Que garde un autre Adamastor.

Il le trouvera ! Mais silence !
Du canon le bruit a roulé ;

1. M^{me} de La Peyrouse avait promis à son illustre époux de rester voilée jusqu'à son retour. Elle conserva son voile jusqu'à la mort.

Au haut du mât qui se balance,
Un étendard s'est déroulé.
Comme un coursier dans la carrière
Traîne un nuage de poussière
Que double sa rapidité,
À sa suite laissant pour trace
Un large sillon argenté.

Bientôt ses mâtures puissantes
Ne sont plus qu'un léger roseau ;
Ses voiles flottent, blanchissantes,
Comme les ailes d'un oiseau ;
Puis sur la mouvante surface
C'est un nuage qui s'efface,
Un point que devinent les yeux,
Qui s'éloigne..., s'éloigne encore,
Ainsi qu'une ombre s'évapore,
Et la mer se confond aux cieux.

Alors, lentement, dans la foule,
Meurt le dernier cri du départ ;
Silencieuse, elle s'écoule
En s'interrogeant du regard.
Puis, l'ombre à son tour descendue
Occupe seule l'étendue.
Rien sur la mer, rien sur le port ;
Au bruit monotone de l'onde,
Pas un bruit humain qui réponde ;
L'univers fatigué s'endort.

Les ans passent... et leur silence
N'est interrompu, quelquefois,
Que par un long cri qui s'élance
Proféré par cent mille voix.
On a, sur un lointain rivage,
Trouvé les débris d'un naufrage ;
Vaisseaux, volez vers cet écueil !...
Les vaisseaux ont revu la France,
Mais les signaux de l'espérance

Sont changés en signaux de deuil.

Hélas ! combien de fois trompée,
La France reprit son espoir !
Tantôt c'est un tronçon d'épée
Qu'aux mains d'un sauvage on crut voir ;
Tantôt c'est un vieil insulaire,
Séduit par l'appât du salaire,
Qui se souvient, avec effort,
Que d'étrangers d'une autre race
Jadis il aperçut la trace
Dans une île... là-bas... au Nord.

Que fais-tu loin de la patrie
Qui t'aimait entre ses enfants,
Lorsque pour ta tête chérie
Elle a des lauriers triomphants ?
Pour toi la mer s'est-elle ouverte ?
Dors-tu sur un lit d'algue verte,
Ou, par un destin plus fatal,
Sens-tu tes pesantes journées
Rouler sur ton front des années
Qu'ignore le pays natal !

Et pourtant, te dictant ta route,
Un roi t'a tracé ton chemin ;
Mais du ciel le pouvoir, sans doute,
A heurté le pouvoir humain ;
Et, tandis qu'à leur ignorance
Du retour sourit l'espérance,
Dieu, sur les tables de sa loi,
À deux différentes tempêtes
A déjà voué les deux têtes
Du navigateur et du roi.

L'ode fut fort applaudie par Parseval de Grandmaison, Pieyre et M. Bichet, et toute sorte d'encouragements furent donnés à son auteur.

Bientôt Dumas, redevenu maître de ses soirées, les mit à profit

pour courir un peu le monde. Sa mère et lui avaient été faire visite à un ancien ami de la famille, le peintre Lethière, qui avait fait un portrait du général Dumas et s'était servi de lui comme d'un modèle pour son *Philoctète* de la Chambre des députés.

Le peintre avait accueilli à bras ouverts M^{me} Dumas et son fils et les avait invités à venir tous les jeudis prendre place à sa table. Cette offre leur avait fait grand plaisir. C'était toujours un dîner d'épargné pour leur modeste budget.

Une personne, fort supérieure du reste, était l'âme de la maison de M. Lethière ; c'était une jeune femme blonde, grande et mince, qui, sous le nom de M^{lle} d'Hervilly, faisait de la peinture et de la littérature et qui, mariée quelques années plus tard au vieux docteur Hahnemann, fit, sous son nouveau nom, de la médecine homéopathique. M^{lle} d'Hervilly était précisément la destinataire de l'exemplaire de *Canaris*, dont nous avons précédemment reproduit la dédicace.

Quelques-uns des vieux amis de M. Lethière avaient été les amis du général Dumas. C'étaient : Gohier, l'ancien président du Directoire ; Andrieux, poète, fabuliste et professeur au Collège de France ; le docteur Desgenettes, le peintre Renaud et plusieurs autres.

Desgenettes, qui avait beaucoup connu le général Dumas en Égypte, se prit bien vite d'amitié pour son fils et lui fit connaître le baron Larrey, dont le fils devait être à son tour l'un des bons amis d'Alexandre Dumas

Cependant, ce dernier se préparait à battre en brèche la vieille poésie en continuant sa *Christine* et en étudiant l'humanité tout entière à côté de l'individualité. Son œuvre allait être terminée, il avait goûté deux mois de tranquillité dans ses pauvres archives quand l'orage dont il était menacé depuis longtemps éclata sur sa tête. Le secrétariat l'avisait de la suppression de sa place regardée comme une sinécure et de sa nomination dans les bureaux forestiers du terrible M. Deviolaine.

Dès le premier jour de son entrée dans ses nouvelles fonc-

tions, les difficultés commencèrent. Dumas s'effrayait d'être dans une immense salle remplie de surnuméraires, de commis et de commis d'ordre et où les causeries obligées seraient une distraction à la pensée unique qui l'obsédait, celle de faire une pièce. Il avait lorgné une sorte de réduit séparé par une cloison de la loge du garçon de bureau et où celui-ci déposait les bouteilles d'encre vides ; il demanda à s'y installer. Un haro s'éleva aussitôt ; on en référa au directeur général qui répondit que cette demande, contraire à tous les usages administratifs et à tous les précédents, était monstrueuse, partant inadmissible.

Le garçon de bureau, du nom de Féresse, s'empressa de son côté de faire une tournée générale dans l'administration et en rapporta une quantité nouvelle de bouteilles vides. De plus il s'adressa à Dumas d'un ton goguenard et le chapeau sur la tête. Le jeune employé sentit le sang lui monter au visage, envoya le chapeau du garçon de bureau s'aplatir contre la muraille, puis se retira après cette belle équipée.

M. Deviolaine était absent pour deux ou trois jours ; Dumas, après avoir consulté M. Oudard qui n'y pouvait rien, prit le parti de retourner chez sa mère et d'y attendre le retour de son chef.

M^{me} Dumas, désolée, courut chez M^{me} Deviolaine qui ne voulut rien promettre. Dumas fit venir Porcher et lui demanda, en cas d'accident, une avance sur sa tragédie presque terminée ; mais Porcher aurait préféré un vaudeville et refusa de s'engager avant qu'elle fût reçue. Il ne restait plus qu'une ressource, c'était d'écrire à M. Deviolaine et d'attendre sa décision.

Dumas passa dans son lit ces trois jours d'angoisse et ne cessa de travailler.

Pendant qu'il était au secrétariat, il faisait plusieurs fois par jour le chemin du faubourg Saint-Denis n° 53 à la rue Saint-Honoré, n° 216, et se sentait tellement fatigué le soir qu'il pouvait rarement travailler debout. Il se couchait et dormait jusqu'à minuit, sa mère le réveillait et il travaillait, couché, sur une table disposée près de son lit.

Ce genre de travail lui était devenu une habitude et plus tard, ayant conquis sa liberté, ce fut dans cette position qu'il fit pendant longtemps ses pièces de théâtre.

Peut-être, raconte-t-il dans ses *Mémoires*, faut-il trouver dans cette habitude l'explication de cette espèce de brutalité de passion qu'on a remarquée dans ses premiers ouvrages, et aussi de l'écriture renversée qu'il employait pour ses drames, tandis qu'il avait une autre écriture pour ses romans.

Ces trois jours d'attente avancèrent fort le drame de *Christine*. Le quatrième jour, il recevait une lettre de M. Deviolaine qui l'invitait à passer à son bureau.

En entrant chez M. Deviolaine, Dumas n'éprouvait aucune émotion ; il s'attendait à tout.

Les choses se passèrent mieux qu'il ne se le figurait. M. Deviolaine consentit à le reprendre par considération pour sa mère et à l'installer seul dans le bureau qu'il avait demandé. De plus, il lui promit de s'assurer tous les jours de la besogne qu'il aurait faite et de la manière dont elle le serait. M. Deviolaine lui promit en outre d'assister à sa prochaine pièce et d'y apporter plutôt deux clefs qu'une ; puis il le congédia avec un geste de menace.

Malgré l'étroite surveillance dont il était l'objet dans son nouveau service, Dumas réussit cependant à achever sa pièce. Il s'agissait maintenant de la faire accepter par un directeur, jouer par des acteurs et adopter par un public.

Malheureusement Talma était mort et Dumas ne connaissait personne au Théâtre-Français.

Il n'osait montrer ses vers à M. Arnault ; M. Oudard, à qui il avait demandé une lettre de reconnaissance, lui avait répondu à l'instar de M^{me} Méchin : « Je ne mettrait point mon *influence* à cela ». À tout événement il avait interrogé le souffleur de la Comédie-Française sur les moyens d'arriver à l'insigne honneur de lire devant le Comité. Le souffleur l'avait renseigné à ce sujet, mais il résultait de ses explications qu'il lui fallait attendre son

tour au moins pendant une année ; les formalités pouvaient, il est vrai, être abrégées, mais il fallait connaître le baron Taylor. Heureusement Lassagne se rappela que le commissaire royal près la Comédie-Française était l'ami intime de Charles Nodier.

Dumas se décida à écrire à ce dernier ; il le faisait se ressouvenir de la soirée du *Vampire* et de leur conversation sur les Elzeviers ; puis, faisant appel à sa bienveillance pour la jeunesse, il le suppliait de le recommander à son ami.

Ce fut le baron Taylor lui-même qui répondit à Dumas ; sa demande était accordée et son audition fixée à cinq ou six jours de là, à sept heures du matin.

Dumas, l'homme le moins matinal de Paris, n'en fut pas moins exact ; il n'avait d'ailleurs pas dormi de la nuit.

Taylor, – écrit Dumas, – demeurait à cette époque, rue de Bondy, n° quarante-deux, au quatrième.

Disons en passant que nous possédons une lettre adressée par Talma au baron Taylor et dont la suscription porte : « n° quarante-six, rue de Bondi. »

Il est fort probable, malgré la différence des numéros, que la lettre de Talma parvint à Taylor, aussi bien que Dumas sut découvrir le domicile du commissaire royal.

Celui-ci prenait un bain dans son salon ; près de lui un monsieur lui lisait une tragédie d'*Hécube*, et l'avait déjà contraint à en entendre les trois premiers actes. Dumas, sur un signe de Taylor, passa dans la chambre à coucher, mais il ne perdit pas un mot des deux derniers actes. La lecture terminée et le fâcheux parti, Taylor, dont le bain s'était refroidi, regagna tout grelottant sa chambre à coucher et son lit. Dumas, intimidé et craignant d'être importun, demanda la permission de lire seulement son premier acte. La pièce entière y passa.

La lecture achevée, Taylor sauta à bas de son lit, s'habilla et emmena Dumas au Théâtre-Français pour qu'il prît son tour de lecture.

Le jeudi suivant, le comité, au grand complet, convoqué extraordinairement et quarante-huit heures avant la séance ordinaire, se réunissait au Théâtre-Français.

Christine, dit Dumas, n'était point ce qu'elle est aujourd'hui : c'était une simple pièce romantique pour la forme, mais classique par le fond. Elle était réduite à cinq actes ; tout se passait à Fontainebleau et avec l'unité de temps, de lieu et d'action recommandée par Aristote. Chose plus étrange encore ! elle ne renfermait pas le rôle de Paula, qui est aujourd'hui la meilleure création de l'ouvrage, et surtout le véritable ressort dramatique. Monaldeschi trahissait l'ambition, mais non l'amour de Christine.

Cependant j'ai vu peu d'ouvrages avoir à la lecture un succès pareil. On me fit répéter une fois le monologue de Sentinelli, et la scène de Monaldeschi. J'étais dans l'ivresse. On me reçut par acclamation.

Seulement... il fut décidé qu'une seconde lecture aurait lieu ou que le manuscrit serait communiqué à un auteur désigné par la Comédie-Française elle-même.

Quant à Dumas, il n'attendit pas la fin des délibérations ; il sortit du théâtre après avoir remercié Taylor et courut léger et fier jusqu'au faubourg Saint-Denis. En route, il perdit le manuscrit de sa pièce qu'heureusement il savait par cœur. Il était deux heures de l'après-midi ; sa mère, qui ne le voyait jamais qu'à cinq heures, jeta un cri en l'apercevant, et apprit du même coup la lecture et la réception de sa pièce. Elle calma son fils qui dansait comme un fou et l'engagea prudemment à retourner à son bureau ; celui-ci regagna en hâte la rue Saint-Honoré et à six heures sa besogne était terminée. Il avait pris soin de relire ses rapports, dans la crainte que quelques vers de *Christine* ne s'y fussent glissés.

C'était le 30 avril 1828.

Le lendemain, avant d'arriver à l'administration, il avait achevé d'écrire son second manuscrit. La nouvelle de la décision du Comité l'avait précédé dans les bureaux. Un journal avait raconté la chose, en ajoutant que le duc d'Orléans avait aplani toutes les difficultés à l'employé de son administration et l'avait fortement

recommandé au comité de lecture.

On voit, écrit Alexandre Dumas, avec quelle exactitude la presse quotidienne débutait sur mon compte ; depuis ce temps, la tradition ne s'est pas perdue.

Dans l'après-midi, tandis que Dumas était en conférence avec M. Deviolaine, lequel regardait comme impossible la réussite d'un garçon qui avait « reçu une éducation à trois francs par mois », un comédien fit demander le jeune auteur.

C'était Firmin, de la Comédie-Française. Il venait lui offrir de le mener chez Picard, l'auteur comique, qui lirait son manuscrit et donnerait son avis au Comité dont il possédait toute la confiance.

Alexandre se résigna, malgré la répugnance qu'il éprouvait pour l'arbitre, à se rendre après son bureau chez Picard en compagnie de Firmin.

Après les préliminaires d'usage, Picard les invita à lui laisser le manuscrit et à revenir huit jours après. À leur nouvelle visite, il les reçut, comme la première fois, le sourire sur les lèvres, puis s'adressant à Dumas :

— Mon cher Monsieur, avez-vous quelques moyens d'existence ?

— Monsieur, je suis commis à quinze cents francs chez M. le duc d'Orléans.

— Eh bien, si j'ai un conseil à vous donner, allez à votre bureau, mon cher enfant, allez à votre bureau !

Dumas s'empressa de sortir et laissa Firmin seul avec Picard, non sans avoir remarqué en se retirant les haussements d'épaules de ce dernier.

Le lendemain, le jeune écrivain portait à Taylor son manuscrit annoté par Picard. Taylor le donna à lire à Charles Nodier qui écrivit dessus ces lignes : « Je déclare sur mon âme et conscience que *Christine* est une des œuvres les plus remarquables que j'ai lues depuis vingt ans. »

Le dimanche suivant, contre toutes les habitudes du Comité, l'auteur de *Christine* fut admis à une nouvelle lecture ; la pièce fut acclamée de nouveau, dit-il, plus encore qu'à la première lecture. Elle fut reçue à l'unanimité, sauf quelques corrections dont Dumas avait à s'entendre avec l'acteur Samson.

Par bonheur – raconte Alexandre Dumas – nous ne nous entendîmes pas, M. Samson et moi. Je dis par bonheur, car cette mésintelligence amena une refonte entière de l'ouvrage, qui gagna, à ce remaniement, le prologue, les deux actes de Stockholm, l'épilogue à Rome, et le rôle tout entier de Paula.

Ce *par bonheur* n'a pas été du goût de Samson qui, dans ses *Mémoires*¹, oppose au récit d'Alexandre Dumas les assertions suivantes :

À la première lecture, les collègues de M. Samson furent loin de partager ses impressions favorables, et il fut décidé qu'après corrections une seconde lecture de *Christine* aurait lieu.

Dumas désigna Samson comme le membre du comité avec lequel il lui serait agréable d'entrer en rapport à cause de la très-bienveillante attention qu'il lui avait prêtée comme auditeur. Dumas alla chez Samson qui, avec une grande sincérité, lui prodigua les éloges et les encouragements. Un matin l'acteur présenta l'auteur à M^{lle} Mars, la Christine choisie par Dumas, laquelle reçut fort bien ce dernier.

Samson reproduit un billet à lui écrit par Dumas entre la lecture de *Christine* et celle de *Henri III*, et tendant à prouver que l'acteur et l'auteur entretenaient ensemble les relations les plus amicales.

Voici au surplus la teneur de ce billet :

Je vous envoie, mon cher Samson, des billets pour le Palais-Royal.

Je serai à mon bureau, rue Saint-Honoré, n° 216, de une heure à trois heures. Si vous ne pouvez pas conduire Madame, je me mets à vos

1. *Mémoires de Samson*, de la Comédie-Française, 1 vol, in-18, Paris, Paul Ollendorff, 1882.

ordres.

Vous avez été bien bon avec moi hier pour toutes ces affaires de Comité. Cela ne m'étonne pas, mais je vous remercie toujours.

Veuillez remettre au petit bonhomme la recette du fameux vinaigre, je compte sur les droits de *Christine* pour en faire une feuillette.

Joignez-y, je vous prie, les deux volumes sur cette aimable reine ; je crois les avoir laissés chez vous.

À vous, tout à vous,

DUMAS.

Le premier semainier portait chaque lundi le répertoire de la Comédie-Française aux membres de la famille royale. Quand arriva le tour de Samson, il se rendit en voiture à Neuilly qu'habitait alors le duc d'Orléans, pour reporter fidèlement à ses collègues les précieuses paroles qui devaient hâter la représentation de *Christine*. À trois reprises différentes, Samson fit l'éloge de la pièce et de l'auteur ; le prince se contenta de dire qu'il avait entendu parler de ce jeune homme très-avantageusement, mais toujours il ramena la conversation sur le répertoire. Dumas, qui avait accompagné Samson jusqu'aux approches du château, éprouva de cette entrevue une fâcheuse déception.

En rapporteur impartial, nous avons résumé les deux récits de Dumas et Samson. Nos lecteurs pourront consulter les *Mémoires* de l'un et l'autre intéressés pour se faire, s'ils le veulent, une opinion définitive et décider de quel côté est la vérité.

Et puisque l'occasion vient de se présenter de noter une réfutation des *Mémoires* de Dumas, opposons à une pièce autographe qu'il cite, pages 61 et 62 du Tome V, et de laquelle il prétend tirer l'éclaircissement d'un grand point historique, une autre pièce que nous avons la bonne fortune de posséder et qui démontre précisément tout le contraire. Voici le fait :

Lors des premières représentations des acteurs anglais, Dumas s'était lié avec Cordellier-Delanoue, l'un des collaborateurs de la *Psyché*. Delanoue le conduisit un soir à une séance littéraire de l'Athénée donnée par M. Villenave. Après la séance, il le pré-

senta à M. Villenave et à sa famille, composée de Madame Villenave, de Théodore Villenave, auteur d'une imitation de *Wallenstein* jouée à l'Odéon et de M^{me} Mélanie Waldor, sœur de Théodore, mariée à un capitaine d'infanterie qui ne faisait que de courtes et rares apparitions à Paris. La famille Villenave demeurait rue de Vaugirard, 82, c'est-à-dire bien loin du 53 de la rue du faubourg Saint-Denis. Dumas n'en accepta pas moins d'aller prendre le thé, le soir même, avec cette famille et chez elle. En sa qualité d'étranger, il eut l'honneur de donner le bras à Madame Waldor et Delanoue, pour leur épargner les embarras d'un premier entretien, se mit en tiers dans la conversation, du Palais-Royal à la rue de Vaugirard. Étrange chose que ces rencontres fortuites, cette famille qui deux heures auparavant était complètement inconnue à Dumas, allait, pour deux ou trois ans, presque devenir la sienne et, deux fois tous les jours, il devait faire le long trajet du faubourg Saint-Denis à la rue de Vaugirard.

M. Villenave avait la passion des livres et des autographes. Les cinq chambres composant tout le second étage de sa maison étaient remplies de volumes et de cartons.

Il fallut à Dumas quatre ou cinq mois d'intimité dans la maison pour être admis dans la chambre à coucher de M. Villenave ; sauf le fauteuil sur lequel l'enragé bibliomane était assis, tous les meubles de cette chambre étaient encombrés de livres.

Voici ce qui se passa à cette première admission dans le tabernacle de la science, admission qui d'ailleurs ne se renouvela qu'une fois, en mars 1829.

Dumas avait promis à M. Villenave un autographe non pas de Napoléon, non pas de Bonaparte, mais de *Buonaparte* et il l'apportait au vieillard.

— C'est bien cela, dit M. Villenave, voilà l'*u*... Oh ! c'est bien son *u*, il n'y a pas à en douter. Voyons : "29 vendémiaire an IV." C'est cela ! Tenez, tenez ! — il alla à un carton, — tenez, en voici un de frimaire de la même année, signé "*Bonaparte*, 12 frimaire." Ainsi, c'est entre le 29 vendémiaire et le 12 frimaire qu'il a retranché son *u*, voilà un grand

point historique éclairci.

Nous avons reproduit littéralement dans l'alinéa précédent le récit de Dumas faisant parler M. Villenave.

Or, nous possédons une pièce authentique qui, par une étrange coïncidence, porte également la date du 12 frimaire an VI ; cette pièce est signée *Buonaparte* et met à néant toute l'argumentation de Villenave et de Dumas.

En voici d'ailleurs le texte :

Armée de l'intérieur. – Paris, le 12 frimaire 4^e année.

Le général en chef de l'armée de l'intérieur au commandant du génie.

Vous voudrez bien, citoyen, faire les démarches nécessaires pour me procurer le plus promptement possible les plans du Luxembourg et environs, de l'École militaire, de Saint-Cloud, de la Franciade et de tous les cantonnements de l'armée de l'intérieur.

Salut et fraternité.

BUONAPARTE.

Cette pièce porte les mentions autographes suivantes :

1^o Je prie de remettre au porteur sur le reçu qu'il donnera les différents plans mentionnés ci-contre.

À Paris le 15 frimaire an 4 Rép. fra.

(Signé) Gerbet, commandant du génie
à l'armée de l'intérieur.

2^o Le C. Chamot voudra bien faire voir les feuilles du plan de Paris relatives à la section du Luxembourg et environs.

(Signé) Rondelet.

3^o Reçu du citoyen Chamot pour le citoyen Gerbet, commandant du génie les 2 cartes n^{os} 44 et 32.

(Signé) Détournelle. »

Nous tenons la pièce en question qui a 4 pages, à la disposition des incrédules.

On le voit, la manie des autographes est parfois bonne à quelque chose. Pour notre part, nous admettons difficilement que le général en chef de l'armée d'Italie ait signé le 12 frimaire an IV

tantôt *Bonaparte* et tantôt *Buonaparte*.

Malheureusement, Villenave et Alexandre Dumas ne sont plus là pour nous répondre.

Le 10 juin 1828, l'Odéon donna la première représentation de *Roméo et Juliette*, tragédie imitée de Shakespeare par Frédéric Soulié. Dumas y assistait avec sa mère, heureuse d'accompagner son fils qui, depuis quelques mois, la négligeait un peu. La pièce obtint un succès littéraire et le public s'en montra satisfait.

Cependant, sous l'influence du jugement de Picard, les futures interprètes de *Christine* se refroidissaient sensiblement à mesure qu'ils l'étudiaient. D'un autre côté, une nouvelle *Christine*, celle d'un M. Brault, ancien préfet et ami de M. le duc Decazes, avait été reçue par le comité du Théâtre-Français.

M. Brault était dangereusement malade. Pour lui donner la consolation de voir sa pièce jouée avant sa mort et aussi pour ne pas être attaqué par certain journaliste qui s'intéressait fort à l'actrice chargée du rôle principal, le comité décida qu'on solliciterait d'Alexandre Dumas l'abandon de son droit de priorité. Celui-ci – bien qu'il attendît le produit de cette pièce pour manger, – enveloppé de toutes parts dans un cercle de sollicitations, abandonna son tour à M. Brault. Une fois M. Brault joué, Dumas devait l'être ensuite à sa première réquisition.

Tandis que la *Christine* de notre héros était indéfiniment retardée et que celle de Soulié était reçue à l'Odéon, une circonstance fortuite donnait à Dumas le sujet d'*Henri III*.

Appelé un jour, pour les besoins de son service, dans le bureau de la comptabilité du duc d'Orléans, il y trouva un volume d'Anquetil grand ouvert. Il y jeta machinalement les yeux et y lut le passage relatif à Saint-Mégrin et à la duchesse Catherine de Clèves.

La *Biographie universelle* qu'il consulta le renvoya aux *Mémoires de l'Estoile*.

C'est avec un paragraphe relatif à Bussy et un autre concernant Saint-Mégrin que Dumas fit son drame ; il l'apprécie en ces

termes dans ses *Mémoires* : « Henri III était ma seconde œuvre sérieuse ; qu'un critique consciencieux la prenne et la soumette au plus sévère examen, il y trouvera tout à reprendre comme style, rien comme plan. J'ai fait cinquante drames depuis *Henri III* ; aucun n'est plus savamment fait. »

Deux mois à peine s'étaient écoulés depuis le jour où le plan en était arrêté dans son esprit, que son nouveau drame était achevé. Avant de l'écrire, Dumas était allé à la chasse à Villers-Cotterêts ; au retour, ses amis Sannier, Labarre et Duez le conduisirent dans la voiture jusqu'à Vauciennes. Pendant le trajet, il leur raconta *Henri III* d'un bout à l'autre.

Une première lecture eut lieu chez M^{me} Waldor en petit comité ; elle produisit un grand effet.

Une deuxième se fit dans la modeste chambre de Nestor Roqueplan, devant une quinzaine d'auditeurs parmi lesquels Alphonse Royer, Louis Desnoyers, Alphonse Karr, Vaillant, Dovalle, Lassagne et Firmin. Le succès fut plus grand encore.

Enfin une troisième lecture réunit chez Firmin le poète Béranger, le baron Taylor, Michelot, Samson, M^{les} Mars et Leverd. M^{me} Dumas, qui ne devait pas assister – on verra pourquoi – à la première représentation, accompagnait son fils à cette lecture dont l'effet fut immense sur tout le monde.

La pièce fut lue devant le comité du Théâtre-Français le 17 septembre 1828 et reçue par acclamation.

Il fut décidé séance tenante qu'*Henri III* aurait le pas sur *Christine*.

La réception de la nouvelle œuvre de Dumas avait excité dans les bureaux du duc d'Orléans une grande rumeur ; quelques absences du jeune écrivain ayant été remarquées et dénoncées au directeur général, celui-ci l'invita à choisir entre la littérature et la bureaucratie.

Dumas répondit que c'était le duc d'Orléans qui lui avait accordé sa place sur la demande du général Foy et qu'il ne reconnaissait qu'au duc d'Orléans le droit de la lui ôter ; que si ses

appointements grévaient outre mesure le budget de l'administration, il était prêt à les abandonner.

Cette dernière offre fut acceptée, les appointements d'Alexandre Dumas étaient *suspendus*, mais il pouvait désormais disposer de son temps comme il l'entendrait.

Son plan était arrêté d'avance, c'était de s'adresser au banquier Laffitte par l'intermédiaire de Béranger. Firmin, à qui il conta sa peine, le conduisit chez le chansonnier ; Béranger le mena chez Laffitte.

Dumas s'en retourna avec trois mille francs dans sa poche ; il avait souscrit une lettre de change de trois mille francs, déposé à la caisse un double de son manuscrit et pris l'engagement d'honneur de rembourser cette somme sur le prix du manuscrit.

Mille écus : c'était l'équivalent de près de deux années de ses appointements et cela lui permettait d'attendre des jours meilleurs.

À partir du mois d'octobre 1828, Dumas cessa tout à fait d'aller à son bureau. Aussi, bien qu'il eût droit aux trois quarts de sa part dans les gratifications de fin d'année, elles lui furent supprimées totalement sur l'ordre formel du duc d'Orléans.

C'est dans ces conditions que s'ouvrit pour l'auteur d'*Henri III* l'année 1829. Par la maison Villenave il avait réussi à pénétrer dans quelques salons, notamment dans celui de la princesse de Salm. En outre il se montrait fort assidu aux répétitions de son drame, attiré par l'intérêt qu'il portait à l'œuvre et aussi, paraît-il, à l'une des actrices qui devaient l'interpréter, M^{lle} Virginie Bourbier.

Toutes ces préoccupations ne détournaient pas notre héros de son culte pour la poésie. En février 1829, il donnait, dans la *Psyché*, *Reichenau* et le *Sylphe* que nous reproduisons littéralement :

REICHENAU¹

Sur ces monts que couronne une éternelle glace,
Alors qu'enveloppé des brouillards du matin,
Le chasseur, en rampant, suit pas à pas la trace
Que laissa sur le sol le pied du bouquetin,
L'animal, inquiet, que son instinct protège,
S'élance, d'un seul bond, de sa couche de neige
 Au sommet d'un rocher glissant ;
Mais, plus rapide encor, le plomb poursuit sa proie...
Et, sur le roc neigeux, le chasseur, avec joie,
 Peut suivre une trace de sang !...

Il va l'atteindre... il va... mais à la crainte unie
La douleur a prêté sa force à l'agonie,
L'animal se raidit pour un dernier effort...
Un précipice est là, qui vainement l'arrête...
Sur le pic opposé, dont il rougit la crête,
 Il est allé traîner sa mort.

Chasseur, il faut le suivre... Il faut sur l'autre cime
Gravir péniblement par de lointains détours...
Mais l'œil du montagnard a mesuré l'abîme,
Il saura le franchir au risque de ses jours.
Aux rameaux d'un mélèze, intrépide, il s'élance,
Son corps, de tout son poids, un instant s'y balance,
 Puis, par son élan emporté,
Abandonne l'appui de la branche propice,
Fend l'air... atteint le bord... bondit... chancelle, glisse...
 Et retombe précipité.

Et le pâtre, jetant un long cri d'épouvante,
Le regarde bondir, avalanche vivante ;
Sur les rochers aigus d'avance il a cru voir
Les lambeaux dispersés de sa chair palpitante,

1. On se souvient que S. A. R. M. le duc d'Orléans est allé revoir le collège de ce nom, où, pendant son exil en Suisse, il s'était fait recevoir comme professeur, en 1792. Un beau tableau de M. Ronmy a consacré ce souvenir, et inspiré les vers qu'on va lire. (Note de la *Psyché*).

Et tout penché vers lui, dans une horrible attente,
Jette un second cri, mais d'espoir !...

Et cependant, roulant dans l'affreux précipice,
De ce roc qui l'attend voyez-le s'approcher,
C'est la mort !... C'est la vie ; à son angle propice,
De ses bras tout sanglans il vient de s'attacher.
Son châlet reverra le chasseur intrépide ;
Mais chaque fois aussi que sa course rapide
Gravira la même hauteur,
Sur l'abîme où la mort réclame en vain sa proie
Il reviendra chercher, dans sa craintive joie,
La volupté de la terreur.

Tel celui que jadis une grande infortune
Avait précipité du haut de sa fortune,
Si de son rang, un jour, il reprend la splendeur,
De ses destins vaincus il se fait une gloire,
Et du sein du bonheur, il force sa mémoire
À reculer vers son malheur.

Il est aux maux passés une douceur secrète
Que dans les maux présens on ne comprenait pas ;
L'infortune a des jours que notre âme regrette,
Des lieux qu'on a besoin de revoir pas à pas !
Ces lieux que l'on parcourt d'une âme plus légère
Sont ceux qu'on habita sur la terre étrangère,
Loin du sol qui nous vit bannir :
Car ce temps de l'exil, où l'âme fut flétrie
Pour l'homme qui, depuis, a revu sa patrie,
Devient un puissant souvenir.

Surtout s'il a quitté cette terre natale
Quand chaque heure d'un homme était l'heure fatale,
Quand d'un peuple insensé s'agitait la fureur,
Pour ne point prendre part à ces hideuses fêtes,
Pour ne point applaudir à la chute des têtes
Dont on saluait la Terreur.

Surtout quand, sous la borne où la France s'achève,

Citoyen qu'ont proscrit des citoyens ingrats,
Pleurant sur leur délire, il a caché le glaive
Que pouvait dans leur sang ensanglanter son bras ;
Car, plus juste envers lui, si, quelque jour, la France
D'un retour désiré lui laissait l'espérance,
 Dans un avenir moins douteux,
Il voulait, repassant par ces mêmes frontières,
Y retrouver un fer pur du sang de ses frères,
 Pour l'oser tirer devant eux.

Surtout, quand le malheur, vaincu par la constance,
N'a point chez l'étranger mendié l'existence,
Et qu'au monde il laissa l'exemple solennel
D'un prince qui, pliant l'orgueil de sa naissance,
D'écoliers entouré, du doigt montrait la France,
 Et des yeux implorait le ciel.

(Février 1829).

LE SYLPHE¹

Je suis un sylphe, une ombre, un rien, un rêve,
Hôte de l'air, esprit mystérieux,
Léger parfum que le zéphyr enlève,
Anneau vivant qui joint l'homme et les dieux.

De mon corps pur les rayons diaphanes
Flottent mêlés à la vapeur du soir ;
Mais je me cache aux regards des profanes,
Et l'âme seule, en songe, peut me voir.

Rasant du lac la nappe étincelante,
D'un vol léger j'effleure les roseaux.
Et, balancé sur mon aile brillante,
J'aime à me voir dans le cristal des eaux.

Dans vos jardins quelquefois je voltige,
Et, m'enivrant de suaves odeurs,
Sans que mon poids fasse incliner leur tige,

1. Le *Sylphe* a été reproduit dans les *Annales Romantiques* ; Paris, Louis Janet, 1880.

Je me suspends au calice des fleurs.

Dans vos foyers j'entre avec confiance,
Et, récréant son œil clos à demi,
J'aime à verser des songes d'innocence
Sur le front pur d'un enfant endormi.

Lorsque sur vous la nuit jette son voile,
Je glisse aux cieus comme un long filet d'or,
Et les mortels disent : C'est une étoile
Qui d'un ami nous présage la mort.

(Février 1829).

Trois jours avant la représentation d'*Henri III*, la mère de Dumas, à laquelle de charitables personnes avaient daigné prédire que la pièce de son fils tomberait et qu'en outre il perdrait sa place, sortait de l'appartement de M^{me} Deviolaine et mettait le pied sur l'escalier, quand elle s'affaissa sur le palier, frappée d'apoplexie foudroyante. La pauvre dame payait son tribut aux inquiétudes et aux chagrins qu'elle avait éprouvés depuis quelque temps à cause des tentatives littéraires de son fils.

M. Deviolaine demeurait au quatrième étage, dans la maison du papetier Chaulin, au coin des rues Saint-Honoré et de Richelieu.

On prévint Dumas qui était au théâtre et qui se hâta d'accourir. Un médecin fut mandé et saigna la malade au pied. M^{me} Letellier se trouvait à Paris pour la pièce de son frère ; elle arriva à son tour. Par bonheur, il y avait un appartement vacant dans la maison de M. Deviolaine ; on y installa M^{me} Dumas et ses enfants restèrent auprès d'elle pour la soigner.

En apprenant cette triste nouvelle, un des amis de Dumas, Edmond Halphen, fils d'un célèbre marchand de diamants, lui envoya une petite bourse renfermant vingt louis. Alexandre fut profondément touché de cette attention ; il renvoya la somme, mais il garda la bourse comme souvenir.

M^{me} Dumas faillit mourir ; quand elle revint à la santé, elle

avait perdu l'usage d'un bras et d'une jambe.

La position du jeune écrivain, placé entre l'agonie de sa mère et la représentation qui devait décider de son avenir, était vraiment terrible. Il trouva cependant le moyen de faire face à toutes les difficultés.

La veille de la première représentation, il se décida à aller trouver le duc d'Orléans, obtint d'être introduit auprès de Son Altesse Royale et La supplia de lui faire l'honneur d'être son témoin dans la lutte solennelle du lendemain.

Le duc ne demandait pas mieux ; mais il avait à dîner pour ce soir-là, à six heures, vingt ou trente princes et princesses. Un moyen terme fut adopté ; le dîner serait avancé d'une heure et la pièce retardée d'autant. Toute la première galerie fut retenue par le duc d'Orléans.

Le jour, tant attendu et tant souhaité, arriva enfin. Dumas resta auprès de sa mère jusqu'au soir ; à sept heures trois quarts il la quitta après l'avoir embrassée, sans qu'elle se doutât de rien, et il entra dans la salle, toute brillante de toilettes, comme on allait lever le rideau.

M^{me} Letellier avait une première loge où elle donna l'hospitalité à Alfred de Vigny et à Victor Hugo. La connaissance de Dumas avec ces écrivains date de ce soir-là.

On sait le succès qui accueillit la première représentation d'*Henri III*¹. Samson, dans ses *Mémoires*, reconnaît que ce succès fut immense.

Quand Firmin reparut pour nommer l'auteur, l'élan fut tellement unanime que le duc d'Orléans se leva pour entendre proclamer le nom de son employé.

Le soir même, en rentrant chez lui, Dumas trouvait une lettre de félicitations de son directeur général, M. de Broval.

1. *Henri III et sa Cour*, drame historique en cinq actes et en prose, par Alex. Dumas, représenté sur le Théâtre-Français, par les comédiens ordinaires du roi, le 11 février 1829. – Paris, Vezard et C^{ie}, 1829. – Première édition in-8° de X et 171 p. avec la vignette sur le titre et, sur la couverture, les attributs du drame.

Quant à M. Deviolaine, son émotion avait été si vive qu'il fut obligé de quitter le théâtre après le troisième acte.

Le nom de Dumas, inconnu la veille, était le lendemain dans toutes les bouches. Bien des haines et nombre d'amitiés à son endroit ont daté de ce premier succès.

Son manuscrit fut immédiatement vendu 6,000 francs. Il portait cette dédicace : « À mon honorable ami le baron Taylor, membre de la Légion d'honneur. – Mon cher Taylor, c'est à vous que je dédie mon drame historique de *Henri III et sa Cour* ; si je ne le faisais par amitié, je le ferais par reconnaissance. ALEX. DUMAS¹. »

Alexandre courut chez Laffitte, dès le lendemain de la première représentation, pour lui rembourser ses trois mille francs et le remercier d'un service qui, en présence de la maladie de M^{me} Dumas, n'avait assurément pas de prix.

À la seconde représentation, le duc d'Orléans fit appeler Dumas dans sa loge pour lui dire qu'il avait défendu sa pièce devant le roi Charles X, et que Madame la duchesse d'Orléans l'attendait le lendemain pour lui demander des nouvelles de sa mère.

Dans cette courte conversation, S. A. R. avait exprimé aussi à Dumas le désir de le garder près de lui.

À quelque temps de là, en effet, il était nommé bibliothécaire-adjoint aux appointements de douze cents francs ; sa nomination fut antidatée de six mois. Installé à la bibliothèque, il y fit con-

1. Le drame de *Henri III* a eu les honneurs de trois parodies : 1^o *La Cour du roi Pétard*, vaudeville à tableaux par MM. Alexandre et Henri (Alex. Dumas, Cavé, Langlé, A. de Ribbing), représentée au Vaudeville le 28 février 1829 ; 2^o *Le Brutal*, 2 actes, par MM. Barthélemy (Troin) (Michel-Benoist Gaudichot), Masson et Armand Dartois. – Théâtre de la Gaîté, 27 février 1829. On nomma pour auteur M. Prosper ; 3^o *Cricri et ses mitrons*, petite parodie en vers et en cinq tableaux d'une grande pièce en cinq actes et en prose ; par MM. Carmouche, Jouslin Delasalle et Dupeuty. – Variétés, 7 mars 1829. Paris, Quoy, 1829, in-8 de 89 p. Quant aux deux premières de ces parodies, elles n'ont pas été imprimées.

naissance avec Vatout et Casimir Delavigne qui le virent arriver avec un certain déplaisir. Casimir Delavigne, qui revint à lui plus tard, avait beaucoup de peine à lui pardonner son succès d'*Henri III*.

Nous allions oublier de dire qu'au lendemain de ce succès Achille Devéria jeta sur une pierre lithographique l'un des plus intéressants portraits d'Alexandre Dumas. Celui-ci a raconté dans *les Morts vont vite* l'histoire de ce portrait dont la lithographie se rencontre fort rarement. D'un autre côté, David d'Angers fit une médaille représentant le jeune dramaturge.

Chaque médaille a toutefois son revers ; la réussite de son drame brouilla Dumas avec la famille Arnault. En outre, le bruit mensonger courut que, le soir de la première représentation, une ronde infernale avait été dansée au foyer autour du buste de notre illustre compatriote de La Ferté-Milon, au cri de : « Enfoncé Racine », qui aurait été même traité de polisson par un romantique furieux. Le *Constitutionnel*, tout particulièrement indigné, voua dès lors une haine vigoureuse à Alexandre Dumas.

Celui-ci avait, pour se consoler, les invitations qui lui arrivaient de toutes parts et ses entrées à tous les théâtres royaux que M. Sosthène de la Rochefoucauld, ministre de la maison du roi, lui avait spontanément fait parvenir.

À la suite des représentations de sa pièce, Dumas avait fréquemment l'honneur d'être des soupers de M^{elle} Mars, la brillante duchesse de Guise ; il s'y rencontrait avec Vatout, Romieu, l'ancien ordonnateur général Denniée, Becquet (des *Débats*), auteur du *Mouchoir bleu*, et Mornay, personnification vivante de l'aristocratie et de l'élégance.

Henri III avait sensiblement modifié la situation pécuniaire de Dumas et de sa mère. D'abord il les avait débarrassés de leurs dettes ; puis il leur avait permis de donner congé du petit logement de la rue du faubourg Saint-Denis. Dumas avait installé sa mère, rue de Madame n° 7, dans un rez-de-chaussée avec jardin, à proximité de M^{mes} Villenave et Waldor, qui avaient loué depuis

peu un appartement au n° 11 de la même rue.

Quant à lui, il avait pris un logement séparé, au quatrième étage, au coin de la rue de l'Université et de la rue du Bac, et avait donné, à cause de ses nouvelles relations, une certaine élégance à cet appartement. En outre, il s'était assuré, moyennant 1,800 francs payés comptant, sa nourriture pendant un an au café Desmares. Malheureusement sa prévoyance ne le servit guère ; un mois après ce traité, l'établissement en question fermait ses portes.

Pendant ce temps, une fort charmante personne du Théâtre-Français, qui avait joué seulement un bout de rôle dans *Henri III*, se plaignait de n'avoir rien dans *Christine*. Dumas qui se flattait toujours de voir passer *Christine* au Théâtre-Français, la consola en lui promettant de refaire sa pièce, pour lui donner toutes satisfactions.

Dumas se figura alors qu'il ne trouverait une *Christine* nouvelle qu'en faisant un voyage. Il s'installa donc dans la cour des Messageries et après deux heures d'attente, avisant le coupé vide d'une diligence, il s'empressa d'y prendre place. Cette diligence le mena au Havre.

À son arrivée au Havre, il éprouva un double contentement : il voyait la mer pour la première fois et sa pièce était entièrement refaite dans son esprit. Son séjour toutefois ne se prolongea guère ; il avait hâte de retourner à Paris pour se mettre au travail.

Pendant cette même année 1829, Dumas donna encore à *la Psyché* les sept pièces de vers suivantes. Ce fut d'ailleurs le chant du cygne de ce recueil littéraire.

RÊVERIE.

L'Océan tour-à-tour ou s'élève, ou s'abaisse,
Creusant ou nivelant ses liquides vallons,
Soit que le zéphyr le caresse,
Soit que soufflent les aquilons.

Et ses flots assoupis ou battus des orages,

Dans leur onde troublée, ou dans leur miroir pur,
Roulent un ciel noir de nuages,
Ou balancent un ciel d'azur.

Que faut-il pour changer sa mouvante surface ?
Un air brûlant du sud, un vent glacé du nord,
Qui, faible à son départ, s'est accru dans l'espace
Et, principe de vie, accourt chargé de mort.

Ainsi des passions notre cœur est la proie ;
Et, miroir indiscret de peine ou de bonheur,
Notre bouche rit de sa joie,
Nos yeux pleurent de sa douleur.

Et chacun de ces jours de calme ou de tempête,
Pour toujours effacé, renouvelé toujours,
Comme un jour de deuil ou de fête,
Vient prendre rang parmi nos jours.

Mais où naissent soudain ces haleines brûlantes ?
Quels cieux ont vu grossir ces ouragans glacés
Qui font que notre sang coule à gouttes plus lentes,
Qui font que notre sang roule à flots plus pressés ?

Jeune enfant, vois-tu le caprice,
Comme un sylphe aux mille couleurs ?
Sur ton ciel inconstant il glisse,
Et sa voix fatale ou propice
Éveille ton rire ou tes pleurs.

Jeune homme, l'accent de ton âme
S'adresse à l'ange des amours ;
N'est-ce pas qu'il est une femme
Dont la présence, qui t'enflamme,
Fait tes bons et tes mauvais jours ?

Homme, l'ambition sans doute
Rembrunit ton front soucieux ;
Tu parles, j'avance, j'écoute...
Un roi t'a trouvé sur sa route
Sans abaisser sur toi ses yeux.

Quoi, vieillard ! des larmes encore ?
N'as-tu pas pleuré tous tes pleurs ?
Le temps fuit, et ta voix l'implore,
Vieillard, quand ta dernière aurore
Doit voir tes dernières douleurs !

Pourquoi l'homme, à l'instant de se la voir ravie,
De ses bras décharnés ressaisit-il la vie ?
C'est qu'il demande en vain, à son dernier moment,
Quand l'ange de la mort bat son front de son aile,
S'il est le messager de la vie éternelle
S'il est l'envoyé du néant.

C'est que de la souffrance il a pris l'habitude,
C'est qu'il écoute encor avec sollicitude
Du monde qui le fuit et les ris et les pleurs ;
C'est qu'à l'éternité du néant qu'il abhorre
Son cœur épouvanté préférerait encore
L'éternité de ses douleurs.

C'est que, dans son effroi, contre le temps immense
Il a vu de Dieu même échouer la puissance :
Et, jouet du néant, les œuvres de ses mains
Vainement se débattre en leur force profonde,
Puis, au jour désigné, s'effacer de ce monde
Comme les œuvres des humains.

Ses sublimes soleils, dont la clarté brûlante
Fatiguait les regards de nos premiers aïeux,
Ont pâli lentement dans leur course plus lente,
Et se sont éteints dans les cieux !

Les peuples ont passé sur la terre où nous sommes,
Par le souffle du temps tour-à-tour emportés,
Et les vieilles cités meurent comme des hommes
Aux yeux des nouvelles cités.
L'Arabe détaché de ses hordes rapides
Est le seul courtisan qui vienne quelquefois,
Éveillant d'un long cri l'écho des Pyramides,
Flatter le sommeil de ses rois.

Palmyre, que ses fils disaient impérissable,
Dont le bruit si longtemps a fatigué les airs,
S'est couchée en silence en son linceul de sable
Et dans son cercueil de déserts.

De sa tombe échappé, le grand spectre d'Athènes,
Sur les débris muets de son vieux Parthénon,
Contre ses oppresseurs se bat avec ses chaînes
Pour tâcher de ravoïr son nom.

Rome est une ruine, et sa race servile,
Qui jadis peuple roi dévorait l'univers,
Vit maintenant rongéant un cadavre de ville,
Et chantant au bruit de ses fers ...

Et des siècles passés quand doublera le nombre,
Un voyageur viendra, les regards attristés,
Qui dira, d'un grand peuple évoquant en vain l'ombre,
Là... florissait Paris, la reine des cités...
(1829).

LES TROIS DONNÉS DE LA PÉRI

Premier don

Debout ! Peuple, debout ! plus de lâches alarmes ;
Que le sang des tyrans passe sur tes revers,
Pour combattre tu n'as pas d'armes ?...
Lève les bras... et frappe avec tes fers.

Non loin de Chelminar¹ il est une contrée
Qu'un Dieu de l'univers semble avoir séparée
Pour les élus de son amour.
De ses dons éternels le printemps la décore,
Et dans sa pureté la terre y semble encore
Au lendemain du premier jour !

Les enfants de ces bords vous diront que leurs pères
Ont longtemps ignoré ces rivages prospères,
Où la nuit est moins sombre, où le jour est plus pur ;
Car, pour leur dérober ce diamant du monde,

1. Ancienne Persépolis.

Le calme Bendémir l'entourait de son onde
Comme d'une écharpe d'azur.

Alors qu'au voyageur dont la course lointaine
En ces riches climats s'égarait incertaine,
Tout-à-coup elle vient s'offrir,
De tels enchantements elle enivre sa vue
Qu'il pense avoir trouvé cette terre inconnue
Où l'homme ne doit pas mourir.

Dans ce nouvel Eden en tremblant il s'avance,
Car il comprend qu'un Dieu peut seul en sa puissance
Rassembler les trésors épars dans l'Orient ;
Et leur nombre est si grand qu'en son espoir étrange
Il s'arrête, il écoute et croit toujours qu'un ange
Va lui parler en souriant.

Là, près de la pagode aux fragiles colonnes,
Aux clochettes d'argent, aux faces octogones,
Au toit de festons décoré,
Élégante prison de vingt beautés choisies,
S'élève le kiosque aux vertes jalousies,
Que surmonte un globe doré.

Ici, près du ruisseau qui balance l'image
Des fleurs dont la nature a semé son rivage
Et fuit en murmurant sur un lit de corail,
Croît l'arbre précieux dont l'écorce embaumée,
Dans une urne d'argent lentement consumée,
Peut parfumer tout un sérail.

Oh !... si dans ces beaux lieux errez par aventure,
Choisissez le moment où le jour a pâli,
Moment silencieux où tout dans la nature
Se tait pour écouter le chant du Bengali.

C'est l'heure que pour eux réservent les Génies...
Alors vous pourrez voir leurs troupes réunies
Dans les airs folâtrer sans bruit.
Tandis que le plaisir, guidé par le mystère,

Descend du ciel, et vient aux enfants de la terre
S'offrir comme une fleur de nuit.

Et depuis un instant cette heure était venue,
Et la lune glissait en blanchissant la nue,
Et le lis bleu s'ouvrait à la brise du soir,
Quand, sortant du bocage, une vierge inconnue
Sous l'arbre de l'encens vint lentement s'asseoir.

Quel espoir en ces lieux conduit sa course errante ?...
Cherche-t-elle ce fruit dont l'odeur enivrante
Donne un sommeil plus pur et des songes plus doux,
Ou bien dans un bouquet jeté de ma fenêtre,
Trouvé par un amant qui l'attendait peut-être,
Aurait-elle glissé la fleur du rendez-vous ?...

Non : les biens d'ici-bas pour elle ont peu de charmes !
Ni l'amour ni l'espoir n'ont fait couler les larmes
Dont l'azur de ses yeux un instant se voila ;
Non... C'est une Péri, des Péris la plus belle,
Qu'à ses ordres jadis un dieu trouva rebelle,
Et que des champs du ciel sa colère exila.

Vous savez maintenant d'où vient qu'elle soupire : –
Et pourtant elle avait un monde pour empire,
Un monde où de son dieu s'épuisa la splendeur ;
Mais au sein de ce monde elle errait solitaire ;
Ce monde, ce n'était qu'un monde de la terre
Et sa bouche s'ouvrit à ce chant de douleur :

« Oh ! qui me rendra ma patrie,
« Cet Eden, fortuné séjour,
« Où, dans leur sainte idolâtrie,
« Les anges se bercent d'amour ;
« Ces champs qu'un cristal pur arrose,
« Où le pistil de chaque rose
« Est un diamant précieux ?
« Cette terre en fleurs est féconde ;
« Mais que sont les fleurs de ce monde
« Près des roses qu'on cueille aux cieus ?

« J'ai vu le lac de Cachemire
« Où, dans son espoir amoureux,
« La jeune fille qui se mire
« Baigne l'or de ses longs cheveux.
« Souvent j'écoutai sur la rive
« De l'onde pure et fugitive
« Le murmure délicieux ;
« Et mes pleurs coulaient sans mesure,
« Car bien plus doux est le murmure
« Du lac dont la source est aux cieux !...

« Je puis, quand la nuit jette un voile,
« Sur le front des mondes divers,
« Parcourir d'étoile en étoile
« La ceinture de l'univers ;
« Et ravissant à chaque sphère
« Les voluptés qu'elle préfère,
« Dans mes désirs capricieux,
« Puiser à leur source immortelle ;
« Mais l'immortalité qu'est-elle
« Près d'une heure passée aux cieux ?... »

L'archange qui veillait aux portes de lumière,
Entendit tout-à-coup l'accent de sa douleur ;
Une larme divine humecta sa paupière,
Et des cieux tombant sur la terre
Fit épanouir une fleur !

« Fille de l'air que le malheur accable
« Rouvre à l'espoir ton cœur trop agité :
« Dieu n'a pas prononcé sur la tête coupable
« Le serment qui proscriit pendant l'éternité.
« Hier il écrivit d'une main tutélaire,
« Au livre où des esprits le sort est arrêté :
« Les anges exilés que frappa ma colère
« Pourront revoir d'Eden le séjour enchanté,
« S'ils découvrent le don qui saura le mieux plaire
« Au cœur de la Divinité. »

« Va ! car pour toi le sort peut-être
« A gardé ce don précieux
« Qui fléchit le courroux d'un maître
« Et rouvre la porte des cieux. »

Il dit ; et légère et brillante
Comme l'étoile scintillante
Qui file en traversant les airs,
La Péri, d'un coup de son aile,
Remonte à la voûte éternelle
Et plane sur notre univers.

« Je puis, dit-elle, au sein de l'ombre
« Retrouver les trésors sans nombre
« Par les gnômes ensevelis
« Sous les colonnes basaltiques
« De la ville qu'aux jours antiques
« Ils appelaient Persépolis.

« Je sais à quel lieu des Génies
« Jadis les légions bannies
« Ont confié leurs talismans,
« Et quelle voûte souterraine
« Renferme l'anneau de leur reine
« Et sa coupe de diamans.

« Je connais l'heureuse contrée
« Où coule la source ignorée
« Que l'homme cherchera toujours,
« Et dont une goutte épanchée
« Pourrait, de sa bouche approchée,
« Ajouter un siècle à ses jours.

« Mais que sont ces biens que la terre
« Dans son sein cache avec mystère
« Aux regards des faibles humains,
« Pour celui dont la voix féconde
« Peut d'un mot ajouter un monde
« Aux mondes sortis de ses mains ?... »

Ainsi parlait la vierge en franchissant l'espace ;
Et partout de son vol elle laissait pour trace
Un air plus pur, un ciel plus doux.
Et les mortels disaient, devinant son passage :
« Porteur d'un céleste message,
« Un ange vole autour de nous. »

Bagdad à ses regards disparaît la première ;
Elle découvre alors la rive hospitalière
Où Sion dans l'exil glorifiait son Dieu,
Et cherche vainement, sous un monceau de cendre,
L'altière Babylone, où le nom d'Alexandre
Fut écrit en lettres de feu.

Dans sa course rapide un instant elle admire
La fille du désert, la superbe Palmyre,
Ses grands fûts de granit et ses dieux renversés,
Où le Temps en passant pose son pied profane...
Où vient le soir la caravane
Attacher ses chameaux lassés...

Elle aperçoit Alep et son peuple intrépide ;
Damas qui met aux mains du mamelouck rapide
Ces sabres recourbés dont l'acier dévorant
Se trempe par deux fois dans l'onde et dans la flamme,
Elle porte gravé sur sa lame
Un verset tiré du Coran.

Là disparaît la terre et finit un empire,
Le flot en mugissant sur les sables expire ;
Et du sein de la mer sortent avec fierté,
Chypre au nectar divin, Candie au doux rivage...
Puis un sol qui présente, en son aspect sauvage,
Un fleuve, un mont, une cité !

Dans son espoir secret c'est là qu'elle s'arrête...
Mais qu'il est douloureux le regard qu'elle jette
Sur les débris fameux que vont fouler ses pas !...
Sparte est cette cité !... Ce mont, c'est le Taygète !
Et ce fleuve, c'est l'Eurotas !...

Eurotas ! Eurotas ! quelle noble poussière
S'élève en tourbillons sur ta rive guerrière ?
Oh ! dis-moi... le front ceint de chêne et de lauriers,
Tes fils, renouvelant les jeux des temps antiques,
Volent-ils vers le but dans des chars olympiques,
Attelés de quatre coursiers ?...

Ou bien... donnant l'essor au feu qui les embrase,
Se reposeraient-ils des travaux du gymnase,
En combattant un roi trop fier de ses succès ?
Et, pour un beau trépas abandonnant leurs villes,
Viennent-ils consacrer à d'autres Thermopyles
La honte d'un autre Xercès ?...

Non !... Il n'est plus de jeux pour la Grèce captive ;
L'Eurotas voit voler le sable de sa rive
Sous le coursier d'un maître, et ce maître insultant,
Ce n'est point un grand roi qui rêve des conquêtes ;
Ce n'est qu'un vil pacha qui vient chercher des têtes
Que lui paîra l'or d'un Sultan.

Mais, voyez ! Tout sanglant un guerrier se relève ;
Il a dit : « Fils d'Hellé ! sous le tranchant du glaive
« C'est trop longtemps courber votre front pâissant !
« Allons chercher la mort au milieu des batailles,
« Pour qu'au moins à nos funérailles,
« Nous ayons des pleurs et du sang !... »

Il a dit : « Fils d'Hellé, je vous croyais plus braves !
« Esclaves, qui donnez le jour à des esclaves,
« Le trépas vous attend... qu'il soit donc glorieux !
« Il n'est plus de fers dans la tombe ;
« Il n'est plus d'esclavage aux cieux !...

« Accourez, ours du Pinde ; à moi, vautours d'Épire !
« Vous dont la dent meurtrit, vous dont le bec déchire,
« Venez !... et sous vos coups le tigre tombera,
« Venez !... et conviez au festin qui s'apprête
« Les lions de Souli, les dauphins de la Crète,
« Et les éperviers d'Ispara !...

« Aigles du mont Olympe, abandonnez la cime
« Où vous avez bâti vos aires sur l'abîme ;
« Vos aiglons affamés vous demandent du sang !
« Gorgez-les de celui d'un ennemi perfide ;
 « Leur aile en sera plus rapide,
 « Leur ongle en sera plus puissant !... »

Un coup part !... le guerrier roule dans la poussière ;
Sa poitrine a reçu l'atteinte meurtrière.
Mais, à sa noble voix ses frères accourant,
Sont descendus armés des montagnes voisines
 Et l'éclair de leurs carabines
 A frappé son regard mourant !

Sans doute un Dieu voulut que la douce espérance
De son heure suprême endormît la souffrance,
Qu'après des jours mauvais il eût un doux repos,
Celui qui, de son sang baptisant la victoire,
S'endormit le premier du sommeil de la gloire
 Sur une couche de drapeaux.

Car il est pour le ciel un spectacle sublime !
C'est celui d'un empire éteint qui se ranime ;
Qui, longtemps oublié dans son oppression,
Anneau rompu du monde, à cette chaîne immense
Se rattache, et réclame une part d'existence,
 Une place de nation.

C'est celui d'un grand peuple engourdi sur la terre,
Qui soulève soudain sa tête séculaire,
S'étonne des débris à ses regards offerts,
Voit ses chaînes, sourit... les brise... se relève,
Et, tout meurtri, s'avance, appuyé sur un glaive,
 Pour avoir raison de ses fers !...

Et voilà ce que vit la céleste exilée !...
Le soir vint... s'inclinant sur la couche isolée
Où le héros dormait expiré, mais vainqueur,
La vierge, en soupirant, contempla sa blessure,
Et sa main recueillit la goutte la plus pure

Du sang qui tombait de son cœur !

« Ah ! dit-elle, s'il est un don sur cette sphère
 « Qu'entre tous les présents l'amour d'un dieu préfère,
 « Un don qui rende au ciel l'enfant déshérité,
 « C'est sans doute le sang qui sort du cœur d'un brave,
 « Au moment où le cœur, indigné d'être esclave,
 « Se brise pour la liberté.

« Adieu, premier martyr de la Grèce nouvelle !
 « À cette heure peut-être un ange te révèle
 « Les destins que lui garde un avenir brillant !
 « Quels qu'ils soient !... que ta mort sur les tyrans retombe !
 « Et puisses-tu jamais ne sentir sur ta tombe
 « Tes frères passer en fuyant !... »

Soudain elle s'élance et l'espoir qui la guide
 Rend son front plus joyeux et son vol plus rapide.
 Elle arrive : l'archange a reçu son trésor ;
 Mais triste il lui répond par cet arrêt funeste :
 « Il faut, pour désarmer la colère céleste,
 « Un don plus précieux encore.¹ »

(Mars 1829).

LE MANCENILLIER².

C'était au sein des mers, sur ce lointain rivage
 Où sous un ciel plus pur on voit les fleurs s'ouvrir,
 Où le mancenillier étend son noir feuillage
 Et son ombre qui fait mourir.

Les derniers feux du jour s'égarèrent sur la rive,
 Lorsqu'elle y vint errer jeune, belle et plaintive ;
 Là croissaient l'appias et le vanillier,
 Elle passa près d'eux et vint s'asseoir pensive
 Sous l'ombre du mancenillier.

1. Nous ne connaissons pas de suite à cette première partie d'un véritable poème.

2. *Le Mancenillier*, publié dans la *Psyché* en 1829, a été reproduit dans le *Talisman* ; Paris, A. Levavasasseur et F. Astoin, 1829, 1 vol. in-18.

On entendait au loin des chants... des chants de fête,
Et ces chants fatiguaient son oreille et son cœur,
Car pour le malheureux la joie est indiscreète,
La joie est importune, et la douleur muette,
Y voit je ne sais quoi d'amer et de moqueur ;

Mais sa tête bientôt de ses deux mains pressée
S'inclina sous le poids d'une amère pensée,
Ses cheveux sur son front roulèrent en anneaux ;
Ainsi le manglier, saule de ce rivage,
Pour dérober sa tige aux fureurs de l'orage,
Se voile de ses longs rameaux.

Comme on voit au matin les gouttes de rosée
Couler entre les fleurs d'une plante épuisée,
Ses pleurs entre ses doigts roulèrent lentement.
Et nul ne vit ses pleurs ; quittant des jeux frivoles,
Nul ne vint derrière elle écouter ces paroles
Qu'elle murmurait doucement :

« Tu me pardonneras, ma mère, disait-elle,
« D'être venue ainsi sous un mancenillier ;
« Mais pourquoi m'as-tu dit que son ombre est mortelle,
« Et qu'avant d'y mourir on revoit l'infidèle
« Que le cœur ne peut oublier ?

« Mais pourquoi m'as-tu dit que de riants mensonges
« Précèdent un sommeil qui n'aura plus de songes ?
« Qu'on y sent par degrés s'endormir la douleur,
« Que sous un doux poison lentement on succombe,
« Et que l'âme tremblante au-dessus de la tombe,
« Rêve encor des jours de bonheur ?

« Des froids climats du nord j'ai connu l'inconstance,
« L'amour comme les fleurs n'y dure qu'un été ;
« Sous notre ciel de feu, l'amour, c'est l'existence,
« L'amour, c'est le malheur ou la félicité.

« L'amour, il vint à moi, paré de tous ses charmes,
« Avec ses douces nuits et ses brûlantes larmes,

« Alors que l'étranger parut en ce séjour,
« Qu'il me dit à mes pieds que j'étais la plus belle,
« Qu'il rexit dans mes bras qu'il me serait fidèle,
« Et qu'il ne s'endormit qu'au jour.

« Si j'avais pu savoir son rapide passage,
« Du moins j'aurais tâché de l'aimer davantage ;
« Je le quittai parfois, pendant qu'à ses genoux,
« Du matin à la nuit, de la nuit à l'aurore,
« Mon seul soin eût été de l'enivrer encore
« De plaisirs plus brûlants et de baisers plus doux.

« Mais pourquoi d'inconstance accuser sa tendresse ?
« Sans doute il aura craint d'accabler ma faiblesse.
« Hélas ! la veille encor de ce départ fatal,
« À l'égal de sa sœur il me disait chérie,
« Il disait mon ciel pur, il disait ma patrie,
« Aussi doux à son cœur que le pays natal.

« Peut-être il aura cru que sur une autre plage
« Mon cœur d'un vœu de mort poursuivrait son voyage ;
« Mon cœur ! qu'avait-il fait pour ainsi l'outrager ?
« Ah ! que plutôt ses jours aux rives de la France
« Se lèvent couronnés d'amour et d'espérance,
« Et que le temps lui soit léger ! »

Elle disait ainsi, quand ses sens se troublèrent ;
Elle eut de doux pensers, et des voix lui parlèrent.
Vers un être invisible elle étendit les bras :
D'un sommeil enivrant ses regards se voilèrent,
Elle ferma les yeux et ses lèvres tremblèrent
Quelques mots qu'on n'entendit pas.

C'était au sein des mers, sur ce lointain rivage,
Où sous un ciel plus pur on voit les fleurs s'ouvrir,
Où le mancenillier étend son noir feuillage
Et son ombre qui fait mourir.

(1829).

LES GÉNIES

Légers enfants de l'air, dont la vue incertaine
N'a pu que deviner les contours gracieux ;
Invincibles¹ anneaux de l'éternelle chaîne
Qui joint la terre aux cieux,

Naguère, il m'en souvient, quand l'ombre répandue
Venait de nos cités s'emparer à son tour,
Et que mouraient au loin, dans la vague étendue,
Les derniers bruits du jour,

Joyeux, je m'emparais de mon lit solitaire ;
Et là, bercé d'espoir, et sans souffle et sans voix,
Jeune enfant, j'attendais que l'heure du mystère
Retenût douze fois.

Et, dès que le flambeau qu'une mère attentive
Oubliait pour calmer mes légères terreurs,
Jetais en pétillant d'une flamme plus vive
Les tremblantes lueurs ;

Précurseur du sommeil, dès qu'un léger nuage,
Confondant les objets lentement effacés,
N'en laissait parvenir qu'une confuse image
À mes regards lassés,

Soudain, autour de moi, votre troupe légère
Accourait échanger des récits merveilleux,
Et les sons d'une langue aux mortels étrangère
Frappaient mon cœur joyeux.

Et jamais ici-bas, l'heure qui vous rassemble
Ne passait sans m'offrir la même vision ;
Puis le jour, en naissant, vous emportait ensemble
Sur son premier rayon.

Pourquoi ne plus venir, sous vos formes si belles,
D'un cercle fantastique entourer votre ami,
Et secouer la poudre attachée à vos ailes

1. N'est-ce pas plutôt : *Invisibles* ?

Sur mon front endormi ?

Dans le cercle brillant dont vous suivez les phases,
Est-il pour vous aussi des plaisirs et des pleurs ?
L'amour vous garde-t-il de plus douces extases,
Ou de pires douleurs ?...

Plus prodigue envers vous de sa flamme immortelle,
Dieu vous aurait-il dit, en ses épanchements,
Ce sublime secret que la mort nous révèle
À nos derniers moments ?...

Dans le doute éternel où mon esprit se plonge,
Par la crainte ou l'espoir tour-à-tour emporté,
Pourriez-vous, à mes yeux, séparer le mensonge
De la réalité ?...

Sur ce globe jetés pour occuper un vide,
Êtres nés au hasard, comme au hasard détruits,
Ici-bas passons-nous ainsi qu'un jour rapide
Qui brille entre deux nuits ?...

Ou le trépas n'est-il qu'une seconde aurore
Qui, près de Dieu, nous garde un céleste réveil ?
Fleurs d'un jour, mourons-nous pour reflleurir encore
Sous un autre soleil ?...

Est-il, au sein des cieux, un astre solitaire,
Asile des esprits par la mort épurés,
Qui rassemble les cœurs qu'autrefois sur la terre
Le monde a séparés ?

Oh ! s'il en est ainsi, votre ami vous appelle :
Revenez. Dites-moi, consolant mes amours,
Que mon éternité doit passer auprès d'elle,
Et prenez tous mes jours !...

FRAGMENT.

Sur les rives du lac l'ombre était descendue ;
Comme un miroir d'argent sa limpide étendue
Des astres de la nuit réfléchissait le cours,

Et moi, loin de ses bords dirigeant ma nacelle,
Je voguais avec elle,
Avec elle tous mes amours.

Une blanche vapeur, sur les eaux balancée,
Par de vieux souvenirs rendait à ma pensée
Ces légers demi-dieux de nos âges moyens,
Qui posaient sur le lac, dans les brumes errantes,
Les bases transparentes
De leurs palais aériens.

Puis, bientôt mon regard se reportait sur elle,
Et la rame échappait à ma main infidèle.
Je cherchais d'un baiser le doux enivrement,
Tandis que du bateau la dernière secousse
Allait mourir plus douce
Dans un faible balancement.

Il était donc rempli le rêve de mon âme,
Et j'étais à la fin compris par une femme.
Elle avait accepté l'amour et ses douleurs,
Cet amour dévorant que le ciel nous envie,
Qui fait toute une vie
De félicités ou de pleurs.

Il est de ces instans où l'âme plus légère
Semble, par bonheur, à ce monde étrangère,
Où l'on croirait que Dieu vous sourit pour toujours,
Si le cœur ne sentait, par un instinct étrange,
Que pour eux en échange
Le malheur aura bien des jours.

Eh bien ! que l'avenir ainsi qu'il est, demeure ;
Il ne saurait trop cher faire payer une heure,
Quand cette heure pour nous eut de si doux attrait ;
Que toujours elle fut l'espoir de la pensée,
Et qu'une fois passée,
On doit ne l'oublier jamais.

Elle disait : « Ami, puisque Dieu nous rassemble,

Sur le sol des vivans nous passerons ensemble ;
 Voyageurs égarés au terrestre séjour,
 Nous saurons, du voyage abrégeant la distance,
 Traverser l'existence
 Enveloppés de notre amour.

« Car le ciel est le but où nous conduit la terre ;
 L'espoir a du tombeau sondé le grand mystère ;
 Et quand viendra pour nous le moment solennel,
 Un ange descendra, radieux de lumière,
 Rouvrir notre paupière
 Aux rayons du jour éternel ! »

.

(Avril 1829).

SUR LA LOIRE

9 mai 1829.

I

Partons... Dans la mâtüre un vent léger se joue,
 Le bateau gronde et fume, et de sa double roue
 Mord le flot blanchissant,
 Et se dérobe au bord qu'il va voir disparaître
 Comme un puissant cheval qui s'arrache à son maître,
 Et qui fuit hennissant.

Et je pars avec lui ; seul parmi cette foule,
 Étranger, inconnu, sans savoir où me roule
 Mon destin inconstant,
 Sans espoir, sans désir, sans but que j'envisage,
 Mais affranchi de soins, libre de mon visage,
 Maître de chaque instant.

J'aime, quand je suis triste, et qu'une vague envie
 Me prend de voyager pour distraire ma vie,
 À partir en rêvant,
 Sans savoir où je vais, comme va jaunissante
 La feuille qui tournoie, et qu'on voit frémissante

Courir avec le vent ;

Comme va la vapeur de ce bateau qui fume,
Comme un nuage errant, comme un flocon d'écume
 Au bout d'un flot jeté,
Qui retombe avec lui, qu'un autre flot repousse,
Et qui se balançant va mourir sur la mousse
 Du bord que j'ai quitté.

Mais sentir chaque jour, au milieu d'une ville,
Se détacher de nous, monotone et tranquille.
 À l'autre jour pareil,
Ramenant au matin sur les mêmes demeures
Le même emploi réglé du même cercle d'heures
 Sous le même soleil ;...

Voilà ce qui dans l'âme épuise le génie,
Ce qui ferait au cœur une longue agonie,
 Si l'amour l'exauçant
Ne venait escorté de plaisirs et de peines,
Soit ange, soit démon, pour faire dans nos veines
 Bouillonner notre sang !...

II

Oh ! que j'aimerais mieux cette vie inconstante
Du Bédouin brûlé, cherchant loin de sa tente
 Au désert sablonneux,
Et le fruit du dattier, et l'eau du puits avare,
Et sa couche de feu sous l'ombre pauvre et rare
 Du nopal épineux.

Qui, lorsque le soleil à son zénith dévore
Les fruits, l'ombre, les eaux, a son cheval encore,
 Ami fidèle et prompt,
Qui lèche son sein nu d'où la sueur ruisselle,
Auprès de lui se couche, et lui prête sa selle
 Pour y cacher son front.

Puis, s'il voit loin, bien loin sur l'ardente savane,
Ainsi qu'un long serpent rouler en caravane

Le Cophte et le Fellah,
Bondit sur son coursier tout haletant de joie,
Et, comme un grand lion, s'élance sur sa proie
En rugissant : Allah !...

Ou si ma vie était la vie aventureuse
Du matelot voguant vers cette plage heureuse
Où le ciel est plus pur,
Où le frais colibri, comme une fleur qui vole,
Se laisse aller au vent, fier de son auréole
D'or, de pourpre et d'azur ;

Si d'un pont de frégate à la marche pressée
Tantôt je la voyais mollement caressée
Des ondes et des airs ;
Tantôt au bruit des flots hurlant dans la tempête,
Au pied d'un mât brisé si je courbais la tête
Sous un ciel bleu d'éclairs...

Il me semble qu'alors la vie aurait des charmes !
Qu'un plaisir est plus grand lorsqu'il sèche des larmes
Que fit couler l'effroi ;
Et que l'âme doit être à tout moins étrangère
Quand on n'a sous ses pieds qu'une planche légère
Entre la mort et soi.

MISRAËL¹

Tu dors, mon Ophélie ! et près de toi je veille !
Je veux d'un songe heureux t'accorder la merveille !
À mon ordre tout songe accourt obéissant ;
Car des sylphes nombreux, nés dans une autre sphère,
Qui peuplent, exilés, cette froide atmosphère,

Misraël est le plus puissant.
Dans son nid de duvet, le colibri repose ;
Le papillon s'endort caché dans une rose ;

1. Publié en 1829 dans la *Psyché*, *Misraël* a été inséré ensuite dans les *Annales romantiques*, recueil de morceaux choisis de littérature contemporaine ; in-vol. in-18, Paris, Louis Janet, 1831.

L'insecte d'un brin d'herbe abrite son sommeil ;
De son sable nacré l'ondine fait sa couche ;
Le sourire s'étend sur une jeune bouche,
Ainsi que dans un lit vermeil.

Et moi, dès que ton œil s'est clos à la lumière,
De mon vol bourdonnant j'effleurai ta paupière ;
Puis, glissant sur ta bouche, objet de tant de vœux,
Sans courber le duvet qui veloute ta joue,
Je suis redescendu pour m'arrondir en roue
Dans une boucle de cheveux.

Et là, je me sens fier, comme un roi sur son trône ;
J'aspire le parfum des fleurs de ta couronne ;
Ton souffle rafraîchit mes membres délicats ;
Sous ton bras arrondi dont l'ombre me protège,
Des démons de la nuit je brave le cortège
Et je puis te parler tout bas.

Je suis ton Misraël, ton sylphe tutélaire ;
Je dois, pendant vingt ans, te servir et te plaire,
Ainsi le décréta le puissant Ariel,
Au jour où, me frappant d'un exil solitaire,
Je reçus pour maîtresse un enfant de la terre,
Moi qui suis un enfant du ciel.

Et depuis, ma puissance, à ton ordre attachée,
Te sert obéissante et cependant cachée ;
Tu rends grâce au hasard de mon soin empressé,
Et c'est ce dieu bizarre, inconstant et frivole,
Qui, plus heureux que moi, sur ta bouche me vole
Chaque mot qui m'est adressé.

Et cependant je vais chercher, quand tu reposes,
L'azur de l'ancolie et le carmin des roses
Qui doivent nuancer ton visage changeant ;
Et lorsque, paresseux, trop tard j'accours près d'elles,
Il me semble aussitôt combattre à grands coups d'ailes
Quelque sylphe plus diligent.

Puis je reviens ouvrir à l'aurore joyeuse
Les rideaux épaissis de l'alcôve soyeuse,
Qui font pour la pudeur un rempart à l'amour ;
Car, seul je dois guider cette lumière douce,
Qui s'accroît par degrés et rouvre sans secousse
 Tes longues paupières au jour.

Puis, ta tête bientôt sur ta main soutenue
Se lève, – de ton lit tu descends demi-nue ;
Tes pas tout endormis vont cherchant ton miroir :
Je devance tes pas, et, l'essuyant de l'aile,
Je rends sa transparence à la glace fidèle,
 Où tu te souris sans me voir.

Fuyant devant tes mains, tantôt je me dérobe
Sous ta ceinture, ou bien dans un pli de ta robe ;
Tes cheveux rassemblés demandent un soutien,
Je m'élance après eux et, dirigeant leur tresse,
Coquette, je te vois sourire à ton adresse,
 Quand ton adresse m'appartient.

Vainement du zéphyr l'haleine vagabonde
Soulève autour de moi sa chevelure blonde ;
Ton peigne me défend comme un grand bouclier ;
Et debout, adossé contre un ruban de moire,
Je l'insulte, appuyé sur une épingle noire,
 Comme sur sa lance un guerrier.

Tu sors, et je te suis des jardins au théâtre ;
Autour de toi, d'amants une troupe idolâtre
Bourdonne ; et quand l'un d'eux se croit déjà vainqueur,
Je ferme ton oreille aux louanges traîtresses,
Aux paroles d'amour fausses et charmeresses,
 Qui de l'oreille iraient au cœur.

Puis tu rentres enfin de tes plaisirs lassée,
Et le jour tout entier revit dans ta pensée ;
Ton oreille longtemps de son fracas bruit,
Et dans ton rêve ardent tu crois revoir encore
Des salons élégants que le luxe décore,

Où des ombres dansent sans bruit.

Et tandis que ton jour en un songe s'achève,
À de nouveaux plaisirs pour d'autres jours je rêve ;
Car si ta bouche une heure oubliait le souris,
Ton Misraël puni de son défaut de zèle,
Serait peut-être mis le soir en sentinelle
Près d'un nid de chauve-souris ;

Ou d'un gnome méchant il deviendrait l'esclave :
Alors il lui faudrait, dans un marais qu'enclave
Un ruban imposteur d'aunes et de roseaux,
Voltiger, feu follet, en éclatant de rire,
Lorsque le voyageur, que la lueur attire,
Choirait dans les profondes eaux.

Tandis qu'il aime tant le lien qui l'enchaîne,
Qu'il bénit chaque jour et qu'il baise sa chaîne,
Peut-être en la brisant la regrettera-t-il ;
Et quand du ciel natal il redeviendra l'hôte,
Commettra-t-il bien vite une seconde faute
Dans l'espoir d'un second exil.

Au sortir de la représentation d'*Henri III*, Hugo et Dumas s'étaient revus et Hugo avait promis à son jeune confrère de le faire assister à la lecture de son prochain drame. Le 1^{er} juin 1829, il commençait *Marion Delorme* ; le 27 du même mois d'après Dumas, dès le 24 d'après M. Edmond Biré¹, sa pièce était terminée.

Au retour de son voyage au Havre, Dumas trouva une lettre de Victor Hugo. Celui-ci l'invitait à entendre la lecture de *Marion Delorme* chez Devéria. Le poète lut son drame qui s'appelait alors *Un duel sous Richelieu*, devant une réunion dans laquelle on remarquait Balzac, Alfred de Vigny, le baron Taylor, Sainte-Beuve, Alexandre Soumet, Émile et Antony Deschamps, Alexandre Dumas, Charles Magnin, Eugène et Achille Devéria, Eugène

1. *Victor Hugo avant 1830*, par Edmond Biré ; Paris, Jules Gervais, 1882, 1 vol. grand in-18.

Delacroix, Frédéric Soulié, Armand et Édouard Bertin, Alfred de Musset, Prosper Mérimée, Villemain, M^{me} Tastu¹. Dumas, dans ses *Mémoires*, ajoute à cette liste qu'il donne d'ailleurs beaucoup moins complète, les noms d'Alcide de Beauchesne et du peintre Louis Boulanger.

Beaucoup de détracteurs d'Alexandre Dumas lui ont reproché un orgueil et une vanité d'écrivain incommensurables. Et cependant il a écrit dans les pages 258 et 259 de la 5^e série de ses *Mémoires* les lignes suivantes qu'il est de notre devoir de reproduire :

Je n'avais jamais entendu rien de pareil à ces vers de *Marion Delorme* ; j'étais écrasé sous la magnificence de ce style, moi à qui le style manquait surtout. On m'eût demandé dix ans de ma vie en me promettant qu'en échange j'atteindrais, un jour, à cette forme, je n'eusse point hésité, je les eusse donnés à l'instant même.

Et plus loin :

Je donnerais celui de mes drames que l'on voudrait prendre au choix, pour avoir fait le quatrième acte de *Marion Delorme*.

Le drame de Victor Hugo, demandé à la fois par Harel pour l'Odéon et par Crosnier pour la Porte-Saint-Martin, fut porté par son auteur au Théâtre-Français et reçu par acclamation et à l'unanimité.

La pièce avait été distribuée et mise à l'étude quand un matin le bruit se répandit que la censure croyait devoir l'interdire en raison du rôle que l'auteur y faisait jouer à Louis XIII. Victor Hugo en appela à M. de Martignac qui s'avoua impuissant et à Charles X lui-même. Le 7 août 1829, Sa Majesté accorda au jeune poète une audience qui eut lieu au Palais de Saint-Cloud et qui se prolongea près de trois quarts d'heure².

Charles X crut devoir maintenir la décision de ses ministres et le drame de *Marion Delorme* fut définitivement interdit.

1. Idem.

1. *Revue de Paris*, août 1829, t. v, p. 127.

À titre de dédommagement, l'intendant général de la maison du roi souscrivit, (Voir le *Moniteur* du 12 août 1829) pour les bibliothèques particulières de Sa Majesté, à quinze exemplaires de la cinquième édition des *Poésies* de M. Victor Hugo, renfermant les *Odes et Ballades* et les *Orientales*. En même temps la pension de Victor Hugo était portée de 2,000 à 4,000 francs. Le poète refusa cette augmentation par une lettre du 14 août qui a été rendue publique.

L'interdiction de *Marion Delorme* et le refus du poète de recevoir un dédommagement pécuniaire inspirèrent à Alexandre Dumas une poésie qui éte inscrite par lui en marge de l'exemplaire in-folio unique de Ronsard, intitulé : « Les œuvres de Pierre de Ronsard, gentilhomme vendosmois, prince des poètes français », offert à Victor Hugo par Sainte-Beuve.

Alexandre Dumas y brillait en bonne compagnie. Lamartine, Sainte-Beuve, Alfred de Vigny, M^{me} Amable Tastu, Ulric Guttinguer, Ernest Fouinet, Louis Boulanger, Jules Janin, Fontaney et Victor Hugo lui-même ont également écrit des vers sur les marges de cet exemplaire où Dumas a en outre reproduit quelques vers de *Christine*.

Qu'est devenu le *Ronsard* en question ? A-t-il erré comme son premier maître ? Compris dans la vente de sa bibliothèque, il passa dans les mains de M. Charles Giraud. Les livres de ce dernier ont été vendus, et le *Ronsard* avec eux, le 26 mars 1855, par le ministère de M^e Fournel, commissaire-priseur à Paris, dont le successeur actuel est M^e Alégatière. Toutes nos tentatives et tous nos efforts pour en savoir davantage ont complètement échoué.

Heureusement M. Ludovic Lalanne, dans la *Correspondance littéraire* du 5 février 1857, a reproduit un fragment de la poésie adressée par Alexandre Dumas à Victor Hugo. Nous la publions à notre tour, laissant à d'autres le soin et la bonne fortune de retrouver intégralement les vers de notre illustre compatriote.

À VICTOR HUGO.

Ils ont dit : « L'œuvre du génie
Est au monde un flambeau qui luit,
Que sa lumière soit bannie
Et tout rentrera dans la nuit. »
Puis de leurs haleines funèbres
Ils ont épaissi les ténèbres ;
Mais tout effort est impuissant
Contre la flamme vacillante
Que Dieu mit, légère et brillante,
Au front du poète en naissant.

Alors ils sont venus à tes pieds, ô Poète,
Consumant quelques grains de leur bannal (*sic*) encens,
Humbles, verser de l'or et traîner des présents,
Comme si les accens que ta bouche répète
Se pouvaient calculer à ceux des courtisans.

Eux qui parlent aux rois, à toi parlant au monde
Ils sont venus offrir de te payer le prix
De ces veilles de feu qui brûlent tes esprits,
Et toi tu leur as dit, dans ta pitié profonde :
« Loin de moi, malheureux ! qui n'avez pas compris.

« Laissez-moi, laissez-moi, vous dis-je,
« Dans ma fièvre qui vous surprend ;
« Car l'homme libre seul comprend.
« Quand l'aigle, d'une haute cime
« Vers le ciel, dans son vol sublime,
« Remonte, à la foudre pareil,
« S'il veut des routes inconnues,
« Ce n'est point pour se perdre aux nues,
« C'est pour s'approcher du soleil.

« Le soleil du poète – écoutez, c'est la gloire,
« Son chant, comme un fruit d'or, mûrit à ses rayons,
« Et quand ce chant est fort et mûr d'émotions,
« Il le laisse tomber dans les mains de l'histoire
« Comme un mets superflu qu'il jette aux nations. »

Et lui pendant ce temps, dans sa force et sa joie,
 Oublieux de l'orage et sûr qu'il est au port,
 Au roulis de la vague et se berce et s'endort,
 Dédaigneux des écueils qu'il heurte sur sa voie,
 Car il tient dans sa main et sa vie et sa mort.

.

Or, voilà ce qu'est le poète :
 Libre, puissant, insoucieux,
 Écho terrestre qui répète
 Quelques notes du chant des cieux,
 Qui plane sur ce gouffre immonde
 Que le Seigneur nomma le monde,
 Fange d'exil que nous aimons,
 Ainsi qu'en s'égarant un ange
 Vient planer sur l'abîme étrange
 Où se tourmentent les démons,
 Etc., etc.

La lecture de *Marion Delorme* avait ouvert des horizons nouveaux à Dumas, au point de vue de l'exécution poétique ; de plus, le personnage de Didier lui fournit l'idée première d'*Antony*.

Cependant la *Christine* de Frédéric Soulié était tombée à plat sur la scène de l'Odéon. Celle de Dumas, par décision du Comité du Théâtre-Français, fut soumise à une seconde lecture, sous prétexte que des changements avaient été apportés à la pièce par son auteur ; mais celui-ci se refusa énergiquement à cette nouvelle épreuve.

Frédéric Soulié et Alexandre Dumas ne s'étaient d'ailleurs pas revus depuis le soir où ils s'étaient quittés assez froidement, en décidant de traiter le sujet de *Christine* chacun de son côté.

Dumas en était là de son conflit avec MM. les comédiens ordinaires du Roi, quand il reçut une lettre d'Harel, lui proposant de jouer immédiatement sa pièce à l'Odéon. Il consulta Soulié qui lui répondit entr'autres choses : « Ramasse les morceaux de ma *Christine* – et il y en a beaucoup, je t'en préviens, – jette-les

dans la hotte du premier chiffonnier qui passera, et fais jouer ta pièce. »

Ainsi autorisé par son ami, Dumas accepta les offres d'Harel. Sa pièce devait passer dans les six semaines de la date du traité.

Le lendemain de la lecture de *Christine* aux acteurs de l'Odéon, Harel, obsédé par une idée singulière, alla chez Dumas pour lui demander de mettre sa pièce en simple prose. Il se fit rire au nez et dut se retirer tout confus.

Les répétitions d'*Henri III* avaient ouvert à Alexandre Dumas la maison de M^{lle} Mars ; celles de *Christine* le mirent rapport avec M^{lle} Georges.

L'*Almanach des Muses* pour 1830 fut publié vers la fin de 1829. Il contenait, entr'autres poésies inédites, une ode d'Alexandre Dumas qui a été reproduite dans le *Cabinet de lecture*, journal politique et littéraire de la ville et de la campagne, du 4 janvier 1830.

Voici une ode qui a pour titre : « À mon ami Sainte-Beuve. »

Moi je ne dirai pas : J'ai peu connu la vie.
Il n'est aucun des biens que la jeunesse envie
Qui ne soit à son tour passé sur mes douleurs ;
Et comme le soleil sèche les eaux d'orage,
Un rayon de plaisir, glissant sur mon visage,
A quelquefois tari mes pleurs.

Mais hélas ! du soleil la course est fugitive...
Et les jours sont nombreux, où sa chaleur craintive
N'arrive qu'un instant à la terre, et s'enfuit ;
Son rayon au couchant glisse entre deux nuées,
Sans qu'il rende leur force aux fleurs exténuées
Que va flétrir le vent de nuit.

Et le plaisir aussi fuit, comme lui rapide !...
L'homme désenchanté le suit d'un œil stupide ;
Avec son passé mort, il se retrouve seul !...
Et, recherchant en vain ses traces effacées,

Sent son cœur froid rouler dans ses froides pensées,
Comme un cadavre en son linceul.

Dieu m'est pourtant témoin que toujours avec joie
J'ai saisi chaque espoir qu'il jeta sur ma voie,
Avide que j'étais d'y cramponner mes jours,
Comme le naufragé, sur la mer tourmentée,
Étreint d'un bras roidi chaque planche apportée,
Qui, sous lui, s'enfonce toujours.

Jeune, j'ai cru l'amour l'ange heureux de ce monde,
Et sentant s'allumer en mon âme profonde
Un feu plus épuré que celui du désir,
J'ai dit, tout frissonnant aux genoux d'une femme :
Donne-moi du bonheur, je te donne mon âme !
Elle m'a donné du plaisir !...

J'ai dit : Je me trompais ; essayons de la gloire :
Au théâtre traînons les honneurs de l'histoire ;
Exhumons les vivans de mœurs, de passions.
Et tandis que la foule écoutait mes paroles,
Bercé de soins légers et de pensers frivoles,
Je cherchais mes émotions !...

Alors pour redorer cette vie importune,
J'ai dit : Au lieu de gloire acceptons la fortune :
Sur ses pas le bonheur peut revenir encor ;
Et, pour rendre à mon cœur des voluptés usées,
J'ai depuis en mes mains, de fatigue épuisées,
Vainement tourmenté de l'or,

Ne réclame donc plus amour, gloire ou richesse ;
Mais du haut de ton vol sur cette foule épaisse,
Sans lui rien demander laisse tomber les chants.
Est-ce à l'homme indigent que le soleil réclame
Le salaire gagné par lui, lorsque sa flamme
De l'homme a fécondé les champs ?

Non, c'est Dieu qui lui dit : « Tu luiras sur le monde,
« Et je te garderai, dans ma bonté féconde,

« Un prix qu'à tes travaux l'homme ne peut offrir. »
Poète, comme lui, vers la source première,
Monte donc inondé de pleurs et de lumière,
Et puis meurs, si tu dois mourir.

Renons à la pièce de *Christine*. Comme pour *Henri III*, les peintres qui étaient liés avec Alexandre Dumas s'étaient empressés de se mettre à sa disposition ; Boulanger et Saint-Eve avaient composé les costumes.

Tout-à-coup, une mauvaise nouvelle arriva du ministère : la pièce était arrêtée par la censure.

Dumas alla trouver M. Briffaut, puis le chef de la censure, M. de Lourdoueix ; tous deux furent inflexibles.

En attendant une solution qui tardait fort à venir, un jour que le jeune écrivain se promenait sur le boulevard, il s'arrêta soudain et se dit :

« Un homme qui, surpris par le mari de sa maîtresse, la tuerait en disant qu'elle lui résistait, et qui mourrait sur l'échafaud à la suite de ce meurtre, sauverait l'honneur de cette femme, et expierait son crime. »

L'idée d'*Antony* était trouvée ; nous avons dit que le Didier de *Marion Delorme* avait fourni à Dumas le caractère du héros de son drame.

Six semaines après, *Antony* était achevé.

La pièce, lue au Théâtre-Français, fut assez froidement accueillie ; à la censure, elle partagea le sort de *Christine*.

Cependant, le ministère finit par se départir de ses rigueurs à l'endroit de cette dernière œuvre et consentit à la rendre, dans les premiers jours de mars, sans y avoir fait de grands changements. Les répétitions interrompues purent donc reprendre leur cours.

Au milieu de toutes ses tribulations, Alexandre Dumas n'en continuait pas moins d'aller à la bibliothèque du Palais-Royal. C'est là qu'il fit la connaissance, vers la fin de 1829, du duc de Chartres, qui avait alors dix-neuf ans. Le jeune prince, quand il pouvait s'échapper, venait volontiers causer avec Dumas. Par

l'entremise de celui-ci, le duc d'Orléans consentit à ce que les trois aînés de ses fils assistassent à la représentation de *Christine*.

Le matin de la répétition générale, Soulié qui depuis un an n'avait guère, on l'a vu, donné signe de vie à Dumas, lui fit parvenir un mot ; c'était une demande de laisser-passer pour cette répétition. Sa requête fut accueillie avec empressement.

La répétition terminée au milieu de l'enthousiasme général, Soulié tomba dans les bras de son ami et lui demanda cinquante places de parterre pour la première représentation fixée au lendemain. Soulié savait qu'une cabale était organisée contre *Christine* et il offrait à Dumas, pour soutenir sa pièce, tous les ouvriers de la scierie mécanique dont il était le directeur.

La bataille, prévue par Frédéric Soulié, et à laquelle il prit part avec ses cinquante hommes, dura sept heures avec des alternatives de défaites et de victoires : à la chute du rideau, il fut impossible de dire si *Christine* était un échec ou un succès.

Un souper réunit chez Dumas environ vingt-cinq convives, parmi lesquels Victor Hugo, Alfred de Vigny, Paul Lacroix (le bibliophile Jacob), Boulanger, Achille Comte, Gustave Planche, Cordellier-Delanoue, Théodore Villenave, etc., etc.

Pendant que Dumas et ses amis menaient joyeuse vie, Hugo et de Vigny, enfermés dans un cabinet, travaillèrent quatre heures de suite à changer, dans la pièce, une centaine de vers qui avaient prêté le flanc à la critique et à faire une douzaine de coupures jugées nécessaires. Dumas de son côté avait sacrifié l'épilogue comme n'étant pas assez dramatique.

Le manuscrit était prêt pour la seconde représentation quand les deux poètes le laissèrent sur la cheminée et se retirèrent sans réveiller personne.

Le lendemain matin le libraire Barba accourait chez Dumas pour lui offrir douze mille francs du manuscrit de *Christine*. C'était le double du prix de la vente d'*Henri III*. Plus de doute,

le succès couronnait les efforts du jeune poète¹.

Vers une heure du matin, à la suite de la seconde représentation de sa pièce qui avait eu M^{lles} Georges et Alexandrine Noblet, MM. Ligier et Lockroy pour principaux interprètes, Dumas traversait la place de l'Odéon tout enivré par les applaudissements qui retentissaient encore à son oreille. Un fiacre passait, une tête de femme sortit de la portière et lui cria son nom. Dumas se retourna, le fiacre s'arrêta et M^{me} Dorval, la grande artiste, et l'auteur acclamé s'embrassèrent fraternellement. « Ah ! vous avez un fier talent, lui dit-elle, et vous faites un peu bien les femmes ! »

Cette exclamation de M^{me} Dorval, Dumas l'associait dans ses meilleurs souvenirs avec une lettre de Michelet qui contenait ces mots à son adresse : « Monsieur, je vous aime et je vous admire, parce que vous êtes une des forces de la nature. »

Les succès d'Alexandre Dumas avaient produit une telle sensation que le duc d'Orléans, très-probablement à l'instigation du duc de Chartres, demanda pour le jeune écrivain la croix de la Légion d'honneur. Mais, à mesure que la popularité du prince grandissait, son crédit baissait aux Tuileries. Dumas ne fut pas décoré. C'était le roi Louis-Philippe qui devait plus tard réparer

1. *Stockholm, Fontainebleau et Rome*, trilogie dramatique sur la vie de *Christine* ; cinq actes en vers, avec prologue et épilogue, par Alex. Dumas ; représenté à Paris, sur le Théâtre royal de l'Odéon, le 30 mars 1830.

Paris, Barba, Palais-Royal, 1830. Imprimerie de Lachevardière, in 8° de 191 p. — Une lithographie de Charlet, d'après Raffet, représente *Paula* et *Christine* dans la 6^e scène du 5^e acte.

La pièce porte cette dédicace : « À son Altesse Royale Monseigneur le duc d'Orléans, Hommage de Respect et de Reconnaissance ! Alexandre Dumas. Paris, 30 mars 1830, 11 heures du soir. »

Christine a eu une parodie :

Tristine, ou Chaillot, Surène et Charenton, Trilogie sans préambule et sans suite, en trente actes d'une scène et en vers alexandrins, par MM. Carmouche, de Courcy et Dupeuty ; musique arrangée par Amédée. Représentée sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique le 26 avril 1830. — Paris, R. Riga et A. Boulland, 1830, in-8°, 35 p.

l'échec infligé au duc d'Orléans.

Pendant l'hiver de 1830, Dumas avait été introduit dans le salon de M^{me} Lafond, femme d'un violoniste remarquable. Par Firmin, notre héros avait fait la connaissance du peintre Amaury Duval qui lui dessina, pour un bal chez madame Lafond, un costume d'Arnaute. Le costume complet, tout couvert de broderies, de soutaches et de galons, et couronné par un magnifique turban, demanda quinze jours de travail. Dumas obtint un immense succès et M^{me} Malibran, qui avait assisté à la première représentation d'*Henri III* suspendue à la colonne d'une loge des troisièmes, M^{me} Malibran qui devait jouer le lendemain Desdemona, entraîna Dumas dans un boudoir et passa une bonne partie de la soirée à apprendre comment on mettait un turban d'Arnaute.

Le lendemain Zucchelli jouait *Othello*, coiffé comme l'était Dumas ; quant à la grande artiste, elle se surpassait dans le rôle de Desdemona.

Le 31 mai 1830, le duc d'Orléans donna, dans les salons du Palais-Royal, un bal à son beau-frère François I^{er}, roi des Deux-Siciles, qui visitait la France avec la Reine Marie-Isabelle, sa seconde femme. Sur la demande du duc de Chartres, un billet d'entrée fut envoyé à Alexandre Dumas. Le roi Charles X et la famille royale assistaient à cette fête. Deux mois après, une révolution renversait le trône des Bourbons de France et, le 19 novembre de cette même année, le roi des Deux-Siciles mourait, transmettant paisiblement la couronne à son fils Ferdinand II.

Dans les premiers jours de juillet, les Français s'étaient emparés d'Alger. Dumas résolut d'aller visiter immédiatement ce pays conquis par nos armes. Il avait retenu sa place à la malle-poste de Marseille, fait ses malles, s'était muni de trois mille francs en or et devait se mettre en route le 26 juillet, à cinq heures du soir, quand le matin de ce même jour parurent les fameuses ordonnances qui dissolvaient les chambres, convoquaient les collèges électoraux en changeant le mode d'élection et suspendaient la liberté de la presse.

Au lieu de partir pour Alger, Dumas appela son domestique et l'envoya chercher chez son armurier son fusil à deux coups et deux cents balles du calibre vingt ; puis, il emmena son ami Achille Comte, qui lui avait fait connaître la publication au *Moniteur* des ordonnances en question, déjeuner au troisième étage du n° 7 de la rue de l'Université. Cet étage était occupé par une « très jolie femme » qui s'intéressait fort au voyage d'Alexandre Dumas et qui devait le conduire jusqu'à Marseille.

M^{me} Mélanie S... avait été présentée par Firmin à notre héros vers la fin du mois de mai 1830. Elle jouait les Mars en province, et désirait vivement obtenir un engagement sur une scène parisienne. Malheureusement, l'époque des engagements était passée et Dumas échoua dans ses recommandations.

M^{me} Mélanie S... « avait des cheveux d'un noir de jais, des yeux azurés et profonds, un nez droit comme celui de la Vénus de Milo, et des perles au lieu de dents. »

Elle ne prit pas de rancune de l'insuccès des démarches de Dumas ; comme elle était jeune, elle pouvait attendre. Une liaison intime s'établit entre eux, liaison, dit-il, « dont Dieu a permis que, pour les mauvais jours, il me restât un de ces vivants souvenirs qui changent les tristesses en joie, les larmes en sourire. »

Le *souvenir vivant* de cette liaison fut Marie, dite Marie-Alexandre Dumas, née en 1831, devenue plus tard M^{me} Olinde Petel, femme de lettres et artiste, que nous aurons l'occasion de retrouver dans ce récit et qui mourut en 1880. M^{me} Petel n'avait pas eu d'enfants de son mariage.

Dans la matinée du 27 juillet 1830, Dumas, qui était rentré la veille chez lui pour conserver toute sa liberté d'action, alla rue de l'Ouest déjeuner avec sa mère. L'excellente dame était en ce moment privée de la société de la famille Villenave installée en Vendée, dans les environs de Clisson. Aucun bruit des événements qui se préparaient n'était parvenu jusqu'à M^{me} Dumas ; son fils put prendre congé d'elle en la laissant dans une parfaite tranquillité d'esprit.

Pendant les journées de juillet, Dumas, qui avait endossé son costume de chasse complet, prit une part très active, si on l'en croit dans ses *Mémoires*, à l'insurrection et à la révolution qui la termina.

Pendant ces trois journées, Dumas, lui vingtième, désarma trois gardes royaux et fit, lui dixième, trois barricades. Il commanda une bande qui se composait d'une cinquantaine d'hommes et qui essaya, mais sans succès, d'attaquer l'Hôtel-de-Ville. Il envahit le Musée d'artillerie, et, pendant le combat du Pont des Arts, se tint abrité contre la fusillade et la canonnade derrière l'un des lions de bronze de la fontaine avoisinant la palais Mazarin. Il pénétra dans les Tuileries avec les envahisseurs et, dans la bibliothèque de la duchesse de Berri, trouva un exemplaire de *Christine*, relié en maroquin violet, marqué aux armes de la duchesse. Il crut pouvoir l'emporter et en fit présent à son cousin Félix Deviolaine.

Cependant la poudre étant venue à manquer à Paris, Dumas demanda et obtint la mission d'aller en chercher à Soissons. Cette expédition sur laquelle son principal auteur a fourni un rapport inséré au *Moniteur* du 9 août 1830, et que nous publions plus loin, a été racontée dans les termes suivants par Henri Martin et Paul Lacroix (bibliophile Jacob), dans leur Histoire de Soissons, publiée en cette ville par Arnould, en 1837.

La Révolution de Juillet fut proclamée à Soissons avec des circonstances assez curieuses : on avait appris à Soissons, dans la matinée du 30 juillet, la victoire du peuple parisien et l'évacuation de Paris par la garde royale ; mais on attendait avec anxiété les suites de ce grand événement, qui, pensait-on, n'avait peut-être encore rien de décisif ; lorsque, le 31, à onze heures et demie, on vit descendre d'une chaise de poste un citoyen de Soissons, M. Hutin, accompagné d'un grand et vigoureux jeune homme à l'épaisse chevelure, aux traits prononcés, qui portait la cocarde tricolore à son chapeau et des pistolets à sa ceinture ; c'était Alexandre Dumas, illustration quasi-soissonnaise. Dumas, sur un ordre qu'il avait sollicité du général Lafayette, était parti de Paris à 3 h. du

matin¹ pour enlever à lui tout seul la place de Soissons et surtout les poudres dont on avait grand besoin à Paris.

Renforcé de trois patriotes soissonnais recrutés par M. Hutin, Dumas marche droit à la poudrière, place un factionnaire à la porte, somme les officiers du génie de se rendre, puis va chez le commandant de place, pendant que MM. Bard et Hutin arborent les trois couleurs à la cathédrale. Le commandant de place refusa de reconnaître l'autorité du gouvernement provisoire et ajouta que d'ailleurs il n'y avait presque rien à la poudrière : Dumas se retira et alla prendre des informations qui lui révélèrent l'existence de 200 livres de poudre appartenant à l'armée, et 3,500 à la régie ; on l'avertit aussi que, dès la veille, les soldats du 53^e, dont le dépôt formait la garnison de Soissons, s'étaient distribué des cocardes tricolores. Dès lors, il n'y avait plus ni danger à braver, ni résistance sérieuse à craindre, et l'on eût pu enfoncer peut-être la poudrière sans obstacle ; néanmoins Dumas, tenant à avoir l'ordre écrit du commandant, retourna chez lui, réitéra ses sommations et mit même le pistolet au poing ; le commandant près de qui s'étaient rendus le lieutenant-colonel du génie et le lieutenant de gendarmerie, déclara qu'il ne pouvait céder qu'à une force imposante et non point à un seul homme ; alors Dumas enferma les trois officiers dans un cabinet, mit la clé dans sa poche, alla chercher MM. Bard, Hutin et Lenoir-Morand, capitaine des pompiers de Vailly ; l'arrivée de cette *force imposante* termina une résistance qui ne pouvait être que de pure forme ; Dumas obtint l'ordre et reprit le chemin de la poudrière avec le maire, qui exigea pour la ville les 200 livres de poudre appartenant à l'armée. L'entreposeur ayant refusé de livrer ou de vendre les poudres de la régie, Dumas saisit une hache, Hutin un fusil, et ils enfoncèrent la porte, pendant que M. Moreau, patriote soissonnais, allait chercher des chariots de transport, et que Bard faisait sentinelle à la porte d'entrée, deux pistolets au poing. Deux heures après, tout était chargé, et le convoi partait triomphalement pour Paris, escorté par les pompiers de Soissons, et par une troupe de citoyens à pied et à cheval.

1. Dumas, dans ses *Mémoires*, tome VI, page 200, explique que son départ s'effectua à 3 heures de l'après-midi pour arriver à Soissons le même jour, vers 11 heures.

*Rapport à M. le général la Fayette
sur l'enlèvement des poudres de Soissons.*

Conformément à la mission dont vous m'avez fait l'honneur de me charger le 30 juillet dernier, je suis parti à l'instant même pour la remplir, accompagné de l'un des signataires du présent rapport. À trois heures, nous sortions de la barrière.

Sur toute la route, on nous prévint que nous trouverions à Soissons résistance aux ordres du gouvernement provisoire, qui n'était pas encore reconnu dans cette ville. En arrivant à Villers-Cotterêts, un jeune Soissonnais, signataire de ce rapport, nous offrit de nous accompagner, nous répondant de trois ou quatre jeunes gens qui seconderaient notre mouvement. À onze heures et demie du soir, nous étions à Soissons.

À quatre heures du matin, ignorant quelles seraient les dispositions de la ville, nous visitâmes les ruines de Saint-Jean, où nous savions qu'étaient renfermées les poudres, afin d'être prêts à nous en emparer de force, si on ne voulait pas reconnaître votre appel aux citoyens de Soissons. Le jeune homme qui s'était chargé de nous aider nous quitta alors pour aller rassembler les quelques personnes dont il était sûr, et, moi, je me rendis chez M. le docteur Missa, que l'on m'avait désigné comme un des plus chauds patriotes de la ville ; son avis fut que nous ne trouverions aucune aide auprès des autorités, et qu'il y aurait probablement résistance de la part du commandant de place, M. le comte de Linières.

Comme il était à craindre que les trois officiers logés à la poudrière ne fussent avertis de mon arrivée et de l'ordre dont j'étais porteur, je me rendis d'abord chez eux, accompagné de trois personnes que m'avait amenées M. Hutin (c'est le nom du jeune Soissonnais). En passant devant la poudrière, j'y laissai un factionnaire. Quelques minutes après, M. le lieutenant-colonel d'Orcourt, le capitaine Mollart et le sergent Ragon se rendaient prisonniers à ma première sommation, et promettaient sur parole de ne pas sortir, disant qu'ils étaient prêts à nous livrer les poudres sur un ordre du commandant de la place. Ces trois braves militaires, comme nous en fûmes convaincus par la suite, étaient, du reste, bien plus disposés à nous aider qu'à nous être contraires. Je me rendis aussitôt seul chez le commandant de place, tandis que le jeune homme que j'avais amené avec moi et M. Hutin se faisaient ouvrir les portes de la cathédrale, et substituaient au drapeau blanc les couleurs de la nation. M. le commandant de place était avec un officier dont j'ignore

le nom ; je lui montrai le pouvoir que j'avais reçu de vous ; il me dit qu'il ne pouvait reconnaître les ordres du gouvernement provisoire ; que d'ailleurs, votre signature ne portait aucun caractère d'authenticité, et que le cachet manquait. Il ajouta de plus qu'il n'y avait à la poudrière que 90 cartouches. Cela pouvait être vrai, puisqu'un ancien militaire me l'affirmait sur sa parole d'honneur. Je sortis pour m'en informer, mais en le prévenant que j'allais revenir. Je craignais peu contre moi l'emploi de la force armée ; j'avais reconnu dans la garnison le dépôt du 53^e. J'appris que, dès la veille, tous les soldats s'étaient distribué des cocardes tricolores.

J'acquis la certitude qu'il y avait dans la poudrière deux cents livres de poudre appartenant à l'artillerie et cinq mille six cents livres appartenant à la régie.

Je revins alors chez M. le commandant de place ; je savais le besoin qu'on éprouvait de munitions à Paris ; je voulais, comme je vous avais promis sur ma parole de le faire, m'emparer de celles qui se trouvaient à Soissons, sauf, comme vous me l'aviez recommandé, à laisser à la ville la quantité nécessaire à sa défense. M. le commandant de la place avait alors auprès de lui trois personnes dont deux m'étaient connues, l'une pour le lieutenant de gendarmerie, marquis de Linferna, l'autre pour le lieutenant-colonel du génie, M. Bonvilliers. Je soumis de nouveau à l'examen de M. le commandant la dépêche dont j'étais porteur ; il refusa positivement de me délivrer aucun ordre, à moins, me dit-il, qu'il n'y fût contraint par la force. Je vis, effectivement, que ce moyen était le plus court : je tirai et j'armai des pistolets à deux coups que j'avais sur moi, et je lui renouvelai ma sommation de me livrer les poudres. J'étais trop engagé pour reculer ; je me trouvais à peu près seul dans une ville de huit mille âmes, au milieu d'autorités, en général, très-contraires au gouvernement actuel ; il y avait pour moi une question de vie ou de mort. M. le commandant, voyant que j'étais entièrement résolu à employer contre lui et les trois personnes présentes tous les moyens que mes armes mettaient à ma disposition, me dit qu'il ne devait pas, pour son honneur, céder à un homme seul, lui, commandant d'une place fortifiée et ayant garnison.

J'offris à M. le commandant de lui signer un certificat constatant que c'était le pistolet au poing que je l'avais forcé de me signer l'ordre, et de tout prendre ainsi sur ma responsabilité. Il préféra que j'envoyasse cher-

cher quelques personnes pour paraître céder à une force plus imposante. J'enfermai M. le commandant de place et sa société dans son cabinet ; je me plaçai devant la porte et je fis dire aux personnes qui m'avaient déjà accompagné de venir me rejoindre. Quelques minutes après, MM. Bard, Moreau et Hutin entraient dans la cour, et M. le commandant me signait l'ordre de me délivrer toutes les poudres appartenant à l'artillerie. Muni de cet ordre, et voulant opérer le plus légalement possible, j'allai trouver le maire, qui m'accompagna à la poudrière. Le colonel d'Orcourt nous montra la poudre : il n'y en avait effectivement que deux cents livres. Le maire le exigea pour la ville.

» Tout ce que j'avais fait jusque-là était devenu inutile ; je réclamai alors les poudres de la régie : elles me furent refusées. J'allai chez l'entreposeur, M. Jousselin ; je lui offris d'en acheter pour mille francs, autant ce que j'avais d'argent sur moi ; il refusa. C'est alors que, voyant que ce dernier refus était la suite d'un système bien arrêté par les autorités de n'aider en rien leurs frères de Paris, je sortis avec l'intention de tout prendre de force. J'envoyai M. Moreau, l'un des plus chauds patriotes de Soissons, arrêter, en les payant au prix qu'exigeaient les voituriers, des chariots de transport ; il me promit d'être avec eux dans une demi-heure à la porte de la poudrière. Son départ réduisait notre troupe à trois personnes. Je pris une hache, M. Hutin son fusil, et Bard (le jeune homme qui m'avait suivi de Paris) mes pistolets. Je laissai ce dernier en faction à la première porte d'entrée ; je l'invitai à tirer sur la première personne qui essaierait de s'opposer à l'enlèvement de la poudre, et M. Hutin et moi enfonçâmes la porte à coups de hache. J'envoyai M. Hutin presser M. Moreau, et je l'attendis au milieu de la poudrière. Deux heures après, tout était chargé sans opposition de la part de l'autorité. D'ailleurs, tous les citoyens qui venaient de se soulever nous auraient prêté main-forte.

Nous quittâmes Soissons à six heures et demie du soir, accompagnés des pompiers, qui s'étaient réunis à nous, de plusieurs jeunes gens à cheval et armés, et d'une trentaine d'hommes qui nous servirent d'escorte jusqu'à Villers-Cotterêts. Notre sortie se fit au milieu des acclamations de tout le peuple, qui se découvrait devant le drapeau tricolore flottant sur notre première voiture.

À dix heures, nous étions à Villers-Cotterêts ; l'escorte de Soissons ne nous quitta que pour nous remettre entre les mains de la garde natio-

nale de cette ville, qui, à son tour, nous accompagna jusqu'à Nanteuil.

Voilà le récit exact de ce que j'ai cru devoir faire, général, pensant que, si j'allais trop loin, vous le pardonneriez à mon inexpérience diplomatique, et surtout à mon enthousiasme pour une cause dont, pour la troisième fois, vous êtes un des plus nobles soutiens.

Respect et admiration !

ALEX. DUMAS.

Signé : BARD, rue Saint-Germain-
l'Auxerrois, n° 66, à Paris.

Signé : HUTIN, rue Richebourg,
n° 1, à Soissons.

Signé : LENOIR-MORAND,
capitaine des sapeurs-
pompiers de Vailly,
J'atteste la vérité de ce rapport.

Signé : GILLES¹.

(Extrait du *Moniteur* du lundi 9 août 1830.)

À la suite de tous ces événements, Dumas écrivit la lettre suivante à une destinataire² que l'on croit être M^{me} Mélanie Waldor, mais qui pourrait aussi bien être M^{me} Mélanie S..., dont la liaison avec le jeune écrivain commençait à peine :

Je me suis battu comme tu sais que je peux me battre. Le général de Lafayette m'a embrassé à l'Hôtel-de-Ville et m'a chargé d'une mission extrêmement importante. J'ai été obligé de partir à l'instant. Je n'ai reçu qu'une égratignure à la main. Ma position est maintenant belle et bonne.

Ton ALEX.

Cette lettre autographe a été vendue au prix de 61 francs, le 25 mai 1882, par le ministère de M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur à Paris, assisté de M. Etienne Charavay.

Quand Dumas alla faire une visite au nouveau lieutenant-général du royaume, celui-ci, déjà renseigné sur l'expédition de

1. M. Gilles était un Soissonnais.

2. *L'Hôtel Drouot et la curiosité en 1882*, par Paul Eudel. G. Charpentier, 1883, grand in-18.

Soissons, vint au-devant du jeune écrivain, lui tendit la main et dit : « Monsieur Dumas, vous venez de faire votre plus beau drame ! »

Le 3 août, Alexandre Dumas, réveillé à la fois par Delanoue et par le rappel qu'on battait avec rage dans la rue, prit son fusil, revêtit son costume de chasse et gagna avec lui en fiacre la place de l'Odéon. Là il trouva les machinistes de ce théâtre, au nombre de quinze environ, qui le décidèrent à se mettre à leur tête et à partir pour Rambouillet, avec l'expédition dirigée contre le roi Charles X qui s'y était réfugié. Les deux amis passèrent la nuit aux environs de Rambouillet, en s'abritant sous une meule et, de grand matin, quand ils furent assurés de l'abdication du vieux roi, ils regagnèrent Paris.

Le lendemain Harel, à l'instigation de M^{lle} Georges, apportait à Dumas l'idée d'une pièce qui devait faire courir tout Paris et qui s'appellerait *Napoléon*. Dumas refusa. Il ne pouvait pardonner à Bonaparte le mal que celui-ci avait fait à sa famille, puis il ne comprenait pas, en un pareil moment, qu'on pût songer à composer un drame. — Vous y réfléchirez, dit Harel en s'éloignant.

De son côté, Zimmermann vint lui demander une cantate pour en faire la musique. Dumas le renvoya à Casimir Delavigne, et Delavigne fit la *Parisienne*.

En ce moment, Dumas avait besoin de calmer l'orage que la politique avait éveillé en lui ; il tourna les yeux vers la Vendée.

Le 5 août, Dumas alla trouver le général La Fayette pour l'entretenir de ses nouveaux projets ; le Général l'invita à venir déjeuner chez lui le lendemain, à 9 heures du matin, rue d'Anjou-Saint-Honoré, n° 6.

Dumas devança de dix minutes l'heure du rendez-vous. Il expliqua à son hôte illustre qu'il lui demandait de l'envoyer en Vendée « pour voir s'il ne serait pas possible d'y organiser une garde nationale qui gardât le pays elle-même, et s'opposât à toute tentative royaliste, dans le cas où cette tentative aurait lieu. »

Après le déjeuner, Dumas emporta sa commission d'envoyé

spécial, pour la formation d'une garde nationale, dans les départements de la Vendée, de la Loire-Inférieure, du Morbihan et du Maine-et-Loire ; il était autorisé à porter un uniforme ressemblant à celui d'un aide-de-camp. Lafayette l'embrassa en lui souhaitant bon voyage.

En traversant la place du Carrousel, Dumas rencontra un de ses bons amis, Léon Pillet, revêtu d'un brillant uniforme de simple garde national à cheval qu'il venait d'inventer ; ce fut une révélation pour Dumas qui courut, sur l'indication de son ami, chez le tailleur Chevreuil, installé alors place de la Bourse, commander un uniforme semblable.

En rentrant chez lui, notre héros trouva deux jeunes gens qui l'attendaient ; c'étaient MM. Lenoir-Morand, de Vailly et Gilles, de Soissons. Un journal, sans doute le *Courrier français*, avait raconté l'expédition de Soissons d'une façon insultante pour cette ville, et ils venaient demander à Dumas des explications.

Celui-ci, pour arranger les choses, rédigea séance tenante le rapport que les deux jeunes gens signèrent, rapport qui fut inséré le 9 août au *Moniteur* et que nous avons reproduit plus haut.

Le rapport terminé et approuvé, Dumas alla faire visite à sa mère ; il y apprit que sa sœur venait d'arriver de province afin de solliciter en faveur de son mari. Mais Dumas, loin de pouvoir être utile à son beau-frère, regardait déjà sa propre carrière comme terminée, du côté du Palais-Royal.

Pendant qu'il était chez sa mère, Harel envoya un message au jeune dramaturge, à qui il offrait de poser lui-même ses conditions. Dumas promit de réfléchir au sujet, et s'il y voyait un drame, de l'exécuter et de le lui envoyer.

Le 10 août, c'est-à-dire le lendemain de l'avènement du roi Louis-Philippe, Alexandre Dumas prenait la diligence et partait pour la Vendée. Son absence dura six semaines au moins.

J'entrai le premier en Vendée, dit Dumas, dans sa préface de *Napoléon Bonaparte*, avec l'uniforme de garde national ; je le parcourus le premier avec la cocarde tricolore. Des cris de « Vive Charles X ! »

m'accueillaient presque partout. Ce pays-là, du moins, qu'il ait tort ou raison, est un pays loyal et qui ne change pas.

Dumas envoya un rapport sur sa mission au général La Fayette, qui sans doute le remit au roi, car quelques jours après son arrivée, Dumas reçut une lettre d'Oudard, son ancien chef de division, qui l'invitait à le venir voir. Notre héros se rendit aussitôt au Palais-Royal et après quelques instants d'entretien apprit que le roi, désireux de s'entretenir avec lui, l'attendrait le lendemain, à huit heures du matin.

Dumas profita de ce qu'il était au Palais-Royal pour faire une série de visites, gardant pour la fin M. Deviolaine.

L'entrevue entre les deux parents se termina par la promesse arrachée à M. Deviolaine, et tenue trois mois après par celui-ci, que le jeune Hutin, l'un des héros de l'expédition de Soissons, obtiendrait une place de garde à cheval surnuméraire. Au bout de dix-huit mois, M. Hutin *était porté sur les états*, c'est-à-dire appointé.

Le lendemain de l'entrevue en question, à huit heures précises, Dumas était chez le roi. Il avait revêtu pour cette audience son costume de garde national à cheval.

Le roi le reçut dans la chambre où, duc d'Orléans, il lui avait donné audience la veille de la première représentation d'*Henri III*.

L'entretien roula sur le rapport adressé par Alexandre Dumas au général La Fayette. Dumas jugeait impossible et dangereux l'établissement d'une garde nationale en Vendée ; impossible parce que la classe moyenne avait ses affaires à suivre et n'avait guère le temps de monter à cheval ou de faire l'exercice, dangereux en ce que les citoyens portant l'uniforme redeviendraient des *bleus* et ceux qui ne le porteraient pas des *chouans*. Il insista, comme dans son rapport, sur l'idée d'ouvrir des chemins et de créer des communications dans ce pays, enfin d'agir, comme en médecine, par les dissolvants plutôt que par les révulsifs.

De plus, il fit entrevoir au roi la possibilité d'un soulèvement dont la duchesse de Berry serait l'instigatrice et l'âme, et ajouta que la Vendée offrait une excuse au souverain pour ne pas faire une guerre étrangère, sur le Rhin ou en Italie, guerre qui serait populaire en ce moment.

Le roi se mordit les lèvres, engagea son interlocuteur, qui voyait les choses en poète, à faire de la poésie et le congédia. Dumas s'inclina en disant : « Sire, les anciens appelaient les poètes, *vates*, » et il se retira.

Le jour même, il envoyait à Louis-Philippe sa démission de bibliothécaire.

On verra plus tard que la lettre de Dumas ne parvint point entre les mains du roi et que son auteur fut obligé de renouveler sa démission.

Sur la table où il venait d'écrire pour la première fois sa démission, le jeune écrivain trouva une lettre d'Harel ; il lui envoyait une loge pour la première représentation de la *Mère et la Fille*, de Mazères et Empis.

En sortant de l'Odéon, vers minuit, Lockroy, Jules Janin et Dumas allèrent souper chez Harel et s'y rencontrèrent avec M^{lle} Georges. À trois heures du matin, ils étaient encore à table, et célébraient joyeusement le succès de la pièce nouvelle.

Enfin, Lockroy et Janin se retirèrent. Dumas voulait en faire autant ; mais Harel ne l'entendait pas ainsi. Il conduisit son hôte dans une chambre éclairée par deux bougies. Des livres et des plumes étaient sur une table, au pied d'un bon lit étaient disposées des pantoufles et l'on apercevait des deux côtés de la cheminée une causeuse et un grand fauteuil.

Harel avertit son ami que cette chambre lui servirait de prison jusqu'à ce que son *Napoléon* fût achevé. Un cabinet de toilette et ses dépendances y attenaient ; on avait envoyé chercher chez Dumas son pantalon à pieds ; les ouvrages de Bourrienne et de Norvins, *Victoires et conquêtes* et le *Mémorial de Sainte-Hélène* figuraient parmi les livres déposés dans la chambre ; le petit

Alexandre Dumas devait venir dîner le lendemain avec son père ; un bracelet avait été envoyé à Mélanie S... pour lui faire prendre patience. Bref, Harel avait tout prévu. Son prisonnier dut s'avouer vaincu et se laissa enfermer. Sur-le-champ il se mit à l'œuvre et trouva le rôle de l'espion et la division du drame. Huit jours après, la pièce était terminée ; le neuvième jour, elle était copiée, son auteur ayant fait passer par M^{lle} Georges chaque tableau à Harel à mesure qu'il était achevé. Le même soir, Dumas en commença la lecture qu'il acheva le lendemain.

Harel dépensa cent mille francs pour la mise en scène.

Rentré chez lui, après sa libération, Dumas trouva dans sa correspondance deux lettres ayant leur importance.

L'une était de Bixio : il lui annonçait son admission définitive dans l'artillerie de la garde nationale ; l'autre venait du Théâtre-Français. La censure ayant disparu momentanément, *Antony* était mis en répétition. Dumas écrivit à Bixio pour le remercier, puis courut au Théâtre-Français.

M^{lle} Mars devait jouer Adèle et Firmin, Antony ; les autres rôles furent partagés entre Menjaud, Monrose, M^{mes} Rose Dupuy et Hervey.

Mais, plus le jour de la première représentation approchait, plus l'auteur remarquait du mauvais vouloir dans le théâtre : plus aussi il arrivait à se persuader, sans en être même dissuadé par ses amis, qu'il n'y avait absolument rien dans sa pièce.

À l'une des dernières répétitions, Firmin et M^{lle} Mars se plaignirent de leurs rôles respectifs : Dumas ne les laissa pas achever et il leur annonça qu'*Antony* serait joué... à la Porte-Saint-Martin.

Hugo, sauf ratification de son ami Alexandre, avait traité éventuellement pour celui-ci avec Crosnier, le directeur de ce théâtre.

Dumas, emportant son manuscrit, courut chez M^{me} Dorval, qui demeurait alors boulevard Saint-Martin dans une maison ayant une sortie sur la rue Meslay. Elle venait de se remarier avec le critique Merle, ce qui ne l'empêchait pas d'entretenir un commer-

ce, purement littéraire sans doute, avec Alfred de Vigny. Il fut convenu que l'auteur d'*Antony* lirait son manuscrit le soir même à M^{me} Dorval.

La grande actrice était seule ; elle l'attendait. Les quatre premiers actes obtinrent un succès d'émotion et de larmes. M^{me} Dorval, au milieu de ses sanglots, demanda au lecteur où donc il avait appris les femmes et comment il les savait si bien par cœur. Mais le cinquième acte parut lui faire moins d'effet que les autres ; elle le trouvait trop mou. Dumas dut avouer que M^{lle} Mars avait trouvé cet acte trop dur et qu'il l'avait refait d'un bout à l'autre, mais il se déclara prêt à le refaire encore pour sa nouvelle interprète.

Et, à la demande formelle de celle-ci, Dumas dut s'installer dans la chambre de Merle qui était à la campagne et se mit à arranger son cinquième acte. À onze heures et demie du soir, il commençait son travail ; à trois heures du matin, ce travail était terminé. À neuf heures, M^{me} Dorval battait joyeusement des mains, en pensant à ses *effets* dans le rôle d'Adèle d'Hervey.

M^{me} Dorval, contrairement aux préférences de l'auteur pour Lockroy ou Frédéric, soutint que Bocage pouvait seul donner au personnage d'Antony la physionomie qui lui convenait et l'on envoya chercher Bocage pour déjeuner et pour entendre la pièce.

La lecture d'*Antony* terminée : « Ce n'est, dit l'acteur, ni une pièce, ni un drame, ni une tragédie, ni un roman ; c'est quelque chose qui tient de tout cela, *fort* saisissant à coup sûr ! » Et Bocage se chargea de prévenir le directeur de la Porte-Saint-Martin, et de lui dire que l'œuvre leur convenait à lui Bocage et à M^{me} Dorval.

Le lendemain, à onze heures du matin, Dumas était chez M. Crosnier avec qui tout était arrangé pour une lecture officielle.

L'auteur commença sa lecture ; au troisième acte, Crosnier luttait poliment contre le sommeil ; dès les quatrième acte, il dormait.

Dumas se retira sans le réveiller. Bocage attendait au salon le

résultat de la lecture. L'auteur d'*Antony* lui laissa un reçu de mille francs ; car, d'après leurs conventions, M. Crosnier devait au dramaturge mille francs contre la lecture.

Une demi-heure ou trois quarts d'heure après, Bocage allait retrouver Dumas chez M^{me} Dorval et lui apportait la somme ; mais Crosnier, ne voulant pas risquer son hiver sur un ouvrage qui lui paraissait *si peu sûr*, remettait la représentation à trois ou quatre mois.

Notre héros, nous l'avons dit, avait obtenu son admission dans la légion d'artillerie parisienne ; il fut incorporé dans la quatrième et dernière batterie, surnommée *la Meurtrière*, « à cause de la quantité de médecins qu'elle contenait » ; elle avait Olivier pour capitaine en premier et Saint-Evre pour capitaine en second. L'artillerie, surtout dans les deuxième et troisième batteries, était généralement républicaine. Un jour, Dumas, qui avait déjà donné un spécimen de sa force, reçut une invitation à se trouver, à quatre heures du soir, en armes, au Palais-Bourbon. Il s'agissait d'enlever *la Chambre*. L'artilleur de la 4^e fut exact au rendez-vous, seul Bixio vint l'y rejoindre. À 6 heures, les députés sortirent. Godefroy Cavaignac, qui les suivait en habits bourgeois, informa les deux artilleurs que l'affaire était remise à un autre jour.

Dumas a toujours soupçonné que ses nouveaux chefs avaient voulu le tâter et s'assurer ainsi de sa fidélité à se rendre à l'appel.

Le 25 décembre 1830, un des deux capitaines de la 4^e batterie donna sa démission ; la majorité des suffrages des artilleurs réunis d'urgence se porta sur Dumas qui fut élu capitaine en second. Dès le 27, il commandait l'exercice revêtu des insignes de sa nouvelle qualité ; il ne devait pas les garder longtemps.

Dans la nuit du 31 décembre 1830 au 1^{er} janvier 1831, une ordonnance royale prononçait la dissolution de l'artillerie de la garde nationale de Paris ; cette ordonnance était insérée le 1^{er} janvier au *Moniteur*. Dumas avait assisté la veille à une réunion de ses collègues où il avait été décidé que l'on irait faire au roi une

visite d'étiquette à l'occasion du 1^{er} janvier. Le rendez-vous était fixé à neuf heures du matin, dans la cour du Palais-Royal.

Dumas se leva tard ; il s'habilla à la hâte et arriva à neuf heures un quart seulement au Palais-Royal.

La cour était encombrée d'officiers, mais il était seul en uniforme d'artilleur. Pensant que ses collègues avaient pris la file, il monta rapidement l'escalier d'honneur et arriva dans la grande salle. Quand il approcha de la pièce où se tenait le roi, un mouvement s'opéra autour de lui et le laissa dans l'isolement.

Il attribua cette sorte de répulsion au rôle que l'artillerie avait joué dans les dernières émeutes, et n'en entra pas moins la tête haute.

Le roi le regarda avec un étonnement qui frappa Dumas ; les autres officiers paraissaient consternés. Il passa devant Sa Majesté qui lui dit : « Ah ! bonjour, Dumas ! Je vous reconnais bien là », et le roi se mit à rire. En bons courtisans, son entourage l'imita. Dumas sourit pour faire comme tout le monde et continua son chemin.

Dans la pièce voisine, il eut l'explication de cette hilarité.

Vatout, qui aimait à faire des calembours, lui dit : « Vous venez de faire au roi votre visite du jour de l'an avec un habit de *dissous*. » Et il lui donna connaissance de l'ordonnance qui prononçait la dissolution de l'artillerie.

Hélas ! Dumas n'avait pas lu le *Moniteur*. Il ne le lisait jamais, à ce qu'il affirme.

De tous les griefs que le roi Louis-Philippe avait ou croyait avoir contre lui, ce fut celui dont il lui garda la plus amère rancune.

L'opposition ne put croire à un acte d'ignorance de la part de notre héros. « Je dus plus tard à cette action, – raconte-t-il dans ses *Mémoires*, – d'être nommé membre du comité des récompenses nationales, du comité polonais, du comité des décorés de juillet, et d'être réélu comme lieutenant de la nouvelle artillerie ; honneurs qui me conduisirent tout naturellement à prendre ma

part du 5 juin 1832, et à être obligé d'aller faire un tour de trois mois en Suisse et de deux mois en Italie. »

Le 10 janvier 1831, eut lieu à l'Odéon la première représentation de *Napoléon Bonaparte*¹. Cette pièce ne pouvait guère le réconcilier avec le roi et le duc d'Orléans se garda bien cette fois d'y assister. « *Napoléon* eut un succès, mais de pure circonstance : la valeur de l'ouvrage était nulle ou à peu près. Le rôle de l'espion seul était une création ; tout le reste avait été fait à coup de ciseaux... Les honneurs de la soirée furent à Frédérick bien plus qu'à moi. »

Le 15 février 1831, Dumas, qui la veille avait assisté, en témoin attristé, au sac de Saint-Germain-l'Auxerrois et à la dévastation de l'archevêché de Paris, eut connaissance de l'ordonnance qui substituait aux trois fleurs de lis les deux tables de la loi.

À la fois poète et républicain, il comprenait et soutenait, avec Casimir Périer, que la France, même démocratique, ne date pas de 1789 et que les hommes du XIX^e siècle avaient un immense héritage de gloire à recevoir et à conserver.

Quand il vit les palefreniers occupés à gratter les voitures du roi, trouvant que ce n'était point ainsi que les fleurs de lis devaient sortir de la maison de France, il écrivit sa seconde démission de bibliothécaire, la seule qui parvint au roi, et qui fut acceptée.

Dans cette lettre du 15 février, nous remarquons ce passage :

Sire, il y a longtemps que j'ai écrit et imprimé que, chez moi, l'homme littéraire n'était que la préface de l'homme politique. L'âge auquel

1. *Napoléon Bonaparte* ou *Trente ans de l'histoire de France*, drame en 6 actes, en 28 tableaux ; avec cette épigraphe : D'ici à cinquante ans, toute l'Europe sera républicaine ou cosaque. NAPOLÉON (*Mémorial de Sainte-Hélène*) et cette dédicace : À LA NATION FRANÇAISE.

Paris, Tournachon Molin, 1881 ; imprimerie F. Didot, 1 vol. in-8 de x et 219 p. chiff.

Couverture chamois ou grise avec la vignette de l'empereur au verso.

je pourrai faire partie d'une Chambre régénérée, se rapproche de moi. J'ai la presque certitude, le jour où j'aurai trente ans, d'être nommé député : j'en ai vingt-huit, sire.

Ce jour-là, Dumas, il faut en convenir, fut mauvais prophète ; les événements ultérieurs lui ont donné le plus absolu démenti.

Il y avait plus de deux années qu'*Antony* était venu au monde et son père, peu encouragé par la lecture et par les répétitions à la Porte-Saint-Martin, sentit, aussitôt après sa démission définitive, chanceler sa foi dramatique, que seuls Bocage et M^{me} Dorval parvinrent à relever un peu.

Voici sous quelle inspiration, d'après l'auteur lui-même, ce drame avait pris naissance :

Quand je fis *Antony*, j'étais amoureux d'une femme qui était loin d'être belle, mais dont j'étais horriblement jaloux : jaloux, parce qu'elle se trouvait dans la position d'Adèle, qu'elle avait son mari officier dans l'armée, et que la jalousie la plus féroce que l'on puisse éprouver est celle qu'inspire un mari, attendu qu'il n'y a pas de querelle à chercher à une femme en puissance de mari, si jaloux que l'on soit de ce mari.

Un jour, elle reçut du sien une lettre qui annonçait son retour. Je faillis devenir fou.

J'allai trouver un de mes amis employé au ministère de la guerre : trois fois le congé, prêt à être envoyé, disparut, déchiré ou brûlé par lui.

Le mari ne vint pas.

Ce que je souffris pendant cette période d'attente, je n'essayerai pas de le dire au bout de vingt-quatre ans. (La première édition des *Mémoires* de Dumas a été publiée de 1852 à 1854), maintenant que cet amour s'en est allé où s'en vont les vieilles lunes du poète Villon. Mais lisez *Antony* ; ce que j'ai souffert, c'est Antony qui vous le racontera.

Antony n'est point un drame, *Antony* n'est point une tragédie, *Antony* n'est point une pièce de théâtre. *Antony* est une scène d'amour, de jalousie, de colère en cinq actes.

Antony, c'était moi, moins l'assassinat. Adèle, c'était elle, moins la fuite.

Aussi pris-je pour épigraphe ces mots de Byron : *Ils ont dit que Childe-Harolde, c'était moi... Peu m'importe !*

Aussi mis-je en préface ces vers ; – ils ne sont pas bons, je pourrais les rendre meilleurs ; je n'en ferai rien ; ils perdraient leur caractère. Tels qu'ils sont, ils peignent assez bien deux choses : l'époque fiévreuse pendant laquelle ils furent faits, l'état désordonné de mon cœur au moment où je les fis.

Les voici¹ :

Que de fois tu m'as dit, aux heures du délire,
Quand mon front tout-à-coup devenait soucieux ;
« Sur ta bouche pourquoi cet effrayant sourire ?
« Pourquoi ces larmes dans tes yeux ? »

Pourquoi ! C'est que mon cœur, au milieu des délices,
D'un souvenir jaloux constamment oppressé,
Froid au bonheur présent, va chercher des supplices
Dans l'avenir et le passé !

Jusque dans tes baisers je retrouve des peines.
Tu m'accables d'amour !... L'amour, je m'en souviens,
Pour la première fois s'est glissé dans tes veines
Sous d'autres baisers que les miens !

Du feu des voluptés vainement tu m'enivres.
Combien, pour un beau jour, de tristes lendemains !
Ces charmes qu'à mes mains, en palpitant, tu livres,
Palpiteront sous d'autres mains.

Et je ne pourrai pas, dans ma fureur jalouse,
De l'infidélité te réserver le prix ;
Quelques mots à l'autel t'ont faite son épouse,
Et te sauvent de mon mépris.

Car ces mots pour toujours ont vendu tes caresses,
L'amour ne les doit plus donner ni recevoir ;
L'usage, des époux a réglé les tendresses,
Et leurs baisers sont un devoir.

1. Voici des vers que j'ai faits il y a deux ans. Si je connaissais une meilleure explication de mon drame, je la donerais (Préface d'*Antony*.)

Malheur, malheur à moi, que le ciel en ce monde
A jeté comme un hôte à ses lois étranger !
À moi qui ne sais pas, dans ma douleur profonde,
Souffrir longtemps sans me venger !

Malheur ! car une voix qui n'a rien de la terre
M'a dit : « Pour ton bonheur, c'est sa mort qu'il te faut ! »
Et cette voix m'a fait comprendre le mystère
Et du meurtre et de l'échafaud...

Viens donc, ange du mal dont la voix me convie ;
Car il est des instants où, si je te voyais,
Je pourrais, pour son sang, t'abandonner ma vie
Et mon âme... si j'y croyais !

Que dites-vous de ces vers ? – poursuit Dumas dans ses *Mémoires*. – Ils sont impies, blasphématoires, athées, et – en vérité, je le proclame en les transcrivant près d'un quart de siècle après les avoir faits – trop médiocres pour êtres excusables s'ils avaient été écrits à froid. Mais ils ont été écrits dans un moment de passion, dans un de ces moments où l'on éprouve le besoin de crier sa douleur, de dire ce que l'on souffre dans une autre langue que la langue vulgaire. C'est ce qui leur vaudra, j'espère, le double pardon des poètes et des philosophes.

L'auteur consacre ensuite plusieurs pages à défendre sa pièce du reproche d'immoralité que certains journaux lui adressèrent.

Quant au reproche d'athéisme qu'on lui a fait, en prenant texte de ces vers, il nous semble tomber devant la déclaration suivante de l'intéressé lui-même :

J'ai raconté¹ comment j'avais été élevé par un prêtre, et même par un excellent prêtre ; cette éducation première, cette influence des souvenirs juvéniles a répandu, je ne dirai pas sur mes actions, – Dieu me garde de me présenter à mes lecteurs comme un homme coutumier d'actes religieux ! – mais sur toutes mes croyances, sur toutes mes opinions, une teinte de religiosité si profonde que je ne puis, à l'âge que j'ai, (il avait à cette époque dépassé la cinquantaine), entrer dans une église sans y

1. *Mémoires* de Dumas, tome VIII, page 73 et 74, édition Michel Lévy.

prendre de l'eau bénite, passer devant un crucifix sans faire le signe de la croix.

N'est-ce pas d'ailleurs le même Dumas qui, en dédiant son drame la *Conscience* à Victor Hugo, a écrit en 1854 : « Je crois à l'immortalité de l'âme » ?

En voilà assez, croyons-nous, pour prouver qu'Alexandre Dumas n'était ni matérialiste ni athée, quoiqu'en dise M. Benjamin Pifteau¹, l'un des secrétaires de cet écrivain.

Le directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, M. Crosnier, n'avait, pour la nouvelle pièce, imité en aucune façon la générosité de son collègue Harel, et ne s'était imposé la dépense ni d'un tapis, ni d'une décoration, ni même de la retouche d'un salon. Il fallait que l'auteur d'*Antony* et ses interprètes comptassent uniquement sur eux-mêmes.

La première représentation eut lieu le 3 mai 1831². Bocage et M^{me} Dorval furent acclamés ; quant à l'auteur, pressé, embrassé et tiré dans tous les sens, il laissa dans la foule les basques de son habit vert passées ainsi à l'état de reliques. Bref, le succès fut tel qu'il se poursuivit pendant une centaine de soirées malgré les troubles de la rue.

À chaque représentation, le public ne manquait pas de rester jusqu'au tomber du rideau pour entendre ces mots si dignement dits par Bocage : « Elle me résistait, je l'ai assassinée. »

Il en résulta ceci.

Une soir que M^{me} Dorval jouait *Antony* avec Bocage sur le

1. *Alexandre Dumas en manches de chemise*, par Benjamin Pifteau, in-vol in-18, Paris, Léon Vanier, 1884, pages 81 et 82.

2. *Antony*, drame en cinq actes, en prose ; Paris, Auguste Auffray, 1831, in-8, de 116 p., chif., couverture grise. — Deuxième édition. Paris, le même, 1832, in-8, 112 p. avec une vignette de Tony Johannot, mise sur bois par Tellier et gravée par Thompson. Scène VIII^e du IV^e acte. — *Antony* et Adèle après la scène du bal.

Parodie : *Batardi, ou le désagrément de n'avoir ni père ni mère*, existence d'homme en cinq portions, de M. Dupin. Variétés, 30 mai 1831. Paris, J.-H. Barba, 1881, In-8 de 28 p. chiff., plus un feuillet.

théâtre du Palais-Royal, pour un bénéfice, la toile, par suite d'une erreur du régisseur, tomba sur le coup de poignard d'Antony.

Cela ne faisait point l'affaire du public qui réclama le dénouement à grands cris.

Quand on se décida à relever le rideau, M^{me} Dorval avait repris sur son fauteuil sa pose de femme tuée, mais il avait été impossible de ramener Bocage qui, furieux d'avoir manqué son effet final, refusait obstinément de sortir de sa loge.

Voyant que le public allait se fâcher, M^{me} Dorval eut une inspiration héroïque. Elle se redressa et, s'avancant vers la rampe : « Messieurs, dit-elle, *je lui résistais, il m'a assassinée.* »

Cette variante fut saluée par un tonnerre d'applaudissements.

Quelques années après, Dumas avait traité avec M. Jouslin de la Salle, directeur du Théâtre-Français, pour la reprise d'*Antony*, dans laquelle devait débiter M^{me} Dorval ; la date de cette reprise était fixée au 28 avril 1834. Mais voilà que, le matin même de ce jour, parut dans le *Constitutionnel* un article de M. Antoine Jay, membre de l'Académie française, dénonçant *Antony* comme obscène et immoral. M. Thiers, alors ministre de l'intérieur prit l'article au sérieux et interdit pour le soir même la représentation annoncée. Comme la pièce n'était pas nouvelle et que le directeur du Théâtre-Français s'était engagé à ses risques et périls à la jouer, le tribunal de commerce de la Seine, dans son audience du 14 juillet 1834, condamna M. Jouslin de la Salle à dix mille francs de dommages-intérêts envers Alexandre Dumas.

La suspension d'*Antony* devait être confirmée plus tard par M. Duchatel, ministre de Louis-Philippe, et ordonnée sous l'Empire par M. de Persigny pendant son premier passage au ministère de l'intérieur.

Une ordonnance royale, du 30 avril 1831, avait décidé que la croix de juillet aurait pour légende : *Donnée par le roi des Français*, et que les décorés prêteraient *serment de fidélité au roi des Français* et d'obéissance à la charte constitutionnelle et aux lois

du royaume. L'ordonnance était suivie d'un état nominatif des citoyens auxquels cette croix était décernée. Le nom de Dumas figurait sur cette liste. Le 7 mai, la plupart des décorés se réunirent dans la salle de la Grande-Chaumière, située passage du Saumon, et nommèrent quatorze délégués parmi lesquels Alexandre Dumas. L'assemblée décréta d'illégalité le serment et la légende *Donnée par le roi*.

Le gouvernement recula et, le 13 mai, le roi rendit une ordonnance décidant que la croix de juillet serait remise par les maires aux citoyens de Paris et de la banlieue compris dans l'état nominatif et dans la liste supplémentaire qu'avait dressés la commission des récompenses nationales. À cet effet, un registre devait être ouvert dans toutes les mairies pour recevoir le serment des décorés.

Les maires n'eurent pas grande besogne et les registres, – si l'on en croit Dumas, – restèrent à peu près immaculés. Chacun de nous se paya sa décoration, et l'on se cotisa pour acheter des croix à ceux qui n'avaient pas le moyen de faire cette dépense : le gouvernement nous laissa tous parfaitement tranquilles.

La littérature et les émeutes sont incompatibles ; or, à cette époque, les émeutes étaient fréquentes. Dumas fut obligé de faire imprimer *Antony* à ses frais. Il songea alors à quitter Paris où il ne pouvait guère travailler et, comme le démon poétique le poussait à faire quelque chose de nouveau, il partit le 6 juillet par la diligence de Paris à Rouen, en compagnie de l'actrice Mélanie S... Après vingt-quatre heures de séjour à Rouen, il prit le bateau du Havre. Arrivé au Havre, Dumas se mit en quête d'un endroit où passer un mois ou six semaines, au bord de la mer. Il se décida pour Trouville.

À Trouville, le jeune couple s'installa chez la mère Oseraie qui tenait l'unique et d'ailleurs excellente auberge du pays. La chambre du poète donnait sur la vallée de la Toucques, l'autre avait vue sur la mer.

À cette époque, Dumas avait un traité avec Harel, et il était convenu qu'il lui rapporterait une pièce en cinq actes et en vers, intitulée *Charles VII chez ses grands vassaux*.

Cette pièce, comme œuvre d'assimilation et d'imitation, est « le plus gros péché du poète ». Elle est imitée de l'*Andromaque* de Racine, de *Goetz de Berlichingen* de Goethe, des *Marrons du feu* d'Alfred de Musset. Différents passages ont été en outre empruntés à *Quentin Durward* et à *Richard Cœur-de-Lion* de Walter Scott. Dumas a écrit à la page 208, huitième série de ses *Mémoires* : « L'homme de génie, – ai-je besoin de faire observer que je dis cela pour ces grands maîtres (Shakspeare et Molière) et non pour moi ? je sais que je ne serai quelque chose à mon tour que lorsque je serai mort ! – l'homme de génie ne vole pas, il conquiert. »

Le 7 juillet, à 9 heures du soir, après une promenade sur la plage, Dumas, en rentrant chez la mère Oseraie, commença son drame. Le lendemain matin, les cent premiers vers de *Charles VII*, y compris ceux qui racontent la chasse au lion de Yakoub, étaient terminés. Ce sont, de son propre aveu, les meilleurs peut-être qu'il ait écrits.

La vie qu'il menait était uniforme et monotone. Elle se partageait entre le sommeil, les repas, la chasse, le bain, la promenade et le travail qui en prenait la plus grosse part.

Un jour, au nombre des rares baigneurs qui se hasardaient jusqu'à Trouville, plage alors inconnue, arriva un homme de 28 à 30 ans, qui déclara s'appeler Beudin et être banquier.

Beudin avait appris que Dumas était à Trouville ; il le cherchait pour lui parler d'une pièce dont il avait conçu la pensée avec Goubaux, connu en littérature sous le pseudonyme de Dinaux et l'un des auteurs de *Trente ans ou la vie d'un joueur*. Ils n'avaient encore que le prologue et ne se sentaient pas la force de mener à bien leur pièce dont ils avaient puisé l'inspiration dans les *Chroniques de la Canongate*, de Walter Scott.

Et le 24 juillet, le jour même où Alexandre Dumas atteignait

ses vingt-neuf ans, il fut convenu qui lui, Goubaux et Beudin feraient ensemble *Richard Darlington*.

Le 10 août, *Charles VII* était terminé. Rien ne retenait plus Dumas à Trouville ; il partit pour Paris où Beudin l'avait précédé de quelques jours.

Le soir même de son retour, il assistait à une représentation de *Marion Delorme*. « Ah ! se dit-il, si je faisais de pareils vers, sachant faire une pièce comme je la sais faire !... » et Dumas était tout disposé à faire pour *Charles VII* ce que Harel l'avait invité à faire pour *Christine* : à le remettre en prose.

La lecture de sa nouvelle pièce faite à quelques amis réunis chez lui n'obtint aucun succès. Ce fut tout le contraire, quand il la lut à Harel, à M^{lle} Georges, à Janin et à Lockroy. Et *Charles VII* fut mis immédiatement en répétition et distribué entre les acteurs.

Dumas se tourna ensuite vers *Richard* et écrivit à Goubaux, qui demeurait rue Blanche, n° 19, pour se mettre à sa disposition.

Les deux jeunes gens étaient devenus voisins ; Dumas avait quitté son logement de la rue de l'Université et avait pris un troisième étage dans le square d'Orléans, très-belle maison qu'on venait de bâtir, rue Saint-Lazare, n° 42, et où habitaient déjà quelques-uns de ses amis, Zimmermann, Étienne Arago, Robert Fleury et Gué.

On sait que *Richard Darlington* est l'histoire d'un jeune ambitieux sans scrupules, qui tue sa première femme pour épouser une riche héritière. C'est son propre père, qui n'est autre que le bourreau, qui se charge de démasquer aux yeux de tous l'infamante origine du misérable aventurier.

Le prologue de *Richard Darlington*, trouvé par Beudin et Goubaux, fut écrit par Dumas ; Goubaux fournit surtout des traits de caractère pour le personnage de l'ambitieux Richard. La scène des élections fut confiée à Goubaux et à Beudin, ce dernier ayant assisté à Londres à des scènes de ce genre. Schiller, dans *Don Carlos*, acte IV, scène IX, inspira à Dumas le passage du qua-

trième tableau où Richard veut forcer Jenny au divorce. La scène du 5^e tableau, où Richard vend sa conscience pour être ministre, complètement manquée par Dumas, fut refaite par Goubaux.

Restait à savoir comment Richard se débarrasserait de sa femme. Dumas décida que le mari la jetterait par une fenêtre donnant sur un précipice.

Montrer, dit Ch. Séchan¹, Richard saisissant la pauvre Jenny tout éperdue et la traînant de force jusqu'à la fenêtre, il n'y fallait pas penser ; le public n'aurait pas supporté la vue de cette horrible lutte. En outre, comment empêcher le misérable, en enlevant sa femme pour la précipiter par-dessus le balcon, de montrer ses jambes aux spectateurs, et de risquer ainsi de les faire rire ? Mais Dumas était un véritable homme de théâtre. Il chercha et il trouva la scène : c'est-à-dire qu'il nous montra Jenny fuyant éperdue devant l'allure menaçante de son mari et s'approchant elle-même de la porte-fenêtre pour appeler au secours. Richard n'avait plus alors qu'à la suivre, à la pousser un peu à droite, (derrière les deux battants de la fenêtre refermés), et à paraître seul.

Pendant les répétitions de *Charles VII* qui étaient menées avec ardeur à l'Odéon, Dumas fit une partie de chasse à Montigny près Montereau, lui cinquième avec Louis Viardot, Bessas-Lamégie, adjoint au maire du X^e arrondissement, Bixio et Louis Boulanger. M. Dupont-Delporte, nouvellement nommé préfet de la Seine-Inférieure, avait, sur la recommandation de son fils, mis son château et ses terres à leur disposition.

Ce voyage fut une véritable odyssée ; Dumas y brilla à la fois comme homme de ressources, comme chasseur et comme cuisinier. Par contre, il se brouilla avec Viardot pour deux perdrix perdues et, en 1853, leur raccommodement n'était pas encore effectué. Les chasseurs s'en revinrent légers d'argent ; sans l'arrivée de Félix Deviolaine qui monta à Fontainebleau dans le bateau qui les ramenait à Paris, bien qu'ils eussent avant leur

1. Ch Séchan, décorateur de l'Opéra. – Souvenirs d'un homme de théâtre, 1831-1855, recueillis par Adolphe Badin, 1 vol. grand in-18. Paris, Calmann-Lévy, 1883.

départ emprunté 40 francs à un ami de Bixio, ils en auraient été réduits à une pièce de vingt sous pour déjeuner à bord.

*Charles VII chez ses grands vassaux*¹ fut représenté pour la première fois, à l'Odéon, le 20 octobre 1831.

« La pièce eut un grand succès, dit Dumas, et ne fit pas un sou ! »

M. Alexandre Dumas fils, au sujet de cette première représentation, a écrit dans la Préface du *Fils naturel* la page admirable qu'on va lire :

... Il y a dans mon enfance un souvenir qui secrètement battait en brèche mes jeunes vanités. C'est celui de la première représentation de *Charles VII*, à l'Odéon. Ce fut un *four*, comme on dirait aujourd'hui dans cet argot parisien qui remplacera peu à peu, si nous n'y prenons garde, la vieille langue française.

J'avais huit ans, j'écoutais avec religion, parce que c'était *papa* qui avait écrit ça. Je n'y comprenais rien du tout, bien entendu. Tu avais voulu que je fusse présent à cette solennité ; tu étais superstitieux, tu croyais que je te porterais bonheur. Tu te trompais bien. Les cinq actes se déroulèrent au milieu d'un silence morne. Aussi quelle idée avais-tu de vouloir arrêter tout-à-coup, avec une œuvre sobre, ferme, simple, le mouvement que tu avais toi-même et le premier imprimé au théâtre ? Pourquoi tout-à-coup cet hommage à Racine, qu'on était convenu d'appeler un polisson ?

Nous revînmes ensemble tout seuls, toi me tenant par la main, moi trotinant à ton côté pour me mettre à l'unisson de tes grandes jambes. Tu ne parlais pas ; je ne disais rien non plus ; je sentais que tu étais triste et qu'il fallait se taire. Depuis ce jour, je n'ai jamais longé le vieux mur de la rue de Seine, près du guichet de l'Institut (où tu ne devais pas entrer), sans revoir nos silhouettes sur cette muraille humide, léchée ce soir-là d'un grand rayon de lune. Je ne suis jamais revenu d'une de mes premières représentations les plus bruyantes et les plus applaudies, sans me rappeler le froid de cette grande salle, notre marche silencieuse à travers les rues désertes, et sans me dire tout bas, pendant que mes amis

1. *Charles VII chez ses grands vassaux*, tragédie en cinq actes ; Paris, Lemesle et veuve Béchét, 1831. In-8 de 120 p. – 2^e édition. Les mêmes, 1832, in-8 de 128 p.

me félicitaient : « C'est possible, mais j'aimerais mieux avoir fait *Charles VII* qui n'a pas réussi. »

Le jugement du premier jour n'était d'ailleurs pas sans appel. Ce drame a eu tout récemment les honneurs d'une reprise et d'une réussite complète à Paris.

Aussitôt achevé, le drame de *Richard Darlington* avait été lu à Harel, qui venait d'abandonner la direction de l'Odéon pour prendre celle de la Porte-Saint-Martin. Reçu d'emblée, ce drame fut immédiatement mis à l'étude et, après un mois de répétitions scrupuleusement suivies par l'auteur, le jour fixé pour la première représentation arriva enfin. « *Richard* eut un immense succès, et ce fut justice. *Richard*¹ est tout simplement un excellent drame. » – C'est ainsi que Dumas juge lui-même son œuvre. – Frédéric Lemaître, M^{lle} Noblet, Doligny et Delafosse furent rappelés au milieu d'applaudissements frénétiques.

Dans le corridor, Dumas, rencontrant de Musset très-pâle et très-impressionné, lui demanda ce qu'il avait : « Il y a que j'étouffe ! » répondit le poète.

Pendant la même année 1831, Alexandre Dumas publia dans la *Revue des Deux-Mondes*, savoir : dans les deux premiers volumes, *La Vendée après le 29 juillet 1830* et dans les troisième et quatrième volumes, *La Rose rouge*, récit de la Terreur et *le Chevalier de Bourdon*, chronique.

Le poète donna au recueil les *Annales romantiques*, que publiait à Paris, en 1832, l'éditeur Louis Janet, le morceau suivant :

LES ÂMES.

Lorsque d'un dieu d'amour la puissance féconde
Aux gouffres du néant arrache les humains,

1. *Richard Darlington*, drame en trois actes et en prose, précédé de la *Maison du docteur*, prologue, par Alex. Dumas. Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 10 décembre 1831. Paris, J.-N. Barba, librairie, 1832. In-8 de 182 p. ; broché, avec la couverture. D'après Quérard, la plupart des exemplaires portent le nom de Dinaux.

Pour partager la joie ou les peines du monde
Deux âmes à la fois s'échappent de ses mains.
Mais, par le sort contraire en naissant séparées,
Elles doivent errer dans ce vallon de pleurs ;
Et, parmi les mortels quelque temps égarées,
D'un exil solitaire épuiser les douleurs.

Jusqu'au jour plus heureux qui sur la même route
Réunira ces cœurs créés à l'unisson
Comme deux gouttes d'eau, qui ne font qu'une goutte,
Comme deux sons pareils, qui ne forment qu'un son.

Et voilà¹ quel espoir a soutenu ma flamme,
Depuis que, dans ce monde au hasard seul soumis,
Je redemande en vain cette âme de mon âme
Qu'au matin de mes jours le ciel m'avait promis.

Oh ! que de fois pourtant elle dora mes rêves,
Soit lorsque, sur la plage égarant mes ennuis,
Au murmure des flots qui meurent sur les grèves,
Pensif, je respirais l'air parfumé des nuits ;

Soit qu'au sommet des monts qu'un long hiver assiège,
Mon œil vînt épier les premiers feux du jour,
Et les roses reflets de l'aube sur la neige,
Et la vapeur errant sur les lacs d'alentour ;

Soit lorsque le soleil embrasant la journée
De ses feux dévorants disperse le faisceau,
Et que j'implore assis et à tête inclinée,
Et l'ombre du bocage, et le frais du ruisseau !

Alors l'illusion au prisme poétique,
Dans un demi-sommeil enveloppant mes yeux,
Se plaît à me créer un être fantastique
Qui promet le bonheur et me montre les cieux.

J'admire les contours de sa taille légère,
Son corps aérien que parent tant d'attraits,
Et sa forme qui semble à ce monde étrangère,

1. L'édition originale porte *Eh !* ce qui est évidemment une erreur.

Sous le voile jaloux qui me cache ses traits.

Je suis à ses genoux ivre de son sourire,
Fixant déjà l'instant qui doit combler mes vœux,
Et, plus douce à mon front qu'au souffle du zéphire,
Sa main en se jouant passe dans mes cheveux.

Du feu qui me dévore elle ressent la flamme,
Et bientôt nous n'avons pour peindre nos désirs
Que ce langage ardent que l'âme parle à l'âme,
Que ces soupirs de feu répondant aux soupirs.

Puis soudain... je tressaille... et mon front se relève ;
Autour de moi j'étends un regard douloureux ;
Je suis seul, toujours seul... ce n'est encor qu'un rêve ;
Je me frappe le front... et je dis : malheureux !...

Dans l'intervalle qui s'était écoulé de la confection de *Richard Darlington* à sa première représentation, Dumas avait ébauché une autre pièce ayant pour titre *Teresa* et dont Anicet Bourgeois avait écrit le plan. La pièce ne pouvait guère s'élever au-dessus du médiocre, mais Bocage, libre d'engagement, et qui avait présenté les deux collaborateurs l'un à l'autre, désirait vivement avoir un rôle. Dumas, voulant rendre service à cet acteur qui avait admirablement joué Antony, s'engagea à terminer *Teresa*.

Le drame fut commencé et achevé en trois semaines ou un mois, à peu près ; seulement, je fis à Anicet, dit Dumas, comme je l'ai toujours fait quand j'ai travaillé en collaboration, la condition que j'écrirais la pièce tout seul.

Ce fut Laferrière qui suggéra à l'auteur l'idée d'introduire dans son rôle d'Arthur de Savigny le récit d'une éruption du Vésuve.

La première représentation de *Teresa*¹ eut lieu sur le théâtre

1. *Teresa*, drame en 5 actes et en prose. – Publication de Charles Lemeale.
– Paris, Barba, éditeur. Veuve Charles Béchét, libraire. Lecointe et Pugin,

royal de l'Opéra-Comique (salle Ventadour), le 6 février 1832. La pièce porte cette dédicace : « À mes jeunes compatriotes et amis. – C'est à Villers-Cotterêts, au milieu de nos fêtes, de nos soirées et de nos chasses, que ce drame a été composé et écrit. Je vous le dédie, frères ! Recevez-le comme un frère ; car Villers-Cotterêts est son pays natal. Alexandre DUMAS. – Ce 6 février 1832, onze heures du soir. »

Teresa mit en lumière Ida Ferrier, « talent fin, gracieux, très-simple, en dehors de toutes les conventions théâtrales. » Voici, d'après Jules Lecomte¹, comment se forma la liaison d'Alexandre Dumas avec celle qui devait devenir sa femme.

L'auteur d'*Henri III* venait de composer *Teresa*. M^{lle} Ida eut le principal rôle (Amélie Delaunay) de ce drame, et s'y fit remarquer pour la première fois, d'obscurité qu'elle avait été jusque-là au théâtre. Après la première représentation de la pièce, le public enthousiaste redemanda l'actrice, qui parut et rentra bientôt dans la coulisse, si émue, que, rencontrant M. Dumas, elle se jeta dans ses bras ou à ses pieds, lui disant, avec ce que le rôle et l'exaltation lui avaient laissé d'entraînement : Ah ! Monsieur ! vous venez de me rendre le plus grand service ; moi, pauvre fille, vous me faites une réputation ; je vous devrai mon avenir... et je ne sais comment vous remercier... M. Dumas emmena souper l'actrice et devint son ami.

On avançait vers le carnaval, et, comme il y avait eu un bal costumé aux Tuileries, Bocage suggéra l'idée à notre compatriote de donner à son tour un bal de même nature, destiné à réunir toutes les illustrations artistiques et littéraires, au lieu des personnages politiques qui avaient brillé au bal des Tuileries.

Le logement de Dumas comprenait uniquement une salle à manger, un salon, une chambre à coucher, un cabinet de travail. Heureusement il se trouvait, sur le même palier, un appartement libraires, 1832. (Imprimerie de David). In-8 de 164 p. chiff., couverture cha-mois. On lit au verso du faux-titre : Cet ouvrage se trouve aussi chez Riga, éditeur, faubourg Poissonnière, n° 1.

1. *Lettres sur les écrivains français*, par VAN ENGELGOM, de Bruxelles (Jules Lecomte) ; Bruxelles, 1887, in-18, p. 75 et suiv.

de quatre pièces entièrement libre. Le propriétaire permit à son locataire d'utiliser ce logement au profit du bal projeté ; les peintres amis de Dumas se chargèrent de décorer l'appartement et se partagèrent la besogne.

Les décorateurs étaient Eugène Delacroix, Louis et Clément Boulanger, Alfred et Tony Johannot, Decamps, Granville, Jadin, Barye, Nanteuil, Ziégler. Cicéri se chargeait des plafonds.

Il restait à régler une chose de la plus haute importance, c'était le souper.

Dumas alla trouver M. Deviolaine qui lui donna une autorisation pour chasser dans la forêt de La Ferté-Vidame.

Il emmena quatre de ses camarades et trouva, à La Ferté-Vidame, son propre neveu Émile Letellier, venu de Chartres tout exprès, – pauvre garçon qui mourut jeune ; – il y trouva aussi son vieil ami Gondon, l'inspecteur de la forêt. Gondon et Dumas eurent les honneurs de la journée.

Quand les chasseurs rentrèrent dans Paris, à la nuit tombante, neuf chevreuils étaient pendus à l'impériale de leur voiture. Dumas, inventant avant Proudhon la banque d'échange, fit marché avec Chevet. La chasse lui fournit ainsi, sans bourse délier, les principales pièces de son prochain souper.

Le bal fit un bruit énorme. Dumas avait invité à peu près tous les artistes de Paris. Le costume était de rigueur, le masque frappé d'interdiction.

J'avais découvert à la bibliothèque – raconte l'amphitryon – dans un petit livre de gravures du frère du Titien, un charmant costume de 1525 : cheveux arrondis et pendants sur les épaules, retenus par un cercle d'or ; justaucorps vert d'eau, broché d'or, lacé sur le devant de la chemise avec un lacet d'or et rattaché à l'épaule et aux coudes par des lacets pareils ; pantalon de soie mi-parti rouge et blanc ; souliers de velours noirs à la François I^{er}, brodés d'or.

La maîtresse de la maison, très-belle personne, avec des cheveux

noirs et des yeux bleus¹, avait la robe de velours, la collerette empesée, et le feutre noir à plumes noires d'Hélène Formann, seconde femme de Rubens.

Un orchestre avait été établi dans chacun des deux appartements.

Voici les noms de quelques-unes des célébrités qui avaient répondu à l'appel de Dumas :

M^{mes} Léontine Fay, Louise Despréaux, Cornélie Falcon, Virginie Déjazet, Mars, Leverd, Dupont, Georges, Paradol, Rose Dupuis, Noblet, Javureck, Adèle Alphonse.

MM. Véron, Buloz, Odilon Barrot, La Fayette, de Beauchêne, Joanny, Michelot, Menjaud, Firmin, Adolphe Nourrit, Monrose, Volnys, Bocage, Allan, Rossini, Moyne, Barye, Etex, Adam, Zimmermann, Plantade, Pichot, Alphonse Royer, Charles Lenormand, Considérant, Paul et Alfred de Musset, Capo de Feuillide, Eugène Sue, Paul Lacroix, Pétrus Borel, Bard, Francisque Michel, Paul Foucher, Eugène Duverger, Ladvoct, Fournier, Giraud, Tony et Alfred Johannot, Menut, Louis et Clément Boulanger, Nanteuil, Gaindron, Boisselot, Chatillon, Ziégler, Roqueplan, Lépaule, Grenier, Robert Fleury, Eugène Delacroix, Champmartin, Henriquel-Dupont, Chenavard, Frédéric-Lemaître.

M. Tissot, de l'Académie, avait eu l'idée de s'habiller en malade ; Jadin arriva en croque-mort, un crêpe au chapeau et, s'attachant aux pas de Tissot, répéta, toutes les cinq minutes : « *J'attends.* »

Au bout d'une demi-heure, M. Tissot avait disparu.

Entre les deux parties du bal, il y eut un souper pantagruélique.

1. Jules Lecomte écrivait en 1887, dans ses *Lettres sur les écrivains français*, déjà citées : « Quant à M^{lle} Ida, c'est une jeune femme petite et d'un embopoint trop prononcé. » Ida Ferrier d'ailleurs était blonde, il doit s'agir encore de Mélanie S...

À neuf heures du matin, musique en tête, on sortit et l'on ouvrit, rue des Trois-Frères, un dernier galop dont la tête atteignait le boulevard, tandis que la queue frétillait encore dans la cour du Square.

Ce fut pendant la période où il se livrait avec passion à l'étude de l'histoire, que Dumas fit *Teresa* et une autre pièce qui ne fut jamais représentée. Elle s'appelait *Edith aux longs cheveux* et lui avait été inspirée par un grand tableau envoyé de Rome par Horace Vernet et représentant *Edith aux longs cheveux, cherchant le corps d'Harold sur le champ de bataille d'Hastings*, et aussi par la lecture d'un roman d'Auguste Lafontaine. Harel, à qui Dumas avait proposé ce sujet de drame, l'avait refusé net. *Edith aux longs cheveux*, qui avait coûté à son auteur beaucoup de temps et de peine, fut portée par lui au Théâtre-Français ; le Comité de lecture ne jugea pas la pièce jouable, mais Dumas y trouva l'idée d'un autre drame, *Catherine Howard*, qu'il devait faire représenter en 1834, sur la scène de la Porte-Saint-Martin.

Le choléra sévissait dans Paris quand, à la sollicitation de M^{lle} Dupont, l'excellente soubrette, et pour la représentation à bénéfice de celle-ci, Dumas fit, en collaboration avec Anicet Bourgeois et Durieu, *le Mari de la Veuve*¹, comédie empruntée, si l'on en croit J.-M. Quérard², à *la Folle épreuve*, d'Hoffmann. Cette bluette qui n'eut qu'un succès médiocre le premier soir, malgré le talent de ses interprètes, reprise depuis plusieurs fois, est toujours restée au répertoire du Théâtre-Français. En 1872, elle atteignait sa 145^e représentation.

Pour oublier l'épidémie qui continuait à exercer ses ravages, Dumas écrivait *Gaule et France*, et le soir, pour se délasser de ses recherches pénibles et de son travail du matin, il réunissait

1. *Le Mari de la Veuve*, comédie en un acte et en prose, par M***, représentée sur le Théâtre-Français, le 4 avril 1832. Paris, Aug. Auffray, 1832, in-8, 68 p. chiff. – Paris, Marchand, 1835, gr. in 8, 16 p. à 2 col. Cette 2^e édit. porte le nom d'Alex. Dumas seul.

2. *Les Supercheries littéraires dévoilées*, par J.-M. Quérard ; 2^e édit. Paris, Paul Daffis, in-8, 1870.

quelques amis : Henri Fourcade, frère de l'habile danseur de Villers-Cotterêts, Collin, Boulanger, Liszt, Châtillon, Delanoue et parfois Victor Hugo.

De temps en temps Harel, qui faisait semblant de ne pas croire au choléra, venait tourmenter Dumas pour qu'il lui fît *la Tour de Nesle* que Roger de Beauvoir et Fourcade avaient déjà, chacun de son côté, proposée à notre héros.

À la suite d'une de ces réunions intimes dont nous venons de parler et qui s'était terminée par un joyeux souper, Dumas reconduisait ses amis et les éclairait du haut de son palier, quand il se sentit pris d'un léger tremblement dans les jambes. Il se mit au lit, avala la valeur d'une once d'éther et ne tarda pas à s'évanouir. Deux heures après, quand il revint à lui, un médecin, que sa cuisinière était allée quérir, lui administrait un bain de vapeur, une voisine le frottait, par-dessus les draps, avec une bassinoire pleine de braise. Il garda le lit pendant cinq ou six jours avant d'être hors de danger ; car, on le devine, il avait payé son tribut à l'épidémie régnante.

Quand sa porte se rouvrit aux étrangers, la première personne qu'il reçut fut Harel dont, tous les jours d'ailleurs, on lui avait remis la carte.

Harel lui apportait deux manuscrits du drame de *la Tour de Nesle*, l'un d'un jeune écrivain, Frédéric Gaillardet, l'autre de Jules Janin, inspiré par le précédent et qui n'en différait guère que par une plus grande correction du style.

Harel ne se retira qu'après avoir arraché à Dumas, tout brûlant de fièvre et malade encore, la promesse de lui livrer la pièce dans quinze jours.

Après un travail opiniâtre qui retarda de plus d'un mois la convalescence du malade, le manuscrit du drame fut livré.

L'histoire des difficultés qui s'élevèrent entre Dumas et Gaillardet au sujet de la paternité de *la Tour de Nesle*, avant comme après la représentation, serait longue à raconter. Dumas avait fait l'exposition ; la tirade des *grandes dames*, au premier acte, et les

scènes 4 et 5 du troisième étaient l'œuvre de Janin ; Dumas avait ajouté la *scène de la prison* et remanié d'ailleurs et transformé toute la pièce. Cependant, à part un remaniement de scène, le second acte était presque tout entier dans le manuscrit de Gaillardet.

Janin s'étant retiré loyalement de la collaboration, Harel amena Gaillardet et Dumas à signer une transaction par laquelle ils se reconnurent de part et d'autre auteurs en commun de *la Tour de Nesle*. Ils se réservaient de la mettre chacun à son nom seul dans leurs œuvres complètes. La pièce devait être jouée et imprimée sous le nom seul de M. Gaillardet, nom qui, sur l'insistance d'Harel, serait suivi d'étoiles.

La première représentation eut lieu, à la Porte-Saint-Martin, le 29 mai 1832¹.

Frédéric-Lemaître devait primitivement jouer le rôle de Buridan ; ses fréquentes absences le lui firent retirer et Bocage le remplaça, au grand désespoir de Frédéric. Bocage et M^{lle} Georges (Marguerite de Bourgogne) furent magnifiques.

Un jour, dit Dumas dans ses *Mémoires*, mon fils me demandait, – il n'avait pas encore fait de pièces à cette époque :

— Quels sont les premiers principes d'un drame ?

— Que le premier acte soit clair, que le dernier soit court, et surtout pas de prison au troisième !

Quand je disais cela, j'étais ingrat : jamais je n'ai vu d'effet pareil à cet acte de la prison, merveilleusement joué, d'ailleurs, par les deux acteurs (Bocage et M^{lle} Georges) entre lesquels il se passe et qui en portent tout le poids.

Le succès de *la Tour de Nesle* fut immense ; Dumas, qui avait assisté à la représentation dans une loge par lui offerte à M. et M^{me} Odilon Barrot, refusa absolument de partager le triomphe de Frédéric Gaillardet et le nom de celui-ci fut proclamé seul au

1. *La Tour de Nesle*, drame en cinq actes et en neuf tableaux, par MM. Gaillardet et X*** (Alexandre Dumas). Paris, Barba, 1832, de 98 p.

milieu des applaudissements.

Polémiques, procès, duel, rien ne manqua à cette pièce. La rencontre entre Dumas et Gaillardet eut lieu au pistolet dans le bois de Vincennes, le 17 octobre 1834 ; aucun des adversaires ne fut atteint.

Aujourd'hui, ce démêlé, qui émut si vivement en son temps le monde littéraire, se trouve terminé par la lettre suivante, que M. Gaillardet écrivit spontanément à M. Marc Fournier, directeur de la Porte-Saint-Martin, lors de la reprise de *la Tour de Nesle* à ce théâtre, en 1861. Cette lettre honore à la fois son auteur et Alexandre Dumas.

Mon cher Fournier,

Un jugement rendu par les tribunaux, en 1832, a ordonné que *la Tour de Nesle* serait imprimée et affichée sous mon nom seul ; et c'est ainsi qu'elle l'a été, en effet, jusqu'en 1851, époque de son interdiction.

Aujourd'hui que vous allez la reprendre, je vous permets et vous prie même de joindre à mon nom celui d'Alexandre Dumas, mon collaborateur, auquel je tiens à prouver que j'ai oublié nos vieilles querelles, pour me souvenir uniquement de nos bons rapports d'hier, et de la grande part que son incomparable talent eut dans le succès de *la Tour de Nesle*.

Bien à vous,

F. GAILLARDET.

Paris, 25 avril 1864.

On sait que les funérailles du général Lamarque furent l'occasion de graves désordres et d'une émeute qui ensanglanta les rues de Paris les 5 et 6 juin 1832.

À la suite de ces troubles, Alexandre Dumas n'eut pas lieu d'être très-rassuré sur son propre compte ; il avait été vu et reconnu en artilleur par tout le boulevard ; il avait distribué des armes à la Porte-Saint-Martin ; enfin, il savait qu'au mois de décembre 1831 une dénonciation en règle contre lui avait été adressée au roi, et que cette dénonciation le représentait comme « un républicain dans toute l'acception du terme. »

Le 7 juin au matin, Harel était chez son ami le dramaturge et

l'engageait à terminer le *Fils de l'Émigré*, puis, cela fait, à entreprendre un voyage pour rétablir sa santé et se reposer de ses fatigues.

Il fut convenu qu'en échange des deux derniers actes, Harel donnerait trois mille francs à Dumas et l'autoriserait à tirer sur lui pour deux mille francs.

Un quart-d'heure après la sortie d'Harel, Anicet Bourgeois arrivait.

L'idée du *Fils de l'Émigré* était de lui ; l'exécution – dans les trois premiers actes surtout – fut entièrement de Dumas. Les deux amis firent ensemble le quatrième et le cinquième actes pendant les journées des 7 et 8 juin.

Le 9 juin, un journal légitimiste écrivait qu'Alexandre Dumas, pris les armes à la main, avait été fusillé le 6 à trois heures du matin. La nouvelle, bien entendu, était fausse ; mais un aide de camp du roi prévint le mort-vivant que l'éventualité de son arrestation avait été discutée sérieusement. On lui conseillait d'aller passer un mois ou deux à l'étranger, pour se faire oublier, et, de son côté, le médecin avait formulé une prescription conforme. Harel, une fois en possession du *Fils de l'Émigré*, avait donné la somme et l'autorisation promises. Le 21 juillet au soir, muni d'un passeport en règle, Dumas partit enfin de Paris.

Il a raconté dans ses *Impressions de Voyage* les divers incidents de ses premières pérégrinations et les événements dont le souvenir s'y trouve mêlé. C'est à Aix-en-Savoie qu'il apprit la mort de l'infortuné duc de Reichstadt. À Lucerne, il se rencontra avec Chateaubriand ; à Reichenau, petit village des Grisons, il visita la salle où celui qui devait être plus tard Louis-Philippe avait pendant son exil enseigné les mathématiques et la géographie ; et Dumas, de cette même salle, écrivit au duc d'Orléans une lettre pleine de nobles sentiments. Enfin, en septembre 1832, il se rendit au château d'Arenenberg, situé dans le voisinage de Constance, et y reçut pendant trois jours l'hospitalité de la reine Hortense, qui, majesté déchue, s'y était retirée sous le nom de

comtesse de Saint-Leu.

À Kœnigsfelden, Dumas réussit à se procurer un numéro du *Constitutionnel* et y apprit la chute complète du *Fils de l'Émigré*¹.

Vers le commencement d'octobre 1832, il était de retour à Paris. Là, Véron lui fit une mercuriale et lui ferma les portes de la *Revue de Paris* qu'il lui avait précédemment ouvertes toutes grandes ; les directeurs de théâtre ne reconnurent pas le jeune voyageur. *Le Fils de l'Émigré* avait entraîné dans sa défaite le plus connu de ses deux auteurs. Cet ostracisme toutefois devait cesser à la fin de l'année suivante.

Dumas renonça momentanément au théâtre et s'occupa d'achever son livre de *Gaule et France*.

Tandis que Madame la duchesse de Berry était arrêtée à Nantes par la police de M. Thiers, le *Roi s'amuse* était arrêté à Paris par la censure.

La première représentation eut lieu le 22 novembre. Dumas raconte qu'il n'y assistait pas ; un peu de froid s'était glissé dans ses relations avec Hugo. Des amis communs les avaient à peu près brouillés. Ce qui n'empêcha pas Alexandre Dumas, dans le tome X de ses *Mémoires*, de venger le grand poète des injustes critiques dirigées contre lui.

Pendant la même année 1832, Dumas fit paraître dans les livraisons suivantes de la *Revue des Deux-Mondes*, savoir :

15 janvier. – *La Prise de Paris en 1417*. – Perrinet-Leclerc.

1^{er} novembre. – *La Terrasse de la Bastille*.

1^{er} décembre. – *Mort de Cappeluche*. – *Le Sire de Gyac*².

1. *Le Fils de l'Émigré*, ou *le Peuple*, drame en 5 actes et en prose, précédé de l'*Armurier de Briens*, prologue en prose, par Anicet Bourgeois et M. Alexandre Dumas. Représenté sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 28 août 1832. – *Non imprimé*.

2. Pendant une partie de chasse que fit Dumas à Montigny, en septembre 1831, et que nous avons racontée, Louis Boulanger avait fait sur place un croquis du pont de Montereau qui servit plus tard à Dumas pour son roman d'*Isabel de Bavière* et pour sa légende du *Sire de Gyac*.

15 décembre. – *Le Traité*. – *Le Pont de Montereau*. – *La Course*.

En 1833, Alexandre Dumas publia dans la *Revue des Deux-Mondes* les articles suivants :

15 février : Une pêche de nuit.

15 mars : Un beefsteack d'Ours. – Le Col de Balme. – Jacques Balmat.

1^{er} mai : Le mont Saint-Bernard.

1^{er} juillet : Les eaux d'Aix.

15 juillet : Le Tour du Lac.

15 août : Des Révolutions de la Royauté en France.

1^{er} novembre : La Mer de glace.

1^{er} décembre : Comment je devins auteur dramatique.

Dans le cours de cette même année, parut l'ouvrage *Gaule et France*¹, livre d'histoire dans l'épilogue duquel Dumas prédit l'avènement futur d'une république, avec un président élu pour cinq ans, sortant du peuple, d'une fortune particulière modeste, et pourvu d'une liste civile restreinte.

Ce livre fut loué dans la *Revue de Paris* par N. C. de Saint-Michel et vertement critiqué dans le *Journal des Débats* par M. Granier de Cassagnac (articles des 1^{er} et 26 novembre 1833).

C'est en 1833 que commença la publication des *Impressions de Voyage*, dont la première excursion de Dumas à l'étranger, spécialement en Suisse en 1832, forme le fond².

Vers la fin de l'année 1833, Dumas quitta la rue Saint-Lazare et transporta ses pénates dans un logement au premier étage d'une maison rue Bleu, n° 30, logement qu'il occupa jusqu'en 1838. Ce renseignement sur son passage de la rue Saint-Lazare

1. *Gaule et France*, Paris, U. Canel et Guyot, 1833, imp. de Auguste Auffray, 1 vol. in-8 de 375 p. avec couverture grise imprimée reproduisant le titre.

2. *Impressions de Voyage*. – Tomes I et II, Paris, rue des Beaux-Arts, n° 6 ; Guyot, 1833-34. 2 vol. – Tome III et IV, Paris, Dumont, 1837, 2 vol. – Tome V, Paris, le même, 1837. 1 vol. En tout 5 vol. in-8. Le tome premier a un frontispice, eau-forte de Célestin Nanteuil.

à la rue Bleu se trouve consigné dans « L'Épilogue de ses Impressions de Voyage (Suisse). » Il y explique que Bleu doit s'écrire sans *e*, parce que c'est le nom de l'architecte qui a fait bâtir cette rue.

La première représentation d'*Angèle* eut lieu sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 28 décembre 1833. Dumas, dans la Préface de sa tragédie de *Caligula*, a écrit qu'*Angèle* est un tableau de mœurs. Il dit au tome X de ses *Mémoires*, page 46 : « Je lui ai donné (à Anicet Bourgeois) l'idée d'*Angèle* ; toutefois c'est lui qui a trouvé, non pas Muller médecin, mais Muller malade de la poitrine, c'est à dire le côté profondément mélancolique de l'ouvrage. » Bocage et Lockroy, M^{lles} Verneuil, Ida Ferrier et Mélanie remplissaient les principaux rôles de ce drame¹.

Alexandre Dumas donna à la *Revue des Deux-Mondes*, en 1834, quatre articles qui parurent dans les livraisons ci-après :

1^{er} avril : Charles le Téméraire. – Fribourg.

1^{er} mai : Les Ours de Berne.

1^{er} juillet : Le Mont Gemmi.

15 décembre : Les Bains de Louesche. – Le Pont du Diable.

Il publia dans *Le Sélam* (Morceaux choisis, inédits, de littérature contemporaine, 1834, 1 vol. gr. in-18 ; Paris, F. Astoin et A. Levavasseur) la pièce de vers suivante reproduite dans *Le Talisman*, 2^e année, Félix Astoin, 1835 :

1. *Angèle*, drame en 5 actes, en prose, par Alexandre Dumas. – Paris, Charpentier, 1834, 1 vol. in-8 de 254 p., plus un feuillet à la fin pour les remerciements aux acteurs. Couverture jaune imprimée. Frontispice, eau-forte de Célestin Nanteuil.

Cette pièce a été l'occasion des deux brochures suivantes :

1^o *Angèle*, drame de M. Alex. Dumas, vengé des critiques et de ses détracteurs. Paris, de l'impr. de Sétier, 1834, in-8, 8 pages.

2^o *Angèle*, drame en cinq actes, narré et commenté par Madame Gibou à ses commères mesdames Pochet, la Lyonnaise, etc. (en prose), par l'auteur de « Marie Tudor » racontée par madame Pochet à ses voisines (par M. Roberge). Paris, Marchant, Laisné, 1834, in-8, 8 p.

L'EMBARQUEMENT

Allons, les passagers, qu'on monte dans la barge :
Nous sommes en retard, le navire ancre au large,
Le vent souffle bon frais ;
La marée en fuyant laisse l'eau moins amère :
Partons, partons !... Enfant, vite, embrasse ta mère ;
Tu pleureras après.

Vous pleurerez après, vous aussi, jeune fille,
Vous quittez votre amant !... Qu'il vous suive à Manille ;
C'est un fort beau pays !
Il verra dans le port ses jonques azurées,
Et, sur la rive au loin, ses pagodes dorées
Et ses champs de maïs.

Qu'il vienne !... Sur mon bord je lui donne une place.
Je veux à vos yeux bleus accorder cette grâce
De le prendre avec nous ;
Je le passe et nourris sans qu'il ait rien à faire ;
Et quant à son hamac, ma foi, c'est une affaire
À régler entre vous.

Il y consent... Alors que Dieu vous soit en joie !...
À vos rames, enfants. Qu'un instant on louvoie
À babord les rescifs !...
Vous voguerez contre eux comme courent ces lames.
À babord !... à babord !... Courbez-vous sur vos rames.
Allons... joyeux et vifs !

C'est bien ! Ah !... Passagers, voyez-vous *la Pauline* ?
Tenez, c'est ce trois-mâts dont le beaupré s'incline
Sur le flot indolent.
Que sa flamme en flottant comme un serpent traverse,
Et qui, tranquille et fier, sur les vagues se berce,
Ainsi qu'un goëland.

Voyez-vous sur son bord cette foule incertaine ?
Elle m'attend. C'est moi qui suis son capitaine.
Je dis : Obésissez !...

Et pour prendre un mousquet, amarrer un cordage,
Hisser mon pavillon ou tenter l'abordage,
Cent bras sont empressés.

Il faut voir mes marins pendant ces jours de fête
Où gronde la bataille, où mugit la tempête ;
Où, sur les flots mouvans,
Mon vaisseau, qu'un brouillard entoure comme un voile,
Sent siffler à travers sa mâture et sa voile
Les boulets et les vents !

Sur la mer dont à peine il ouvre la surface,
Il s'arrête ou bondit, se déploie ou s'efface
Sous mon ordre pressé ;
Et lorsque le boulet ou le roc vient l'atteindre,
Je le sens tressaillir ou je l'entends se plaindre
Comme un homme blessé.

Mais que le vent s'apaise ou que le feu s'éteigne,
Qu'aux ordres du second, répétés par l'enseigne
Et par les matelots,
Des morts et des débris son pont se débarrasse,
La Pauline bientôt se relève avec grâce
Pour se mirer aux flots.

Coquette, elle veut voir sa voilure changée,
Car elle n'ose pas se montrer négligée
Au plus petit bateau.
Ainsi la jeune fille à l'amour se révèle,
Et demande à son père une robe nouvelle
À chaque bal nouveau.

C'est que je l'aime aussi comme on aime une fille !...
C'est tout simple. J'ai vu clouer depuis sa quille
Jusqu'à son perroquet,
Et dans le port de Brest, lorsqu'elle fut lancée,
J'ai voulu, comme au front pur d'une fiancée,
Attacher un bouquet.

Oh ! si je la perdais, alors que deviendrais-je,

Comment la remplacer ? et puis d'ailleurs pourrais-je
Survivre à son trépas ?
Une fois un boulet fracassa ses mâtures ;
Je pleurais ma *Pauline*, et j'avais deux blessures
Que je ne sentais pas.

Enfant de l'Océan, avec idolâtrie
Je l'aime, et trouve en lui parens, amis, patrie,
C'est, je crois, sans raison
Que Dieu fit cette terre à l'aspect qui repousse,
Et qui n'est bonne au plus qu'à faire de l'eau douce
Et sécher du poisson.

Nous sommes arrivés !... Encore un coup de rames
Deux hommes à babord... Que l'on hisse les femmes,
Dans le fauteuil de crin !
L'échelle est trop rapide et leurs mains sont trop douces ;
Et d'ailleurs, comme nous, ces jolis petits mousses
N'ont pas le pied marin !...

C'est bien !... qu'on lève l'ancre et qu'on mette à la voile ;
Et si le même vent demain souffle en sa toile,
Nous verrons du hauban
L'Océan devant nous, immense et solitaire,
Et loin derrière nous, à l'horizon, la terre
Mince comme un ruban.

Le 18 mars 1834, le théâtre de la Porte-Saint-Martin donna la première représentation de *la Vénitienne*, drame en cinq actes et en prose par M. Anicet Bourgeois (et M. Alex. Dumas)¹. Cette pièce ne figure pas dans le Théâtre de Dumas.

Catherine Howard, drame en cinq actes et en huit tableaux, fut jouée sur le même théâtre, le 2 juin 1834, et publiée à Paris, chez Charpentier ; 1834, in-8, de 208 pages et 8 pages de cata-

1. *La Vénitienne*. Paris, Barba, 1834, in-8, 284 pag. avec une gravure.

On fit paraître sur cette pièce la brochure suivante : « *La Vénitienne* » de M. Anicet, comparée au « *Bravo* » de Cooper. Paris, de l'impr. de Sétier, 1834, in-12, 12 p.

logue. Eau-forte, frontispice de Célestin Nanteuil. Dans l'Avertissement, Dumas explique que « Catherine Howard » est un drame extra-historique, une œuvre d'imagination procréée par sa fantaisie ; « Henri VIII, dit-il, n'a été pour moi qu'un clou auquel j'ai attaché mon tableau. » M^{lle} Ida créa le rôle de Catherine Howard.

Ce drame donna lieu à la publication de la brochure suivante : « Catherine Howard », d'après Voltaire et d'autres historiens. Paris, de l'imprimerie de Sétier, 1834, in-12, 8 pages.

Le 24 juin 1834, le théâtre des Variétés donnait *la Tour de Babel*, revue épisodique en un acte, par MM. (Adam), Alboize, Aude, H. Blanchard, etc., etc. Les scènes d'*Antony* et du *Constitutionnel* appartiennent à Alexandre Dumas dans cette pièce qui, bien que mutilée par la censure, fut défendue après la dixième représentation¹.

Ce fut vers 1834 que l'Italien Rusconi, recommandé par le général Dermoncourt à Alexandre Dumas, entra chez celui-ci en qualité de secrétaire. Il y était encore en 1857.

Dumas donna au *Journal des Enfants*, en 1834 (2^e année), *Jacques I^{er}* et *Jacques II*, qui fut continué dans les tomes III et VI et achevé avec le tome VII. Le dernier chapitre, écrit de la main de Dumas, figure dans la collection d'autographes de M. Ernest Lemaître, avocat à Laon, précédemment nommé.

Notre héros a raconté dans ses *Nouvelles Impressions de voyages* (Midi de la France) ; Paris, Dumont, 1841, 3 vol. in-8, partie d'une excursion sur laquelle il fournit dans le premier chapitre, intitulé : « La Caravane », les renseignements suivants :

Nous partîmes de Paris le 15 octobre 1834, dans l'intention de visiter le Midi de la France, la Corse, l'Italie, la Calabre et la Sicile.

Le voyage que nous entreprenions n'était ni une promenade de gens du monde, ni une expédition de savants, mais un pèlerinage d'artistes.

1. *La Tour de Babel*. Paris, Marchant, 1834, gr. in-8, 16 p. à deux col., n'a pas été publiée dans le Théâtre de Dumas.

Nous ne comptons ni brûler les grands chemins dans notre chaise de poste, ni nous enterrer dans les bibliothèques, mais aller partout où un point de vue pittoresque, un souvenir historique ou une tradition populaire nous appellerait. En conséquence, nous nous mîmes en route sans itinéraire arrêté, laissant au hasard et à notre bonne fortune le soin de nous conduire partout où il y aurait quelque chose à prendre, nous inquiétant peu des récoltes déjà faites par nos devanciers, certains que les hommes ne peuvent rentrer dans leurs granges tous les épis que Dieu sème, et convaincus qu'il n'y a pas de terre si bien moissonnée qu'il n'y reste pour l'histoire, la poésie ou l'imagination une dernière gerbe à glaner.

La caravane se composait de Godefroy Jadin, que les deux dernières expositions venaient de placer au premier rang de nos paysagistes, d'Amaury Duval, que nous devions rejoindre à Florence où il achevait, par l'étude des maîtres, la grande éducation raphaélesque qu'il avait commencée dans les ateliers de M. Ingres ; de moi, qui dirigeais l'expédition, et de Mylord¹ qui la suivait. »

Dans ce voyage, raconte Dumas dans les Explications préliminaires de ses *Impressions de Voyage en Russie*, tome I, pages 2 et 3, je vis tout le midi de la France, depuis Cette jusqu'à Toulon : Aigues-Mortes, Arles, Tarascon, Beaucaire, Nîmes, Marseille, Avignon, Vaucluse.

C'était un commencement.

Je repartis l'année suivante (1835) ; cette fois, mon voyage dura deux ans².

De ce coup je vis Hyères, Cannes, le golfe Jouan, Grasse, Draguignan, Nice, la Corniche, Gênes, Florence, Pise, Livourne, Turin, Milan, Girgenti, Marsala, Syracuse, Catane ; je gravis l'Etna et le Stromboli ; je visitai les îles Lipariotes ; je poussai jusqu'à Lampedouse ; je revins à Reggio ; je remontai la Calabre, à pied, jusqu'à Pœstum. Je fus arrêté une première fois à Naples par Sa Majesté Ferdinand ; j'allais revenir par Venise, lorsque je fus arrêté une seconde fois à Foligno par Sa Sainteté Grégoire XVI, ramené par les carabiniers à Trasimène, et laissé sur le bord du lac, avec injonction de rentrer en France le plus tôt possible. Je rentrai en France.

1. Mylord était le chien de M. Jadin.

2. Le voyage a pu se prolonger jusqu'en 1836, mais il est peu probable qu'il ait demandé deux années pour s'effectuer.

... Dans mon premier voyage, en France, j'avais dépensé six mille francs ; dans mon second voyage, en Italie, dix-huit mille.

L'année 1835 des *Annales Romantiques* (Paris, Louis Janet, in-18), d'une insigne rareté, ne se rencontre ni à la Bibliothèque nationale, ni à la Bibliothèque Mazarine. Elle contient la poésie suivante :

LA GRANDE CHARTREUSE

J'aurais voulu vous voir, j'aurais voulu vous dire :
« Vous qui marchez, mon père, au flambeau de la foi,
« De ce flambeau sacré dont la lueur m'attire,
« Mon père, secouez quelques rayons sur moi. »

Lorsque le voyageur, aux avis incrédule,
Parti trop tard d'en bas, est par l'ombre surpris,
Et que vous tressaillez, seul, en votre cellule,
Lorsque l'aile du vent vous apporte ses cris ;

Pour lui porter secours vous vous levez, mon père ;
En vain gronde l'orage ; une lampe à la main,
Vers lui vous descendez, et vous lui criez : « Frère,
Venez de ce côté, voici votre chemin. »

Alors vous le trouvez tout près d'être victime
De l'inexpérience et de l'obscurité,
Cramponné sur un roc, pendant sur un abîme,
Auquel un pas de plus l'aurait précipité.

Grâce à vous, échappant à cette mort affreuse,
Humble et le front baissé, comme un guide il vous suit,
Affermissant ses pas sur la route pierreuse
Et ne posant le pied qu'où la lumière luit.

Puis, quand il est sorti de ces gorges maudites,
Comme un ange au pêcheur que son aide a sauvé,
Vous vous tournez vers lui, mon père, et vous lui dites :
« Frère, reposez-vous, vous êtes arrivé... »

Je suis ce voyageur criant à vous dans l'ombre,

Je suis parti d'en bas sans savoir mon chemin.
Le chemin où je marche est étroit, la nuit sombre ;
Éclairez-moi, mon père, et donnez-moi la main.

Comme vous, mais chargé d'un différent message,
J'ai pris le monde en haine, et jeune l'ai quitté ;
Et nous avons tous deux tenté même voyage,
Vous cherchant la lumière, et moi la vérité.

Vous, vous êtes monté par les routes arides ;
Moi, j'ai pris les chemins où je voyais des fleurs.
Votre front s'est couvert de sueurs et de rides ;
Mais vous avez atteint le premier les hauteurs.

Moi, je me suis perdu dans les routes fleuries,
Où, plus que la raison, le désir m'a conduit ;
Et j'ai cueilli, couché sur l'herbe des prairies,
À tout buisson, sa fleur, à tout arbre, son fruit.

Puis est venu le soir, conduisant la tempête ;
De chercher un abri j'ai senti le besoin ;
Et voilà que l'éclair a brillé sur ma tête,
Sans me montrer le but dont je suis encor loin.

Oh ! mon père, aidez-moi de votre expérience ;
Dites-moi si, pour lire au livre écrit par Dieu,
Il faut prendre un flambeau des mains de la science,
Ou suivre aveuglément la colonne de feu.

Parlez, j'écouterai votre parole austère ;
Car, depuis qu'aux lieux hauts vous a conduit la foi,
Vous avez oublié tous les bruits de la terre
Dont la rumeur confuse arrive encore à moi.

Car vous avez souvent, pendant la nuit entière,
Priant Dieu d'affermir votre regard mortel,
Suivi ces mondes d'or, magnifique poussière,
Que soulèvent ses pas sur le chemin du Ciel.

Et le jour vous avez, dans la demeure sainte,
La prière à la bouche, usé vos deux genoux,

Écoutant si l'écho de cette vaste enceinte
Était un bruit du Ciel descendant jusqu'à vous.

Dites-moi comment Dieu, dont nous sommes l'ouvrage,
Qui vers un même but veut que nous nous pressions,
Vous livrant à la paix, me jetant à l'orage,
Mit tant de calme en vous, en moi de passions ?

N'avez-vous point de nuit fiévreuse et délirante,
De songe où votre sang roule comme du feu,
Où la voix du désir, tout le jour expirante,
Parle à votre chevet, couvrant la voix de Dieu ?

Ou cela n'est-il plus pour vous que chose vaine ?
Avez-vous renvoyé ses songes au démon,
Comme le pied secoue et renvoie à la plaine
La poussière amassée en gravissant un mont ?

Alors s'il est ainsi, dès que l'esprit immonde,
Comme un guerrier vaincu dans le combat, eut fui,
Vous avez dû tourner vos regards sur le monde,
Et, rassuré pour vous, être effrayé pour lui.

Vous l'avez vu, des rois écrasant le vieux trône,
Rien qu'en laissant tomber sa patte de lion,
Au premier front venu jeter une couronne,
Large pour Charlemagne et pour Napoléon.

D'un jour au lendemain un culte meurt ou change,
Tout principe est pesant, tout devoir importun.
Et tant de noms fameux sont tombés dans la fange,
Qu'on n'ose faire un pas de peur d'en fouler un.

Voyant que l'homme court vers une voie amère,
La religion pleure et le retient... Hélas !
Il la repousse, ainsi que, repoussant sa mère,
L'enfant devenu fort écarte ses deux bras.

Maintenant tout est là, que votre voix réponde ;
Croyez-vous (car pour moi je ne fais que douter),
Que la religion soit l'âme de ce monde,

Et que sans son principe il ne puisse exister ?

Croyez-vous que, semblable à notre âme immortelle,
Quand la bouche divine a soufflé le flambeau,
Tout ce qui reste à faire au corps quitté par elle,
C'est de prendre un linceul et d'entrer au tombeau ?

Ou que, pareil au fils qui reçoit de ses pères
Le manoir qui les vit heureux et triomphants,
Mais qui sent que le temps en a disjoint les pierres,
Et tremble qu'il ne puisse abriter ses enfants ;

Quoi qu'un vieux souvenir, qu'il honore et qu'il aime,
Prête aux murs une voix qui l'implore pour eux,
Sous le marteau prudent ils tombent et, lui-même,
Il en disperse au loin les débris dangereux.

Puis, aux lieux où jadis la gothique mesure
Sur ses vieux fondements tremblait au vent du nord,
S'élève une maison plus moderne et plus sûre,
Où, tranquille, le maître et s'éveille et s'endort.

Dites-moi, croyez-vous que, semblable à ce maître,
Le monde, renversant lui-même sa maison,
Veuille tout démolir, afin de tout remettre
Au creuset épuré de l'humaine raison ?

Et quand il jette au gouffre, afin qu'il l'engloutisse,
L'autel avec le Dieu, le trône avec le Roi,
Dites-moi, croyez-vous que la liberté puisse
Réédifier tout, avec un mot... *La Loi* ?

ALEXANDRE DUMAS.

Le même écrivain fit paraître, en cette année 1835, les *Souvenirs d'Antony*¹.

Ce volume contient sept Nouvelles publiées déjà en partie dans des Recueils : Le Cocher de cabriolet (paru dans le tome II du Livre des Cent-Un, 1832) ; Blanche de Beaulieu (Nouvelles contemporaines, 1826) ; Cherubino et Celestini (tome II des

1. Paris, Dumont, 1835, in-8, de 360 pages, impr. par Créty, à Corbeil.

Cent-et-Une Nouvelles, 1833) ; Antonio, Maria, un Bal masqué ; Jacques I^{er} et Jacques II (*Journal des Enfants*, 2^e, 3^e, 6^e et 7^e années.)

Le 15 mars 1836, le théâtre des Variétés représenta le *Marquis de Brunoy*, pièce en cinq actes, en prose et en vaudevilles par MM. Théaulon, Jaime (Ernest Rousseau) (et M. Alex. Dumas). Musique nouvelle de M. Masset ; Paris, J. N. Barba, 1836, gr. in-8 à 2 colonnes.

Le tome V des *Mémoires* de Dumas, pages 186 et 187, édition Michel Lévy, contient les lignes suivantes relatives à l'enfamment de *Don Juan de Marana* : « J'étais préoccupé de l'idée que je ne pourrais trouver qu'au bruit d'une musique quelconque mon drame fantastique. Je demandai à mon ami Zimmermann des billets pour le Conservatoire et, dans le coin d'une loge où se trouvaient trois personnes inconnues, les yeux fermés et paraissant dormir, bercé dans un demi-sommeil par du Beethoven et du Weber, je trouvai, en deux heures, les scènes principales de mon drame. »

Un ami de Dumas, Cavé¹, qui avait parlé d'un *Don Juan* quelconque à notre héros, reçut de celui-ci, à propos de *Don Juan de Marana*, la lettre suivante non datée et dont nous possédons l'original :

Mon cher Cavé,

Sois assez bon pour faire passer cette lettre à ton ministre (*vraisemblablement M. de Montalivet*). Ce sont mes remerciements pour son bal.

Il m'est revenu que tu croyais que mon mystère intitulé *Don Juan* était certain *Don Juan à Paris* dont tu m'avais parlé dans le temps en m'invitant à traiter ce sujet. Détrompe-toi, cher. Il y a 8 générations entre les deux héros qui n'ont, tu le verras, aucune ressemblance l'un

1. Cavé (Edmond-Ludovic-Auguste), littérateur français, né à Caen le 24 décembre 1794, mort d'apoplexie en 1852.

Après la révolution de 1830 et jusqu'au 24 février 1848, Cavé fut directeur des Beaux-Arts et des théâtres au Ministère de l'intérieur.

avec l'autre. Si j'avais à emprunter ou à voler quelqu'un, certes j'aimerais autant et même mieux dévaliser toi qu'un autre. Mais, littérairement parlant, je n'en suis, Dieu merci, pas encore réduit à vivre de vol ou d'aumônes.

Adieu, je te serre la main. – Ton éternel ami,

A. DUMAS.

La première représentation de *Don Juan de Marana*¹ eut lieu sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 30 avril 1836. M^{lle} Ida y créa le rôle du Bon Ange et de sœur Marthe, et Bocage celui de don Juan.

Avec l'année 1836, cessèrent les relations entre Alexandre Dumas et la *Revue des Deux-Mondes* ; il y donna :

Le 1^{er} mars, *Guelfes et Gibelins*. – *Dante et la Nouvelle Comédie*.

Le 1^{er} avril, *Gabriel Payot*.

Nos lecteurs se rappellent l'excursion faite aux environs de Montereau, en septembre 1831, par Dumas et ses amis ; Louis Boulanger lui avait fait du pont de Montereau un croquis qui devait lui servir plus tard pour son roman d'*Isabel de Bavière*². Ce fut le premier ouvrage d'une série de romans historiques sous le titre de « Chroniques de France » que l'auteur se proposait de continuer.

Dumas a en effet publié depuis, pour être compris dans ses « Chroniques de France » : Jehanne la Pucelle, les Médicis, les Stuarts, la comtesse de Salisbury, etc., tous ouvrages écrits dans

1. *Don Juan de Marana* ou la Chute d'un Ange, mystère en cinq actes et neuf tableaux, en prose et en vers, musique de M. Piccini ; Paris, Marchant, 1836, in-8, 308 pages.

Ce mystère donna lieu à la parodie suivante : *Don Juan de Marana* ou la Chute d'un Ange, drame en dix tableaux, raconté par Robert Macaire et Bertrand ; par l'auteur des parodies de *Marie Tudor*, *Angèle*, etc. (M. Roberge). Paris, Bezou, 1836, in-8, 36 p.

2. *Isabel de Bavière* (Règne de Charles VI). Paris, Dumont, 1836, imp. de A. Leboyer, à Lagny, 2 vol. in-8, avec vignette en tête de chacun d'eux, l'une représentant des piliers et des arceaux gothiques, l'autre un château moyen-âge.

Huit chapitres de cet ouvrage avaient paru dans la *Revue des Deux-Mondes*.

le même sens.

La Main droite du sire de Giac (1425-26 ; scènes historiques), parut dans le *Dodecaton*, tome II ; Paris, Magen, 1836, 2 vol. in-8. Réimprimé à la fin du *Capitaine Paul* et de l'*Abbaye de Peys-sac*, quatrième partie de la « Guerre des Femmes. »

*Kean*¹, comédie en cinq actes, en prose, par Alex. Dumas (Théaulon et Fréd. de Courcy), fut représenté, sur le théâtre des Variétés, le 31 août 1836. Cette pièce obtint, grâce surtout à Frédérick Lemaître, un succès prolongé et suivit le grand artiste dans ses pérégrinations théâtrales. Bressant jouait dans cette comédie le rôle du prince de Galles.

Il convient de reproduire ici une charmante lettre dont nous avons la bonne fortune de posséder l'original. Cette lettre, adressée par Dumas à Charles Nodier, prouve que la manie des autographes était déjà fort répandue il y a près d'un demi-siècle :

Mon bon Charles, mon grand paresseux, mon illustre frère, vous qui mieux que Dieu savez le passé et le présent, je ne parle pas de l'avenir pour ne pas trop l'humilier ; soyez assez bon pour me dire qui a donné naissance à cette fatale manie d'autographes dont vous et moi sommes victimes. On me demande cela et je ne sais que répondre ; ou plutôt j'ai répondu que j'avais mon Charles qui savait tout, et que dans mon ignorance j'allais m'adresser à lui.

Dix lignes, je vous prie, mon bon Nodier ; j'irai vous en remercier au 1^{er} dimanche, vous voyez que vous n'êtes pas quitte de moi à bon marché.

Adieu, je vous vénère comme mon maître, je vous aime en frère, et vous respecte en fils.

ALEX. DUMAS.

2 8^{bre} 1836.

Rue Bleu, n° 30.

1. *Kean*, Paris, au magasin théâtral, boulevard Saint-Martin, 12, 1836 ; in-8, de 264 p., avec un hommage imprimé à M^{me} la duchesse d'Abrantès ; couverture grise imprimée reproduisant le titre.

Parodie : *Kinne*, ou que de génie en désordre ! Variété en quelques couplets. Paris, l'Éditeur, rue du Bac, 126 ; 1836, in-8, 12 p.

Nous voudrions bien connaître la réponse de Charles Nodier ; peut-être est-elle enfouie dans les cartons de quelque collectionneur d'autographes que notre étude n'ira malheureusement pas trouver.

Vers la fin de 1836, M^{gr} le duc d'Orléans avait invité Dumas à aller au camp de Compiègne.

Comme il faisait *Caligula* et qu'il avait besoin de solitude pour son travail, il avait, tout en acceptant, stipulé qu'il ne logerait pas au château. Il logea, en effet, à Saint-Corneille, chez la veuve d'un garde, nommée M^{me} d'Arras. Quand le duc d'Orléans voulait l'avoir au château, il le faisait inviter.

Un jour, pendant un déjeuner sur l'herbe qui suivait une partie de chasse, Dumas fut prié par le prince de découper un faisan. Le poète s'excusa et passa la main au chirurgien Pasquier qui s'en acquitta avec une admirable adresse. Le duc d'Orléans, cependant, devenait mélancolique, et comme son entourage fixait sur lui des regards interrogateurs :

Ce à quoi je pense ? dit le prince, je pense qu'en sa qualité de mon chirurgien, Pasquier m'arrangera un jour comme il arrange ce faisan.

Moins de six ans plus tard, en effet, le duc mourait accidentellement dans les bras de Pasquier, et c'était ce célèbre chirurgien qui faisait l'autopsie du prince.

Le 30 mai 1837, le duc d'Orléans épousait la princesse Hélène de Mecklembourg-Schwerin. Le 11 juin suivant, à l'occasion de ce mariage, le roi Louis-Philippe voulut inaugurer par une grande fête le Musée historique de Versailles. Cette solennité valut à Alexandre Dumas la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Ici nous passons la plume à l'historiographe de Victor Hugo¹ :

M. Victor Hugo fut invité. La veille de la fête, M. Alexandre Dumas vint le voir fort irrité : il allait y avoir des promotions dans la Légion d'honneur ; le roi, voyant son nom sur une des listes qu'on lui avait pré-

1. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*. 2 vol. in-8. (tome deuxième, p. 446 et 447) ; Paris, librairie internationale, 1868.

sentées, l'avait rayé ; cette offense lui avait fait renvoyer l'invitation qu'il avait reçue. M. Victor Hugo dit qu'il n'irait pas non plus, et écrivit au duc d'Orléans la raison de son refus.

Le soir, le secrétaire des commandements du prince accourut place Royale ; le duc d'Orléans, en recevant la lettre de M. Victor Hugo, était allé aussitôt trouver le roi, et lui avait parlé instamment pour le rétablissement du nom de M. Alexandre Dumas sur la liste. Le secrétaire n'était pas encore parti que M. Dumas revint, joyeux cette fois : il venait de recevoir du duc d'Orléans un mot lui annonçant qu'il avait la croix et qu'il pouvait la porter dès à présent. Toute difficulté se trouvant donc levée, M. Victor Hugo promit au secrétaire du prince d'aller à Versailles. Il lui demanda s'il y avait un costume de rigueur ; le secrétaire répondit que tout était bon, excepté l'habit bourgeois.

Les deux amis, qui étaient officiers de la garde nationale, se rendirent à Versailles en uniforme.

À onze heures, la fête fut terminée, et chacun courut après sa voiture, qui ne fut pas facile à retrouver dans l'encombrement. MM. Alexandre Dumas et Victor Hugo n'eurent la leur qu'à une heure du matin et ne rentrèrent à Paris qu'au jour.

L'ordonnance royale qui promut Victor Hugo au grade d'officier et nomma Alexandre Dumas chevalier de la Légion d'honneur est du 2 juillet 1837, et fut insérée au *Moniteur universel* du surlendemain.

En cette même année, notre héros fit représenter :

1° À l'Opéra-Comique, le 31 octobre, *Piquillo*, opéra-comique en trois actes, par Alexandre Dumas (et Gérard de Nerval), musique d'Hippolyte Monpou. Paris, Marchant, 1837, in-8, de 84 p.

2° Sur le Théâtre-Français, le 26 décembre, *Caligula*¹, tragédie en cinq actes et en vers, avec un prologue, avec une dédicace à un

1. *Caligula* ; Paris, Marchant, 1838, 1 vol. in-8, de 176 p. Quérard prétend qu'Anicet Bourgeois a collaboré à cette tragédie. D'après M. Blaze de Bury (*Figaro* du 8 octobre 1883), Anicet se serait borné à proposer à Dumas d'écrire un rôle de caractère pour un cheval savant que possédait le Cirque-Olympique. En effet, s'écrie Dumas : le consul Incitatus ! et la tragédie de *Caligula* va sortir de cette idée.

inconnu (le duc d'Orléans peut-être) et une préface curieuse où Dumas explique que l'idée de cette tragédie lui est venue depuis cinq ans, et qu'il a été étudier son sujet à Rome et à Naples.

Le rôle de Caligula fut confié à Ligier. M^{lle} Ida Ferrier débuta dans cette pièce.

Une lettre de Dumas adressée, au sujet de l'engagement de M^{lle} Ida, à Ch. Maurice et reproduite par ce dernier dans son *Histoire anecdotique du Théâtre, de la Littérature*, etc., tome II, page 157 (2 vol in-8, Paris, Henri Plon, 1856), mérite d'être entièrement citée. En voici le texte :

Mon cher voisin,

L'engagement nous arrive à l'instant même, signé de MM. les membres du Comité de la Comédie française, et est au choix d'Ida pour les débuts, et tout à fait indépendant de l'engagement que je compte souscrire de mon côté : la Comédie, comme vous le voyez, s'est mise en frais de délicatesse. — Ida ira vous voir demain, et vous expliquera tout cela. Mais elle a voulu que vous fussiez instruit de la chose à l'instant même où elle a été signée. — Tous mes remerciements de la bonne police que vous avez voulu faire pour nous, et mille compliments empressés.

AL. DUMAS.

Cinq heures du soir, 24 février 1837.

Les sacrifices faits par la Comédie française pour monter *Caligula* et pour l'engagement de M^{lle} Ida Ferrier, comme jeune premier rôle (elle demeurait alors rue Bleu, n° 30, avec Dumas), n'eurent guère de compensations. L'actrice, engagée du 1^{er} octobre 1837, pour une année seulement, se borna à créer le rôle de Stella dans *Caligula*, et cette pièce ne fut représentée que vingt fois, dont la dernière le 16 février 1838.

Une parodie de *Caligula* a été faite, dit M. Georges d'Heilly (*Dictionnaire des Pseudonymes*, Paris, E. Dentu, 1869, 1 vol. in-18, 2^e édit.), par M. Jules Lantin, sous le pseudonyme de Romain Duclacoir, citoyen romain de Pontoise.

Une médaille fut frappée pour perpétuer le souvenir de la soirée du 26 décembre 1837.

Le soir de la première représentation de *Caligula*, le duc d'Orléans envoya à l'auteur un bronze de Barye, à son chiffre et au chiffre de M^{me} la duchesse d'Orléans.

On lit dans une brochure « M. Buloz et M. Alexandre Dumas », lettre de M. Edouard Bergounioux à M. Delaunay, directeur du *Journal des Artistes*, insérée dans ce journal le 15 décembre 1844, que la direction du Théâtre-Français accorda à Dumas pour *Caligula* une prime de 5,000 francs, et ne recula point devant une dépense de 39,000 francs pour payer les frais de costumes, de mise en scène et l'engagement de M^{lle} Ida (à 4,000 francs).

Cinquième partie L'âge mûr

En 1838, Alexandre Dumas publia deux romans :

1^o *La Salle d'armes*, Paris, Dumont, 1838, 2 vol. in-8. Tome 1^{er} : *Pauline* ; Tome II : *Pascal Bruno*.

Dumas, dans le 1^{er} volume de ses *Causeries*, p. 71, (Paris, Michel Lévy, 1860), dit : « J'ai connu – sauf le vol et l'assassinat – le type du comte Horace de mon roman de *Pauline*. » *Pascal Bruno* est un épisode du retour de Murat, lorsqu'il fit une malheureuse tentative pour recouvrer son trône de Naples.

2^o *Le capitaine Paul*, Paris, Dumont, éditeur, 1838. Imp. Dépée à Sceaux, 2 vol. in-8. À la fin du tome II on a reproduit *la Main droite du Sire de Giac*.

Dans ce roman, dit M. Joel Cherbuliez (Revue critique des livres nouveaux, année 1838, p. 191), M. Alex. Dumas a eu la prétention de nous faire l'histoire de ce mystérieux marin, qui avait déjà piqué la curiosité des lecteurs dans le *Pilote* de Cooper.

L'exemplaire du baron Taylor portait un envoi autographe qui se terminait ainsi :

Je vous offre cet exemplaire de deux volumes que j'ai faits. Dauzats *invenit*.

A. DUMAS, sc.

Dauzats a donc fourni à Dumas l'idée et peut-être certains détails de ce roman.

Alphonse Karr a publié dans *les Guêpes* (décembre 1840), une fine critique des termes de marine employés par l'auteur du *Capitaine Paul*.

Le 1^{er} août 1838, une grande douleur atteignit Dumas ; son excellente et vénérable mère fut enlevée à sa tendresse.

Elle avait été frappée pour la deuxième fois d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

Dumas a raconté dans *les Morts vont vite* (tome I, pages 110 à 112, édition Calmann Lévy, 1879), une démarche touchante que le duc d'Orléans fit auprès de lui en cette triste circonstance.

Voyant que tout était perdu et que l'agonie de sa mère commençait, Dumas avait éprouvé le besoin de répandre son cœur. Il écrivit au prince royal que, près du lit de sa mère mourante, il priait Dieu de lui conserver son père et sa mère.

M^{me} Dumas demeurait alors rue du faubourg du Roule.

Une heure après, un valet de chambre du prince venait demander, de la part de Son Altesse, des nouvelles de M^{me} Dumas et, au lieu de se retirer, finissait, après quelques minutes d'hésitation, par avouer à son fils que le prince était à la porte de la rue, dans sa voiture.

Le duc d'Orléans avait cru que M^{me} Dumas demeurait avec son fils rue de Rivoli. Il avait monté les quatre étages de celui-ci et, ne l'ayant point trouvé, l'avait cherché au fond du faubourg du Roule. Le Duc lui donna ces explications pour excuser ce qu'il appelait son retard. La portière de la voiture était ouverte ; le prince tendit les deux mains au poète ; celui-ci posa sa tête sur les genoux du duc d'Orléans et pleura.

Je ne sais pas combien je restai là, ajoute Dumas. Tout ce que je sais, c'est que la nuit était belle et sereine et que, par le carreau de l'autre portière, je voyais briller les étoiles du ciel.

Alexandre Dumas s'empressa d'inviter spontanément Victor Hugo à assister aux funérailles de M^{me} Dumas. Le grand poète répondit :

J'aurais voulu une moins triste occasion de vous serrer la main. Vous verrez bien demain, au premier regard que vous arrêterez sur le mien, que vous avez eu tort de douter jamais de moi.

Je serai demain chez vous à l'heure.

Vous avez bien fait de compter sur moi. C'est un retour de noble confiance digne de vous et digne de moi.

Votre ami,

VICTOR.

Cette lettre est bien la preuve que les deux amis avaient cessé de se voir, mais nous demanderons à M. A. Parran, l'érudit et très-obligeant vice-président de la Société des amis des livres, la permission de ne point faire remonter aussi haut que lui l'époque de ce dissentiment passager. L'honorable M. A. Parran, dans un article intitulé : « Victor Hugo et Alexandre Dumas », inséré dans l'Annuaire de 1884 de la Société en question, donne à entendre que les répétitions et la première représentation de *Marie Tudor*, en 1833, amenèrent un refroidissement entre les deux écrivains et qu'ils cessèrent dès lors de se voir jusqu'à la mort de M^{me} Dumas. Il faut bien se rappeler cependant que, le 11 juin 1837, tous deux assistèrent ensemble à l'inauguration du Musée de Versailles et que Victor Hugo avait fait quelques jours auparavant les démarches que nous avons racontées, pour faire décorer son ami.

Amaury Duval fit un croquis d'après M^{me} Dumas morte et, au-dessous de ce croquis, le fils désolé inscrivit les vers suivants :

Oh ! mon Dieu ! dans ce monde où toute bouche nie,
Où chacun foule aux pieds les Tables de la Loi,
Vous m'avez entendu, pendant son agonie,
Prier à deux genoux, le cœur ardent de foi.
Vous m'avez vu, mon Dieu, sur la funèbre route
Où la mort me courbait devant un crucifix,
Et vous avez compté les pleurs qui, goutte à goutte,
Ruisselaient de mes yeux aux pieds de votre Fils.
Je demandais, mon Dieu, que, moins vite ravie,
Vous retardiez l'instant de mon dernier adieu ;
Pour racheter ses jours, je vous offrais ma vie,
Vous n'avez pas voulu, soyez béni, mon Dieu !

On sait que M^{me} Dumas repose dans le cimetière de Villers-Cotterêts entre son mari et son fils.

Le 5 août 1838, Dumas adressait aux Haïtiens, relativement

à une statue qu'il voulait faire élever à son père, le général Dumas, la lettre suivante qui a été exhumée, au commencement de 1885, par l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* :

Messieurs et chers Compatriotes,

Je reçois, en arrivant de Villers-Cotterêts où je viens de rendre les derniers devoirs à ma mère, la lettre dans laquelle vous me prévenez du motif de votre réunion et où vous m'exprimez, d'une manière si touchante et si fraternelle, des regrets qui adoucissent ma douleur, si la douleur d'un fils qui perd sa mère pouvait être adoucie.

Vous avez compris, Messieurs, et je vous en remercie, qu'il m'était impossible d'assister à une délibération à laquelle en toute autre circonstance je me serais fait honneur de prendre part. Ne m'en portez pas moins, je vous prie, Messieurs, au nombre de vos souscripteurs pour la somme que vous voudrez.

Puisque vous êtes réunis, Messieurs, permettez-moi, à mon tour, de vous soumettre une demande.

Souvent j'ai été sollicité à la fois par des amis et par mon propre cœur de faire élever une statue à mon père ; cette statue, faite par l'un des meilleurs artistes de la capitale, grâce aux relations que j'ai avec tous, et à la fourniture que ferait du bronze le gouvernement, ne coûterait pas plus de 20 à 25,000 fr. La chose m'était donc facile, rien qu'en taxant mes amis, les libraires et les théâtres : mais j'ai pensé avant tout, Messieurs, que je n'avais pas le droit de faire rendre cet hommage à mon père avant de m'être assuré que vous ne vous réserviez pas, comme compatriotes, de le faire rendre vous-mêmes.

Voici donc ce que j'avais l'honneur de vous proposer, Messieurs :

Une souscription à 1 fr. serait ouverte parmi les hommes de couleur seulement, quelle que soit la partie du monde qu'ils habitent. À cette souscription ne pourront se joindre, pour les sommes qui leur conviendront, que le roi de France et les princes français, ainsi que le gouvernement d'Haïti, et si, comme il y a tout lieu de le croire, la somme, au lieu de se monter à 25,000 fr se monte à 40,000, on fondrait une seconde statue pour une des places du Port-au-Prince ; et alors j'irais la conduire et l'y ériger moi-même sur un vaisseau que le Gouvernement français me donnerait pour l'y transporter.

Je ne sais, Messieurs, si la douleur récente que j'éprouve et qui

réveille cette vieille et éternelle douleur de la mort de mon père, ne me rend pas indiscret, et ne grandit pas à mes propres yeux les mérites de celui que Joubert appelait la terreur de la cavalerie autrichienne, et Bonaparte l'Horatius Coclès du Tyrol ; mais il me semble en tout cas qu'il serait bon que les Haïtiens apprissent à la vieille Europe, si fière de son antiquité et de sa civilisation, qu'ils n'ont cessé d'être français qu'après avoir fourni leur contingent de gloire à la France.

Veilles agréer, Messieurs et chers compatriotes, l'assurance de mes sentiments distingués et reconnaissants,

ALEXANDRE DUMAS.

5 août.

Il ne semble pas que ce pieux appel ait jamais été entendu.

Pour faire diversion au chagrin que lui causait la mort de sa mère, Alexandre Dumas entreprit bientôt un voyage en Belgique et sur les bords du Rhin. Le 20 août 1838, il arrivait à Bruxelles. Muni d'une lettre de recommandation pour le roi Léopold, il se rendit au palais de Laeken. Le roi devait inaugurer le lendemain le chemin de fer de Gand et assister ensuite au jubilé de Malines. Dans cette dernière ville, où Dumas s'était rendu, il eut l'honneur d'assister, comme invité de Sa Majesté, au banquet offert au roi Léopold et à la reine Louise qui lui fit un gracieux accueil. D'après le Dictionnaire de Larousse, Dumas était décoré de l'ordre de Léopold depuis 1837.

Il raconte d'ailleurs, dans ses *Impressions de voyage* (Excursions sur les bords du Rhin, 1^{re} série, p. 121, édit. in-12, Michel Lévy frères), qu'il se promenait en août 1838 dans les divers quartiers de Bruxelles, son ruban de Léopold à la boutonnière.

M^{lle} Ida Ferrier paraît avoir été de ce voyage auquel Gérard de Nerval s'associa à partir de Francfort-sur-le-Mein¹.

Les deux amis résidèrent dans cette ville un mois durant et y écrivirent un drame dans le goût allemand.

Pendant leur séjour à Francfort ils firent une excursion à

1. Voir *Souvenirs d'Allemagne*, par Gérard de Nerval, 1 vol. in-18, Paris, Michel Lévy frères, 1860.

Dornshausen, village habité par les descendants des familles protestantes exilées par Louis XIV et où l'on ne parle que la langue française. « On me permettra de ne point dire – raconte Gérard de Nerval – en quelle compagnie nous fîmes un jour une excursion dans la principauté de Hesse-Hombourg, ni à quelle charmante fête nous prîmes part dans un château *gothique* tout moderne, au milieu d'une épaisse forêt de chênes et de sapins. Je croyais faire un de ces romanesques voyages de *Wilhelm Meister*, où la vie réelle prend des airs de féeries, grâce à l'esprit, aux charmes et aux sympathies aventureuses de quelques personnes choisies. Le but de l'expédition était d'aller à Dornhausen, etc. »

Le 12 octobre 1838, d'après l'édition Calmann Lévy du Théâtre complet d'Alexandre Dumas, le 8 octobre d'après Quérard, eut lieu, sur le théâtre du Panthéon, la première représentation de *Paul Jones*¹, drame en cinq actes, en prose.

Paul Jones est tiré du roman du même auteur, intitulé le *Capitaine Paul*.

Quérard raconte que ce drame fut représenté au Panthéon contre le gré d'Alexandre Dumas. L'auteur l'avait confié au fameux Porcher en garantie d'un prêt qui ne fut pas remboursé au temps voulu. Porcher donna le manuscrit à son gendre, Théodore Nézel, directeur du Panthéon, qui y fit des changements, et le drame fut mis à l'étude et représenté. Il faut se rappeler d'ailleurs qu'à cette époque Dumas visitait les bords du Rhin.

Le même sujet de drame a été exploité : 1° en cinq actes au théâtre Dorsay, le 30 août 1838, par Dautrevaux ; 2° en trois actes, au théâtre du Luxembourg, le 6 octobre 1838, par MM. Durand de Valley (Em. Gautrot) et Léon Angot.

En 1838 d'après Quérard, en 1839 suivant M. A. Parran², parurent à Paris, chez Dumont, de *Nouvelles Impressions de*

1. Paris, Marchant, 1888, gr. in-8, de 82 p. à 2 colonnes ; fait partie du Magasin théâtral.

2. *Romantiques*. (Éditions originales – vignettes, documents inédits ou peu connus). Alexandre Dumas, 1 vol. in-8, Alais, J. Martin, 1881.

Voyages. – Quinze jours au Sinaï. 2 vol. in-8, par MM. Alexandre Dumas et A. Dauzats, avec 2 vignettes de ce dernier, représentant le mont Sinaï et le rocher de Moïse.

Dumas ne faisait pas partie de l'expédition au Sinaï dirigée par le baron Taylor. C'est avec les souvenirs et les dessins de Dauzats et grâce à son imagination, qu'il réussit à écrire cette relation fort intéressante.

Acté, excursion nouvelle de Dumas sur le terrain de l'antique Rome, fut publiée chez Dumont, en 1839 ; 2 vol. in-8. Le deuxième volume est suivi de : *Monseigneur Gaston de Phébus*, chronique dans laquelle est racontée l'*Histoire du démon familier du Sire de Corasse*. Ce livre porte cette dédicace :

« À la mémoire de ma mère, morte pendant que j'achevais cet ouvrage. »

Les Crimes célèbres parurent de 1839 à 1841 ; Paris, rue Louis-le-Grand, 8 vol. in-8, avec gravures. Les six premiers volumes ne portent que le nom d'Alexandre Dumas ; en tête des deux derniers, son nom est associé à ceux de MM. Arnould, Fournier, Fiorentino et Mallefille.

Napoléon (Paris, rue Duphot, 17, Delloye, 1839, 1 vol. in-8, 256 p., plus 12 portraits en pied), est la réimpression de quatre articles parus dans le *Plutarque français*, savoir : le général Bonaparte ; Bonaparte, premier consul ; Napoléon, empereur ; Napoléon à Sainte-Hélène.

La Comtesse de Salisbury (Paris, Dumont, 1839-1840, 6 vol. in-8) fait partie des « Chroniques de France. »

Jacques Ortis (Paris, Dumont, 1839, 1 vol. in-8) est précédé d'une préface de P. A. Fiorentino indiquant que ce livre est tout simplement la traduction des « Dernières lettres de Jacopo Ortis », par Ugo Foscolo, publiées en italien en 1802, et dont quatre versions avaient paru en français, avant celle de Dumas.

Citons deux pièces de théâtre auxquelles Dumas semble avoir collaboré :

1^o *Bathilde*, drame en trois actes et en prose, par M. Aug.

Maquet (et MM. Alexandre Dumas et Cordellier-Delanoue). Représenté sur le théâtre de la Renaissance (salle Ventadour), le 14 janvier 1839. Paris, Marchant, 1839, gr. in-8, 28 p. à 2 col. ; c'est dans cette pièce que M^{lle} Ida Ferrier débuta à ce théâtre.

2° *Léo Burckart*, drame en cinq actes et en prose, précédé d'un prologue, par M. Gérard (de Labrunie) (et Alexandre Dumas), accompagné de Mémoires et de Documents inédits sur les Sociétés secrètes de l'Allemagne ; Paris, Barba, etc. ; 1839, in-8, 340 p., Porte-Saint-Martin, 16 avril 1839.

Ce drame avait été inspiré à Gérard de Nerval et à Dumas par leur récente excursion en Allemagne.

Dumas raconte dans la 5^e série, page 82, de ses *Mémoires*, que, conformément à sa fréquente manière de faire, c'est-à-dire de ne commencer une pièce que lorsqu'il avait fini le plan, il garda *Mademoiselle de Belle-Isle* près de cinq ans ainsi dans sa tête. D'après M. Blaze de Bury (*Figaro* du 3 octobre 1883), *Mademoiselle de Belle-Isle* est née d'une petite pièce en un acte de Brunswick, refusée aux Variétés.

Quérard prétend que le comte Walewski pourrait bien avoir collaboré à *Mademoiselle de Belle-Isle*.

Cette pièce, demeurée depuis, à juste titre, au répertoire, fut représentée pour la première fois sur le Théâtre-Français, le 2 avril 1839¹.

M. L'Héritier de l'Ain, dans le *Plutarque drôlatique*, gr. in-8 ; Paris, Lavigne, 1843, raconte que cette pièce valut le cordon de Commandeur de l'ordre d'Isabelle la Catholique à Dumas qui avait eu l'attention d'envoyer le manuscrit autographe à la reine Christine d'Espagne. D'un autre côté, une prime de 5,000 fr., indépendamment de ses droits ordinaires, fut accordée à l'auteur par la Comédie-Française.

Mademoiselle de Belle-Isle inspira à Dumas sa première

1. *Mademoiselle de Belle-Isle*, drame en cinq actes, en prose ; Paris, Dumont, 1839. 1 vol. in-8, 208 p., avec cette dédicace : À Mademoiselle Mars ; hommage d'admiration profonde et de sincère reconnaissance. »

velléité de devenir immortel. Il écrivit à Buloz¹ :

« Parlez-donc de moi dans la *Revue*, pour l'Académie et demandez-vous à vous-même comment il se fait que je ne sois pas sur les rangs, quand A..... se présente. »

Est-ce d'Ancelet qu'il s'agissait ?

L'auteur de *Mademoiselle de Belle-Isle* raconte dans ses « Impressions de voyage de Paris à Cadix » qu'il écrivit cette pièce avec un paquet de plumes à lui envoyé par le duc d'Orléans le lendemain des noces de ce prince. Le 19 octobre 1884, *Mademoiselle de Belle-Isle* a atteint sa 409^e représentation à la Comédie-Française.

*L'Alchimiste*², drame en cinq actes, en vers, fut représenté pour la première fois sur le théâtre de la Renaissance, le 10 avril 1839. Frédérick Lemaître et M^{lle} Ida Ferrier y remplissaient les principaux rôles, et voici la dédicace qui précédait le manuscrit :

À MADAME IDA FERRIER

Le maître a sur l'esclave une puissance entière ;
À l'Océan ému le maître dit : « Assez ! »
Et l'Océan craintif, abaissant sa crinière,
Comme un lion soumis qui rentre en sa tanière,
Rappelle d'un seul cri tous ses flots dispersés.

Le soleil dit aux champs que sa chaleur féconde :
« Que la moisson sur vous étende son tapis ! »
Et la moisson bientôt montre sa tête blonde,
Où l'on voit, quand le vent la courbe comme une onde,
Quelques bluets perdus dans un monde d'épis.

L'Aurore en s'éloignant ordonne à la prairie
De parsemer de fleurs l'herbe qu'elle perla ;
L'Aurore à son retour trouve l'herbe fleurie.

1. Voir M. Buloz et M. Alexandre Dumas. Lettre à M. Delaunay, directeur du *Journal des Artistes*, publiée dans ce journal le 18 décembre 1844 par M. Edouard Bergounioux.

2. *L'Alchimiste*, drame en cinq actes, en vers, par Alex. Dumas (et Gérard de Labrunie, d'après Quérard). Paris, Dumont, 1889, 1 vol. in-8, 176 p.

Et vous, vous m'avez dit de votre voix chérie :
« Faites vite pour moi ce drame. » — Le voilà !

ALEX. DUMAS.

À cette époque, Théophile Gautier, de sa plume d'or, dessinait, dans un livre ayant pour titre : « Les Belles Femmes de Paris », 1 vol., 1839, le portrait de M^{lle} Ida Ferrier, qu'il comparait pour la beauté de la tête à M^{lle} Georges ; seulement, c'était M^{lle} Georges blonde. Et il ajoutait : « Que dire des cheveux ? Ils sont les plus fins et les plus abondants du monde ! Des mains ? Adorables ! Des pieds ? Minces et délicats ! De la figure ? Ravissante ! Du cou ? Blanc et renflé comme celui d'un cygne ! Des épaules ? Divines ! De la taille ? Enfin nous y voilà ! M^{lle} Ida a en luxe et en excès ce que la moitié des femmes de Paris n'a pas du tout ; aussi les maigres de la trouver trop grasse, trop puissante, et de dire que M^{lle} Ida n'a que la tête. C'est déjà quelque chose, etc. »

On le voit, M^{lle} Ida Ferrier était, à l'embonpoint près, fort séduisante ; la liaison qui existait depuis plusieurs années entre l'actrice et l'auteur déjà célèbre devait bientôt aboutir à un mariage.

Dans le 49^e volume des *Contemporains* (Paris, Gustave Havard, 1856), consacré à Dumas, Eugène de Mirecourt, dont il faut accepter les assertions sous bénéfice d'inventaire, explique comment ce dénouement fut précipité.

Dumas ayant eu l'étourderie de conduire M^{lle} Ida Ferrier à un bal chez le duc d'Orléans, le jeune prince s'approcha du couple, et dit, sur un ton fort digne, au trop chevaleresque auteur :

— Il est entendu, mon cher Dumas, que vous n'avez pu me présenter que votre femme.

Le mariage devenait inévitable, sous peine de disgrâce. Il eut lieu en mars 1840, dit Alphonse Karr, dans ses *Guêpes*. « Les témoins étaient MM. Villemain, de Chateaubriand, Ch. Nodier et plusieurs comtes dont le nom m'échappe. »

Au sujet de ce mariage, M. Gustave Claudin¹ raconte l'anecdote suivante :

Selon Roger de Beauvoir, Chateaubriand pleura toujours son roi et ne sut bénir que ce qui tombait. Lorsque Alexandre Dumas épousa M^{lle} Ida Ferrier, il eut pour témoins Chateaubriand et Roger de Beauvoir. À la cérémonie nuptiale, qui eut lieu dans la chapelle de la Chambre des pairs, il bénit la mariée qui avait des choses considérables à mettre dans son corset. « Voyez, dit-il à Roger, ma destinée ne change pas, et en ce moment encore, tout ce que je bénis tombe.

Les nouveaux époux demeuraient alors rue de Rivoli, 22, où Dumas était d'ailleurs installé depuis 1838.

Le 1^{er} juin 1840, M. Ch. Maurice, directeur du *Journal des Théâtres*, recevait de Dumas une lettre l'invitant à adresser aux nouveaux époux son journal à Florence à compter du lendemain.

Cette union, qui d'ailleurs fut stérile, ne devait pas être éternelle. Une séparation devint nécessaire et M^{me} Dumas, à qui son mari servait une pension de 6,000 francs, alla habiter Florence ; elle est morte dans cette ville, ou à Rome, ou à Pise. « Le Dictionnaire des Contemporains, » de Vapereau, 2^e édition, 1861, la fait mourir à Florence en mars 1859. D'après l'acte de décès de Dumas, elle serait morte à Pise.

On n'accusera pas, dans tous les cas, son mari, de lèse-galanterie. Voici la lettre qu'il écrivait, cinq ans après son mariage, à l'ambassadeur de France :

Cher Ambassadeur,

Voici madame Dumas qui vous est fidèle comme votre éternel printemps, et qui retourne demander à Florence une hospitalité qu'elle lui a déjà si gracieusement offerte. Soyez bon pour elle à ce voyage comme vous l'avez été aux autres, et un beau jour j'irai moi-même vous remercier et vous serrer la main.

Tous les respects du cœur,

A. DUMAS.

Paris, ce 15 avril 1845.

1. *Mes Souvenirs*, Paris, Calmann Lévy, 1884, 1 vol. grand in-18.

M^{me} la comtesse Dash¹ a peut-être révélé le secret de la rupture des deux époux en écrivant les lignes suivantes sur Dumas :

Une femme qui l'aurait assez aimé pour l'aimer comme il désire qu'on l'aime, une femme qui aurait eu l'adresse de fermer les yeux sur ses incartades, de lui rendre sa maison agréable, en y invitant ses amis, et surtout de ne pas le troubler dans ses travaux, cette femme eût été parfaitement et éternellement heureuse avec lui. Ce qu'il désire par-dessus tout, c'est la tranquillité intérieure, et pourtant il ne hait pas comme assaisonnement les cachotteries, les portes qui se ferment sur l'une, pendant qu'elles s'ouvrent sur l'autre, les mystères que tout le monde sait, pourvu que personne ne les répète. Le grand art de la favorite eût été de lui accorder ses craintes sans les justifier, de laisser jouer autour d'elle à l'intrigue, d'être toujours au moment de découvrir et de ne découvrir jamais, surtout de ne pas risquer une scène de jalousie, car elle l'eût fait fuir les oreilles bouchées.

En 1840, Dumas publia les romans suivants :

1^o *Aventures de John Davy* ; Paris, Dumont, 1840, 4 vol. in-8.

La *Revue Britannique* avait inspiré à Dumas une notable partie de ce roman.

2^o *Le Maître d'armes* ; Paris, Dumont, 1840, 3 vol. in-8. Le comte et la comtesse Aunenkoff, le héros et l'héroïne de ce roman, furent retrouvés en chair et en os à Nijni-Novgorod, par Dumas, dans un voyage qu'il fit en 1858 et 1859 en Russie. Bien des années auparavant, le maître d'armes Grisier, qui avait longtemps séjourné en Russie, lui avait raconté les principaux épisodes de la conspiration de 1825 ayant pour but de renverser l'empereur Nicolas et de lui substituer le grand-duc Constantin. Aunenkoff avait pris une part active à ce mouvement qui avorta. Il fut exilé en Sibérie ; une jeune fille qu'il aimait, Pauline Xavier, obtint alors de l'empereur, quoiqu'elle ne fût pas encore la femme du proscrit, de le rejoindre aux mines de Petrovsky. Cette histoire avait inspiré le roman de Dumas.

1. Jacques Reynaud, *Portraits contemporains*, 2 vol. in-18, Paris, Amyot, 1867. – Alexandre Dumas, p. 19 du tome I.

3° *Le Capitaine Pamphile* ; Paris, Dumont, 1840, 2 vol. in-8.

4° *Othon l'Archer* ; Paris, Dumont et Baudry, 1840, 1 vol. in-8.

5° *Les Stuarts* ; Paris, Dumont et Baudry, 1840, 2 vol. in-8.

6° *Maître Adam le Calabrais* ; Paris, Dumont, 1840, 1 vol. in-8.

Cet ouvrage, suivi de : *Les Étoiles commis-voyageurs*, a été publié en 1 vol. in-4, avec vignettes, en 1857, par Dufour et Mulat.

M. Arsène Houssaye, qui eut une grande amitié pour Dumas père, a raconté quelque part, dans l'*Événement*, croyons-nous, un mot charmant de celui-ci : « Il existait vers 1840 un autre Dumas – Adolphe Dumas, auteur du *Camp des Croisés*. Après la première représentation de ce drame héroïque, comme le grand Dumas le complimentait, il lui dit modestement : « On dira plus tard les deux Dumas comme on dit les deux Corneille. » Alexandre Dumas le salua et répliqua : « Bonsoir, Thomas. »

Cette réplique n'a pas besoin de commentaires.

Voici une autre réplique attribuée à Dumas dans *les Guêpes*, d'Alphonse Karr (janvier 1840) :

À un dîner chez M. d'Argout, M. A. Dumas parut avec une broche de croix variées. M^e Chaix d'Est-Ange, remarquant qu'il avait, en outre, au cou un cordon attaché comme les croix de commandeur, lui dit : « Mon cher Dumas, ce cordon est d'une vilaine couleur, on dirait que c'est votre gilet de laine qui passe. — Mais non, mon cher Chaix, reprit Dumas, il est du vert des raisins de la fable. »

Notre héros habitait à Florence, en 1840, une charmante maison de la via Arondinelli, que lui avait cédée son ami Cooper, alors attaché à l'ambassade anglaise.

Le 2 janvier 1841, Dumas, se trouvant à Paris, alla rendre ses devoirs au prince royal ; le duc lui fit connaître son jeune fils, le comte de Paris, à qui Dumas souhaita d'être roi le plus tard possible, puisqu'il ne pouvait l'être qu'à la mort de son père.

— Oh ! je puis mourir maintenant, dit le duc. Avec la mère qu'il a, il sera élevé comme si j'y étais.

Puis, étendant la main vers la chambre de la duchesse, comme s'il eût pu deviner à travers la muraille la place où elle était :

— C'est un quine que j'ai gagné à la loterie, ajouta le prince.

Hélas ! l'année suivante, les tristes pressentiments qui hantaient malgré lui l'esprit du duc d'Orléans devaient se réaliser.

Une nouvelle preuve de l'envie dont Dumas était travaillé d'entrer à l'Académie française, nous la trouvons dans le passage suivant d'une lettre¹ par lui adressée de Paris à Ch. Nodier, en janvier 1841 :

Croyez-vous que j'aurais en ce moment des chances à l'Académie ? Voilà Hugo passé (il avait été élu le 7 janvier en remplacement de Népomucène Lemercier). Tous ses amis étaient à peu près les miens. Voyez donc à la prochaine séance, avec Casimir Delavigne, qui me porte quelque intérêt, à vous recorder...

En 1842, au moment de son départ pour l'Italie, Dumas écrivait dans le même but au baron Taylor : « Au revoir, très-cher, songez à mon Académie : chauffez Nodier, Barante et Molé. Ce sont, je crois, les trois personnes sur lesquelles vous avez le plus d'influence. Vous savez que, sur un mot de vous, je reviens². »

*Un Mariage sous Louis XV*³, comédie en quatre actes, en prose, fut représenté pour la première fois au Théâtre-Français, le 1^{er} juin 1841. D'après Quérard, Ad. de Leuven et Brunswick furent les collaborateurs de Dumas. Celui-ci raconte, au tome VII de ses *Mémoires*, page 217, que M. de Rémusat, alors ministre de

1. Cette lettre a été adjugée au prix de 125 francs lors de la vente de la collection d'autographes de M. Bovet, faite les 19, 20 et 21 juin 1881, à l'hôtel Drouot, par les soins de M. Charavay.

2. Cette lettre faisait partie de la collection d'autographes du baron Taylor, vendue à l'hôtel Drouot le 28 mars 1885.

3. *Un Mariage sous Louis XV* ; Paris, Marchant, Ch. Tresse, 1841 ; 1 vol. in-8, de 144 p., avec cette dédicace : « À la ville de Florence, souvenir de sa bonne hospitalité ; » couverture imprimée bleue.

l'intérieur, lui avait écrit, à l'instigation de Mérimée, pour lui demander cette pièce, en y joignant un mandat de cinq mille francs de prime. Un mois après, un *Mariage sous Louis XV* était fait, lu et refusé au Théâtre-Français.

Dumas ajoute qu'un *Mariage sous Louis XV*, frère cadet d'*Antony*, eut presque autant de mal à se placer qu'en avait eu son aîné.

Cette comédie, dit Théophile Gautier (Tome II de « l'Histoire dramatique en France, » Leipzig, édit. Hetzel, 1859, in-18.), cette comédie, d'un fond léger et hasardeux, a réussi, grâce à la vivacité du dialogue, à la promptitude des réparties et aux mots spirituels dont elle est parsemée..... Il n'y a que la manière de s'y prendre pour faire passer les choses et, de ce côté-là, nul n'en remonterait à M. Dumas, pas même M. Scribe.

Un Mariage sous Louis XV atteignit, en 1842, sa quarante-neuvième représentation.

Cette pièce, remaniée et réduite à quatre actes, par Régnier, fut jouée le 19 mai 1861, au palais des Tuileries, et reprise le surlendemain à la Comédie-Française. Elle y fut donnée, le 26 mai 1867, devant le prince royal de Prusse et eut deux représentations en 1874, dont l'une le 5 mai.

Le 27 novembre 1841, le théâtre de la Porte-Saint-Martin représenta *Jeannic le Breton*, ou *le Gérant responsable*, drame en cinq actes et en prose, par M. Eugène Bourgeois (et M. Alex. Dumas) ; Paris, Beck, 1842, in-8, à 2 colonnes.

En cette même année (1841), Dumas publia deux romans :

Praxède, suivi de *Dom Martin de Freytas* et de *Pierre le Cruel* ; Paris, Dumont, 1841, 1 vol. in-8, de 307 p. Édition originale, couverture jaune imprimée.

La Chasse au Chastre ; Bruxelles, 1841, in-18. Ce roman, qui n'a pas été imprimé séparément en France, se trouve dans les *Impressions de voyage* dans le midi de la France. Paris, Dumont, 1841.

Dumas devait à un récit à lui fait par Méry la donnée de la *Chasse au Chastre* que les deux écrivains ont traitée séparément et avec l'originalité propre à chacun d'eux.

Il convient de noter comme ayant paru en 1841 :

Nouvelles Impressions de voyage (midi de la France), par Alex. Dumas. Paris, Dumont, 1841, 3 vol. in-8, avec couverture imprimée, reproduisant le titre. Cet ouvrage se termine, comme nous l'avons dit précédemment, par la *Chasse au Chastre*.

Excursions sur les bords du Rhin, par Alex. Dumas. Paris, Dumont, 1841, impr. E. Dépée, à Sceaux, 3 vol. in-8.

Une année à Florence, par Alex. Dumas. Paris, Dumont, 1841, 2 vol. in-8. (Fait partie des *Impressions de voyage*.)

Armée Française. Histoire du 23^e régiment d'infanterie de ligne, publiée par ordre de S. A. R. M^{gr} le duc d'Orléans, prince royal. Paris, de l'impr. de M^{me} Dondey-Dupré, 1841, 1 vol.

– Histoire du 2^e régiment d'infanterie légère, publiée par ordre, etc. Paris, de l'impr. de Béthune, 1843, 1 vol.

– Histoire du 24^e régiment d'infanterie de ligne ; Paris, de l'impr. de Dumont, 1845, 1 vol. En tout, 3 vol. in-32.

L'histoire des régiments de la France, dit Quérard, est l'œuvre de M. Pascal, secrétaire de M. Dumas.

Dans son pamphlet intitulé : « Fabrique de romans, Maison Alexandre Dumas et Compagnie », Paris, chez tous les Marchands de Nouveautés, 1845, Eugène de Mirecourt a prétendu que Louis-Philippe, cédant aux supplications de Dumas, avait décoré celui-ci pour l'*Histoire des régiments*. C'est là un roman inventé à plaisir. Dumas était chevalier de la Légion d'honneur, nous l'avons établi, depuis le 2 juillet 1837, et ne dépassa d'ailleurs point ce grade.

Les Guêpes (octobre 1841), racontent l'anecdote suivante :

C'est une petite médisance sur deux grands talents : M. de Balzac et M. Alexandre Dumas sont brouillés.

Au dernier voyage de M. Dumas, venant à Paris de Florence, d'où, à la surprise générale, il n'a rapporté aucune nouvelle décoration, un ami

commun leur fait passer la soirée ensemble ; ils ne s'adressent pas la parole. Vers minuit, M. de Balzac sort, et dit, en passant devant M. Dumas : « Quand je serai usé, je ferai du drame.

— Commencez donc tout de suite, répond M. Dumas.

Les Guêpes, on le voit, ne ménageaient leurs piquûres à personne.

D'après M. Alphonse Karr (*Les Guêpes*, février 1842), Dumas fut l'un des candidats fruits secs aux deux fauteuils alors vacants à l'Académie française.

Voici une réflexion que prête à notre compatriote l'auteur des *Guêpes* (mars 1842) :

M. Alexandre Dumas, voyant que ce n'était pas encore son tour d'être de l'Académie, a dit, en s'en retournant à Florence, où il demeure depuis quelque temps : « Je demande à être le quarantième, mais il paraît qu'on veut me faire faire quarantaine. »

D'après Quérard, Alexandre Dumas a collaboré à la pièce : *Le Séducteur et le Mari*, drame en trois actes et en prose, par M. Charles Lafont, représenté sur le théâtre des Délassements-Comiques, le 5 novembre 1842. — Paris, Marchant, 1842, gr. in-8, 28 p. à 2 col.

En cette même année, Dumas a fait représenter :

Lorenzino, drame en cinq actes, en prose ; Théâtre-Français, le 24 février 1842. Paris, Marchant, s. d. (1842), gr. in-8, de 48 p. à 2 col. ; vignette sur le titre. Fait partie du Magasin théâtral. En collaboration, d'après Quérard, avec Ad. de Leuven (de Ribbing) et Brunswick (Léon Lhérie).

Lorenzino est tiré du « Spectacle dans un fauteuil », d'Alfred de Musset.

Au sujet de *Lorenzino*, « les Guêpes » (avril 1842), citent une plaisante aventure arrivée à un journal qui, au *recto*, éreintait littéralement le nouveau drame, et au *verso*, en faisait un pompeux éloge.

Cette pièce, au surplus, ne dépassa pas sept représentations.

Halifax, comédie en trois actes, en prose, mêlée de chants, avec un prologue ; Théâtre des Variétés, 2 décembre 1842. Paris, Marchant, 1842 ; gr. in-8, de 36 p., à 2 col., faisant partie du Magasin théâtral.

En collaboration, d'après Quérard, avec A. d'Ennery (Eugène Philippe).

Le soir de la première représentation, on nomma pour auteur M. Davy.

Dans la série des romans, on trouve :

Jehanne la Pucelle, 1429-1431. Paris, Magen et Cormon, 1842, 1 vol. in-18. Réédité par Gosselin, 1843, in-18, avec une introduction par Ch. Nodier et un appendice par J. A. Buchon.

Aventures de Lyderic. Paris, Dumont, 1842, 1 vol. in-8.

Et dans « les Impressions de voyage » :

Le Speronare ; Paris, Dumont, 1842, impr. de Giroux et Vialat, à Lagny, 4 vol. in-8 ; a paru d'abord dans le feuilleton d'un journal.

Le Capitaine Arena ; Paris, Dolin, 1842, 2 vol. in-8. (Suite du *Speronare*.)

Dans le tome II du *Capitaine Arena*, se trouve une nouvelle : *Térence le Tailleur*, dont le sujet a été emprunté à la *Revue Britannique*.

Dumas a collaboré à la « Galerie des femmes de Walter Scott » ; 40 portraits gravés sur acier, accompagnés chacun d'un portrait littéraire. Paris, Marchant, 1842, gr. in-8, 1 vol.

L'année 1842 fut traversée par un terrible événement qui frappa au cœur Alexandre Dumas ; nous voulons parler de la mort du duc d'Orléans. « Depuis quatorze ans, a-t-il écrit dans *les Morts vont vite*, édition Calmann Lévy, je lui avais tour à tour demandé l'aumône pour les pauvres, la liberté pour les prisonniers, la vie pour les condamnés à mort ; et pas une seule fois, pas une seule fois, entendez-vous, je n'avais été refusé. »

Dumas, qui était revenu à Florence en 1840, qui avait habité cette ville en 1841 et s'y trouvait encore l'année suivante, arri-

vait, le 18 juillet 1842, à la charmante villa de Quarto, habitée par le prince Jérôme Bonaparte, ex-roi de Westphalie et située dans le voisinage de Florence. Il devait y dîner en petit comité avec le prince et ses deux fils.

Ce fut par eux qu'il apprit l'accident de voiture du 13 juillet et la mort du duc d'Orléans.

Le dîner terminé, Dumas demanda au roi Jérôme la permission de se retirer. Il avait besoin de courir au-devant des détails, puis de se retrouver avec ses souvenirs.

Le prince Napoléon voulut l'accompagner jusqu'à Florence. Ils allèrent aux Cachines où la fatale nouvelle leur fut confirmée.

Dumas écrivit sur-le-champ au duc d'Aumale, à la reine Marie-Amélie et envoya à la duchesse d'Orléans cette prière pour son fils :

Ô mon père qui êtes aux cieux, faites-moi tel que vous étiez sur la terre, et je ne demande pas autre chose à Dieu pour ma gloire à moi, et pour le bonheur de la France.

Le 26 juillet, Dumas, qui interrogeait les jours précédents tous les journaux pour savoir à quelle époque étaient fixées les funérailles du prince royal, lut dans le *Journal des Débats* que, le 3 août, aurait lieu la cérémonie à Notre-Dame de Paris, et le 4, l'inhumation dans les caveaux de Dreux.

Sa résolution fut bientôt prise. Le 27, à deux heures, il montait sur le bateau à vapeur qui partait pour Gênes. Le 1^{er} août, après avoir voyagé jour et nuit, il arrivait à Lyon à trois heures de l'après-midi. Le 3 août, il entra dans Paris à trois heures du matin. Il assista à la cérémonie de Notre-Dame et se rendit ensuite à Dreux en poste, lui quatrième avec trois amis de collège du prince : le député Guilhem ; M. Ferdinand Leroy, secrétaire-général de la préfecture de Bordeaux, et M. Bocher, bibliothécaire du prince royal.

Ce fut à Dreux que se célébra la triste solennité de l'inhumation.

Il y avait juste quatre ans, jour pour jour, heure pour heure, que Dumas avait mené le deuil de sa mère.

Peu de temps après ce douloureux événement de 1842, il reçut la moitié de la serviette sur laquelle le duc d'Orléans était mort. Le prince lui-même lui avait donné le portefeuille dont il s'était servi au siège d'Anvers.

Dans la première moitié de l'année 1842, le prince Napoléon et Alexandre Dumas s'étaient rendus ensemble de Florence au port de Livourne ; ils y prirent une barque qui, par un singulier hasard, avait pour nom *le duc de Reichstadt* et, avec cette barque, qui pouvait sombrer dix fois et qui, par bonheur, ne sombra point, ils visitèrent l'île d'Elbe, la Pianosa, la Gorgone, l'île de Monte-Cristo et la Corse¹.

Vers la fin de septembre 1842, pour célébrer le retour en France de leur illustre concitoyen, les habitants de Villers-Cotterêts offrirent un banquet à Alexandre Dumas. Il est fait allusion à cette fête dans le *Journal de l'Aisne* des 30 septembre et 1^{er} octobre, et les journaux de Soissons en rendirent compte. La relation de ce banquet a paru dans une brochure, numéro 6405 du catalogue de la Bibliothèque Perin léguée à la ville de Soissons.

L'année 1843 vit paraître trois œuvres théâtrales de Dumas :

1^o *Les Demoiselles de Saint-Cyr*², comédie en cinq actes et en prose, par Alex. Dumas (et MM. Ad. de Ribbing et Léon Lhérie, d'après Quérard). Théâtre-Français, 25 juillet 1843.

Cette charmante comédie, demeurée au répertoire, valut 5,000 francs de prime à son auteur, mais elle lui attira, dans le *Journal des Débats* du 27 juillet, une verte critique de Jules Janin. Il y eut réponse de Dumas et réplique de Janin.

1. Voir *Causeries*, 1^{re} série, p. 268 et suivantes ; consulter aussi : *Voyage en Russie*, explications préliminaires.

2. *Les Demoiselles de Saint-Cyr* ; Paris, Marchant, 1843, gr. in-8, 48 p. à 2 col. Fait partie du Magasin théâtral. Cette pièce porte cette dédicace : « À mon excellente amie Madame la comtesse Dash. » À la suite est la réimpression d'une lettre de Dumas à Janin, datée du 29, qui avait paru le 30 juillet dans la *Presse*.

Les trois pièces formant le fonds de cette polémique ont été recueillies dans une brochure, devenue fort rare, portant ce titre : *Le Critique Jules Janin et le dramaturge Alexandre Dumas, à propos des Demoiselles de Saint-Cyr, comédie en cinq actes*. Paris, in-18, 1843, chez tous les libraires ; iv, plus 44 pages.

Pendant les répétitions de cette comédie, le bruit de la mort de Dumas avait été répandu par certains journaux. Le *Journal des Femmes*, numéro 35, juillet 1843, publia à la fois la nouvelle et le démenti de ce bruit, ajoutant que Dumas jouissait d'une santé florissante.

Cette comédie, raconte Dumas dans la 8^e série de ses *Mémoires*, p. 298, – cette comédie, représentée en 1843, avec un succès honorable, mais peu fructueux, quoi qu'elle eût alors pour interprètes Firmin, M^{lles} Plessy et Anaïs, eut, à sa reprise, – c'est-à-dire six ans après, – le double des représentations qu'elle avait eues dans sa nouveauté, et fit un argent fou pendant cet étrange été de la Saint-Martin. Le 11 septembre 1884, la Comédie-Française a joué pour la 216^e fois *les Demoiselles de Saint-Cyr*.

2^o *Louise Bernard*, drame en cinq actes, en prose, par Alex. Dumas (et MM. Ad. de Ribbing et Léon Lhérie), Porte-Saint-Martin, 18 novembre 1843. Paris, Marchant, 1843, grand in-8, à 2 col. ; faisant partie du « Magasin théâtral ».

3^o *Le Laird de Dumbicky*, comédie en cinq actes, en prose, par les mêmes (toujours d'après Quérard), Odéon, 30 décembre 1843. Paris, Marchant, 1844, gr. in-8, de 44 p. à 2 colonnes ; faisant partie du « Magasin théâtral ». Vignettes au titre.

En 1843, Dumas fit paraître les romans suivants :

Albine ; Bruxelles, C. Muquardt, 1843, 2 vol. in-18 de 151 et 152 pages.

D'après M. Eugène de Mirecourt, « *Albine ou la Chambre rouge* » est la traduction servile d'un roman d'Outre-Rhin.

Le Chevalier d'Harmental, par Alex. Dumas, en collaboration avec Aug. Maquet. Paris, Dumont, 1843, 4 vol. in-8.

Ce roman avait paru d'abord en feuilletons dans le *Siècle*.

Georges ; Paris, Dumont, 1843, 3 vol. in-8. D'après M. Eug. de Mirecourt, ce joli roman serait dû en réalité à la plume de Félicien Mallefille.

Ascanio ; Paris, Pétion, 1843-1844, 5 vol. in-8. Publié d'abord dans le *Siècle*, avec la collaboration, si l'on en croit Quérard, de M. Paul Meurice.

Dumas a raconté dans le 1^{er} volume des *Causeries*, que l'artiste-potier de Bourg, Charles Bozonnet, après avoir, sur les conseils de sa femme, lu *Ascanio*, et notamment la partie relative à Benvenuto Cellini, sentit se révéler sa vocation et créa à Bourg même une fabrique de vases étrusques qui fit sa réputation.

Filles, Lorettes et Courtisanes ; Paris, Dolin, 1843, impr. de Maulde et Renou, in-8, 338 p. chiff. Couverture verte imprimée avec le titre.

Cet ouvrage appartient à un genre que Dumas a presque toujours soigneusement évité. Il avait d'abord paru dans le tome II de la « Grande Ville ».

Dans la série des « Impressions de voyage », Dumas donna, en 1843 :

Le Corricolo ; Paris, Dolin, 1843, impr. de Béthune et Plon, 4 vol. in-8. Couverture jaune, reproduisant le titre dans un encadrement.

Cet ouvrage a paru dans le *Siècle*. Le nom de Corricolo est celui d'une petite voiture du royaume de Naples, espèce de tilbury primitivement destiné à contenir une personne et à être attelé d'un cheval.

La Villa Palmieri ; Paris, Dolin, 1843, 2 vol. in-8 (publié en 1845, d'après M. A. Parran).

C'est un recueil de divers morceaux presque tous relatifs à la ville de Florence, où l'auteur a séjourné quelque temps.

Un Alchimiste au dix-neuvième siècle ; Paris, de l'impr. de Dupont, 1843, in-8, 24 p. C'est une biographie du vicomte Henri de Ruolz, compositeur de musique et chimiste.

En 1843, Alex. Dumas quitta son logement de la rue de

Rivoli, 22, pour aller habiter rue de Richlieu, 109.

L'année 1844 a été marquée par l'apparition des romans ci-après :

Sylvandire, en collaboration avec Aug. Maquet, à qui l'ouvrage est dédié. Paris, Dumont, 1844, impr. Giroux et Vialat, à Lagny, 3 vol. in-8. Couverture jaune avec titre.

Les Trois Mousquetaires (avec la collaboration de M. Aug. Maquet). Paris, Baudry, 1844, 8 vol. in-8.

Pour compléter le huitième volume, l'auteur y a inséré : Un Message, Histoire d'un mort, Histoire d'une âme, Fra Bartholomeo.

Il existe quelques exemplaires sur papier vergé.

La première édition illustrée des *Mousquetaires* a été publiée en 1846, par MM. J. B. Fellens et L. P. Dufour, en 1 vol. gr. in-8, de 522 p. et 33 gravures, impr. de Bureau.

L'idée de ce roman a été puisée dans les *Mémoires de M. d'Artagnan* ; à Cologne, chez Pierre Marteau, 1701, 3 vol. in-12, rédigés par Gatien Courtils de Sandraz, ami du capitaine d'Artagnan. Dumas prétend s'être inspiré aussi des *Mémoires du comte de La Fère*, catalogués à la Bibliothèque royale sous le numéro 4772 ou 4773 ; mais ce précieux manuscrit n'a jamais existé que dans l'imagination du romancier¹.

Le Comte de Monte-Cristo ; Paris, Péition, 1844-1845 ; 12 vol. in-8 d'après M. A. Parran, et 18 vol. d'après Quérard. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée d'un épilogue. Illustrations de Gavarni et Tony Johannot. Paris, au bureau de l'*Écho des Feuilletons*, rue Saint-Thomas-du-Louvre, n° 30, 1846, 2 vol. gr. in-8. Typographie Lacrampe et C^{ie}.

Quérard prétend que la première partie de *Monte-Cristo* a été

1. Consulter : 1° *d'Artagnan*, par M. Eug. Dauriac ; Paris, Baudry, 1846, 2 vol. in-8 ; 2° *Troisvilles, d'Artagnan et les Trois Mousquetaires*, esquisses biographiques, suivies d'une notice sur les deux compagnies de mousquetaires et de la liste de leurs capitaines, par J. B. E. de Jaurgain. Paris, H. Champion, s. d., gr. in-8 ; tiré à 100 exempl. numérotés.

composée par Fiorentino et la seconde par M. Aug. Maquet.

Dumas, dans le dernier chapitre du tome I de ses *Causeries*, intitulé : « État civil du comte de *Monte-Cristo* », reconnaît et détermine la part de collaboration de M. Aug. Maquet. Ce fut une anecdote d'une vingtaine de pages, intitulée « le Diamant et la Vengeance » et tirée de « La Police dévoilée », de Peuchet, qui fournit à Alexandre Dumas l'idée première de son roman.

Le Château d'Eppstein. Paris, de Potter, 1844, 3 vol. in-8.

Amaury, en collaboration avec M. Paul Meurice. – Paris, Hippolyte Souverain. Impr. de Giroux et Vialat, 4 vol. in-8, couverture grise imprimée.

Cet ouvrage fait partie de la *Bibliothèque des Romans nouveaux*, publiée par Hippolyte Souverain. Il parut d'abord dans la *Presse*. La publication en fut interrompue, sur la demande de M. de Noailles, dont la fille était poitrinaire comme l'héroïne de ce roman, et ne fut reprise que postérieurement à la mort de M^{lle} de Noailles.

Cécile ; Paris, Dumont, 1844, 2 vol. in-8. Annoncé sous le titre de *la Robe de Noces*, ce roman a été deux fois contrefait en Belgique sous ce titre dans le courant de la même année.

Gabriel Lambert ; Paris, H. Souverain, 1844, imp. Dépée à Sceaux, 2 vol. in-8. Fait partie de la *Bibliothèque des Romans nouveaux*.

Fernande, avec la collaboration de M. Hippolyte Auger auquel Eugène de Mirecourt, dans sa brochure : « Fabrique de Romans. Maison Alexandre Dumas et Compagnie », attribue même la paternité exclusive de ce roman, publié d'abord dans la *Revue de Paris*. Paris, Dumont, 1844, 3 vol. in-8.

À signaler, dans la série des œuvres historiques, *Temple et Hospice du Mont-Carmel, en Palestine*, par Alex. et Adolphe Dumas, au nom du Comité de Paris. Paris, de l'impr. de Fain, 1844, in-8, 20 p.

Il a paru sous ce titre : *Simple lettres sur l'art dramatique*, à Bruxelles, chez Hauman, 1844, in-18, de 132 pages, une réim-

pression des cinq lettres de M. Dumas sur ses démêlés avec la Comédie-Française et M. Buloz, commissaire royal, lettres qui furent publiées dans la *Démocratie pacifique* à la fin de 1844.

Dans le courant de l'année 1844, Dumas passa de la rue de Richelieu, 109, à la rue de la Chaussée-d'Antin, n° 45.

Voici une nouvelle preuve du désir d'Alexandre Dumas d'entrer à l'Académie française. Casimir Delavigne était mort le 11 décembre 1843. Il laissait vacantes deux places, l'une à l'Académie, l'autre à la Bibliothèque de Fontainebleau. Notre compatriote songea à son fils pour cette dernière situation et à lui-même pour l'Institut.

Ses démarches en faveur de son fils échouèrent ; il écrivit alors au *Siècle* :

Monsieur le Rédacteur,

Plusieurs journaux ont annoncé que j'avais sollicité et obtenu la place de bibliothécaire à Fontainebleau. Veuillez, je vous prie, démentir cette nouvelle, qui n'a aucun fondement. Si j'avais ambitionné un des fauteuils que l'illustre auteur des *Messéniennes* et de l'*École des Vieillards* a laissés vacants, c'eût été seulement son fauteuil à l'Académie.

C'est Sainte-Beuve, on le sait, qui fut le successeur de Casimir Delavigne à l'Académie. Il était écrit que Dumas devrait se contenter jusqu'à sa mort de s'asseoir dans le 41^e fauteuil. Cette perspective lui arrachait un hélas ! qui se trouve tout au long consigné à la 3^e page de l'*Histoire de mes bêtes*, nouvelle édition, Calmann Lévy, 1881.

Dès 1843, Dumas, tout en conservant un appartement à Paris, habitait à Saint-Germain la Villa-Médicis dont le loyer annuel lui coûtait deux mille francs. Pendant les trois ans qu'il habita cette petite ville, il lui communiqua une véritable fièvre : les habitants ne se reconnaissaient plus. Il avait acheté le théâtre, et les meilleurs artistes de Paris, en venant souper chez lui, jouaient de temps en temps, avant de s'asseoir à table, des pièces de leur amphitryon au bénéfice des pauvres.

Versailles restait enseveli, par contre, dans son sépulcre doré. Dumas raconte même à ce sujet, au tome IX de ses *Mémoires*, page 121, une plaisante anecdote :

Un jour, Louis-Philippe demandait à M. de Montalivet comment Saint-Germain était ressuscité, tandis qu'il était impossible de galvaniser Versailles.

— Eh bien, Sire, répondit M. de Montalivet, Dumas a quinze jours de prison à faire comme garde national : ordonnez que Dumas fasse ses quinze jours de prison à Versailles.

Le roi tourna le dos à M. de Montalivet et ne lui adressa pas la parole d'un mois.

Quérard signale trois pièces de théâtre comme ayant été faites en collaboration avec Alex. Dumas :

1° *Le Garde forestier*, comédie en deux actes et en deux époques, en prose, mêlée de couplets, par MM. de Leuven et Brunswick. Théâtre des Variétés, 15 mars 1845. Paris, Beck, 1845, in-8, 28 p. à 2 colonnes.

2° *Un Conte de Fée*, comédie en trois actes, en prose, mêlée de chants, par MM. de Leuven et Brunswick. Variétés, 29 avril 1845. Paris, Beck, 1845, in-8, 32 p. à 2 colonnes.

3° *Sylvandire*, roman d'Alexandre Dumas, mis en quatre chapitres, par MM. de Leuven et Vanderburch. Palais-Royal, 7 juin 1845. Paris, Marchant, 1843, gr. in-8, 32 p. à 2 colonnes.

Dumas donna, en collaboration avec M. Auguste Maquet, *les Mousquetaires*, drame en cinq actes et douze tableaux, précédé de l'*Auberge de Béthune*, prologue ; représenté à l'Ambigu-Comique, le 27 octobre 1845. — Paris, Marchant, 1845, gr. in-8, de 59 p. à 2 colonnes. Cette pièce fait partie du « Magasin théâtral ».

Le même libraire a publié une édition illustrée de ce drame. Paris, 1846, gr. in-8, à 2 col. avec 6 vignettes.

Dumas fit la surprise à Maquet de l'associer à son triomphe en le faisant nommer avec lui par l'acteur Mélingue. Maquet se précipita de sa loge sur la scène et embrassa Dumas en pleurant.

Ce détail touchant a été raconté par M. Alexandre Dumas fils, et confirmé par une note se trouvant au 8^e volume, page 220, des *Mémoires* de son père.

Le duc de Montpensier assistait à la première représentation des *Mousquetaires*. Il avait envoyé dans le courant de la soirée le docteur Pasquier pour féliciter l'auteur ; la pièce terminée, le même intermédiaire vint dire à Dumas que le duc l'attendait dans sa loge.

Le jeune prince renouvela ses félicitations, mais il reprocha au dramaturge d'avoir fait jouer son œuvre sur une scène secondaire. Celui-ci répondit qu'il se contentait de l'Ambigu puisqu'il n'avait pas de théâtre à lui et que d'ailleurs, pour avoir un théâtre, il fallait obtenir un privilège du Gouvernement.

Le duc de Montpensier promit de s'en mêler.

Quelque temps après, le docteur Pasquier alla chercher Dumas pour le mener aux Tuileries, chez le jeune prince. Là, Dumas apprit que son privilège était accordé, et il fut convenu que M. Hostein en serait le titulaire ; il expliqua que l'emplacement était déjà choisi et qu'il comptait faire de ce théâtre « un livre immense, dans lequel, chaque soir, le peuple pût lire une page de notre histoire¹. »

Le privilège fut signé, l'Hôtel-Foulon acheté, le Théâtre-Historique bâti et il s'ouvrit le 20 février 1847, c'est-à-dire environ un mois après le retour du voyage de Dumas en Espagne et en Afrique.

Il convient de noter ici, d'après l'auteur des *Mousquetaires*, (*Impressions de voyage de Paris à Cadix*, p. 7 à 10, tome I, édit. Calmann Lévy, 1883) que le duc de Montpensier, ayant reculé et pâli au moment de la mort de Charles I^{er}, le tableau de l'échafaud disparut le lendemain de la première représentation.

Nous possédons l'exemplaire ayant appartenu à l'acteur Alph. Dime, premier comique à Bordeaux de 1846 à 1847, plus tard

1. *Histoire de mes Bêtes*, par Alex. Dumas ; Paris, édition Calmann Lévy, 1881, p. 226 à 229.

pensionnaire de la Comédie-Française, de la parodie des *Mousquetaires*, ayant pour titre : *Les trois Gendarmes*, un acte en vers, par MM. Gabriel Richard et Charles Monselet. – Bordeaux, chez les principaux libraires, gr. in-8, de 11 p. à 2 col. Kime y jouait le rôle du gendarme Feignant.

Les romans publiés en 1845 par Alexandre Dumas sont nombreux ; en voici l'énumération :

La Bouillie de la comtesse Berthe ; illustrée par Bertall. Paris, J. Hetzel, rue de Richelieu, 76, et rue de Ménars, 10, 1845 ; 1 vol. petit in-8, impr. Schneider et Langrand, 126 p. chiffrées, y compris faux-titre et titre, plus un feuillet pour la table des chapitres. Frontispice tiré à part.

Histoire d'un Casse-Noisette, illustrée par Bertall. Paris, J. Hetzel, mêmes adresses, 1845, 2 vol. pet. in-8, impr. Schneider et Langrand. – Papeterie d'Essonne. Tome I, 132 p., y compris faux-titre, frontispice, titre et table des chapitres. Tome II, 122 p., y compris faux-titre et titre, plus un feuillet non paginé pour la table des chapitres ; le tome II n'a pas de frontispice.

Vingt ans après, suite des *Trois Mousquetaires*. Paris, Baudry, 1845 ; 10 vol. in-8, Paris, le même, Michel Lévy, 1846, 8 vol. in-8.

Pour cette suite, M. Aug. Maquet a été également le collaborateur d'Alex. Dumas.

La première édition illustrée de ce roman a été publiée à Paris par J. B. Fellenz et L. P. Dufour, 1846 ; 1 vol. gr. in-8, impr. de Bureau. Faux-titre, titre et 595 pages. Au verso du dernier feuillet se trouve le classement des 37 figures sur bois hors texte. Lettres ornées et culs-de-lampe dans le texte.

Une Fille du Régent, attribuée à M. Couailhac par Quérard et Eugène de Mirecourt. Ce roman a été imprimé dans le *Commerce*. Paris, Cadot, 1845 ; 4 vol. in-8.

Une édition in-4, avec illustrations de J. A. Beaucé, a paru en 1857 chez Maresq et C^{ie}.

Un épisode du *Chevalier d'Harmental* aurait, d'après Eug. de

Mirecourt, fourni l'idée d'*Une Fille du Régent*.

La Reine Margot ; Paris, Garnier frères, 1845 ; 6 vol. in-8 ; – ou Paris, Michel Lévy, 1846, 2 vol. in-18.

Imprimé d'abord dans la *Presse*. – M. Aug. Maquet a collaboré à ce roman.

La Reine Margot a été suivie de : *La Dame de Monsoreau* et *Les Quarante-Cinq*.

MM. Marescq et C^{ie} ont publié, en 1853, une édition en 2 vol. grand in-8, illustrée par E. Lampsonius et Lancelot.

Les Médicis. – Paris, Recoules, 1845 ; 2 vol. in-8.

Une Amazone. (Nouvelle.)

Imprimée dans le feuilleton du *Siècle*, numéros des 29 et 30 septembre, 1^{er} et 3 octobre 1845.

La Guerre des Femmes, en collaboration avec M. Aug. Maquet, d'après M. A. Parran. – Ouvrage en 4 parties de chacune 2 vol. in-8 ; Paris, de Potter, éditeur. *Nanon de Lartigues*, 1845 ; *Madame de Condé*, 1845 ; *La Vicomtesse de Cambes*, 1845 ; *L'Abbaye de Peyssac*, 1846.

Ce roman avait paru, en 1844, dans la *Patrie* ; il y a été ajouté, pour la publication en volumes, deux épilogues et diverses nouvelles.

Les Frères Corses ; Paris, Souverain, 1845 ; 2 vol. in-8. Le tome II, dédié à P. Mérimée, se termine par *Mes infortunes de Garde national*.

Une édition illustrée a paru, en 1853, chez Maresq et C^{ie}, 1 vol. in-4.

À classer dans l'histoire : *Louis XIV et son siècle* ; Paris, Dufour, Mulat et Boulanger, 1844-45, 2 vol. gr. in-8, avec 60 gr. et 240 vignettes.

Le même ouvrage : Passard, 1845-46, 9 vol. in-8.

On affirme que l'un des éditeurs, M. Fellens, que son mariage rattachait au chef-lieu du département où est né Dumas, a eu part à la composition de cet ouvrage.

Dans le courant de l'année 1845, Dumas transporta ses péna-

tes à Paris, de la rue de la Chaussée-d'Antin, 45, à la rue Joubert, 10.

À cette époque, Dumas dînait souvent chez Émile de Girardin. Un soir M. Viennet se fit beaucoup attendre. Enfin il arriva et s'excusa auprès de M^{me} de Girardin, en lui disant qu'il avait oublié l'heure en travaillant à la *Franciade*, poème épique, qui devait avoir près de trente mille vers. « Alors, dit Dumas, il faudra au moins quinze mille hommes pour le lire. »

Le 1^{er} avril 1846, Alexandre Dumas donna au Théâtre-Français *La Fille du Régent*, comédie en cinq actes, dont un prologue, (en prose). — Quérard prétend que MM. Adolphe de Ribbing et Léon Lhérie collaborèrent à cette comédie. Paris, Marchant, 1846 ; gr. in-8 de 35 p. à 2 col. Imprimée dans le « Magasin théâtral ».

Tirée du roman du même nom, la pièce n'obtint que quatorze représentations.

Le 26 mars 1846, Beauvallon, accusé d'homicide volontaire avec préméditation, après le duel au pistolet qui avait amené la mort de Dujarier, comparut devant la Cour d'assises de la Seine-Inférieure. Dumas fut témoin dans cette affaire. Comme le président lui demandait sa profession, « auteur dramatique, répondit-il, si je n'étais pas dans la patrie de Corneille ». À quoi le président répliqua « Il y a des degrés. »

Quérard prétend qu'Alex. Dumas collabora à la pièce d'*Échec et Mat*, comédie en cinq actes et en prose, par MM. Octave Feuillet et Paul Bocage, représentée sur le théâtre de l'Odéon, le 23 mai 1846. Paris, Jérôme, 1846, gr. in-8, 63 p. et Michel Lévy, 1846, in-12, format anglais.

À l'occasion d'un festival dramatique donné en cette même année par Alex. Dumas à ses amis et partisans, à Saint-Germain-en-Laye, on joua *Shakespeare et Dumas*.

Dumas avait le projet de publier une *Histoire de la Peinture* et une *Galerie de Florence* que devait imprimer M. Béthune. La première livraison de cette *Galerie* se compose des *Médicis*, déjà

cités ; la seconde était *Michel-Ange et Raphaël Sanzio*. Paris, Recoules, 1846, 2 vol. in-8, et la troisième *Andrea del Sarto* (imprimé dans *l'Esprit public*, en 1846.)

Voici la liste des romans publiés par Dumas en 1846 :

Le Chevalier de Maison-Rouge ; Paris, Alexandre Cadot, 1846, 6 vol. in-8. (En collaboration avec M. Auguste Maquet.) *La Chasse au Chastre* forma la plus grande partie du sixième volume.

MM. Marescq et C^{ie} ont fait paraître, en 1853, in-4°, une édition illustrée par Lampsonius.

Ce n'est certes pas nous, écrit M. H. Blaze de Bury, dans le *Figaro* du 31 octobre 1883, qui blâmerons Dumas d'avoir, comme Lamartine en pareil propos, élevé l'histoire à la hauteur du roman lorsque tant d'autres l'ont abaissée jusqu'au pamphlet.

La Dame de Monsoreau. — Paris, Pétiou, 1846 ; 8 vol. in-8. Le même ouvrage, Paris, Michel Lévy ; 8 vol. in-8. Le même ouvrage, Paris, Michel Lévy, 1847 ; 3 vol. in-18. (M. Auguste Maquet a collaboré à cet ouvrage.)

Une édition in-4, illustrée par J. A. Beaucé, a été publiée en 1857 par Marescq et C^{ie}.

Le Bâtard de Mauléon. — Paris, Cadot, 1846 ; 9 vol. in-8. Imprimé d'abord dans le journal *le Commerce*, par suite du refus de ce roman par la *Presse*. C'est encore un roman composé en commun avec M. Aug. Maquet.

Le tome IX se termine par *Guillaume Tell*.

Les Deux Diane. — Paris, Cadot, 1846-47 ; 10 vol. in-8.

Ces deux Diane sont : Diane de Poitiers et Diane de Castro, sa fille et celle de Henri II, légitimée par ce prince.

C'est encore, écrit Quérard, un ouvrage à enlever à M. Dumas, car il n'en est pas l'auteur.

D'après M. A. Parran, M. Paul Meurice l'aurait seul écrit et Dumas aurait avoué ne l'avoir jamais lu.

Mémoires d'un Médecin ; *Joseph Balsamo* ; par Alex. Dumas

(et M. A. Maquet).

Une édition illustrée de ce roman a été publiée en 1863 par Dufour et Mulat, en 2 vol. gr. in-8, avec 64 gravures.

Dumas nous apprend dans ses *Mémoires*, Michel Lévy frères, 1867, 5^e série, pages 148 et suivantes, qu'il se fit magnétiseur, au moment où il préparait son livre de *Joseph Balsamo*, parce qu'il avait intérêt à approfondir cette question si longtemps débattue de la puissance ou de l'impuissance du magnétisme.

Il arriva à cette conclusion : « Le magnétisme est un amusement, mais il n'est pas encore une science. »

Le 3 octobre 1846, Alexandre Dumas quittait Paris pour se rendre à Madrid. Il était invité à assister au mariage du duc de Montpensier avec l'infante d'Espagne Marie-Louise-Ferdinande, fixé au 10 de ce même mois. De son côté M. de Salvandy, ministre de l'instruction publique, lui avait proposé une mission en Algérie, afin de « faire comprendre ce pays à la France ».

Et Dumas avait pris la résolution de laisser là *Balsamo* au tiers publié et son théâtre (le Théâtre-Historique) à peu près bâti, pour répondre à l'invitation du prince et à la proposition du ministre.

Il partit pour l'Espagne avec son fils Alexandre, le peintre Louis Boulanger, Auguste Maquet et un domestique nègre, Abyssin de naissance, surnommé Eau de Benjoin.

Trois mois auparavant, le peintre Eugène Giraud et le chiromancien Desbarolles, amis de Dumas, s'étaient mis en route pour l'Espagne et servaient de maréchaux-de-logis aux voyageurs.

Au mariage du duc de Montpensier, Alexandre Dumas reçut le grand cordon de Charles III.

Notre héros visita Barcelone, Malaga, Grenade, Cordoue, Séville, Cadix où il arriva le 18 novembre 1846.

La corvette *Le Vélce*, mise à sa disposition par le Gouvernement, transporta en Afrique Dumas et ses cinq compagnons de voyage, c'est-à-dire son fils, Boulanger, Maquet, Giraud et Desbarolles.

Dumas visita Tanger, Tétouan, Gibraltar, Mélélla, Djemma,

Rhazouat, Oran et Alger.

Dans cette ville, il fit une pause ; il avait à voir, dans l'intérieur, Blidali, le col de Mouzia, Milianah.

Puis il repartit et s'arrêta successivement à Djidjelli, à Collo, à Stora, à Philippeville, il alla à Constantine, revint à Stora, s'embarqua pour Tunis et les îles Kerkennah et visita l'amphithéâtre romain de Djemdjem. Deux ouvrages résultèrent de ce voyage : *De Paris à Cadix et le Véloce*.

Dumas dépensa pour cette expédition d'Espagne et d'Afrique trente-trois mille francs d'après les Explications préliminaires de ses Impressions de voyage en Russie, (Édition Lévy, 1876, tome I, page 3), trente-six mille francs d'après son propre plaidoyer au procès à lui intenté devant le tribunal civil de la Seine, le 30 janvier 1847, par les propriétaires des deux journaux *la Presse* et *le Constitutionnel*, MM. de Girardin et Véron. Une somme de 10,000 francs allouée par le Ministère de l'instruction publique se confondait dans ces 33 ou 36,000 francs.

Les voyageurs célébrèrent le jour de l'an de 1847 à Alger. Le 3 janvier, à 10 heures du matin, ils étaient à bord de la frégate l'*Orénoque* ; tout l'état-major et l'équipage du *Véloce*, mouillé à cinquante brasses, leur adressaient un dernier adieu.

Dumas ramenait de Tunis deux artistes arabes pour lui sculpter une chambre dans son château de Monte-Cristo alors en construction.

Le 4 janvier, au soir, après une admirable traversée, l'*Orénoque* entra dans le port de Toulon.

Quelques désagréments attendaient Dumas à son retour en France.

D'abord le procès de MM. de Girardin et Véron auquel nous avons fait allusion et par lequel 50,000 francs de dommages-intérêts lui étaient réclamés pour n'avoir pas remis en temps voulu à *la Presse* et au *Constitutionnel* les feuilletons qu'il s'était engagé à leur fournir.

M^e Lacan faisait, depuis un an seulement, partie de l'ordre des

avocats de Paris, quand il fut désigné par Philippe Dupin pour le remplacer dans la défense du *Constitutionnel*. M^e Lacan dut soutenir la lutte contre Alexandre Dumas qui avait tenu à plaider lui-même et en avait obtenu l'autorisation de M. le président de Belleyne. Après une spirituelle et solide plaidoirie, M^e Lacan mérita ces paroles de Baroche, alors, lui aussi, dans tout l'éclat du talent : « Proclamons-le, cette journée a été bonne pour le barreau, et s'il a été démontré qu'il peut se trouver parmi les gens de lettres des avocats fort habiles, il a été démontré aussi qu'il est des avocats qui se permettent d'avoir de l'esprit comme des hommes de lettres¹ ».

Il a été publié, à propos de ce procès, une brochure de 4 pag. in-8° (Paris, chez les marchands de nouveautés, 1847, imp. de Lacour), ayant pour titre : « Plaidoyer du marquis Alex. Dumas en vers et contre tous ». Cette brochure n'est autre qu'une chanson en sept couplets de huit vers chacun sur l'air : *Muse des bois*.

Le 19 février 1847 (voir le *Droit* du lendemain), la première Chambre du tribunal civil de la Seine rendit son jugement.

Le débet d'Alex. Dumas envers la *Presse* était fixé au 11 décembre 1846 à huit volumes un cinquième et, pour se libérer de cet arriéré, il lui était accordé terme et délai de huit mois et demi à partir du 1^{er} mars 1847. Notre héros était condamné en outre à 3,000 francs de dommages-intérêts envers Émile de Girardin.

Le débet d'Alex. Dumas envers le *Constitutionnel* était fixé au 10 mars 1846 à six volumes un tiers, avec délai de libération de six mois et demi à partir du 1^{er} mars 1847, et condamnation à 3,000 francs de dommages-intérêts envers Véron.

Autre désagrément pour Alexandre Dumas :

Le 10 février 1847, la Chambre des députés, discutant le paragraphe 10 de l'adresse au roi, un membre, M. de Castellane, irrité des faveurs dont notre compatriote avait été l'objet, crut de son devoir de soumettre quelques observations à la Chambre au

1. *Droit*, n° 88, des 12 et 13 avril 1880.

sujet des prodigalités ministérielles qui, d'après lui, avaient coûté 30,000 fr. à la marine royale.

M. de Mackau, ministre de la marine et M. Moline de Saint-Yon, ministre de la guerre, prirent part à cette discussion. M. de Salvandy, ministre de l'instruction publique, s'attacha à justifier la mission qu'il avait confiée au littérateur Dumas.

M. Léon de Maleville, au cours de cette séance, ayant blessé l'amour-propre de notre compatriote, un cartel fut envoyé le lendemain à ce député qui refusa de se mesurer avec Dumas.

Troisième désagrément :

En janvier 1847, la *Revue Britannique* avait publié une lettre d'un des premiers humoristes de la presse anglaise, Thackeray, connu sous le pseudonyme de Michel-Ange Titmarsh, qui raillait spirituellement Dumas d'avoir emprunté à cette revue, sans la citer, une nouvelle intitulée *Térence le Tailleur* et la moitié d'un roman : *Les Aventures du matelot Davy*.

Le destinataire de la lettre se consolait de ces divers déboires dans sa propriété de Monte-Cristo, près de Saint-Germain, où il faisait construire un château merveilleux.

Il abandonna, d'ailleurs, en cette même année son appartement de la rue Joubert, n° 10, pour habiter exclusivement Saint-Germain-en-Laye. Commandant de la garde nationale de cette ville, on le vit défiler devant le trône, le 1^{er} mai, la poitrine chargée de décorations¹.

Antérieurement, le 20 février, avait eu lieu l'ouverture du Théâtre-Historique².

Séchan et Dedreux furent les architectes de ce théâtre dont les sculptures étaient de Klagmann, les peintures de Guichard, et la décoration de Séchan, Diéterle et Despléchin.

Le Théâtre-Historique qui devint plus tard le Théâtre-Lyrique,

1. *Le Charivari*, du 8 mai 1847.

2. Consulter la *Notice descriptive du Théâtre-Historique*, ornée de 82 gravures sur bois, exécutées d'après les dessins de MM. Édouard Renard et Henri Valentin. (Extrait de l'*Illustration*.) 1 vol. gr. in-8 de 80 p.

n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir, puisqu'il a été démoli par suite du percement du boulevard du prince Eugène.

La Reine Margot, drame en cinq actes et treize tableaux, en prose, par Alex. Dumas et Aug. Maquet, inaugura le Théâtre-Historique à la date sus-indiquée du 20 février 1847. – Ce drame fut publié la même année à Paris chez Michel Lévy frères, in-12, format anglais, de 152 pages.

On peut citer parmi les parodies de ce drame :

Catherine 3/6, jouée aux Délassements-Comiques, et improvisée par MM. Barthélemy, Salvat et Jouhault en moins de deux jours ; et *Fouyou au Théâtre-Historique*, pot-pourri en quatorze tableaux. – Paris, Vieillot, 1847, in-12.

Le 7 mars 1847, il y eut spectacle gratis à Saint-Germain pour le retour de Dumas.

Le 11 juin 1847, le Théâtre-Historique représenta *Intrigue et Amour*, drame en cinq actes, en neuf tableaux, traduit de Schiller¹.

La première représentation de *Le Chevalier de Maison-Rouge*, au même théâtre, eut lieu avec un grand succès le 3 août 1847. Le chant des Girondins du dernier acte devait servir bientôt d'hymne patriotique à la seconde République².

Le 15 décembre 1847, le Théâtre-Historique représentait *Hamlet, prince de Danemark*, drame en cinq actes (huit parties), en vers, par Alexandre Dumas et M. Paul Meurice (publié dans le Théâtre complet de Dumas, tome XI, édition Lévy. Il avait paru en 1850 à Paris, rue du Croissant, 16, in-4).

Revenons au château de Monte-Cristo, l'une des plus coûteuses folies de Dumas et où, les parasites aidant, il engloutit la plus grande partie des sommes énormes que lui procurait sa plume.

1. *Intrigue et Amour* se trouve dans le tome X du Théâtre complet de Dumas ; Paris, in-18, 1874, Michel Lévy frères.

2. *Le Chevalier de Maison-Rouge*, épisode du temps des Girondins, drame en cinq actes et douze tableaux, par Alexandre Dumas, en société avec M. Aug. Maquet. – Paris, Michel Lévy frères, 1847. 1 vol. in-12.

Monte-Cristo était situé à dix minutes de Saint-Germain, près de la route de cette ville à Versailles.

Un article de Léon Gozlan, sur *Le Château de Monte-Cristo*, a été inséré dans l'*Almanach comique* pour 1848 (Paris, chez Pagnerre).

Cet article est pétillant d'esprit et de bonne humeur ; nous en détachons la dernière partie, ne pouvant, à notre grand regret, le citer tout entier :

J'étais au pied du château de Monte-Cristo, bâti entièrement d'après les idées, au goût et sur les plans d'Alexandre Dumas lui-même, et il a prouvé que son goût comme architecte est exquis comme son talent d'écrivain. Je n'ai rien à comparer à ce précieux bijou, si ce n'est le château de la *Reine Blanche*, dans la forêt de Chantilly, et la *maison de Jean Goujon*, à Paris. Il est à pans coupés, avec balcon extérieur en pierre ; avec vitraux, croisées, tourelles et girouettes ; ce qui indique assez qu'il n'appartient à aucune époque précise, ni à l'art grec, ni à l'art moyen. Il a pourtant un parfum de Renaissance qui lui prête un charme particulier. Quoi qu'il en soit, c'est la manifestation d'un grand esprit, d'un goût d'artiste supérieur ; c'est le moule adorable d'une âme rêveuse et passionnée. Quel architecte au monde aurait conçu un tel monument ? La pensée du poète s'est figée au passage, et Monte-Cristo a été. C'est un monument en vers de dix syllabes et à rimes croisées. C'est encore mieux que cela : on pourrait devenir amoureux fou de ce monument, comme on aime la lune quand on est jeune.

Dumas, qui connaît mieux que personne les hommes de valeur de son siècle, a confié l'exécution de toutes les statues de son château à MM. Auguste Préault, Pradier et Antonin Mine.

Un romancier distingué oublia, et c'est exact, l'escalier de la maison de campagne qu'il avait fait construire ; Dumas n'a rien oublié, ni l'escalier, ni les caves qui sont fort belles, ni le salon qui sera admirable lorsqu'il sera meublé, ni même la devise des girouettes. Dans la banderole de l'une on lit : *Au Vent la flamme !* et dans l'autre : *Au Seigneur l'âme !*

Il a fait placer en guirlande autour de la frise du premier étage le buste des grands écrivains dramatiques de toutes les époques et même de la sienne. En admirant ce beau trait de grandeur d'âme chez un écri-

vain dramatique si exempt de jalousie, je lui dis :

— Mon cher Dumas, permettez-moi une seule observation.

— Laquelle ?

— Je vois dans votre guirlande dramatique *Dante* et *Virgile* : il me semble que ni l'un ni l'autre n'ont écrit pour le théâtre. Ces deux poètes lyriques seraient aussi bien ailleurs, et ils n'usurperaient pas une place déjà bien limitée, puisque la littérature dramatique moderne est à grand'peine représentée là par le buste de Victor Hugo. Un seul écrivain dramatique contemporain !... À propos, et vous, mon bon ami, vous n'y êtes pas.

— Moi, je serai dedans, me répondit Dumas, qui eut l'indulgence de me répondre.

À peine entrés dans le château de Monte-Cristo, un Turc, un véritable Turc vint se jeter au cou de Dumas, et le Turc et Dumas s'embrassèrent pendant cinq minutes.

— Savez-vous ce que c'est que ce Turc ?

— Non, répondis-je à Dumas.

— Je l'ai ramené de Tunis, où il sculptait le tombeau du bey régnant. Je dis au bey qu'il avait assez de temps devant lui pour me permettre de disposer pendant quelques années de son artiste favori ; et le bey me l'a prêté. Voyez son ouvrage.

L'ouvrage de ce Turc prêté est un travail de moulure comme on n'en voit qu'aux plafonds mauresques de l'Alhambra ; c'est un enchaînement de traits en creux, dont l'ensemble produit l'effet et le mirage de la guipure, si jamais guipure de Bruxelles fut aussi légère que celle-là. Je fus frappé d'admiration. Trianon n'a pas un seul plafond comparable à celui que le Tunisien a brodé pour Monte-Cristo. Du balcon principal, qu'on pourrait appeler aussi le perron du château, on découvre un paysage plus beau peut-être que celui dont la vue jouit du haut de la terrasse de Saint-Germain. La couleur ne le rendrait pas ; que pourrait l'encre, la mienne surtout ?

— Voilà tout ce que l'or de votre Monte-Cristo n'aurait pas produit, dis-je à Dumas.

— Oui, mais il l'aurait acheté, me répondit-il.

Tandis que nous étions sur ce perron, Dumas, qui raconte si volontiers et si bien, me dit :

— Vous voyez de l'autre côté de la route la boutique de ce marchand

de vins, qui a pris pour enseigne à *la Descente de Monte-Cristo* ? Cette enseigne m'a causé un jour une terreur bien grande. On la peignait sous mes yeux. Le barbouilleur arrive enfin au nom du débitant. Il peint d'abord un D. Tiens ! me dis-je, son nom commence comme le mien. Quelques minutes après je lui vois former un U. Diable ! dis-je encore ; il s'appelle donc Du... quoi ? J'attends. Le pinceau laisse tomber un M. Comment s'appelle donc ce marchand de vins ? S'il allait s'appeler Dumas ! Et juste devant mon château ! Un Dumas, marchand de vins ; j'avais une peur ! mais une peur !... Voyons... Après l'M succède un A. C'est fait de moi ! Son nom est Dumas ! Que faire, mon Dieu ! que faire ? Je me résigne. Une dernière lettre restait à peindre ; je ferme les yeux, je les rouvre, et je lis *Dumay*, marchand de vins, restaurateur. J'étais sauvé.

Nous sortîmes du château pour aller visiter l'île de Monte-Cristo. C'était bien un île, et du milieu de cette île, un peu plus grande qu'un de ces bassins à frire dont j'ai parlé¹, s'élève un petit pavillon. Chaque pierre de cette construction liliputienne porte gravé en rouge le nom d'un des nombreux ouvrages d'Alex. Dumas. Toutes les pierres, vous le devinez aisément, sont couvertes d'inscriptions. Je n'approuve pas entièrement ces épitaphes ; l'effet n'est pas agréable à l'œil, et l'exemple est funeste. Demain un épicier se croira en droit, lui aussi, de faire construire un pavillon et d'écrire sur les pierres dont il sera formé : *Sucre brut, sucre en pain, mignonnette, gomme arabique, colle à bouche, cirage*. Il dira : Puisque M. Dumas grave ses titres à la gloire, je puis bien graver mes titres à la fortune.

Ne croyez pas que je vous aie fait connaître toutes les curiosités du château d'Alexandre Dumas. Il serait injuste à vous de le supposer, à moi de le prétendre. Monte-Cristo était encore en construction et en friche quand je l'ai visité. Il n'y a qu'une chose que j'expose sans réticence, c'est la grâce, l'amabilité, la magnificence, l'hospitalité du seigneur châtelain. Je ne parle pas de son génie, il est connu de tout le monde. »

LÉON GOZLAN.

Comment Monte-Cristo s'est-il appelé Monte-Cristo ?

1. Dumas, d'après Léon Gozlan, avait fait creuser dans sa propriété une suite de bassins grands comme des poêles à frire ; ils étaient placés les uns sous les autres en forme de cascade.

Dumas raconte dans l'*Histoire de mes Bêtes* (Chapitre II), l'anecdote suivante sur l'origine de ce nom qu'il se défend d'avoir donné à son château :

J'attendais un jour à dîner Mélingue, sa femme et ses deux enfants.

Monte-Cristo était à peine sorti de terre, et n'avait pas encore de nom.

J'en avais indiqué, comme j'avais pu, le gisement à mes invités, mais pas si exactement que toute la chère famille pût venir à pied.

Au Pecq, elle prit une voiture.

— Chez M. Dumas, dit Madame Mélingue.

— Où cela, M. Dumas ? demanda le cocher.

— Mais sur la route de Marly.

— Il y a deux routes de Marly : celle d'en bas, celle d'en haut.

— Diable !

— Laquelle ?

— Je ne sais pas.

— Mais, enfin, est-ce que la maison de M. Dumas n'a pas un nom ?

— Si fait, c'est le château de Monte-Cristo.

On se mit en quête du château de Monte-Cristo et on le trouva.

Madame Mélingue ma raconta l'anecdote.

Depuis ce temps, la maison de M. Dumas s'est appelée le Château de Monte-Cristo.

L'homme politique reparaît chez Dumas en 1847. La question de la réforme électorale est agitée, cette question du cens qu'il a déjà soulevée en 1833 dans *Gaule et France*. Il s'inscrit l'un des premiers au banquet réformiste de Saint-Germain, et le 27 novembre 1847 il adresse à Odilon Barrot la lettre suivante reproduite le 2 décembre dans le *Journal des Débats* :

Monsieur le Président,

Je suis au lit affreusement malade d'une grippe qui me tient la tête et la poitrine ; exprimez mes regrets à nos réformistes, dites en mon nom que je suis de cœur au milieu de vous.

Je devais porter un toast à la presse, c'est-à-dire aux écrivains qui combattaient en 1830 et qui combattent encore en 1847 pour le principe populaire et réformiste. Je le porte d'ici. Faites-vous en l'écho.

Agréez, etc.

A. DUMAS.

Survient la révolution du 24 février 1848. Dumas y prend part.

Informez-vous à M. Berger, maire du deuxième arrondissement, écrit-il¹, qui a pris sur ses épaulettes de commandant la responsabilité de faire battre le rappel pour la deuxième légion ?

Le lendemain on ne se bat plus, on fonde.

Le peuple a fait irruption dans la Chambre, et vote à la place des députés.

Demandons à M. de Lamartine, à Dupont de l'Eure, à Crémieux, à Ledru-Rollin, à la Rochejacquelein, qui était là en uniforme de commandant, seul officier au milieu de tous ?

Aussi Lamartine s'étonne-t-il de m'avoir rencontré *sur le champ de bataille*, comme il dit, et de ne m'avoir pas aperçu depuis.

Dans une lettre du 29 février, adressée par notre compatriote à Émile de Girardin, directeur de la *Presse*, nous remarquons les lignes suivantes :

À vous et au *Constitutionnel* mes romans, mes livres, ma vie littéraire enfin, — mais à la France ma parole, mes opinions, ma vie politique.

À partir d'aujourd'hui, il y a deux hommes dans l'écrivain : le publiciste doit compléter le poète.

Le 4 mars, Dumas écrit au duc de Montpensier une lettre dont il faut retenir les passages suivants : « Ce titre d'ami, Monseigneur, quand vous habitiez les Tuileries, je m'en vantais ; aujourd'hui que vous avez quitté la France, je le réclame... Dieu me garde de ne point conserver dans toute sa pureté la religion de la tombe et le culte de l'exil. » Le 7 mars, s'adressant à Émile de Girardin, Dumas lui faisait part de son étonnement de ne plus voir sur son piédestal dans la cour du Louvre la statue du duc

1. À ses concitoyens de Seine-et-Oise, Alexandre Dumas, candidat à la représentation nationale. 1 broch. in-8, de 18 p. — Imprimée par E. Brière, à Paris, rue Sainte-Anne, 55.

d'Orléans. Il terminait ainsi sa lettre : « La République de 1848 est assez forte, croyez-moi, pour consacrer cette sublime anomalie d'un prince restant debout sur son piédestal, en face d'une royauté tombant du haut de son trône. »

À partir de 1848, jusques et y compris l'année 1854, Dumas n'est plus indiqué sur l'Annuaire du Commerce comme domicilié à Paris, mais bien à Saint-Germain-en-Laye.

Dumas fut candidat à l'Assemblée Nationale dans le département de Seine-et-Oise. En septembre 1848, il se présenta au même titre dans l'Yonne ; nous possédons d'ailleurs l'original d'une lettre adressée, en vue de sa candidature, à un habitant influent de ce dernier département.

En voici le texte :

Vous avez dû voir, cher monsieur, que je ne vous ai pas oublié. Faites de votre mieux si Louis Napoléon opte pour Paris, comme tout porte à le croire,

Je compte sur Flogny¹ et sur les douze maires des environs,
Mille compliments pressés,

A. DUMAS.

D'un autre côté, le Comité conservateur de la Pointe-à-Pitre l'adopta comme candidat à l'Assemblée nationale.

On sait que nulle part notre compatriote ne réussit à se faire élire.

L'élection du 10 décembre porta Louis Napoléon à la présidence de la République ; Dumas, qui avait donné son suffrage à ce prince, lui écrivit à la date du 18 une curieuse lettre.

Il y demandait : La fin de l'exil du comte de Chambord et le rappel des princes d'Orléans ; la restitution du gouvernement de l'Algérie au duc d'Aumale et son ancien grade d'officier-général de la marine pour le prince de Joinville, la vice-présidence de la République pour M. de Lamartine et le bâton de Maréchal de France pour le général Cavaignac.

1. Flogny est un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Tonnerre.

Cette lettre ne fut et ne pouvait guère être suivie d'aucune réponse.

En 1848, Dumas donna au Théâtre les pièces suivantes :

Monte-Cristo, drame en 5 actes et 11 tableaux (Première Soirée), par MM. Alex. Dumas et Auguste Maquet. – Paris, Tresse, 1848 ; in-8 à 2 colonnes. *Monte-Cristo*, drame en cinq actes et 6 tableaux (Deuxième Soirée), – Paris, Tresse, 1848 ; in-8, à 2 colonnes.

Ce drame fut représenté au Théâtre-Historique, en deux soirées, les 3 et 4 février 1848.

Catilina, drame en cinq actes et en sept tableaux, dont un prologue, par Alex. Dumas en société avec M. Auguste Maquet. – Représenté pour la première fois, sur le Théâtre-Historique, le 14 octobre 1848. – Paris, Michel Lévy frères, 1848 ; 1 vol. in-12.

Dumaine, avant de se livrer au théâtre, entra vers la fin de 1848 et demeura quelque temps chez Alexandre Dumas en qualité de secrétaire.

Notre compatriote publia, durant cette même année, les ouvrages suivants :

Impressions de voyage : de Paris à Cadix. – Paris, Garnier frères, 1848, 5 vol. in-8.

Impressions de voyage : Le Véloce ou Tanger, Alger et Tunis. – Paris, Cadot, 1848-1851. 4 vol. in-8. Les couvertures et le titre du tome I portent en vignette le vapeur *le Véloce*.

Cet ouvrage renferme des vignettes sur bois, de Giraud, intercalées dans le texte et 6 gravures hors texte.

Les Quarante-Cinq, (suite et fin de la *Dame de Monsoreau*), en collaboration avec M. Auguste Maquet, – Paris, Cadot, 1848, 10 vol. in-8.

Une édition illustrée par J. A. Beaucé et Coppin, en 3 vol. grand in-8, a paru, en 1861, chez Lécivain et Toubon.

Le Vicomte de Bragelonne, ou *Dix ans plus tard* (suite des *Trois Mousquetaires* et de *Vingt ans après*), en collaboration avec M. Auguste Maquet. – Paris, Michel Lévy frères, 1848 à

1850 ; 26 vol. in-8. – Paris, Mulat et Boulanger, 1851. 2 vol. grand in-8, avec 58 gravures. – Paris, Marescq et C^{ie}, 1853. 1 vol. in-4, avec illustrations de J. A. Beaucé, Philippoteaux, etc.

Révélation sur l'arrestation d'Émile Thomas, par Alexandre Dumas, 1 vol. in-18. Paris, Michuel Lévy frères, août 1848.

Dumas avait fondé, le 1^{er} mars 1848, *le Mois*, résumé mensuel, historique et politique de tous les événements, entièrement rédigé par lui. Ce journal fut continué jusques et y compris le 1^{er} février 1850. Vingt-six numéros avaient paru à cette date.

Voici une belle lettre de Dumas à Jules Janin publiée par M. Clément Janin (dans *Dédicaces et Lettres autographes*).

Mon cher Janin,

Vous savez la mort de la pauvre petite Maillet ; nous l'avons rendue à la terre ce matin.

Elle laisse une vieille mère et un tout petit enfant.

La mère a 87 ans. Aidez-nous de tout votre pouvoir, – souscriptions, représentations à bénéfice, etc., à la faire entrer à l'hospice des vieillards.

Quant à l'enfant, si son père ne le réclame pas, je m'en charge. Il n'a que trois ans, il ne mange pas encore beaucoup. Je travaillerai une heure de plus par jour, et tout sera dit.

À vous,

ALEX. DUMAS.

Je rouvre ma lettre pour vous dire que Dorval vient de mourir. Sa famille m'appelle ; j'y cours.

M^{me} Dorval mourut le 18 mai 1849 ; Dumas fit le possible et même l'impossible pour se procurer la somme nécessaire aux funérailles et à l'achat d'un terrain provisoire de cinq ans. Il versa personnellement deux cents francs, obtint de M. de Falloux cent francs, de Victor Hugo deux cents francs, que le poète était allé prendre au ministère de l'intérieur, et il mit en gage pour le surplus sa décoration du Nisham.

Au cours de cette année, Dumas donna au théâtre :

La Jeunesse des Mousquetaires, drame en cinq actes et qua-

torze tableaux¹, avec prologue et épilogue, par MM. Alex Dumas et Auguste Maquet. Représenté au Théâtre-Historique le 17 février 1849. – Paris, 1849, Dufour et Mulat ; 1 vol. in-8, avec une vignette.

Le Chevalier d'Harmental, drame en 5 actes, en 10 tableaux et un prologue par Alex. Dumas, en collaboration avec M. Auguste Maquet. – Représenté sur le Théâtre-Historique, le 26 juillet 1849. – Paris, Cadot, 1849, in-8.

Tiré du roman du même nom.

La Guerre des Femmes, drame en 5 actes et 10 tableaux, par MM. Alex. Dumas et Auguste Maquet. Représenté au Théâtre-Historique le 1^{er} octobre 1849 ; Paris, Cadot, 1849 ; 1 vol. in-8, à 2 colonnes.

Le Comte Hermann, drame en 5 actes et un épilogue. – Représenté au Théâtre-Historique le 22 novembre 1849. – Paris, Marchant, 1849, in-8, à deux col., du Magasin Théâtral.

Avec une préface du 21 novembre, et un *dernier mot à mes lecteurs* du 1^{er} décembre 1849.

Deux critiques ont dit, – écrit Dumas – l'un que la pièce était traduite, l'autre que la pièce était imitée d'un drame allemand. Nous les défions, non-seulement de nommer ce drame, mais encore de trouver la moindre analogie entre une pièce allemande, quelle qu'elle soit, et le *Comte Hermann*.

Cette pièce n'est autre chose au fond, dit M. Blaze de Bury, que le drame d'un auteur sifflé, drame intitulé : *la Jeune Vieillesse* et entièrement refondu par Dumas.

Celui-ci a écrit dans ses *Mémoires*, édition Lévy, tome IX, pag. 227, que la toilette de duel portée par Gaillardet lors de leur rencontre au bois de Vinennes lui inspira la scène où, au moment de laisser partir son neveu pour aller se battre au pistolet, le *Comte Hermann* boutonne l'habit de Karl et fait rentrer dans sa cravate les pointes de son col.

1. *Le Théâtre complet* indique 12 tableaux. (Tome 14.)

On sait, ajoute-t-il, quelle difficulté on éprouve à tirer sur un homme vêtu tout de noir.

Le Cachemire vert, comédie en un acte et en prose, (en société avec M. Eugène Nus). – Paris, Marchant, 1850, grand in-8, à 2 col., du Magasin Théâtral. – Représenté au Gymnase-Dramatique, le 15 décembre 1849.

En 1849, Dumas a publié :

Les Mille et un Fantômes, en collaboration avec M. Paul Bocage. – Paris, Cadot, 1849 ; 2 vol. in-8. Paris, Marescq, 1853 ; 1 vol in 4°, avec illustrations.

À propos de ses *Mille et un Fantômes*, Dumas déclare dans ses *Mémoires*, tome X, page 249, avoir lu avec un vif intérêt toute la discussion à propos de la guillotine, entre le père d'Eugène Sue et Cabanis.

La Régence ; Paris, Cadot, 1849 ; 2 vol. in-8.

Le même, grand in-8 avec 16 gravures ; Paris, 1860, chez Dufour et Mulat.

Louis XV. – Paris, Cadot, 1849, 4 vol. in-8.

Le Collier de la Reine (2^e partie des *Mémoires d'un Médecin*). – Paris, Cadot, 1849-1850, 9 vol. in-8. En collaboration avec M. Auguse Maquet.

Le même, gr. in-8, avec 40 gravures. – Paris, Dufour et Mulat, 1863.

Dans un chapitre de ses *Souvenirs dramatiques*, chapitre intitulé : « Les auteurs dramatiques au Conseil d'État », Dumas raconte que, dans la seconde quinzaine de septembre 1849, il fut convoqué à une séance du Conseil d'État, présidée par M. Vivien avec Bayard, Mélesville, Hugo, Scribe et Souvestre. Il s'agissait de débattre la question de la censure dramatique et de la liberté théâtrale, mais le projet préparé par le Conseil d'État sur l'organisation des théâtres fut abandonné avant d'avoir été soumis à la discussion publique.

En 1849, une actrice racontait tout haut dans un foyer de théâtre que son protecteur songeait à lui acheter le théâtre de

Monte-Cristo.

— Votre ami est donc bien riche ? demanda Dumas à l'actrice.

— Très-riche ; c'est un ange, parfois il me semble qu'il a des ailes.

— Des ailes de pigeon, répliqua le dramaturge¹.

Notre compatriote fit représenter en 1850 les pièces qui suivent :

Trois entr'actes pour l'Amour médecin, par Alex. Dumas. Représenté au Théâtre-Français, le 15 janvier 1850, pour l'anniversaire de la naissance de Molière. (Cette œuvre fut représentée trois fois seulement.)

Urbain Grandier, drame en cinq actes, avec prologue et treize tableaux, par MM. Alex. Dumas et Aug. Maquet. — Représenté au Théâtre-Historique, le 30 mars 1850. — Paris, Marchant, 1850. In-8, à 2 col., du « Magasin Théâtral ».

Le Vingt-quatre Février, drame en un acte, par Alex. Dumas. Représenté à la Gaîté, le 30 mars 1850. (Ce drame est imité de la pièce allemande de L. Werner.)

La Chasse au Chastre, fantaisie en trois actes et huit tableaux². Théâtre-Historique, 3 août 1850. — Paris, Marchant, 1850, in-8, à 2 col. du « Magasin théâtral. »

Cette pièce est tirée du roman du même nom.

L'Auberge de Schawasbach, pièce en un acte. — Paris, Marchant, 1850, in-8, à 2 col., du « Magasin théâtral ».

Les ouvrages publiés par Dumas pendant cette même année sont :

La Tulipe noire. — Paris, Baudry, s. d. (1850), 3 vol. in-8.

Les Mariages du père Olifus ; Paris, Alex. Cadot, 1850 ; impr. Dépée, à Sceaux, 5 vol. in-8. Couverture jaune imprimée, reproduisant le titre.

1. *Mémoires d'un journaliste*, par H. de Villemessant, 2^e série, Paris, E. Dentu, 1872, 6 vol. gd. in-18 Jésus.

2. Le *Théâtre complet* indique sept tableaux.

M. A. Parran croit que M. Paul Bocage a collaboré à cet ouvrage.

Louis XVI ; Paris, Cadot, 1850-1851, 5 vol. in-8.

Le Trou de l'Enfer ; Paris, Cadot, 1850-1851. 4 vol. in-8.

Le même ; Paris, Lécivain et Toubon, 1861 ; 1 vol. in-4, avec illustrations.

En 1851, Dumas fit représenter :

La Barrière de Clichy, drame militaire en cinq actes et quinze tableaux¹. Représenté sur le Théâtre National (ancien Cirque), le 21 avril 1851. – Paris, Marchant, 1851, in-8, à 2 col., du « Magasin théâtral ».

Avec un post-scriptum où se trouve cette phrase : « Je nie avoir jamais fait une pièce politique à un autre point de vue que les idées républicaines. »

Le Comte de Morcerf (troisième soirée de *Monte-Cristo*), drame en cinq actes et dix tableaux, par MM. Alex Dumas et Aug. Maquet. – Paris, Tresse, 1851 ; in-8, à 2 col.

Représenté à l'Ambigu-Comique le 1^{er} avril 1851.

Villefort (quatrième soirée de *Monte-Cristo*), drame en cinq actes et dix tableaux.

Représenté à l'Ambigu-Comique le 8 mai 1851. Paris, Tresse, 1851, in-8.

Le Vampire, drame fantastique en cinq actes, en dix tableaux, par MM. Alexandre Dumas et Auguste Maquet.

Représenté à l'Ambigu-Comique le 30 décembre 1851².

Il publia dans le cours de cette même année :

La Femme au Collier de velours. – Paris, Alexandre Cadot, 1851 ; impr. Dépée, à Sceaux, 2 vol. in-8.

Histoire d'une Colombe. – Paris, Cadot, 1851, 2 vol. in-8.

Le Drame de Quatre-vingt-treize : Scènes de la vie révolu-

1. Quatorze tableaux, d'après le *Théâtre complet*.

2. Nous n'avons trouvé trace de cette pièce que dans le *Théâtre complet* de Dumas, tome XVIII. D'après cette édition, la première représentation serait du 20 décembre.

tionnaire. – Paris, Souverain, 1851-1852, 7 vol. in-8.

L'année 1851 vit la fermeture du Théâtre-Historique.

La première année de ce théâtre (1847) avait été très-belle. La recette s'éleva à 707,905 francs. En 1848, on fit un peu moins de 300,000 francs. Dès ce moment, le Théâtre-Historique, qui avait à lutter contre les secousses d'une révolution avant même d'avoir eu le temps de s'établir, fut irréparablement perdu. Deux ou trois directions s'y succédèrent sans succès.

Ce fut un désastre pour Dumas qui avait mis une somme importante dans cette entreprise. Il lui fallut vendre Monte-Cristo qui d'ailleurs était saisi et demander à la Belgique une tranquillité que ses créanciers commençaient à troubler quelque peu en France.

Il alla s'installer à Bruxelles au n° 73 du boulevard Waterloo et prit bientôt pour secrétaire M. Noël Parfait, représentant du peuple, inscrit sur les listes d'expulsion du 9 janvier 1852. Noël Parfait, chez Dumas, fut non-seulement le secrétaire intime, mais aussi le ministre des finances. On l'appelait dans la maison : *Jamais-Content*, parce que sans cesse il avait à défendre la caisse commune contre les prodigalités du Maître.

Parfait copia successivement en quatre exemplaires pour Bruxelles, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Amérique, l'original étant destiné à la France, les onze ouvrages suivants formant 96 volumes de l'édition Cadot, soit en tout 384 volumes : *Les Mémoires, Ingénue, Une Vie d'artiste, Conscience l'Innocent, Le Pasteur d'Ashbourn, Le Page du duc de Savoie, Catherine Blum, Isaac Laquedem, Le Salteador, Le Capitaine Richard, La Comtesse de Charny*, sans compter trois pièces de théâtre : *La Conscience, La Jeunesse de Louis XIV* et les *Gardes forestiers*.

Il faut lire dans *Les Hommes de l'exil*, de Charles Hugo¹, les deux chapitres V et VI consacrés à Noël Parfait et à Alexandre Dumas ; le premier de ces deux chapitres se termine ainsi :

1. Paris, Alphonse Lemerre, 1875, 1 vol. in-18.

Et voilà, comment, de 1852 à 1855, on a vu, à Bruxelles, sur le boulevard Waterloo, ce magnifique char de la fortune qu'Alexandre Dumas a gardé à l'heure pendant quarante ans, et qui l'a quelquefois versé, remonter péniblement le plateau belge, traîné par un proscrit maigre et ayant Noël Parfait pour haridelle.

En 1852, Dumas fit paraître :

Les Drames de la mer ; Paris, Cadot, 1852, 2 vol. in-8.

Un Gil-Blas en Californie ; Paris, Cadot, 1852, 2 vol. in-8.

Dans quelques exemplaires, le titre du tome I porte par erreur la date de 1854.

Histoire de deux siècles, ou la Cour, l'Église et le Peuple, depuis 1650 jusqu'à nos jours, comprenant la splendeur et les misères de Louis XIV, suivie de la vie privée et politique de Louis Philippe I^{er}. – Paris, Dufour et Mulat, 1852 ; 2 vol. gr. in-8, avec 30 gravures.

Histoire de la vie politique et privée de Louis Philippe. – Paris, Dufour et Mulat, 1852, 2 vol. gr. in-8, avec 30 gravures.

Le Dernier Roi des Français, 1771 à 1851. – Paris, Souverain, 1852, 8 vol. 8 in-8.

Olympe de Clèves. – Paris, Cadot, 1852, 9 vol. in-8.

Dieu dispose. – Paris, Cadot, 1852, 6 vol. in-8. (Suite du Trou de l'Enfer).

Mes Mémoires, par Alex. Dumas. – Paris, Cadot, 1852-1854. 22 vol. in-8.

Une difficulté a dû s'élever entre Dumas et M. Paul Meurice au sujet du drame de *Benvenuto Cellini*, représenté le 1^{er} avril 1852 sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin. On sait que ce drame est tiré du roman d'*Ascanio*. Nous possédons l'original et l'enveloppe d'une lettre adressée de Bruxelles le 27 février 1852 à Monsieur Anténor Joly, 47, rue des Martyrs, Paris.

Cette lettre est ainsi conçue :

Mon cher Anténor,

« J'apprends qu'on répète sans mon autorisation *Ascanio* à la Porte-Saint-Martin.

Veillez annoncer dans le *Pays* que je m'oppose positivement à la représentation de mon drame pour la mise en répétition duquel on n'a oublié qu'une chose – *c'est de me consulter*.

Tout à vous,
ALEXANDRE DUMAS.

En 1853, furent publiés les ouvrages suivants :

Conscience. – Paris, Cadot, 1853. 5 vol. in-8. Le cinquième volume se termine par : *Le Pendu de la Piroche* ; *Les Trois chants du bossu*, deux nouvelles.

Ange Pitou, en collaboration avec M. Auguste Maquet. – Paris, Cadot, 1853. 8 vol. in-8. (Fait suite à *Joseph Balsamo* et au *Collier de la Reine*.)

Le même ; Paris, Dufour et Mulat, 1857. Édition grand in-8, avec 27 gravures.

La Comtesse de Charny. – Paris, Cadot, 1853-1855. 19 vol. in-8. (Suite d'*Ange Pitou* et fin des *Mémoires d'un Médecin*).

Le même ouvrage ; Paris, Dufour et Mulat, 1858. 2 vol. grand in-8, avec 64 gravures.

Histoire de dix-huit ans, depuis l'avènement de Louis Philippe jusqu'à la Révolution de 1848. – Paris, Krabbe, 1853, 2 vol. in-8.

Histoire de Louis XVI et de Marie-Antoinette. – Paris, Dufour et Mulat, 1853. 3 vol. grand in-8, avec 40 vignettes.

Isaac Laquedem. – Paris, Marchant, 1853. 2 vol. in-8.

Ce roman-épopée, qui devait retracer l'éternelle histoire du Juif-Errant et avoir trente volumes, fut interrompu par la censure du deuxième Empire.

Le Pasteur d'Ashbourn. – Paris, Cadot, 1853. 8 vol. in-8.

Le Pasteur d'Ashbourn fait partie, dit M. A. Parran, de cette série de roman que Dumas écrivit à Bruxelles de 1852 à 1854 et qui révèlent une face nouvelle de son talent.

Moullah-Nour, par Alexandre Dumas. Bruxelles, Méline, Cans et C^{ie}, Boulevard de Waterloo, 35, s. d., 2 vol. in-32.

Sur la couverture du tome I, sont annoncés comme parus divers ouvrages d'Alexandre Dumas que M. Parran n'a pas énu-

merés dans son travail bibliographique sur cet auteur. Ce sont :

Histoire d'un Cabanon et d'un Chalet. 2 vol.

Jacquot sans-oreilles. 1 vol.

Herminie et Marianna. 2 vol.

La Frégate l'Espérance. 1 vol.

Ainsi soit-il. 3 vol.

L'Horoscope. 3 vol.

L'Homme aux Contes. 1 vol.

Aventures et Tribulations d'un Comédien. 1 vol.

Voyages d'Abd-el-Hamid-Bey. 4 vol.

Marie Giovanni. 4 vol.

Le Mousquetaire, Journal de M. Alexandre Dumas, parut pour la première fois le 12 novembre 1853.

On trouve dans le numéro du 29 mars 1855 de ce journal ce quatrain d'Alexandre Dumas sur Émilie Dubois, la regrettée Sociétaire du Théâtre-Français :

Pour l'art divin qui nous amuse,
Elle naquit dans un jardin,
Rose de la dixième muse,
Chez Delphine de Girardin.

Un autre quatrain sur M^{me} Madeleine Brohan, quoique signé d'Alex. Dumas, doit être restitué à Théophile Gauthier, si l'on en croit l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, n^o du 25 janvier 1882.

Voici du reste ce quatrain :

Type charmant et pur dont le ciel est avare,
Et que d'un fin crayon l'artiste copia,
Scribe salue en vous sa reine de Navarre,
Musset sa Marianne, et Belloy sa Pia.

Voici les productions dramatiques de Dumas en 1854 :

Romulus, comédie en un acte, en prose. Représentée au Théâtre-Français le 13 janvier 1854. — Paris, librairie théâtrale, Boulevard Saint-Martin, 12, 1854 ; impr. veuve Dondey-Dupré,

1 vol. grand in-18, 59 pages.

Cette pièce est tirée d'un roman d'Auguste Lafontaine et a été composée en 1851, à Melun, à l'auberge, dans une nuit. La 69^e représentation en a eu lieu au Théâtre-Français en 1862.

La Jeunesse de Louis XIV, comédie en cinq actes et en prose.

– Reçue, mais non jouée, aux Français ; représentée au Vaudeville à Bruxelles, le 20 janvier 1854 et reprise à l'Odéon dans ces dernières années. – Paris, Marchant, 1856, in-8, à 2 colonnes.

Avec cette dédicace : « À mon ami Noël Parfait, ancien représentant du peuple, *Souvenir d'exil*. ALEX DUMAS ».

Une édition in-12 a paru chez Michel Lévy frères en 1874, avec cette mention : « seule édition conforme à la représentation ».

D'après M. Arsène Houssaye, une autre pièce de Dumas, *La Jeunesse de Louis XV*, a été pareillement reçue, mais non jouée, au Théâtre-Français.

Le Marbrier, drame en trois actes. – Représenté sur le Théâtre du Vaudeville le 22 mai 1854. – Paris, Michel Lévy frères, 1854, 1 vol. in-12, 48 pages.

La Conscience, drame en cinq actes et en six tableaux. – Représenté à l'Odéon le 4 novembre 1854 ; Paris, Alphonse Tardieu, 1854, typographie de Ch. Lahure, 1 vol. in-12 de 108 pages. – Couverture reproduisant le titre. – La pièce porte cette dédicace :

À Victor Hugo. – C'est à vous, mon cher Hugo, que je dédie mon drame de *La Conscience*.

Recevez-le comme le témoignage d'une amitié qui a survécu à l'exil et qui survivra, je l'espère, même à la mort.

Je crois à l'immortalité de l'âme.

ALEX. DUMAS.

La magnifique réponse du poète exilé se trouve dans le Livre cinquième des *Contemplations*, pièce XV.

La Conscience a une préface du 7 novembre 1854.

Ce drame est tiré d'une trilogie de l'allemand A. W. Iffland : *le Crime par Ambition*.

MM. Michel Lévy frères qui, le 4 mai 1846, avaient passé un traité avec Lockroy et exerçaient les droits de celui-ci, prétendirent que leur cédant avait collaboré à la *Conscience* ; ils furent déboutés de leur demande par jugement du tribunal civil de la Seine (1^{re} Chambre) du 3 mai 1855.

L'année 1854 a été l'une des plus fertiles en publications de notre compatriote. On va en juger :

Une Vie d'artiste. (Biographie de l'acteur Mélingue). – Paris, Alexandre Cadot, 1854, Imprimerie Dépée, à Sceaux, 2 vol. in-8. Couverture jaune imprimée avec le titre.

El Salteador. – Paris, Alex. Cadot, 1854. Impr. E. Dépée, à Sceaux, 3 vol. in-8. Le Tome III se termine par *Les Étoiles Commis-Voyageurs*.

Le même, grand in-8, avec cinq gravures. – Paris, Dufour, Mulat et Boulanger, 1857.

Catherine Blum. – Paris, Cadot, 1854, 2 vol. in-8.

Les Gardes-Forestiers ont été tirés de ce roman.

Saphir, pierre précieuse, montée par Alex. Dumas. – Paris, Coulon-Pineau, 1854, 1 vol. in-12.

Souvenirs de 1830 à 1842, par Alex. Dumas. – Paris, Cadot, 1854, 2 vol. in-8.

Vie et aventures de la princesse de Monaco, recueillies par Alex. Dumas. – Paris, Cadot, 1854, 6 vol. in-8.

Ingénue. – Paris, Cadot, 1854, 7 vol. in-8.

La publication de ce roman, commencée dans le *Siècle*, fut arrêtée par un procès intenté par les descendants de Restif de la Bretonne.

Les Mohicans de Paris. – Paris, Cadot, 1854-1855, 19 vol. in-8 (avec la collaboration de M. Paul Bocage).

Le même ; Paris, Dufour, Mulat et Boulanger, 1859 ; 4 vol gr. in-8, avec 52 gravures.

L'année suivante parurent :

La dernière année de Marie Dorval. Paris, Librairie Nouvelle, 1855. 1 vol. in-32 de 96 pages, avec un portrait de M^{me} Dorval.

Le Page du duc de Savoie. – Paris, Cadot, 1855, 8 vol. in-8.

Le même. – Paris, Dufour, Mulat et Boulanger, 1863, édit. gr. in-8, avec 13 gravures.

Salvator, suite et fin des *Mohicans de Paris* (avec la collaboration de M. Paul Bocage). – Paris, Cadot, 1855-1859, 14 vol. in-8.

Le 29 juin 1855, Madame Émile de Girardin, née Delphine Gay, mourait à Paris. Le 29 juin 1856, l'imprimeur Serrière réunissait en 1 vol. in-18, avec un portrait de Chasseriau gravé par Masson, les principaux articles et les discours publiés sur Madame Émile de Girardin pour déplorer sa mort et célébrer sa mémoire. L'article nécrologique d'Alexandre Dumas, inséré dans le journal le *Mousquetaire*, fut réimprimé dans le volume ci-dessus indiqué.

Comme Dumas, Delphine Gay avait écrit dans sa jeunesse un poème au profit des Grecs et composé des vers sur la mort du général Foy.

Dès 1854, Dumas avait loué, rue d'Amsterdam, 77, à Paris, un appartement qu'il garda jusqu'en 1861. Au commencement de mai 1855, il venait d'arriver de Paris à Bruxelles et pensait descendre dans sa maison du boulevard Waterloo, 73, dont il avait payé le loyer jusqu'au mois de juin, mais il avait compté sans une forte distraction de son propriétaire qui avait déjà disposé de son immeuble et y avait installé un médecin, le docteur Brayer. Quand il voulut commencer un procès, il apprit que ce n'était pas du véritable propriétaire qu'il tenait son bail ; devant cette complication et devant l'obligation de fournir une caution préalable imposée à tout plaideur étranger, Dumas, croyons-nous, ne poussa pas plus loin les choses et envoya à tous les diables la Belgique et les juges de ce pays.

Trois pièces furent représentées en 1856 :

1° *L'Orestie*, tragédie en trois actes et en vers, imitée de

l'antique. – Représentée sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 5 janvier 1856.

Paris, à la librairie théâtrale, 12, boulevard Saint-Martin, 1856 ; 1 vol. gr. in-18, de 107 p. Couverture imprimée reproduisant le titre.

Avec cette dédicace : *Au peuple*. ALEX DUMAS.

À la fin : « Merci aux Artistes qui, après m'avoir fait un succès, m'ont forcé de venir recevoir les applaudissements qui leur étaient dus. – ALEX. DUMAS. – 5 janvier 1856. »

2° *La Tour Saint-Jacques la Boucherie*, drame en cinq actes, en neuf tableaux, par Alex. Dumas et Xavier de Montépin. – Représenté sur le Théâtre Impérial du Cirque, le 15 novembre 1856. – Paris, Marchant, 1856, in-8, à 2 col., 32 p.

Le théâtre des Délassements-Comiques a donné, le 20 décembre 1856, une parodie en un acte et trois tableaux, sous le même titre.

3° *Le Verrou de la Reine*, comédie en trois actes. – Représentée au Gymnase-Dramatique, le 15 décembre 1856¹.

Deux publications sont à relever en 1856 :

Les Grands Hommes en robe de chambre : Richelieu. – Paris, Cadot, 1856, 5 vol. in-8.

Madame du Deffand. – Paris, Cadot, 1856-1857, 8 vol. in-8.

Les éditeurs Michel Lévy ont publié le même ouvrage en 1862 sous le titre : *Mémoires d'une Aveugle*, avec la suite : *Les Confessions de la Marquise*. 4 vol. in-12.

En juillet 1856, Alexandre Dumas fit un voyage à Châlons-sur-Marne, à Sainte-Menehould et à Varennes pour recueillir des documents sur l'infortuné roi Louis XVI et sur les circonstances de son arrestation à Varennes. Quatre ans plus tard, il devait publier sur ce sujet le livre ayant pour titre : « La Route de Varennes ».

L'invitation à la Valse, comédie en un acte et en prose, fut représentée au Gymnase-Dramatique, le 3 août 1857. – Paris,

1. Figure au tome XXI du « Théâtre complet ». (Édition Calmann Lévy).

Beck, 1857, 1 vol. in-12.

Sur le manuscrit de cette comédie, Dumas traça ces lignes :

« Fait pour ma chère petite enfant Isabelle, à laquelle ce manuscrit appartient. 10 avril 1857. »

Et à la dernière page :

« Non corrigé et tel qu'il doit être offert à un bibliophile, pour lequel les fautes sont des preuves d'authenticité. — ALEX. DUMAS. »

L'Isabelle en question était M^{me} Isabelle Constant, une actrice qu'Alexandre Dumas appelait « sa chère fille », parce qu'il l'avait connue très-jeune et que l'affection qu'il avait pour elle avait fini par être toute paternelle. (Voir à la page 299.)

Edmond About, dans son discours prononcé le 4 novembre 1883 lors de l'inauguration de la statue de Dumas au square Malesherbes, a raconté que Dumas avait écrit, en mars 1858, en une nuit, à Marseille, l'*Invitation à la Valse*. Il y a là une erreur évidente, puisque la représentation de cette comédie remontait au 3 août 1857. Ne s'agirait-il pas plutôt d'une autre comédie en un acte : *L'Honneur est satisfait*, portée comme l'autre au Gymnase et représentée le 19 juin 1858 à ce théâtre ?

Au surplus, Dumas raconte dans ses *Causeries* (2^e série), Paris, Michel Lévy frères, 1860, qu'il composa, en 1837, un dimanche, à Londres, sept ou huit scènes de l'*Invitation à la Valse*.

Les ouvrages suivants parurent successivement en 1857 :

Les Grands Hommes en robe de chambre : César. — Paris, Cadot, 1857-1858, 7 vol. in-8. Le tome VII se termine par *Gérard le Tueur de Lions*.

Le Lièvre de mon Grand-Père. — Paris, Cadot, 1857, 1 vol. in-8.

Le véritable auteur de ce livre, de l'aveu de Dumas lui-même, est M. de Cherville.

Les Compagnons de Jéhu. — Paris, Cadot, 1857, 7 vol. in-8.

Ce roman avait paru précédemment dans le *Journal pour tous*.

Le Meneur de loups. – Paris, Cadot, 1857, 3 vol. in-8.

Le journal *le Mousquetaire* ressuscita sous le nom du *Monte-Cristo*, journal hebdomadaire, rédigé par Alexandre Dumas seul (mai 1857).

Le 25 juillet 1857, Dumas prenait le chemin de fer de Lyon et faisait un voyage à Auxerre ; il fut témoin dans cette ville, le 4 août, d'un étrange spectacle qu'on nomme en ce pays la *Retraite illuminée*.

Un petit livre in-18 de 88 pages fut publié sous ce titre en 1858, à Auxerre, chez le libraire Ch. Gallot, à 75 exemplaires et rend compte de la fête auxerroise.

En cette même année 1857, Alexandre Dumas alla en Angleterre avec son fils pour voir les Courses d'Epsom et l'Exposition de Manchester, exposition d'objets d'arts du Royaume-Uni à laquelle d'autres nations avaient participé.

Vingt-quatre ans environ auparavant, Alexandre Dumas avait fait son premier voyage en Angleterre ; quand à M. Alexandre Dumas fils, il ne connaissait pas ce pays avant 1855.

Certaines particularités de ce voyage qui dura six jours sont racontées dans la 2^e série des *Causeries*, aux deux chapitres ci-après indiqués : « Ce qu'on voit chez M^{me} Tussaud » et « les Courses d'Epsom ».

En 1857, M^{lle} Augustine Brohan, alors sociétaire de la Comédie-Française, publia dans le *Figaro*, sous le pseudonyme de *Suzanne*, quelques chroniques parisiennes. Dans ses deux premiers articles (25 janvier et 8 février) elle n'avait pas craint d'attaquer en Victor Hugo l'homme politique. Ce fut un *tolle* général parmi les admirateurs du grand poète. Après son quatrième article, *Suzanne* dut renoncer à son rôle de chroniqueuse et de son côté Dumas écrivit à ce propos à M. Empis, directeur du Théâtre-Français, qu'il exigeait que M^{lle} Brohan ne jouât plus dans aucune de ses pièces. Ce n'est, en effet, que dix ans plus tard, le 3 mai 1867 et quelques mois avant la retraite de la spirituelle comédienne, que nous retrouvons M^{lle} Augustine Brohan

dans une pièce de Dumas (rôle de M^{me} de Prie dans *Mademoiselle de Belle-Isle*).

Notons, en passant, que nous sommes en possession d'un curieux billet adressé à M. Marc par M^{lle} Augustine Brohan, l'invitant à dîner chez elle avec Alexandre Dumas. Le post-scriptum est ainsi conçu : « Dumas amène sa moitié, son Isabelle ; mais bah ! il n'y a plus de mœurs. »

Cette lettre prouve, ce que tout le monde savait de reste, que Dumas, avant sa brouille avec la piquante soubrette des Français, entretenait avec elle d'amicales relations ; en outre, elle indique clairement la nature de la liaison qui a existé entre le dramaturge et M^{lle} Isabelle Constant, artiste dramatique, devenue pour lui plus tard, en 1857, comme on vient de le voir à la page 297 de notre étude, « sa chère petite enfant Isabelle ».

Sixième partie

La vieillesse

Le bilan dramatique de l'année 1858 se borne à deux pièces :

Les Gardes Forestiers, drame en cinq actes. – Représenté sur le Grand-Théâtre de Marseille, le 23 mars 1858. – Paris, Michel Lévy frères, 1865, in-4. Édition du Musée Littéraire.

L'Honneur est satisfait, comédie en un acte et en prose. Traduction d'une pièce allemande. – Représenté au Gymnase, le 19 juin 1858. – Paris, Librairie Théâtrale, 1858, 1 vol. in-18, 48 pages.

Dumas publia en cette même année :

Le Capitaine Richard. – Paris, Cadot, 1858, 3 vol. in-8.

Black. – Paris, Cadot, 1858, 4 vol. in-8.

L'Horoscope, par Alexandre Dumas. Bruxelles, Office de publicité, 1858, 3 vol. in-32, faisant partie de la collection Hetzel. Édition interdite pour la France.

Le troisième volume est terminé par les « Aventures de Lyderic, comte de Flandre ».

En juin 1858, Dumas entreprit un grand et magnifique voyage à travers la Russie et le Caucase. Ce voyage fut décidé en quelques minutes. Dumas avait accepté l'invitation que lui faisait le comte Kouchelef, son ami, d'aller à Saint-Pétersbourg être le garçon de noces de la belle-sœur du comte, fiancée à M. Home, le spirite.

Il partit donc pour Saint-Pétersbourg, puis visita notamment Moscou, Nijny-Novgorod, Kasan, Astrakan, le Caucase, Odessa et Galatz.

Le 13 février 1859, il s'embarqua à Poti sur la vapeur *le Grand-Duc Constantin*, qui le conduisit à Trébizonde. Quelques jours après, un paquebot français, *le Sully*, le prenait à son bord et le ramenait à Marseille.

Dumas rapporta de ce voyage, qu'il fit en compagnie du peintre Moynet, plusieurs volumes d'*Impressions : En Russie et le Caucase*.

À Poti, il avait découvert un jeune garçon de 22 à 23 ans, du nom de Vasili ; il l'attacha à son service et celui-ci demeura chez Alexandre Dumas jusqu'en 1878, comme cuisinier et comme factotum de sa maison.

En 1849, parurent en librairie :

1° *Ammalat Beg*. – Paris, Cadot, 1959, 2 vol. in-8.

2° *Le Caucase*. – Paris, Librairie Théâtrale, 1859, 1 vol. in-4.

Dumas a publié dans ce volume les quatre vers suivants :

Sur la tombe d'Oline Nesterzof,
Née en 1814, morte en 1833, et inhumée à Derbend.

Elle atteignait vingt ans, elle aimait, était belle,
Un soir elle tomba, rose effeuillée aux vents.
Ô terre de la mort, ne pèse pas sur elle ;
Elle a si peu pesé sur celle des vivants !

En outre, Alexandre Dumas a traduit en vers français et a inséré dans cet ouvrage diverses œuvres de l'un des premiers poètes de la Russie, Lermontoff. Ces morceaux ont pour titre : *La Pensée, La Dispute, Le Rocher qui pleure, Les Nuages, Le Blessé, Boutade, Gornaia-Verchina, les Mercis*.

3° *Charles le Téméraire*. – Paris, Michel Lévy frères, 1859, 2 vol. in-12.

4° *Le Chasseur de Sauvagine*. – Paris, Cadot, 1859, 2 vol. in-12.

5° *Les Louves de Machecoul*. – Paris, Cadot, 1859, 10 vol. in-8.

Le même ouvrage ; Paris, Dufour, Mulat et Boulanger, 1860, 1 vol. in-8, avec 15 gravures.

Les Louves de Machecoul, épisode de la guerre de Vendée en 1832, grand roman historique, ont paru d'abord dans le *Journal pour Tous*.

6° *L'Art et les Artistes contemporains au Salon de 1859*. – Paris, Librairie Nouvelle, 1859, 1 vol. grand in-18 de iv-188 pages.

Le 16 avril 1859, paraissait le premier numéro du *Caucase*, journal des voyages et romans, quotidien. (Voyage d'Alexandre Dumas au Caucase.) Édité par Charlieu. In-4, à 2 colonnes, 8 pages et vignettes.

Cette publication donna lieu à un procès en contrefaçon intenté à Dumas, à son éditeur et à l'imprimeur par M. Edouard Merlieux, auteur de : *Les Souvenirs d'une française, captive de Schamyl*. Les numéros 14, 20 et 21 du journal le *Caucase* contenaient, d'après le plaignant, près de 1,400 lignes prises à son livre. Dans son audience du 1^{er} juillet 1859, le tribunal correctionnel de la Seine (6^e Chambre), présidé par M. Delesvau, condamna Dumas à 100 francs d'amende, à 500 francs de dommages-intérêts conjointement et solidairement avec l'éditeur et l'imprimeur, et valida les saisies et confiscations pour les numéros du *Caucase*.

En 1860, Dumas fit représenter :

Le Roman d'Elvire, opéra-comique en trois actes, par MM. Alex. Dumas et Adolphe de Leuven, musique de M. Ambroise Thomas. – Représenté à l'Opéra-Comique, le 4 février 1860. – Paris, Michel Lévy frères, 1860, 1 vol. in-12.

L'Envers d'une Conspiration, comédie en cinq actes. – Représenté sur le théâtre du Vaudeville, le 4 juin 1860. – Paris, Michel Lévy frères, 1860, 1 vol. in-12.

Le Gentilhomme de la Montagne, drame en cinq actes et huit tableaux avec prologue. – Représenté sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 12 juin 1860. – Paris, Michel Lévy frères, 1860. – 1 vol. in-12, de 144 pages.

Tiré d'un roman de Dumas : *El Salteador*.

La Dame de Monsoreau, drame en cinq actes et dix tableaux, précédé de *L'Étang de Beaugé*, prologue, par MM. Alex Dumas et Auguste Maquet. – Représenté à l'Ambigu-Comique, le 19

novembre 1860. – Paris, Michel Lévy frères, 1860, 1 vol. in-12, de 196 pages.

Les ouvrages suivants ont paru cette même année :

La Maison de Glace. – Paris, Michel Lévy frères, 1860, 2 vol. in-18.

Mémoires de Garibaldi, traduits par Alex. Dumas sur le manuscrit original. – Paris, Michel Lévy frères, 1860, 2 vol. in-12.

Les mêmes ; Bruxelles, Méline, Cans et C^{ie}, 1861, 3 vol. in-12, seule édition complète, précédée d'un discours de V. Hugo et d'une introduction par George Sand.

Monsieur Coumbes (roman marseillais). – Paris, Librairie Nouvelle, 1860, 1 vol. in-12.

Le Père Gigogne, conte pour les enfants. – Paris, Michel Lévy frères, 1860, 2 vol. in-12.

Le Père la Ruine. – Paris, Michel Lévy frères, 1860, 1 vol. in-12.

La Route de Varennes. – Paris, Michel Lévy frères, 1860, 1 vol. in-12.

Causeries, par Alex. Dumas. – Paris, Michel Lévy frères, 1860, 2 vol. in-12.

Les Drames galants : La Marquise d'Escoman. – Paris, Michel Lévy frères, 1860, 2 vol. 12-in.

Publié dans la collection Hetzel (Édition interdite pour la France) ; Bruxelles, Méline, Cans et C^{ie}, sans date. 5 vol. in-32.

Les Mémoires d'Horace, tirés d'un manuscrit trouvé dans la Bibliothèque du Vatican (1860) ; publié en feuilleton dans le journal *le Siècle*. C'est une grande fantaisie sur Rome ancienne.

Le 10 avril 1860, Alexandre Dumas fit don à Madame Victor Hugo, pour concourir à l'établissement d'une crèche à Guernesey, de l'encrier avec lequel il avait écrit ses quinze ou vingt derniers volumes. Cet encrier, désormais historique, est réuni dans une boiserie en chêne, formant table, à ceux de Lamartine, de George Sand et de Victor Hugo qui possède ce meuble. Sous

chacun des encriers est un tiroir au fond duquel on peut lire, à travers le verre qui le recouvre, la lettre d'envoi du personnage qui l'a offert¹.

De Paris à Astrakan ; Nouvelles impressions de voyage. – Paris, Librairie Nouvelle, 1860. Impr. A Bourdillat, 3 vol. in-12.

Ce sont les souvenirs du voyage de Dumas en Russie.

Il y a inséré la traduction en vers français des poésies suivantes :

1° de Pouchkine, *Pierre le Grand ; les Nuits de Saint-Pétersbourg ; le Palais Rouge ; Ode à la Liberté ; Un Toast ; la Sibérie ; Une Épigramme ; Un Madrigal ; Vers amoureux ; l'Écho ; les deux Corbeaux.*

2° de Joukovsky, *Sur la mort d'une enfant.*

3° du prince Viusemsky, une ode sur l'état de la Russie au 19^e siècle.

4° de Conrad Ryléief, un extrait du poème de Voinaromfsky.

5° de Poléjaïef, cinq vers contre l'empereur Nicolas.

6° de Nikrassof, *le Village abandonné, Ma pauvre amie, Amertume.*

7° Extrait de poésie finnoise (*Première Runa*).

8° de Choraus, *Une pensée sur mon tombeau.*

9° de Runeberg, *La Tombe de Pyrrah, élégie.*

10° de Lermontof, *Le Sommet des Montagnes ; Pensée ; les Dons du Terek.*

11° d'une femme-poète, *le Chasse-Neige et l'Étoile qui meurt.*

En Kalmoukie, entre l'Oural et le Volga, dans le château du prince Toumaine, Dumas fut victime de la civilisation et de la manie de l'album. Il fut invité à laisser à la princesse Toumaine et à la princesse Grouska, sœur de celle-ci, un souvenir de son passage.

Voici les madrigaux qu'il improvisa :

1. *Le Livre*, Revue du Monde littéraire, livraison du 10 août 1884 ; Paris, A. Quantin.

À LA PRINCESSE TOUMAINE.

Dieu de chaque royaume a fixé la frontière ;
Ici, c'est la montagne, et, là, c'est la rivière ;
Mais à vous le Seigneur donna, dans sa bonté,
Le steppe sans limite, où l'homme enfin respire,
Afin que sous vos lois vous ayez un empire
Digne de votre grâce et de votre beauté.

À LA PRINCESSE GROUSKA.

Dieu de chaque mortel règle la destinée,
Au milieu du désert un jour vous êtes née,
Avec vos dents d'ivoire et votre œil enchanteur,
Afin qu'ait sur ses bords la Volga fortunée¹
En son sable une perle, en son steppe une fleur.

Alexandre Dumas quitta de nouveau Paris vers le printemps de 1860.

Son rêve – il le raconte pages 3 et 4 du Tome I de ses *Impressions de Voyage en Russie*, édition Calmann Lévy, 1876 – était de voir Venise, l'Illyrie, les îles Ioniennes, la Grèce, Constantinople, les rivages de l'Asie mineure, la Syrie, la Palestine, l'Égypte, la Cyrénaïque, Tripoli.

Et il ajoutait :

Or, le voyage que je veux faire, moi, c'est un voyage que personne n'a fait jusqu'à présent.

Il faut que je le fasse avec un bâtiment à moi, avec un bâtiment qui puisse tenir la mer sans trop de danger, et cependant qui ne tire pas plus d'un mètre cinquante centimètres d'eau, afin qu'il puisse entrer dans tous les ports de l'archipel grec, aborder toutes les criques des côtes d'Asie.

Dumas, voulant transformer son rêve en réalité, fit construire à grand frais, par l'intermédiaire d'un armateur de Marseille, une petite goëlette, l'*Emma*, qui, achetée plus tard pour un voyage d'exploration dans l'Afrique centrale, devait périr en décembre

1. Volga est féminin en russe.

1864, dans le voisinage de Marseille.

Pendant que le bâtiment s'achevait, au milieu de l'hiver de 1860, Dumas fut pris d'un soudain et très-vif désir de voir Garibaldi et il se rendit à Turin pour y rencontrer le fameux chef de partisans. Il mit à profit ses quelques semaines de séjour dans la capitale du Piémont pour recueillir les matériaux des *Mémoires de Garibaldi*, retourna à Paris où il passa également quelques semaines et alla ensuite s'embarquer à Marseille sur sa goëlette *l'Emma*.

Il emmenait comme secrétaires MM. Paul Parfait et Edouard Lockroy, mais celui-ci le devait quitter dans le cours du voyage.

Vers le 16 mai, Dumas arrivait à Gênes ; à peine débarqué, il apprenait que Garibaldi était parti pour la Sicile, dans la nuit du 5 au 6 mai. Le 11 juin, il entra dans le port de Palerme dont Garibaldi venait de se rendre maître. Dumas et ses amis furent logés au Palais-Royal. À la suite des Garibaldiens, ils traversèrent toute la Sicile.

Avant de passer le détroit, le général Garibaldi confia à Dumas la mission d'aller à Marseille acheter des fusils et des carabines pour ses hommes.

Dumas s'embarqua sur le *Pausilippe*, bateau à vapeur des Messageries impériales, et, pendant les six jours qu'il passa à Marseille, négocia au prix de 91,000 francs l'achat de 1,000 fusils rayons et de 550 carabines, puis retourna sur le même navire en rade de Naples où il attendit l'arrivée de Garibaldi.

Le 7 septembre, le Général entra sans coup férir dans la ville de Naples.

Tous les événements qui venaient de se dérouler sous les yeux de Dumas, avaient diminué chez ce dernier son ardeur de voyage en Orient. Il se fixa donc à Naples où Garibaldi le nomma directeur des fouilles et musées et s'installa dans le palais de Chiatamonte.

Dumas demeura quatre ans en Italie en ne fit que se montrer deux ou trois fois à Paris pendant cet intervalle.

À Naples, il termina les *Mémoires de Garibaldi*, écrivit l'*Histoire des Bourbons de Naples*, et un roman, *la San-Felice*, et fonda un journal italien, l'*Indipendente*, qui eut une existence languissante et éphémère.

Dans les premiers jours d'avril 1864, l'illustre romancier, qui avait eu quelques démêlés avec les Napolitains, se décida à rentrer en France et à s'installer à Paris.

Ici une parenthèse assez longue est nécessaire. Nous l'empruntons à M. Paul Ginisty (*Gil Blas* du 5 avril 1881).

Les intimes de la maison de la rue d'Amsterdam ont connu une jeune et charmante femme, M^{lle} Émilie Cordier, qui fut, de 1859 à 1864, la compagne du romancier. On ne la désignait guère que sous le nom de l'*Amiral*. Ce sobriquet lui venait du costume d'enseigne de marine qu'elle porta pendant les deux voyages que Dumas fit avec elle en Italie, la faisant passer tantôt pour son fils, tantôt pour son neveu.

L'*Amiral*, de retour en France à la fin de novembre 1860, demeura à Paris pour y faire ses couches. Elle eut une fille qui reçut les prénoms de Micaëlle-Clélie-Cécilia. Garibaldi en fut le parrain.

Nous détachons de la correspondance communiquée par M. Goepp à M. Paul Ginisty les deux très-curieuses lettres suivantes :

1^o À la mère,

1^{er} janvier 1861.

Joie et bonheur sur toi, mon cher amour d'enfant, qui, pour mon jour de l'an juste, m'as donné la bonne nouvelle que ma petite Micaëlla était venue au monde et que sa mère se portait bien.

Tu sais, mon cher bébé, que je préférerais une fille. Je vais te dire pourquoi. J'aime mieux Alexandre que Marie. Je ne vois pas Marie une fois par an et je puis voir Alexandre tant que je voudrai. Tout l'amour que je pouvais avoir pour Marie se reportera donc sur ma *chère* petite Micaëlla, que je vois couchée à côté de sa petite maman, et à qui je défens de se lever et de sortir avant que je n'arrive... Je vais tout arran-

ger pour être vu à Paris vers le 12. Il me serait, malgré tout mon désir, impossible d'y être avant.

Si je te dis cela, mon cher amour, crois bien à la vérité de ce que je te dis. Depuis une heure mon cœur s'est agrandi pour faire place à mon nouvel amour.

Il faut ici que je laisse, comme tu le sais, un certain nombre d'articles avant de partir.

Nous avons fondé un comité pour les élections auquel je suis obligé d'assister deux fois par semaine, de deux heures à cinq heures. Je chargerai les deux ou trois principaux de mes collègues de soutenir le journal en mon absence...

Si pendant les premiers mois tu ne veux pas te séparer de notre enfant, nous louerons une petite maison à Ischia, dans le meilleur air et la plus jolie île de Naples, et alors j'irai passer avec vous deux ou trois jours de la semaine, pendant tout le printemps ; enfin rapporte-t'en à moi d'aimer l'enfant et la mère.

Au revoir, mon petit chéri, embrasse bien dona Micaëlla qui n'est pas plus grosse que le pouce, me dit M^{me} de C..., à laquelle je répondrai par le premier courrier, ainsi qu'à ta mère que j'embrasse.

À toi et à l'enfant

ALEX. D...

... Songe que je ne reçois ta lettre qu'aujourd'hui 1^{er} janvier, et que tu ne recevras peut-être celle-ci que le 16.

Je t'aime !

2^o *À l'enfant.*

Comme ta bonne maman, qu'il faut bien aimer, ainsi que ta petite mère, m'écrit que tu as besoin d'argent, je t'envoie 150 francs pour tes étrennes.

Je vais tâcher de t'envoyer aussi un petit panier de bonnes choses qui t'arrivera le 1^{er} janvier.

Il n'y aura rien à payer que le commissionnaire qui l'apportera.

Je t'embrasse bien tendrement,

Ton père qui t'aime,

ALEX. DUMAS.

21 décembre 1868.

En 1861, Dumas fit paraître :

Le Prisonnier de la Bastille, fin des *Mousquetaires*, drame en cinq actes et neuf tableaux, par MM. Alexandre Dumas et A. Maquet. – Paris, Michel Lévy, 1861, in-4, à 2 colonnes, drame tiré du *Vicomte de Bragelonne*.

De 1861 à 1863 inclusivement, Dumas publia :

Bric-à-Brac. – Paris, Michel Lévy frères, 1861, 2 vol. in-12.

Les Garibaldiens : Révolution de Sicile et de Naples. Paris, Michel Lévy frères, 1861, 1 vol. in-12.

Les Morts vont vite. – Paris, Michel Lévy frères, 1861. Typ. Variganet à Lagny, 2 vol. in-12.

La Boule de Neige. – 1 vol.

Trois Maîtres. – 1 vol.

Italiens et Flamands, 1^{re} et 2^e séries. – 2 vol.

Sultanetta. – 1 vol.

Les quatre ouvrages qui précèdent ont été publiés en 1862, chez Michel Lévy frères, dans le format in-12.

Jane. – Paris, Michel Lévy frères, 1863, 1 vol. in-12.

Madame de Chamblay. – Paris, Michel Lévy, 1863, 2 vol. in-12.

La Princesse Flora. – Paris, Michel Lévy frères, 1863, 1 vol. in-12.

La Dame de Volupté, Mémoires de Mademoiselle de Luynes. – Paris, Michel Lévy frères, 1863, 2 vol. in-12.

Dumas fit paraître en 1864 :

Les Deux Reines, suite et fin des *Mémoires de Mademoiselle de Luynes*. – Paris, Michel Lévy frères, 1864, 2 vol. in-12.

La San-Felice. – Paris, Michel Lévy frères, 1864-1865, 9 vol. gr. in-18 ; couverture orange imprimée. C'est la dernière œuvre de longue haleine publiée par l'illustre romancier.

Il donna en cette même année au théâtre :

Les Mohicans de Paris, drame en cinq actes, en neuf tableaux, avec prologue. – Représentée sur le théâtre de la Gaîté, le 20 août 1864. – Paris, Michel Lévy frères, 1864, 1 vol. in-12.

Dans une lettre qui précède la pièce, s'adressant à l'Empereur, Dumas proteste contre les agissements de la censure.

Il dit dans cette lettre qu'il a écrit et publié douze cents volumes.

À son retour à Paris, en avril 1864, Dumas s'installa provisoirement, rue de Richelieu, 112, dans la grande maison formant le coin de cette même rue et du boulevard Montmartre, où se publiaient le *Petit Journal*, le *Journal illustré* et toutes les feuilles éditées par Polydore Millaud. Le nouvel arrivé habitait au cinquième étage, sur le même palier que le photographe Reutlinger, un appartement donnant sur le boulevard.

Il avait ramené de Naples la signora Fanny G., cantatrice italienne, une brune assez appétissante qui avait doublé le cap de la trentaine. Cette jeune femme aspirait à débiter au Théâtre-Italien, et bientôt les professeurs de musique de toute sorte affluèrent chez Dumas.

Il prit alors pour secrétaire, concurremment avec Viellot, M. Benjamin Pifteau, qu'il garda jusqu'à la fin du mois d'avril 1865.

Dumas alla passer l'été de 1864 à Saint-Gratien, près d'Enghien-les-Bains, dans une villa qu'il avait louée et qui était située avenue du Lac. Là les visiteurs abondèrent et il faut convenir que, si le romancier avait espéré échapper aux importuns, son calcul ne lui réussit en aucune façon. C'était, eu égard aux parasites, comme une réminiscence de Monte-Cristo, et les ressources du maître commençaient alors singulièrement à décroître.

Quelques voisins de campagne rendaient cependant le séjour d'Enghien agréable à notre compatriote ; nous citerons entr'autres : M^{me} la princesse Mathilde, Émile de Girardin, M. et M^{me} Charles Blanc.

Le 26 juin 1864, notre grand concitoyen assista dans sa ville natale à la fête du Comice agricole. Toutes les mains étaient tendues vers le héros de la journée. De cinq à six heures, il alla faire dans sa voiture une promenade en forêt avec deux jeunes femmes qui voyageaient avec lui ; puis il assista à un magnifique

banquet qui réunissait dans la salle de spectacle plus de soixante convives. M. le Sous-Préfet, M. Senart, M. Geoffroy de Ville-neuve, M. Louis Binet, M. Quinquet de Monjour, maire d'Oulcy-le-Château, portèrent successivement des toasts. Quant à Dumas, il s'y montra, comme toujours, le conteur le plus étourdissant du monde¹.

Collaborateur du *Journal illustré* dès son retour d'Italie, Dumas y publia en 1864 :

1^o *Causerie à propos de ma tête et de ma main*, n^{os} 8 et 9 ;

2^o *Causerie sur les poètes, les léporides, les microphytes et les microzoaires*, n^{os} 11, 12, et 15 ;

3^o *À propos de Cléopâtre et des Nuits de Rome*, n^o 14 ;

4^o *Madame Monaco, Histoire de Brigands*, n^o 16 ;

5^o *La Chasse*, n^{os} 31 et 35.

Dans une de ses correspondances adressées au *Petit Journal* (n^o du 1^{er} novembre 1864), Dumas proposa aux nombreux lecteurs de cette feuille populaire un Concours singulier.

Quelques années auparavant, dans une soirée donnée par lui à ses amis en son petit hôtel de la rue d'Amsterdam, 77, un défi avait été lancé à Méry d'improviser vingt-quatre vers sur les rimes suivantes :

Femme – Catilina – Âme – Fouina – Jongle – Citoyen – Ongle – Païen – Mirabelle – Mirabeau – Belle – Flambeau – Orestie – Gabrio² – Répartie – Agio – Figue – Faisan – Ligue – Parmesan – Noisette – Pâté – Grisette – Bâté.

Les rimes avaient été écrites par Dumas ; Méry, après une demi-heure de recueillement, avait terminé les vers et les récitait aux applaudissements des auditeurs.

Ce sont ces rimes que Dumas proposa de remplir aux lecteurs du *Petit Journal* ; le lauréat de ce Concours devait avoir comme prix le double autographe de Méry et de Dumas.

1. *L'Argus Soissonnais*, du 8 juillet 1883.

2. Nom que ses intimes donnaient à Madame la comtesse Dash, dont le prénom était Gabrielle.

378 pièces de vers furent le résultat de ce Concours. Elles ont été réunies en 1 vol. in-18, publié à 500 exemplaires en 1865 par la librairie du *Petit Journal* sous ce titre : BOUTS-RIMÉS.

Chacun des exemplaires porte ces lignes autographes :

« Avec mille compliments. » « ALEX. DUMAS. »

La préface de ce dernier est curieuse à lire.

Le prix du Concours fut décerné à M. Monzin ou Mouzin. Cinq autres pièces valurent à leurs auteurs un accessit consistant en un autographe de Dumas.

Méry prit part à ce tournoi poétique, et sa seconde pièce de vers intitulée : « Où est la femme » figure à la page 314 du Recueil des « Bouts-Rimés ».

Voici maintenant l'improvisation de Méry qui fut attribuée comme prix à M. Mouzin.

À MADAME LA COMTESSE M...

En vous voyant ce soir, jeune et charmante femme,
Chez l'auteur d'*Henri III* et de *Catilina*,
Pour écrire ces vers, la peur glaça mon âme,
Ma plume tressaillit, le poète fouina.
Oui, je regrettai l'Inde, et le Gange, et la jungle,
J'aurais voulu dans Rome être humble citoyen,
Vivre obscur, labourer la terre avec mon ongle,
Et m'appeler d'un nom musulman ou païen.
Hélas ! le jardinier, greffant la mirabelle,
N'est pas digne, je crois, d'admirer Mirabeau,
Et le poète nain qui vous trouve si belle,
Est l'aveugle devant la clarté d'un flambeau ;
C'est le sourd écoutant les vers de l'Orestie
Ou la divine voix de sa sœur Gabrio ;
Ou Dumas aiguisant sa fine répartie,
Ou l'usurier chrétien réduisant l'agio.
Cependant au dessert, entre marron et figue,
Après un beau chevreuil, bien meilleur qu'un faisan,
Je me décide, enfin, contre moi je me ligue,
Et je vous fais ces vers, sablés de parmesan ;

Car vous m'avez promis, au lieu de la noisette,
 D'un bonbon, d'un gâteau, d'un citron, d'un pâté,
 De doux marrons glacés aimés de la grisette,
 Et que j'aime aussi, moi, comme un âne bûte.

Pour en finir, du moins dans la mesure de ce que nous en connaissons, avec l'œuvre poétique d'Alex. Dumas, nous citerons la pièce suivante :

ARRANGEMENT À L'AMIABLE¹.

En me promenant hier au rivage,
 Où, pendant une heure, à vous j'ai rêvé,
 J'ai laissé tomber mon cœur sur la plage ;
 Vous veniez ensuite et l'avez trouvé.

Aujourd'hui, comment arranger l'affaire ?
 Les procès sont longs, les juges vendus,
 Je perdrai ma cause. Et pourtant, que faire ?
 Vous avez deux cœurs et je n'en ai plus.

Mais, quand on le veut, pourtant tout s'arrange,
 Et souvent un mal finit par un bien ;
 De nos cœurs entre eux faisons un échange,
 Donnez-moi le vôtre et gardez le mien.

ALEXANDRE DUMAS.

On trouvera enfin à la page 254 de l'ouvrage du même écrivain : *Propos d'art et de cuisine* (1 vol. gr. in-18, Paris, Calmann Lévy, 1877), une traduction de l'allemand en vers français de la ballade célèbre de Zedlitz, *la Revue nocturne*. Larousse a reproduit cette traduction dans son Grand Dictionnaire à l'article *Ballade*.

En 1865 parurent les écrits ci-après :

Impressions de voyage : En Russie. — Paris, Michel Lévy frères, 1865, 4 vol. in-12.

1. LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, etc. — Lectures choisies par le lieutenant-colonel Staaff, tome III, 6^e Cours ; 1 vol. in-8, Paris, Didier et C^{ie}, 1871.

Un pays inconnu. – Paris, Michel Lévy frères, 1865, 1 vol. in-12.

Souvenirs d'une favorite. – Paris, Michel Lévy frères, 1865, 4 vol. in-12.

En 1865, Alexandre Dumas s'installa dans un appartement au quatrième étage de la maison portant sur le boulevard Malesherbes le n° 107 ; il le conserva jusqu'à sa mort.

Entre son séjour à Saint-Gratien et son installation au boulevard Malesherbes, il avait occupé à Paris un appartement meublé.

M. Gabriel Ferry, dans son ouvrage déjà cité : « Les dernières années d'Alexandre Dumas », place ce logement dans une maison au coin de la rue Saint-Honoré ; M. Benjamin Pifteau raconte au contraire que Dumas était logé rue Saint-Lazare, 70, au premier, dans une maison abattue depuis pour l'emplacement de l'église de la Trinité.

Dumas était à Lyon, quand Jules Janin échoua à l'Académie, en avril 1865 ; il lui télégraphia :

Triple félicitation ! Tu n'es pas le collègue de Doucet, tu restes mon confrère et tu as fait un article charmant.

En cette même année 1865, il loua pour quelque temps une vaste salle, construite récemment sur un terrain de la rue de Lyon et qui s'appela le *Grand-Théâtre parisien*.

Le drame des *Gardes Forestiers* composa le spectacle d'inauguration.

Une Compagnie dramatique au premier rang de laquelle on remarquait M^{lle} Clarisse Miroy alla jouer les *Gardes Forestiers* en province. La représentation donnée à Laon, le mardi 29 août, fut honorée de la présence de l'auteur. M. Gabriel Ferry prétend que, Dumas étant arrivé en regard, les spectateurs firent recommencer le premier acte. La vérité est que le Maître ne devait arriver, suivant une dépêche parvenue à Laon à trois heures et demie du soir, que par le train de huit heures trente-cinq. Nous

reproduisons les quelques lignes qui concernent Alexandre Dumas dans le compte-rendu de cette soirée dramatique exceptionnelle, publié par le *Journal de l'Aisne* du 20 août 1865 :

Le grand romancier a tenu parole ; le public, qui s'était vivement disputé les places et qui se pressait dans la salle brillante de lumière et de riches toilettes, n'a pas été déçu ; au troisième acte, chacun a pu considérer ce visage que l'on n'oublie jamais, cette tête si originale et si expressive, et saluer, tantôt dans la loge de M. le Maire, tantôt dans celle de M. le Préfet, de ses bravos réitérés, l'écrivain à la fois notre compatriote et l'un des princes du roman. Nous attendions, nous espérions presque quelques mots de l'éloquent et spirituel causeur, mais nos espérances ne se sont pas réalisées.

Gabriel Lambert, drame en cinq actes et en prologue, par MM. Alexandre Dumas et Amédée de Jallais, fut représenté, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 16 mars 1866. Il était tiré du roman du même nom. – Paris, Michel Lévy frères, 1866, 1 vol. in-12. Ce drame eut peu de succès et fut retiré à la vingt-troisième représentation.

Dumas publia à cette époque :

Les Grands Hommes en robe de Chambre : Henri IV, Louis XIII et Richelieu. – Paris, Michel Lévy frères, 1866, 2 vol. in-12.

Repris du désir de posséder un théâtre pour y faire représenter ses propres pièces ou des œuvres à sa convenance, Dumas forma alors le projet de fonder un nouveau Théâtre-Historique et il adressa « à ses amis connus ou inconnus de la France et de l'étranger » un curieux prospectus pour solliciter leurs souscriptions.

Le lecteur qui serait désireux de connaître ce prospectus le trouvera reproduit à la page 54 de l'ouvrage de M. Gabriel Ferry.

Malheureusement, le public demeura sourd à l'appel de l'écrivain qui avait été son idole.

En 1866, Dumas alla encore en Italie. Le 11 juin, il envoyait de Naples à sa fille, M^{me} Petel, la dépêche suivante :

Santé excellente, bonheur parfait auquel tu manques seule. Je pars demain pour Florence, je serai à Paris le 15. Tout va bien. Mille tendresses.

Au mois de juillet, Dumas partait pour l'Allemagne et l'Autriche et recueillait sur place les éléments du roman historique qui parut en 1867 dans le journal *la Situation*, sous ce titre : *La Terre prussienne*.

Nous possédons de nombreuses preuves écrites qu'à cette époque avait commencé déjà pour notre compatriote une période de gêne et presque de détresse. Elle devait se prolonger jusqu'aux derniers mois de sa vie ; Dumas cachait soigneusement d'ailleurs cette désolante situation à son fils. Une lettre de M^{me} Petel, du 12 juin 1866, nous la révèle formellement.

La maison Michel Lévy frères réduisait à 4,000 francs le crédit de 10,000 francs qu'elle avait ouvert à Alexandre Dumas.

À la fin de 1866, le 29 décembre, l'homme qui avait gagné des millions ne savait comment payer deux billets se montant ensemble à 220 francs.

D'un autre côté, dès le 25 juillet de la même année, M^{me} Letellier, la sœur aînée d'Alexandre Dumas, laquelle demeurait à Neuilly, ville au bois, 7, porte Maillot, se plaignait de ne pas recevoir depuis un certain temps la pension que lui faisait son frère. Dans une lettre adressée à son neveu, M. Alexandre Dumas fils, le 5 janvier 1867, M^{me} Letellier renouvelait ses doléances, tout en le remerciant de l'intérêt qu'il prenait à sa situation et des allègements qu'il y apportait de ses propres deniers¹.

En 1867 furent publiés :

L'École des Beaux-Arts, par Alexandre Dumas, formant les pages 855 à 873 de *Paris-Guide*, 1^{re} partie ; in-12, A. Lacroix, Verbœckhoven et C^{ie}, à Bruxelles, 1867.

1. M^{me} Marie Alexandrine Aimée Davy de la Pailletterie, sœur de l'illustre romancier et veuve de M. Joseph Marie Victor Le Tellier, ancien directeur des contributions indirectes, mort à Paris en 1859, est décédée à Grenoble (Isère), chez son fils, chemin de Halage, 12 (Île-Verte), le 5 mars 1881.

Les Hommes de Fer. – Paris, Michel Lévy frères, 1867, 1 vol. in-12.

Les Blancs et les Bleus. – Paris, Michel Lévy frères, 1867-1868, 3 vol. in-12. Ce roman est la continuation des *Compagnons de Jésus*, et Dumas l'a dédié à Charles Nodier dont les *Souvenirs de la Révolution* lui avaient fourni, pour l'écrire, de nombreux renseignements.

Vers cette époque (1867), Dumas a de nouveau la velléité de se mettre à la tête d'un théâtre ; dans ce but il adresse à l'Empereur une lettre (reproduite par M. Jules Claretie dans son livre « L'Empire, les Bonaparte et la Cour » ; Paris, E. Dentu, 1871, 1 vol. gr. in-18), lettre dont voici le texte :

Je désire d'abord que Votre Majesté soit bien convaincue que je ne lui écris jamais que dans un intérêt de nationalité ou d'art. Je lui avais parlé du livre que j'étais sur le point de publier, et en s'abonnant au journal, Sa Majesté a donné la preuve qu'elle approuvait, je ne dirai pas l'œuvre, mais du moins l'esprit dans lequel elle était écrite.

Aujourd'hui, une députation que je viens de recevoir soulève une question plus grave, une question de vie ou de mort pour trois cents artistes.

Votre Majesté a accordé le titre de *Théâtre du Prince Impérial* – je sais qu'elle le regrette, – à un nouveau cirque : la salle a été mal faite, les pièces d'ouverture mal choisies, la troupe bimanie sacrifiée aux quadrumanes et aux quadrupèdes. Bref, le théâtre a fermé, mais il n'a pas fait faillite ; – l'honneur est sauf.

M. Augé en resté propriétaire, il lui reste une trentaine de mille francs avec lesquels il peut faire disparaître les principales défauts de la salle – mais pas un sou pour monter une pièce !

– C'est lui qui m'a amené la députation chez moi.

Voulez-vous, Sire, prendre en pitié trois cents pauvres artistes, employés, musiciens, comparses et qui, sans Votre Majesté, mourront de faim ; voulez-vous soutenir un théâtre spécial qui, au moment de l'Exposition, reproduira quelques-uns des beaux faits de notre histoire ?

Sire, je me charge de faire et de monter, moyennant 30 ou 40,000 francs, une pièce à grande mise en scène (mise en scène dans laquelle les 30 ou 40,000 francs, bien entendu, seront dépensés), soit sur la Répu-

blique, soit sur l'Empire, et cela dans le sentiment national que j'ai eu l'honneur d'exprimer à Votre Majesté dans ma dernière lettre. Sa Majesté la viendra voir, et si elle est contente, elle fera accorder à cet Odéon du peuple une subvention de cent mille francs.

Ce théâtre, Sire, c'est la littérature, je dirai plus, c'est l'*opinion* du peuple des faubourgs.

Sire, veuillez tenter ce dernier essai, pour rendre la vie à un trépassé dont la mort est fatale et la vie utile. Chargez-moi de lui dire au nom de César : *Lazare, lève-toi !* et il se lèvera digne de la France et de Vous.

Maintenant, Sire, que Votre Majesté apprécie ; mais je puis répondre que ma science de la scène, mon patriotisme et ma bonne volonté, secondés des 30 ou 40,000 francs de Votre Majesté, feront merveille.

Je suis convaincu que si je vous les demandais pour moi, Sire, en récompense de la longue lutte littéraire que j'ai soutenue, vous me les accorderiez. Accordez-les au Théâtre qui porte le nom de Votre Fils, et cela leur portera bonheur à tous deux.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

De l'auteur de César,

Le très-humble confrère,

ALEX. DUMAS.

Dans le cours de l'année 1867, un mélodrame, *Les Pirates de la Savane*, fut repris à la Gaîté. Cette pièce servit de début à une écuyère américaine, Adda Menken ; une liaison se forma entre elle et Alexandre Dumas et fut révélée au public par l'indiscrétion du photographe Liébert, établi Boulevard des Capucines, n° 13, qui fit paraître à un grand nombre d'exemplaires le portrait-groupe de la Menken et de Dumas. Un procès intenté par ce dernier au photographe ajouta encore au scandale, dont le romancier et sa fille eurent toutes les peines du monde à avoir raison.

La même détresse régnait toujours à cette époque au n° 107 du Boulevard Malesherbes. Si nous en croyons M^{me} Petel, la situation était on ne peut plus difficile au 1^{er} février de cette année. Le loyer n'était pas payé ; il était dû deux mois de gages aux domestiques et l'on avait à compter avec la vie de tous les

jours. En outre, il fallait trouver, pour diverses dettes criardes et échéant ce même mois, 646 francs ; enfin, les affaires entre les frères Lévy et Dumas ne se terminaient guère.

Une lettre du 5 mai 1867 mentionne une demande de 90 francs signée de M^{me} Petel et voulant dire : « nécessité ». – Chacune de ces lettres porte la devise de la signataire : *Sursum corda !*

Elles sont adressées à un sieur Bruslon, demeurant alors à Paris, rue de Laval, 31 ; nous en possédons 17, indépendamment des trois lettres écrites par M^{me} Letellier.

Une dame Meynier, de Marseille, avait écrit, avec la collaboration mal déguisée d'Alexandre Dumas, une comédie intitulée : *Valentin et Valentine*. Dumas la retoucha, mais ne voulut pas que son nom parût sur l'affiche. Cris, récriminations, injures, rien ne put l'ébranler, et M^{me} Meynier dut signer seule, sous le pseudonyme de Max de Bourdon, cette œuvre qui fut représentée en février 1868. (Voir Dictionnaire des Pseudonymes recueillis par Georges d'Heilly ; 1 vol. in-12, 2^e édition, Paris, E. Dentu, 1869).

En 1868, nous signalerons :

Le Dartagnan, journal d'Alexandre Dumas, publié trois fois par semaine.

Histoire de mes Bêtes, par Alexandre Dumas. – Paris, Michel Lévy frères, 1868, 1 vol. in-18. Cet ouvrage avait paru en feuilleton, en 1867, dans *Les Nouvelles*, petit journal quotidien que Dumas prit à son compte, en novembre 1866, et qu'il transforma sous le nom ressuscité du *Mousquetaire* ; mais cette seconde existence fut de peu de durée.

Il faut rapporter à la même époque :

Madame de Chamblay, drame en cinq actes, tiré du roman du même nom. – Représenté à la salle Ventadour le 4 juin et à la Porte-Saint-Martin le 31 octobre 1868. – Paris, Michel Lévy frères, 1869, 1 vol. in-12. Précédé de : « Un mot sur la pièce et sur les Artistes ». Signé : ALEX DUMAS.

La ville du Havre avait organisé pendant l'été de 1868 une

Exposition maritime. Des conférences furent l'un des attraits de cette exposition. Dumas se rendit au Havre et figura parmi les conférenciers les plus goûtés du public auquel il raconta, entr'autres choses, les souvenirs de son voyage en Russie et au Caucase.

Il fit, en outre, paraître dans les journaux publiés à Paris, par M. Dalloz, le résultat de ses visites à l'Exposition havraise, en ayant soin de conserver, comme il l'indique dans le plan manuscrit de son travail, la forme anecdotique et personnelle.

La 23^e et dernière page de son premier article, dont nous avons l'autographe sous les yeux, se termine ainsi :

Mon cher Dalloz, je ne fais pas de prix, vous estimerez vous-même.
À vous,

A. DUMAS.

Le Maître ne rentra à Paris qu'au mois d'octobre 1868. Comme au Havre, il avait fait des conférences à Dieppe, à Rouen et à Caen.

C'est dans ce mois que mourut, comme nous l'avons dit, la mère de M. Alexandre Dumas fils.

Le 10 mars 1869, le théâtre du Châtelet représenta *Les Blancs et les Bleus*¹, drame en cinq actes, en onze tableaux, tiré par Alex. Dumas de son roman du même nom et sa dernière œuvre théâtrale.

Le roman *Les Blancs et les Bleus* eut une suite qui parut en 1869 dans le journal *la Petite Presse*.

Ce fut le chant du cygne de l'illustre écrivain.

Nous devons signaler ici, pour compléter, dans la mesure du possible, notre travail bibliographique :

1^o Une édition du THÉÂTRE D'ALEXANDRE DUMAS publiée à Paris, chez Charpentier, 1834-1836, 6 vol. in-8 ; couverture jaune imprimée. Le tome premier a un frontispice imprimé à deux tons. Un cartouche, à l'encre rouge, porte le titre et la tomaison ; il est

1. Paris, Michel Lévy, 1874, in-4, à 2 col.

encadré de huit médaillons représentant les scènes principales des drames suivants : « Christine, la Tour de Nesle, Térésa, Charles VII, Antony, Richard Darlington, Henri III et Angèle ». Ces huit médaillons sont reliés par des sujets fantastiques et allégoriques.

Outre les pièces correspondant aux médaillons ci-dessus indiqués, cette collection contient : « Catherine Howard, Napoléon Bonaparte, Don Juan de Marana et Kean » ; en tout, douze pièces.

La couverture du cinquième volume annonce une série de dix vignettes « gravées par les premiers artistes d'après les dessins de M. Louis Boulanger, pour l'ornement de notre édition » ; ces vignettes n'ont jamais paru.

L'édition in-8 du « Théâtre d'Alexandre Dumas » a été continuée par Passard, rue des Grands-Augustins, qui en a publié quatre nouveaux volumes, formant les tomes septième à dixième inclus, 1846, imprimerie de Crété. Ils contiennent : « Made-moiselle de Belle-Isle, Halifax, Paul Jones, l'Alchimiste, le Laird de Dumbicky, le Mari de la Veuve, Lorenzino et Caligula » ; en tout, huit nouvelles pièces.

2° THÉÂTRE COMPLET D'ALEXANDRE DUMAS. – Paris, Michel Lévy frères, 1863 à 1874 ; imprimerie Bouret, puis Lejay, à Poissy, 15 vol. in-12, publiés à 3 fr. 50 le volume.

La librairie Calmann Lévy, 3, rue Auber, à Paris, publie les ŒUVRES DIVERSES d'Alexandre Dumas dans les conditions suivantes :

A. ÉDITION GRAND IN-18, À 1 FR. LE VOLUME

1° *Ouvrages en 1 volume chacun.*

Acté, Amaury, Une Aventure d'Amour, Black, La Bouillie de la comtesse Berthe, La Boule de Neige, Bric-à-Brac, Le Capitaine Pamphile, Le Capitaine Paul, Le Capitaine Rhino, Le Capitaine Richard, Catherine Blum, Cécile, Le Chasseur de

Sauvagine, La Colombe et Maître Adam, les Drames de la Mer, La Femme au Collier de Velours, Fernande, Une Fille du Régent, Filles, Lorettes et Courtisanes, Le Fils du Forçat, Les Frères Corses, Gabriel Lambert, Les Garibaldiens, Gaule et France, Georges, Un Gil-Blas en Californie, Histoire d'un Casse-Noiset-
te, L'Homme aux Contes, Les Hommes de fer, L'Horoscope, Une année à Florence, Le Capitaine Aréna, Quinze jours au Sinaï, La Villa Palmieri, (Les quatre ouvrages ci-dessus font partie des Impressions de voyage.) Jacques Ortis, Jacquot sans Oreilles, Jane, Jehane la Pucelle, Le Maître d'armes, Les Mariages du père Olifus, Les Médecins, Le Meneur de Loups, Les Mille et un Fantômes, Napoléon, Une Nuit à Florence, Pauline et Pascal Bruno, Un pays inconnu, Le Père la Ruine, La princesse Flora, Propos d'Art et de Cuisine, La Régence, La Route de Varennes, Le Salteador, Souvenirs d'Antony, Les Stuarts, Sultanetta, Sylvandire, Le Testament de Chauvelin, Trois Maîtres, Le Trou de l'Enfer, La Tulipe Noire, Une vie d'Artiste (63).

2° Ouvrages en 2 volumes chacun.

Ange Pitou, Ascanio, Aventures de John Davy, Les Baleiniers, Causeries, Charles le Téméraire, Le Château d'Eppstein, Le Chevalier d'Harmental, Le Chevalier de Maison-Rouge, La Comtesse de Salisbury, Les Confessions de la Marquise, Conscience l'Innocent, La Dame de Volupté, Les Deux Reines, Dieu dispose, Le Docteur mystérieux, Les Drames galants, La Fille du Marquis, César, Henri IV et Louis XIII, etc., (les deux ouvrages ci-dessus font partie de : Les Grands Hommes en robe de chambre.) La Guerre des Femmes, L'Île de feu, Les Bords du Rhin, Le Corricolo, Le Midi de la France, De Paris à Cadix, Le Speronare, Le Véloce, (ces six derniers ouvrages font partie des Impressions de voyage.) Ingénue, Isaac Laquedem, Isabel de Bavière, Italiens et Flamands, Ivanhoë, de W. Scott (traduction), Louis XV et sa Cour, Louis XVI et la Révolution, Madame de Chamblay, La Maison de glace, Mémoires d'une Aveugle,

Mémoires de Garibaldi, Les Morts vont vite, Le Page du duc de Savoie, Parisiens et Provinciaux, Le Pasteur d'Ashbourn, Le Père Gigogne, Le Prince des Voleurs, La Princesse de Monaco, La Reine Margot, Robin Hood le prosrit, La Terreur prussienne, Les Trois Mousquetaires, La Vie au Désert (51).

3° Ouvrages en 3 volumes chacun

Le Bâtard de Mauléon, Les Blancs et les Bleus, Un Cadet de Famille, Le Collier de la Reine, Les Compagnons de Jésus, La Dame de Monsoreau, Les Deux Diane, Le Drame de 93, Suisse, L'Arabie Heureuse, Le Caucase, (ces trois derniers ouvrages font partie des Impressions de voyage) Les Louves de Machecoul, Olympe de Clèves, Les Quarante-Cinq, Vingt ans après (15).

4° Ouvrages en plus de 3 volumes.

Le Comte de Monte-Cristo, 6. La Comtesse de Charny, 6. Emma Lyonna, 5. Impressions de Voyage : En Russie, 4. Louis XIV et son Siècle, 4. Mes Mémoires, 10. Mémoires d'un Médecin, Balsamo, 5. La San-Felice, 4. Souvenirs d'une Favorite, 4. Théâtre complet, 25. Le Vicomte de Bragelonne, 6 (13).

Ce qui donne en tout pour l'édition Calmann Lévy, grand in-18 à 1 fr. le volume, 142 ouvrages et 298 volumes.

B. ÉDITION IN-4, À 10 CENT. LA LIVRAISON.

Musée Littéraire du Siècle et Musée Contemporain

101 ouvrages dont la collection coûte en tout 165 fr. 80.

C. BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE.

Format grand in-18 à 2 fr. le volume.

L'art et les artistes contemporains, 1 vol. ; La San-Felice, 9 ; Souvenirs d'une Favorite, 4.

D. BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE.

Format grand in-18, à 3 fr. 50 le volume.

Histoire de mes bêtes, 1 vol., Souvenirs dramatiques, 2, Théâtre Complet, 15.

E. ŒUVRES ILLUSTRÉES D'ALEXANDRE DUMAS.

*Gravures dans le texte et hors texte,
par MM. J. A. Beaucé, A. de Neuville, G. Stall,
Andrieux, Coppin, etc., etc.*

En tout : 49 volumes, à 4 francs le volume. – Avec les gravures dans le texte seulement, le volume 2 francs.

F. OUVRAGES DIVERS ILLUSTRÉS.

Le Capitaine Pamphile, illustré par Bertall, grand in-8, raisin, 8 fr. ; – Histoire de mes Bêtes, illustrées par Adrien Marie, grand in-8 raisin, 8 francs.

En 1872, l'éditeur Lemerre, à Paris, a publié une œuvre posthume de Dumas, le *Grand Dictionnaire de Cuisine*, grand in-8 avec 2 portraits, 20 francs.

Alexandre Dumas, outre les recueils et journaux que nous avons pu citer, a encore écrit dans : L'Artiste ; – Les Chefs-d'œuvre des écrivains du jour ; – La Galerie des Femmes de Walter Scott ; – Le Keepsake français ; – L'Album de la Mode, chroniques du monde fashionable (1833) ; – Galerie des Artistes dramatiques de Paris (1840, in-4) ; – L'Italie pittoresque ; – Le Royal Keepsake ; – Le Courrier des lecteurs ; – Le Prisme ; – Le Journal des connaissances utiles ; – La Sylphide (1840), qui fut le premier journal fondé par H. de Villemessant ; – Le Journal des Demoiselles ; – Les Sensitives, album des salons (1845). A. Dumas a aussi écrit des *préfaces* pour les poésies de Jean Reboul, de Nîmes (1836, in-8), pour le volume de poésies de M^{me} Desbordes-Valmore intitulé « Pleurs », et pour « Le Diamant et ses imitations », de Claude Framinet, Paris, Madre, in-8, 1868.

Nous avons donné, dans l'ordre chronologique des œuvres de Dumas, la liste de ses collaborateurs, avoués ou supposés.

Un article du *Figaro* du 17 octobre 1844 paru sous la signature de : « Croisilles » et une notice de M. Octave Uzanne dans la livraison du *Livre*, du 10 novembre 1884 (Paris, A. Quantin), nous fournissent d'intéressants renseignements sur les relations du Bibliophile Jacob (Paul Lacroix) avec notre héros, et sur les services littéraires de toutes sortes que celui-ci a dûs au Bibliophile.

D'après M. Octave Uzanne, Paul Lacroix a fourni à Dumas le canevas d'un grand nombre de ses romans et a en partie composé : Les Mariages du père Olifus, La Femme au Collier de Velours, Olympe de Clèves, La Tulipe noire, Ingénue et divers autres ouvrages du roi du feuilleton.

L'écrivain du *Figaro* ne cite pas La Femme au Collier de velours, mais il ajoute à cette nomenclature Isaac Laquedem et les Mille et un Fantômes. Il est dit dans cet article que Paul Lacroix voulait écrire l'histoire d'Alexandre Dumas qu'il aimait profondément et admirait beaucoup.

Je suis un excellent carcassier – disait parfois Paul Lacroix à M. Octave Uzanne en lui parlant de sa mystérieuse collaboration avec le grand romancier – ; il semble que je sois né pour faire des scénarios et bâtir des charpentes romantiques. Lors de mes rapports avec Dumas, non seulement je lui établissais le sujet de la plupart de ses romans d'aventures, mais encore j'habillais ses personnages, je les promenais à travers le vieux Paris ou dans les provinces françaises, à différentes époques. Dumas était à chaque instant gêné pour donner un semblant d'exactitude à ses descriptions archéologiques ; aussi m'envoyait-il ses secrétaires en toute hâte, tantôt me demandant l'aspect minutieusement détaillé du Louvre et de ses approches en 1600 ou 1630, tantôt m'implorant pour une esquisse du Palais-Royal en l'an VIII. J'ajoutais des *béquets* à ses manuscrits, je revisais ses épreuves, j'apportais partout un peu de lumière historique, j'écrivais à nouveau des chapitres entiers.

On a dit que Dumas bâtissait des pièces sur des traductions de

dramaturges allemands. Voici à ce sujet un document curieux dont nous possédons en original le double manuscrit.

Un sieur Max de Goret écrivait à Dumas :

Monsieur Dumas,

Voici le premier acte de la traduction de Kotzebue. Je n'ai pu en faire d'avantage. Demain matin je crois j'aurai fini l'ouvrage entier. – Si vous avez le temps jetez un coup d'œil sur la dernière scène – il me semble qu'on pourrait en faire une scène à grand effet.

Toujours votre obligé pour la vie,

MAX DE GORET.

Mardi 15 mars, matin.

P. S. – Comme j'ai écrit très-vite, pardonnez quelques fautes d'orthographe, je vous prie.

M. D. G.

Et Dumas écrivait sur la même feuille de papier :

Aux conditions que j'ai dites à Thibaudeau – je ferai de ce manuscrit une pièce pour les débuts de Bocage pourvu qu'on me prévienne quinze jours d'avance.

16 8^{bre} 1858.

ALEX. DUMAS.

L'histoire de la collaboration d'Alexandre Dumas et de M. Auguste Maquet a été portée à la connaissance du public par les indiscretions des tribunaux qui, plusieurs fois, et notamment en 1856 et 1858, furent appelés à décider de la participation du second aux œuvres de Dumas. M. Maquet demandait en dernier lieu à être déclaré co-auteur des dix-huit romans suivants : Le Chevalier d'Harmental, Sylvandire, Les Trois Mousquetaires, Monte-Cristo, Vingt Ans après, La Reine Margot, Une Fille du Régent, La Guerre des Femmes, La Dame de Monsoreau, Le Bâtard de Mauléon, Le Chevalier de Maison-Rouge, Les Quarante-Cinq, Les Mémoires d'un Médecin, Le Vicomte de Bragelonne, Olympe de Clèves, Ingénue, La Tulipe noire et Ange Pitou. La participation de M. Maquet à la rédaction de ces

ouvrages fut reconnue, mais il ne réussit pas à s'en faire allouer les bénéfices. (Consulter l'article de M. Paul Louisy sur M. Auguste Maquet dans la Nouvelle Bibliographie générale de M. le docteur Hoefer et l'article Davy dans le Dictionnaire des Pseudonymes de M. Georges d'Heilly.)

M. Auguste Maquet ne se contenta pas de maudire ses juges. Il maudit aussi son adversaire dans deux lettres adressées à son avocat, lettres dont nous possédons les originaux.

Dans l'une, du 12 juillet, il écrit :

Cher et excellent ami, ne vous chagrinez pas. Ce n'est pas le droit qui a gagné ce procès, c'est Dumas. Et si je ne sais pas pourquoi il a gagné, je sais comment. Consolez-vous. Quant à moi, c'est un peu plus d'argent que je perds. Mais il me reste mieux que de l'argent ; que resterait-il à Dumas s'il n'avait pas l'argent ?

L'autre lettre commence ainsi :

Hélas, cher ami, je suis menacé d'un nouveau procès avec l'éternel coquin qu'on appelle Dumas.

L'impartialité nous a fait un devoir de reproduire ces deux documents dont nous ignorons la date exacte et que le principal intéressé eût pu seul réfuter.

Ces deux lettres figuraient avec treize autres dans un Catalogue d'autographes publié en mars 1885, à Paris, par M. Eugène Charavay fils ; toute cette correspondance y était indiquée comme adressée à M^e Nogent-Saint-Laurens, le célèbre avocat à la Cour de Paris.

Septième partie

La mort et la postérité

Les forces intellectuelles et physiques, qui ne lui avaient jamais fait défaut, commençaient à trahir Dumas.

Sur les conseils de son ami, le docteur Piorry, le malade alla résider tout l'été de 1869 sur la plage de Roscoff, dans le Finistère.

Il passa tristement à Paris l'automne et l'hiver, en proie à la gêne, ne pouvant plus rien produire et pris par moments d'inquiétude sur la durée de son œuvre immense et sur le jugement définitif de la postérité.

M. Alexandre Dumas fils, à qui il n'avait pu finalement dissimuler ses inquiétudes sur l'avenir de ses productions littéraires, ni cacher sa détresse, le rassurait avec raison sur le premier point et, d'un autre côté, donnait tout ce que lui demandait le secrétaire de son père, Victor Leclerc.

Au printemps, le malade fut envoyé dans le Midi et y demeura quelques mois. Il revint à Paris, à la fin de juillet 1870, quand déjà la guerre était déclarée à la Prusse. L'imminence du siège de Paris détermina plus tard M. Alexandre Dumas fils à emmener son père en Normandie, sur les bords de la mer, dans sa propriété de Puys, près de Dieppe. M^{me} Petel accompagnait son père.

Le 5 novembre 1870, M. Alfred Asseline fit paraître, dans l'*Indépendance Belge*, un article de souvenirs littéraires sur l'illustre malade.

Cet article inspira à Alexandre Dumas fils la belle lettre qu'on va lire et que nous en voudrions de ne pas reproduire entièrement :

C'est moi qui ai reçu votre lettre et votre article, mon cher Asseline. Vous avez raison, les cerveaux comme celui-là ne tombent pas en enfance ; ils ne reviennent pas en arrière, ils vont en avant, et quand ils

se taisent ou parlent un langage que l'on ne comprend plus, c'est qu'ils contemplent l'infini dont ils ont été une des molécules, pour ainsi dire, et qu'ils conversent avec lui. Pour un étranger, en effet, mon père, à un certain moment, eût pu paraître frappé de paralysie intellectuelle, mais non pour moi qui ai connu et suivi depuis vingt-cinq ans les habitudes de cette organisation exceptionnelle.

J'ai vu aussi M^{me} Sand dans cet état. Elle s'endormait tout à coup pendant vingt heures, trente heures, se laissant tomber n'importe où elle se trouvait, rêvant tout haut, balbutiant des paroles incohérentes, n'ayant plus besoin de rien que de sommeil, mais d'un sommeil équivalant à la fatigue résultant d'un trop grand effort de l'esprit ; puis peu à peu elle rouvrait les yeux, elle ne se réveillait pas, ce n'est pas le mot, elle renaissait, elle refaisait connaissance avec les choses extérieures et marchait pendant deux ou trois jours dans son jardin, sans dire une parole, et comme à la recherche d'elle-même. Enfin elle se retrouvait ; et rentrée en possession de son individualité, elle la remettait dans son mouvement ordinaire.

Dans le commencement de ces phénomènes bizarres, on croyait à une paralysie imminente, et l'on était tout étonné, après ces interruptions momentanées, de lui voir écrire le *Marquis de Villemer* ou M^{lle} de la *Quintinie*, car il y a de cela dix ou douze ans. Ce sont tout bonnement les repos forcés de ces forçats volontaires. Ils se croient invulnérables et la nature qui leur a permis quelques exceptions surhumaines, les rappelle cependant à la règle de temps en temps ; et pour qu'ils n'oublient plus qu'ils ne sont que des hommes, elle les réduit pendant quelques heures ou quelques mois à l'état d'animaux, c'est-à-dire au sommeil et à la vie purement végétative. Le bœuf fatigué, épuisé, se laisse tomber sur son sillon, *procumbit humi bos* – et il regarde autour de lui jusqu'à ce que les forces lui reviennent. C'est ce qui est arrivé à mon père. Un jour la plume lui est tombée des mains, et il s'est mis à dormir.

Il venait de faire un voyage fatigant et de se livrer à un travail excessif. Je l'ai amené chez moi à la campagne, au bord de la mer, et je lui ai collé la bouche au sein de cette grande nature qui avait tant fait pour lui et qui seule pouvait le refaire. Le contact a été rude, les secousses ont été inquiétantes. Elle résistait plus que lui ; enfin ils ont fini par se reconnaître, par s'entendre, par se sourire. Il lui a fait toutes les excuses et toutes les promesses qu'elle exigeait, et elle lui a rendu en échange

sinon toutes ses vigueurs d'autrefois, du moins sa bonne humeur, son esprit et sa sérénité des meilleurs temps. Seulement comme il n'a jamais su faire les choses à demi, il se trouve si bien de ce repos, de cette contemplation, de cette vie intime de la famille, harmonieuse et apaisante, qu'il n'avait jamais eu le temps même d'entrevoir, au milieu de ses immenses travaux, qu'il ne veut plus en sortir. Il jouit doucement de se sentir libéré, gracié. Tous les soucis, toutes les excitations, tous les énervements de sa vie fiévreuse sont venus mourir à ma porte. Je ne laisse pénétrer du dehors que le soleil et le grand air. Il s'y mêle quelquefois un peu trop de vent, mais il l'a toujours aimé, et comme il me le disait hier : « J'aime le vent parce qu'il m'empêche de penser. » L'appétit est bon et régulier, le sommeil devenu plus court et plus réparateur, mais, le soir venu, il s'y replonge avec délices. Supposez un homme prenant un bain à même les éléments, voilà son état.

Je lui ai lu votre article en passant le commencement, parce que nous lui cachons toute allusion à la maladie *dont on l'a accusé* ; il en a été très-touché et nous a entretenus de cette époque de sa vie comme il l'eût fait il y a dix. ans. Quand, pour conclure, je lui ai dit : eh bien, veux-tu te remettre à travailler ? il m'a répondu en secouant la tête avec ce sourire que vous lui connaissez : « Il n'y a pas de danger qu'on m'y reprenne, je suis trop bien comme ça. » Il a ajouté : — Dis à Asseline que si jamais je reprends la plume, ce sera pour lui écrire, mais qu'il n'y compte pas trop. — Sur quoi il s'est remis à jouer aux dominos avec mes enfants qu'il adore. Il en a pris son parti, il est retiré. Il n'aspire plus qu'au repos. Il l'a bien gagné, entre nous...

J'ai résolu, grâce à cette raison dont vous voulez bien faire le contre-poids de mon cœur, de ne pas entretenir le public de mon père. On ne sait jamais, quand on est le fils d'un pareil homme, comment il faut parler de lui en public. On est toujours dans le trop ou dans le trop peu. Ces choses-là regardent les amis, l'histoire et la postérité. Les enfants ne doivent intervenir que pour remercier les sympathies et rectifier les erreurs. Je n'ai que l'une des deux choses à faire avec vous, la première ; et je la fais de toute la force de nos bons souvenirs et de notre vieille amitié.

A. DUMAS fils.

Puys, 28 novembre 1870.

Douze jours après, Alexandre Dumas rendait le dernier soupir.

Il avait formellement recommandé à sa fille de ne pas le laisser surprendre par la mort et d'appeler un prêtre pour l'assister dans ses derniers moments. Ce fut l'abbé Andrieu, curé de la paroisse Saint-Jacques de Dieppe, qui lui administra les derniers secours de la religion.

Le jour de la mort de Dumas (5 décembre 1870), un détachement de l'armée prussienne prenait possession de Dieppe ; mais le pauvre grand homme avait été tenu, jusqu'au dernier moment de sa vie intellectuelle, dans l'ignorance de nos revers et de la marche progressive de l'ennemi.

Voici l'acte de décès de notre compatriote :

Du Registre des actes de l'état-civil de la commune de Neuville, pour l'année mil huit cent soixante-dix, déposé au Greffe du tribunal civil de première instance de Dieppe (Seine-Inférieure).

A été extrait ce qui suit :

Du sixième jour du mois de *décembre l'an mil huit cent soixante-dix*, neuf heures du matin.

Acte de décès d'*Alexandre Dumas Davy de la Pailleterie, décédé le cinq de ce mois, à dix heures du soir*, au domicile de son fils, situé au hameau de Puys, commune de Neuville, âgé de soixante-huit ans quatre mois, homme de lettres, chevalier de la Légion d'honneur, de l'ordre de Léopold, de Gustave Vasa, commandeur de l'ordre d'Isabelle-la-Catholique, du Saint-Sépulcre, né à Villers-Cotterêts (Aisne), le vingt-quatre juillet mil huit cent deux, fils de feu Thomas Alexandre Dumas Davy de la Pailleterie et de feu Marie Louise Élisabeth Labouret, veuf de Ida Ferrier, décédée à Pise (Italie).

Sur la déclaration à nous faite par Alexandre Dumas Davy de la Pailleterie fils, âgé de quarante-six ans, homme de lettres et propriétaire, chevalier de la Légion d'honneur, demeurant à Puys, commune de Neuville, qui a dit être fils du défunt, et par Auguste Adolphe Lemoine-Montigny, âgé de soixante-cinq ans, directeur du Théâtre du Gymnase-Dramatique, demeurant présentement à Puys, commune de Neuville, qui a dit être ami du défunt.

Lesquels ont signé après lecture faite le présent acte qui a été fait double en leur présence et constaté suivant la loi par nous, soussigné, Herbert, maire de la commune susdite, remplissant les fonctions d'offi-

cier public de l'état civil (Suivent les signatures).

Pour extrait conforme délivré par moi, greffier soussigné, Dieppe, le huit juillet mil huit cent soixante-dix-neuf (signé) E. Boudin.

Vu par nous, président du tribunal civil de première instance de Dieppe (Seine-Inférieure), pour légalisation de la signature de M. Boudin, commis-greffier.

Dieppe, le 8 juillet 1879, (signé), A. Delabarre, juge suppléant.

L'inhumation eut lieu le 8 décembre, à 11 heures, dans le cimetière de Neuville.

Malgré les circonstances pénibles d'alors, l'assistance était nombreuse. Une délégation du Conseil municipal de Dieppe assistait à la cérémonie funèbre ; elle avait à sa tête M. Lebourgeois qui prononça, au milieu de l'émotion générale, un patriotique et touchant discours.

M. Lemoine-Montigny, au nom du monde littéraire, et M. Bénédict Masson, au nom de l'art et des artistes, parlèrent aussi sur le bord de la tombe.

Elle ne devait pas se refermer pour toujours.

Le 16 avril 1872, une nouvelle solennité funèbre, moins triste cette fois et plus consolante, avait lieu à Villers-Cotterêts.

Alexandre Dumas allait dormir son dernier sommeil dans son pays natal, à côté de son père et de sa mère, près de ceux qui les avaient connus et aimés. Sa dépouille mortelle, exhumée du cimetière de Neuville dans la soirée du dimanche 14 avril, était arrivée le lendemain à Villers-Cotterêts et avait été déposée dans l'église de cette ville.

Le mardi 16 avril, à dix heures vingt minutes du matin, le train de Paris¹ s'arrêtait en gare, amenant à Villers-Cotterêts les représentants de la littérature, de l'art et de la presse. Jamais pareille foule ne s'était vue dans la gare. M. Alexandre Dumas fils attendait sur le quai. Tous les nouveaux venus s'empressent autour de lui.

Le cortège se met en marche vers la petite église de Villers-

1. *Le Journal de l'Aisne* du 18 avril 1872 ; *le Figaro*, du 5 novembre 1883.

Cotterêts. Une Société musicale ouvre la marche. Derrière vient le clergé, puis le corps. Une double haie d'assistants conduit de la maison où est né Dumas jusqu'à l'église et de là au cimetière.

Parmi les assistants : MM. Émile de Girardin, Detroyat (de la *Liberté*), Albéric Second, Ad. Belot, Peragallo, Alf. d'Aunay (du *Figaro*), Aug. Maquet, Edm. About, Chincholle, Henri de La Pommeraye, Esparbier, Stevens, le baron Taylor, Meissonier, Armand Durantin, plusieurs artistes sociétaires du Théâtre-Français : Regnier, Got, Bressant, Febvre, M^{mes} Augustine et Madeleine Brohan ; MM. Carvalho, Paulin Menier, les frères Lionnet, Rey (de l'Odéon) ; M^{me} la comtesse Dash, M^{me} la comtesse de Renneville, M^{me} Doche, M^{lle} Desclée (du Gymnase), etc.

On voyait parmi les assistants Vasili, le Circassien, qui, n'ayant pu s'embarquer jadis avec Dumas, faute de passeport, entreprit le voyage avec une simple lettre du maître et fit 2,000 lieues en dépensant 61 fr. 10 c. ; Victor Leclère, qui fut secrétaire de Dumas pendant douze ans.

Le deuil était conduit par M. Alex. Dumas fils et M^{me} Petel ; à leurs côtés M^{me} Alex. Dumas, née princesse Narischkine, et ses deux filles, M^{les} Colette et Jeannine Dumas.

Le corps descendu dans le caveau, des discours ont été prononcés par MM. Ferdinand Dugué, Emmanuel Gonzalès, Perrin, Ch. Blanc (au nom du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts), Potier, de Villers-Cotterêts.

Enfin, M. A. Dumas fils s'est adressé en ces termes aux amis, aux compatriotes de son père :

Messieurs,

Je ne veux pas me séparer de vous sans avoir donné quelques explications, que les amis de mon père, ses compatriotes et l'histoire ont le droit de me demander, à moi personnellement.

On a pu s'étonner qu'il s'écoulât un temps si long entre le jour de la mort de mon père et la cérémonie qui nous réunit en ce moment. En voici la raison : mon père est mort chez moi à Puys, le 5 décembre 1870. Il est mort sans secousse, sans douleur, sans agonie, au milieu des siens,

tandis que tant d'autres tombaient sur les champs de bataille, au milieu des imprécations et loin de ceux qu'ils aimaient.

Il y a de cela dix-huit mois ; le département de la Seine-Inférieure était alors envahi par l'ennemi ; la guerre continuait. J'enterrai mon père aux lieux mêmes où il était mort, en attendant la fin. La paix faite, les Prussiens étaient ici, attendant leur argent.

Ramener mon père à ce moment, c'eût été leur donner l'occasion de venir, sous prétexte de s'associer à notre hommage, fouler aux pieds une autre tombe glorieuse, celle du général qui les avait autrefois combattus.

Ils partirent à la fin d'octobre. Le ciel était froid, nos bois dénudés étaient tristes et sans soleil. Et je voulais que mon père ne rentrât parmi vous qu'avec la lumière. Je voulais que cette cérémonie fût moins un deuil qu'une fête, moins un ensevelissement qu'une résurrection.

Vous voyez que j'ai bien fait d'attendre, puisque le printemps lui-même s'est fait mon complice.

Mon père avait toujours désiré d'être enterré ici. Il y avait laissé des amitiés, des souvenirs ; et ce sont ces souvenirs et ces amitiés qui m'ont accueilli hier soir, lorsque tant de bras dévoués se sont offerts pour suppléer les porteurs et conduire eux-mêmes à l'église le corps de leur grand ami. J'ai compris alors pourquoi mon père tenait à reposer parmi vous.

J'ai contracté là une dette de reconnaissance que je léguerais à mes enfants, comme mon père m'a légué la sienne, reconnaissance que je ne puis prouver aujourd'hui que par l'émotion qui m'empêche de m'exprimer comme je le voudrais.

Le général Dumas, sa femme et son fils sont inhumés dans un terrain du cimetière de Villers-Cotterêts concédé à perpétuité à leur famille. Ce terrain forme un rectangle de six mètres sur cinq, entouré de sapins énormes. Il y en avait quatre autrefois, mais il n'en reste que trois, l'un d'eux ayant été renversé par une tempête.

Les trois monuments sont de la plus grande simplicité ; chacun d'eux consiste en une pierre plate, posée sur deux pierres verticales de hauteurs différentes et présentant un plan incliné. Nous reproduisons leur disposition et leurs inscriptions :

FAMILLE	ALEXANDRE	DUMAS
Thomas-Alexandre Dumas Davy de la Pailletterie, général de division, né à Jérémie, Ile et côte de Saint- Domingue, le 25 mars 1762, décédé à Villers-Cotterêts, le 27 février 1806.	Marie-Louise-Élisa- beth Labouret, épouse du général de division Dumas Davy de la Pailletterie, née à Villers-Cotterêts, le 4 juillet 1769, décédée le 1^{er} août 1838.	Alexandre Dumas, né à Villers-Cotterêts, le 24 juillet 1802, décédé le 5 décembre 1870 à Puy, transféré à Villers-Cotterêts, le 15 avril 1872.

D'après une lettre que M. Alexandre Dumas fils nous a fait l'honneur de nous adresser le 26 décembre 1883, M^{me} Petel, sa sœur consanguine, est morte dans le courant de l'année 1880, sans laisser de postérité. *Le Dictionnaire des Contemporains*, de Vapereau, 5^e édition, 1880, assigne à sa mort la date du 5 octobre 1878.

M^{lle} Colette Dumas, héritière d'un nom deux fois illustre, a épousé dans la première quinzaine de juin 1880 M. Maurice Lippmann, alors directeur de la manufacture d'armes de Saint-Étienne. Les témoins de M^{lle} Dumas étaient les plus vieux amis de son père : MM. Henri Miraut et Henri Lavoix. Ceux du marié : M. Duclerc, alors vice-président de la Chambre, et M. Alegri.

Un an après, un fils naissait de ce mariage.

M^{lle} Jeannine Dumas, sœur cadette de M^{me} Lippmann, compte maintenant dix-sept printemps.

La descendance directe de l'illustre romancier comprend donc son fils, ses deux petites-filles et son arrière petit-fils.

Le 8 décembre 1870, en terminant son discours lors des

obsèques de notre grand compatriote à Neuville, M. Lebourgeois avait dit :

Oui, Messieurs, aussitôt que des jours meilleurs – et la date n'en est pas éloignée – viendront luire sur notre beau pays, nous verrons reparaître avec un nouvel éclat le nom d'Alexandre Dumas !

Nous avons dit l'empressement de toute la population de Villers-Cotterêts à accueillir en avril 1872 la dépouille mortelle de son illustre concitoyen ; à Paris, dès le 17 décembre 1871, aux *Matinées littéraires* du théâtre de la Gaîté, M. Paul Delair faisait représenter un acte en vers, *L'Éloge d'Alexandre Dumas*¹ dont les personnages étaient confiés à Berton père, Mélingue et Dumaine ; à M^{mes} Arnould Plessy, Marie Laurent, Desclée et Laurence Gérard.

Le 11 février 1875, M. Alexandre Dumas fils prenait séance à l'Académie française où il avait été élu à la place de Lebrun. Il commençait ainsi son discours de réception :

Messieurs,

Je ne saurais mieux reconnaître la faveur exceptionnelle dont j'ai été l'objet dans votre illustre compagnie qu'en vous parlant avec toute franchise et qu'en commençant ce discours par un aveu. Lorsque tant de mes confrères, bien supérieurs à moi, ont dû frapper plusieurs fois à votre porte avant qu'on la leur ouvrît, comment se fait-il que je n'aie eu qu'à me présenter pour qu'elle s'ouvrît toute grande, et, pour ainsi dire, toute seule ? Il y aurait là de quoi m'inspirer un grand orgueil si je ne connaissais la véritable raison de cette sympathie.

Pour arriver jusqu'à vous, Messieurs, j'ai employé des moyens magiques ; j'ai usé de sortilège. Réduit à mes seuls mérites, je me serais bien gardé d'affronter jamais votre jugement, mais je savais qu'un bon génie, – c'est le vrai mot, – combattait pour ma cause, et que vous étiez résolu à ne pas vous défendre. Je me suis mis sous le patronage d'un nom que vous auriez voulu, depuis longtemps, avoir l'occasion d'honorer et que vous ne pouviez plus honorer qu'en moi. Aussi est-ce le plus modestement du monde, croyez-le, que je viens aujourd'hui recevoir une récompense qui ne m'a été si spontanément accordée que parce qu'elle était réservée à un autre. Je ne puis cependant, je ne dois l'accepter que

1. 1 vol in-18, Paris, Alphonse Lemerre, 1872, de 81 pages.

comme un dépôt ; souffrez donc que j'en fasse tout de suite et publiquement la restitution à celui qui ne peut malheureusement plus la recevoir lui-même. En permettant que cette chère mémoire tienne aujourd'hui une telle gloire de mes mains, vous m'accordez le plus insigne honneur que je puisse ambitionner, et le seul auquel j'aie vraiment droit.

À cet exorde du récipiendaire M. d'Haussonville, directeur de l'Académie française, fit la réponse suivante :

Vous venez de vous accuser d'avoir, pour ouvrir la porte de cette enceinte, usé de sortilège et de magie. Vous semblez croire que vous nous avez, pour ainsi dire, forcé la main en vous plaçant sous le patronage tout-puissant du nom que vous portez et qui vous aurait aidé, comme un bon génie, à triompher de tous les obstacles. Notre compagnie, qui vit de traditions, éprouve, en effet, une véritable joie quand elle a le bonheur de rencontrer l'hérédité dans le talent. Elle a donc été heureuse d'honorer dans votre personne une mémoire dont vous êtes justement fier. Croyez-le bien, toutefois, le véritable magicien, c'est encore vous. Nous ne nous sentions d'ailleurs aucun tort à expier envers l'auteur d'*Antony*, des *Trois Mousquetaires* et de *Mademoiselle de Belle-Isle*. Ce n'est pas nous qui l'avons oublié. Nos règlements, dont vous avez reconnu la sagesse puisque vous y êtes soumis, nous interdisent d'apporter nos suffrages à quiconque n'a pas témoigné par écrit le désir de nous appartenir. Votre illustre père les aurait sans doute obtenus s'il les avait demandés. À l'exemple de Balzac, de Béranger, de Lamennais et de tant d'autres, pour ne parler que des morts, il a préféré demeurer ce que vous appelez quelque part « un académicien du dehors ». Pour vous, Monsieur, au premier signe que vous avez fait, nous avons eu hâte de vous admettre au dedans, et nous nous en réjouissons. »

N'en déplaise à l'Académie et à M. le comte d'Haussonville, son éloquent interprète, Alexandre Dumas père avait, à diverses reprises, dans le cours de sa brillante carrière, sondé le terrain auprès de plusieurs membres de la docte compagnie pour savoir si elle l'admettrait dans son sein. Nous en avons fourni les

preuves dans la présente étude¹, et il a fallu que notre compatriote ne cessât de redouter l'échec de sa candidature pour renoncer ainsi jusqu'à la fin à la poser publiquement et par écrit.

Un passage d'une lettre de Dumas à Hugo, datée de 1841 et citée dans l'*Argus Soissonnais* du 21 septembre 1883, vient encore à l'appui de notre opinion : « Que pensez-vous de ma candidature en ce moment-ci ? Est-ce que ce ne serait pas beau d'entrer ensemble ? Voyez Pongerville et Nodier et parlez-leur de cela. Je sais que vous serez aussi contents de me voir vous suivre que j'ai été content de vous voir me devancer. »

Quoi qu'il en soit des sentiments secrets de l'Académie, les œuvres du maître ne cessent d'être lues par les générations nouvelles comme elles l'ont été par leurs aînées.

À Paris, Dumas a sur la place Malesherbes un monument digne de lui, œuvre remarquable de Gustave Doré, hommage gratuit de cet artiste éminent à la mémoire de l'écrivain désormais immortel.

Dumas est représenté assis, un livre de la main gauche, une plume de l'autre, coiffé de son abondante chevelure et relevant bien la tête.

En avant du piédestal, une jeune femme lit entre deux hommes dont l'un en costume de travail.

Au revers, d'Artagnan assis, dans un superbe costume de mousquetaire.

Le monument a été érigé à la mémoire de Dumas par une souscription publique ayant produit 63,227 francs 80 cent., sur l'initiative de M. Th. Villard, conseiller municipal du quartier de la plaine Monceau, avec le concours d'un Comité composé de MM. R. de Leuven, Th. Villard et Paul Poirson, délégués et orga-

1. Voir aux pages 249, 254, 257 et 265. M. Ch. Maurice, dans son livre déjà cité, prétend que Dumas a demandé à être de l'Académie française en 1837 – 1840 – 1842 – 1844 – 1849. Quérard, dans *Les Supercheries littéraires dévoilées* (seconde édition ; tome I, page 1149), affirme que ses deux ambitions déçues d'arriver à l'Institut et à la députation furent le tourment de la vie d'Alexandre Dumas.

nisateurs, Em. Augier, Léon Cosnard, A. Daudet, Denner, G. Dreyfus, Octave Feuillet. É. de Girardin, Gounod, Holanzier, Hetzel, Jadin, Legouvé, John Lemoine, Calmann Lévy, H. Meilhac, Meissonier, Alph. de Neuville, Noël Parfait, E. Perrin, Regnier, P. de Saint-Victor, V. Sardou, Jules Verne, Auguste Vitu, Wolff.

À côté de Gustave Doré, le peintre-sculpteur, il faut citer comme ses auxiliaires, MM. J. Bouvard et U. Gravigny, architectes, MM. Thiébaud frères, fondeurs, et M. Guillotin, constructeur.

Nous renverrons nos lecteurs, désireux d'être renseignés sur ce monument et sur la cérémonie de son inauguration qui a eu lieu le dimanche 4 novembre 1883, à une brochure intitulée : *Le Monument d'Alexandre Dumas*, 1 vol. in-8 de xii-92 pages, publiée en 1884 par la librairie des Bibliophiles et tirée à 500 exemplaires seulement.

Cette brochure est ornée de la gravure à l'eau-forte du Monument par E. Abot et du portrait de Gustave Doré gravé par L. Massard. La préface a été écrite par M. Alexandre Dumas fils ; la brochure reproduit les discours prononcés à l'inauguration par : MM. de Leuven, Albert Daempin, Camille Doucet, Jules Claretie, Edmond About, Halanzier et Senart, maire de Villers-Cotterêts ; elle contient des poésies de MM. Jean Aicard, Auguste Dorchain, Charles Raymond et Jean Richepin, récitées le même jour à la Comédie-Française, à l'Odéon, à la Gaîté et à la Porte-Saint-Martin et d'autres poésies de circonstance de MM. Maurice Boniface, Fabre des Essarts et Élie Fourès.

Cette plaquette se termine par un appendice comprenant les inscriptions du monument et la liste des souscripteurs et par le texte du discours funèbre prononcé le 25 janvier 1883 sur la tombe de Gustave Doré par M. Alexandre Dumas fils.

Nous venons de parler des inscriptions du Monument. Il convient de signaler une erreur, aussi inexplicable que regrettable, commise dans les inscriptions de la face principale et de la face postérieure (au-dessus de la figure de d'Artagnan).

On y fait naître Alexandre Dumas le 24 juillet 1803, tandis qu'il est venu au monde le 24 juillet 1802. De plus le hameau où il est mort est orthographié *Puits*, tandis qu'il doit s'écrire en réalité *Puys*.

Cette erreur de date se rencontre d'ailleurs dans la plupart des Biographies de Dumas et des Dictionnaires où il est question de lui.

Pendant que les amis et les admirateurs de Dumas souscrivaient à sa statue à Paris, les habitants de Villers-Cotterêts et du département de l'Aisne songeaient de leur côté à payer un pieux tribut à sa mémoire.

Dans sa séance du 28 décembre 1877, le Conseil municipal de Villers-Cotterêts, présidé par M. Besnard, maire, s'occupa d'un projet de statue à élever à Alexandre Dumas dans sa ville natale. M. Senart, l'un de ses membres, ancien maire, donna lecture d'un rapport sur la question à ses collègues qui en approuvèrent les termes et les conclusions tendant à l'exécution du projet.

Peu de temps après cette séance, le Conseil municipal fut officiellement informé par M. Henri de La Pommeraye que M. Alexandre Dumas fils préférait voir ajourner tout appel au public jusqu'à ce que l'œuvre de la statue à Paris fût plus avancée.

Plusieurs années s'écoulèrent. M. Dreyfus-Brisach, nouvellement installé à Villers-Cotterêts et fondateur du journal le *Libéral Soissonnais*, crut le moment arrivé de prendre l'initiative d'une souscription. Il alla faire visite à M. Alexandre Dumas fils qui lui écrivit ensuite une lettre reproduite dans le *Libéral*, puis il provoqua une réunion publique et des souscriptions. M. Dreyfus-Brisach demanda à M. Senart, redevenu maire de Villers-Cotterêts par décret du 11 novembre 1881, de vouloir bien présider cette réunion et prêter son appui au Comité. M. Senart répondit que, l'affaire appartenant au Conseil municipal, il ne ferait rien qu'avec le concours de ce Conseil.

Très peu de temps après, M. le Maire alla trouver M. Alexandre Dumas fils et, fort de son assentiment sympathique, proposa

au Conseil de s'occuper de la statue. Une somme de 3,000 francs fut votée.

Un Comité fut immédiatement formé et composé de : MM. Senart, maire, président ; Salanson, conseiller général, vice-président ; Hostain, secrétaire ; Mildé, trésorier ; Roussy, architecte ; Delinge père, Delinge fils, Fillon, Naigeon, Vérité, Roch, Léon Duez et René Fossé d'Arcosse, propriétaire-gérant de l'*Argus Soissonnais*, membres.

Le Comité s'adjoignit MM. Henri Martin, président d'honneur, Henri de La Pommeraye et Ringuier, député, vice-présidents d'honneur, dont il obtint l'assentiment.

Deux Comités furent en outre organisés ; l'un, artistique, comprenait MM. de La Pommeraye, Edmond Turquet, député, et Claudius Popelin, le plus fort souscripteur de l'œuvre ; l'autre, littéraire, était formé de MM. Edmond About, Ed. Pailleron, Jules Verne, Hector Malot et Auguste Vitu qui s'empressèrent d'envoyer des lettres d'adhésion¹.

Le Comité local fit appel, pour les souscriptions, aux habitants de Villers-Cotterêts et de son canton, aux municipalités et principalement à celles des chefs-lieux d'arrondissement et de canton du département de l'Aisne ; en même temps, une grande publicité était donnée à cet appel dans les journaux de Paris et de la province.

Outre les 3,000 fr de la ville de Villers-Cotterêts, le Comité obtint 500 fr. du Conseil général de l'Aisne et 3,000 fr. du Ministère des Beaux-Arts ; le montant des souscriptions des habitants de la ville, d'un grand nombre de personnes du dehors et de diverses municipalités atteignit la somme de 11,500 francs.

Le chiffre des souscriptions est donc parvenu à 18,000 francs en tout, et, pour faire face à toutes les dépenses, 25,000 francs seraient nécessaires.

La statue, qui sera inaugurée le jour de la Pentecôte, 24 mai

1. Depuis, M. Roch a été adjoint à M. J. Hostain comme secrétaire et M. Poumerol est devenu membre du Comité.

1885, est l'œuvre de M. A.-E. Carrier-Belleuse père, né à Anizy-le-Château. Elle a été fondue par M. Durenne et sera placée près de la Gare de Villers-Cotterêts, en haut de la rue Alexandre Dumas.

M. Dubois, architecte à Paris, a donné gratuitement son concours pour le piédestal et l'entourage de l'emplacement.

M. Lebrun, maître-carrier à Paris, a fait don de la pierre du piédestal, qui a été prise dans sa carrière de Vivières.

M. Talon, entrepreneur de maçonnerie, est chargé de la taille et de la pose du piédestal et du trottoir en asphalte qui entourera l'emplacement.

M. Lassez, serrurier, a entrepris la fourniture de la grille en fer du monument.

Il a été organisé à Villers-Cotterêts en faveur de la statue de Dumas :

1° Une tombola, due à l'initiative et aux actives démarches des membres du Cercle lyrique.

2° Une représentation théâtrale donnée par M. Talbot, secrétaire-retraité de la Comédie-française et par ses élèves.

3° Une autre représentation par M^{lle} Forges, de Villers-Cotterêts, élève du Conservatoire, et par ses camarades, sous la direction de M. Rivière.

4° Une enfin, offerte par M. Dalençon, directeur du théâtre forain, de passage à Villers-Cotterêts.

Une conférence a été faite à Laon, dans le même but, par M. Henri de La Pommeraye, le savant professeur d'histoire et de littérature dramatiques au Conservatoire, à la date du dimanche 5 octobre 1884¹.

D'autres conférences sont promises et auront lieu avant la solennité de l'inauguration.

Nous venons de citer la conférence qui fut donnée par M. de La Pommeraye à Laon et qui eut pour objet l'œuvre dramatique

1. Il a été rendu compte de cette conférence dans le *Journal de l'Aisne* des 6 et 7 octobre 1884.

d'Alexandre Dumas. Arrivé au terme de cette étude, nous ne saurions mieux faire que de nous approprier le jugement porté sur notre compatriote par le sympathique conférencier : « Dumas a été un initiateur, un instituteur du peuple et un consolateur. »

À ces divers titres et pour toutes sortes d'autres raisons, son œuvre éclatante est destinée à lui survivre et à faire longtemps encore les délices d'un nombre immense de lecteurs.

En ce qui nous concerne, notre étude avait ses limites nécessaires. Quérard a écrit, il est vrai : « Des Mémoires biographiques sur M. Al. Dumas seraient un ouvrage très-réjouissant, et rien ne serait facile comme de les lui faire rédiger lui-même, à son insu ; M. Dumas a, dans presque tous ses ouvrages, parlé avec tant de complaisance de sa personne et de ses moindres actions, qu'en les lisant, les ciseaux à la main, on arriverait à en extraire une autobiographie très-curieuse de cet *habile arrangeur de la pensée d'autrui* ; seulement, ajoute Quérard, elle serait un peu longue, tant notre célèbre homme est revenu sur le même sujet et s'y est arrêté longuement. »

Nous nous sommes inspiré de la pensée de Quérard ; mais après avoir scrupuleusement analysé et parfois rectifié les *Mémoires* de Dumas qui s'arrêtent à l'année 1833, nous nous sommes heurté pour la période ultérieure à l'écueil signalé par Quérard, c'est-à-dire de trop longs détails.

Aussi, de crainte de tomber dans une prolixité qui nous aurait entraîné bien au-delà des bornes d'un seul volume, avons-nous dû nous résigner à remplacer souvent le charme de l'autobiographie par l'aridité et la sécheresse de la nomenclature.

Un jour quelque écrivain digne de ce nom continuera peut-être les Mémoires de Dumas sur le plan, avec les détails multiples indiqués par Quérard et reliera le récit du Maître à celui de M. Gabriel Ferry qui concerne les dernières années de son existence. Nous aurons du moins fourni notre part de documents à ce nouveau travail, et cette conviction nous dédommage amplement de la peine que nous avons prise pour découvrir et cataloguer ces

documents.

Quant à l'examen, même sommaire, des œuvres de Dumas, considéré au point de vue exclusivement littéraire, il faudrait, pour l'aborder, une compétence que nous ne possédons nullement et, pour l'écrire, au moins un volume de l'importance matérielle de celui-ci.

Nous nous sommes donc borné à réunir et à coordonner de notre mieux tous les renseignements que nous avons pu rencontrer sur la Biographie d'Alexandre Dumas et sur la Bibliographie de ses œuvres. Nous avons de plus exhumé des recueils où elles étaient ensevelies, les plus grand nombre de ses Poésies et signalé ou reproduit une partie de sa Correspondance.

Le détail de ses œuvres complète et la nomenclature des écrits de toutes sortes le concernant figureront à la Table que nous avons dressée ; elle éclairera la route aux chercheurs et même aux simples curieux que des indications et des aperçus trop sommaires ne sauraient, ne doivent pas satisfaire, et là se terminera notre tâche.

Laon, le 15 avril 1885.

C. GLINEL.

TABLE ALPHABÉTIQUE
D'OUVRAGES, LETTRES OU ÉCRITS
RELATIFS À DUMAS¹

ANONYMES. — Alexandre Dumas dévoilé par le marquis de la Pailleterie, marchand de lignes pour la France et l'exportation, commissionnaire français en Espagne et en Afrique, tueur de lions, protecteur d'Abd-el-Kader, sauveur des sauvés, plaqué de l'ordre de Charles III, pendu du Nicham, chevalier d'une légion d'honneurs et d'une foule d'autres pailleteries. — Paris, à la librairie du passage du Grand-Cerf, 1847, in-18, 36 pages. Résumé du voyage de Dumas et du procès à lui intenté par MM. de Girardin et Véron.

— Le critique J. Janin et le dramaturge. A. Dumas **(261)**

— Alexandre Dumas, roi de Naples. — Paris, Dentu, 1860, gr. in-8 de 32 pages.

— M. Alexandre Dumas sur la sellette, par Juvénal. — Paris, rue Saint-Honoré, 70, 1845, gr. in-18 de 13 pages, en vers.

— Voltaire turlupiné par Alexandre Dumas. Publication nouvelle de M. Croton-Duvivier. — Paris, Charles Nolet, 1855, in-8 de 20 pages.

— Plaidoyer du marquis Alex. Dumas, en vers et contre tous **(274)**

— Fouyou au Théâtre-Historique **(276)**

— Réponse d'un Cochon à M. Alex. Dumas, 1 feuillet in-folio.

Réponse d'un Ours à M. Alex. Dumas, 1 feuillet in-folio.

Ces deux lettres ont paru en 1848 chez Alexandre Pierre, et répondaient à une lettre de Dumas à M. Barrault.

— Vérité ! sur Lettres et Révélation de M. Alex^{dre} Dumas concernant M. Buloz, la Comédie Française et l'Art en général. Paris, chez tous les marchands de nouveautés, 1845, 1 brochure in-8 de 16 pages, impr. de Labarussias et C^{ie}.

ARAGO (Étienne), article dans le *Figaro* **(91)**

ARGUS SOISSONNAIS, journal (N^o 6,441, Catalogue Perin). Notice sur A. Dumas par René Fossé d'Arcosse, 1871, in-8. — N^o du 18 avril 1872. — N^o du 8 juillet 1883 **(311)**

1. Les chiffres entre parenthèses et en caractères gras renvoient aux pages de l'ouvrage. (LJR)

ASSELIN (Alfred). Victor Hugo intime. – Paris, 1 vol. gr. in-18 ; Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1885.

On y trouve une lettre adressée le 5 juin 1886 par M. Pierre Foucher, beau-père de Victor Hugo, à M^{me} Asseline mère, sœur de M. Foucher. Il y est parlé du « ménage du grand Dumas avec la petite Ida, laquelle ruine son amant et le battrait par-dessus le marché ». Plus loin : « Il y a quelques jours, nous avions à dîner Alexandre Dumas. Adèle (M^{me} Hugo) avait ménagé un raccommodement, et les deux poètes ont bu à leurs succès mutuels. » Ce renseignement fortifie et complète notre argumentation de la page 243 du présent volume.

ASSELIN (Charles). – Bibliographie romantique et appendice : 1 vol. in-8 jésus. Paris, Rouquette, 1872 et 1874 **(115)**

BADÈRE (M^{me} Clémence). Le Soleil Alexandre Dumas. Paris, Dentu, 1855, in-8, 1 vol. de 84 pages. (Attaque contre Dumas)

BANVILLE (Théodore de). – Odes funambulesques. Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1857, 1 vol. in-12. (Pages 1 à 8). Occidentale première. Le Mirecourt. Octobre 1846. (42 vers vengeant Dumas des insultes de Jacquot, dit Eugène de Mirecourt).

— Les Camées parisiens, 3 vol. in-12 ; Paris, René Pincebourde, 1866-1873. 2^e série, page 81.

— Du même auteur : Petites Études. – Mes Souvenirs. Alexandre Dumas, pages 404 à 410 ; 1 vol. gr. in-18. Paris, G. Charpentier, 1882. (Piquantes anecdotes).

BARTHÉLEMY et autres :

Le Brutal **(150)**

Catherine 3/6 **(276)**

BEAUCHAMPS (J. de) et Ed. ROUYEYRE. – Guide du libraire-antiquaire et du bibliophile. Paris, Ed. Rouveyre et G. Blond, 1882-1884, 10 livraisons parues, in-8, n^{os} 65, 118, 209.

BERGOUNIOUX (Édouard). – Lettre à M. Delaunay **(240, 249)**

BIBLIOPHILE FRANÇAIS (Le). – 7 vol. in-8 jésus. Paris, Bachelin-Deflorenne, 1868-1873. Tomes 1, 2, 3 et 6.

BIRÉ (Edmond). – Victor Hugo avant 1830 **(174)**

BLAZE DE BURY. – Alexandre Dumas père. Son Temps, Son Œuvre, Ses mœurs privées. Publié en Variétés dans le *Figaro* à partir du mois de septembre, et terminé le 19 décembre 1883. (Voir au présent volu-

me, pages 238, 248, 271, 285).

BOISSIEU (Arthur de). – Lettres d'un passant. Deuxième série. Figures contemporaines. Paris, E. Maillet, 1869, 1 vol. in-18 jésus **(6)**

BONAPARTE. – Autographe **(141)**

BOURDON (Aimé). – La Traite des Blancs, comédie en 3 actes, en vers, dédiée à la Maison Alex^{dre} Dumas et C^{ie}. Fabrique de Papiers peints, 35, rue de Reuilly Saint-Antoine. Paris, Edmond Albert, 1845, 1 vol. in-18 de 108 pages.

Le principal personnage de ce pamphlet est un entrepreneur de littérature, Alexis Noiraud.

BOUTS-RIMÉS **(311, 312)**

BRAULT. – Christine **(142)**

BROHAN (Augustine). – Billet à M. Marc **(299)**

CARMOUCHE et autres. – Cricri et ses mitrons **(150)**

Tristine, ou Chaillot, Surène et Charenton **(183)**

CASTLE (A.) – Examen phrénologique du caractère d'Alex. Dumas. Londres, 1855, in-8 de 23 pages.

Dumas a donné dans ses *Causeries* la traduction de cette notice, qui avait été écrite en anglais.

CATALOGUE d'une importante collection de lettres autographes provenant du cabinet d'un amateur parisien ; vente du 1^{er} mai 1885. Paris, Eugène Charavay. Lettres de et à Dumas, nos 3, 84, 94 à 98, 109, 118, 127, 145, 238, 242.

À citer :

N^o 3. Lettre d'invitation à dîner d'Edmond About à Dumas père avec M^{me} Sand, Alexandre, Marchal, Robin, Taine, Demarquay, Baudry et Doré. « Ma petite femme me demande depuis bientôt deux ans quand elle aura l'occasion de vous voir en face. Et j'ai promis de lui montrer combien de bonhomie, de santé, de gaîté et de cordialité la nature peut faire entrer dans la peau d'un simple grand homme. »

N^o 94. Lettre autographe signée de Dumas père à Émile de Girardin, du 8 octobre 1848, 3 pages in-8. Très curieuse lettre sur les élections. « Vous pouvez dire dans la *Presse* qu'il (le roi Jérôme) dément toute candidature et qu'il verra avec joie la mienne réussir. Ce sont ses propres paroles de ce matin. Appuyez-moi ferme et vous me verrez à l'œuvre. » Cette lettre se termine par une demande de 250 francs, dont le reçu est joint, pour le 2^e volume d'*Ange Pitou*. Dans un post-

scriptum de six lignes autographes signées, Émile de Girardin répond : « Je ne suis pas le caissier de la *Presse*, j'en suis l'un des rédacteurs. »

N° 98. 43 lettres autographes signées de Dumas père, formant 46 pages in-8 et in-18. Dumas datait rarement ses lettres. Les plus anciennes sont adressées : à Achille Comte (celle-ci est relative à M^{me} Mélanie Waldor), à Ponchard, Ch. Lemesle, Ampère ; celles plus récentes ont pour destinataires : M^{me} Madeleine Brohan, plusieurs Ministres, le Préfet de Seine-et-Oise, Bixio, Tisserant, Siraudin, Vecchi, Conteaux, Jules Michel, le duc Pasquier, Michel Lévy, Hostein, Patenôtre, Herbin, l'une de ses maîtresses, etc.

N° 109. Lettre autographe, 1 page in-8, signée de Paul Féval, à M^{me} Petel, née Marie Dumas, en date du 1^{er} janvier 1867 ; « Je vous la souhaite d'abord et de tout cœur bien heureuse, ainsi qu'au maître chéri avec qui je suis depuis quatre jours lisant ce livre brutal et charmant : *Olympe de Clèves*. »

N° 145. Lettre autographe signée de Victor Hugo à Alexandre Dumas ; Hauteville-House, 26 janvier. La lettre de Dumas l'a charmé. « C'est plus qu'une lettre, c'est une main qui serre ma main. Cher Dumas, il ne peut y avoir, et il n'y aura jamais d'intervalle entre nos deux cœurs. Nos aurores se sont mêlées. »

CATALOGUE de portraits publié en avril 1885 par la librairie Roblin à Paris, Quai Voltaire, 17. Les n^{os} 404 à 423 sont des portraits de Dumas en divers états, par Julien Lessorre, Junca, Lecouturier, Hanriot, L. Flameng, Rajon, Devéria, Geoffroy, Dien, Médaillon d'après David d'Angers ; caricatures par Gill, Mailly et Ancourt ; lithog. charge in-4 chez Aubert.

Disons à ce propos qu'il existe aussi une lithographie de Dumas, d'après nature, par Léon Noël, publiée chez Frey, rue du Croissant, 20.

CATALOGUE de la Bibliothèque Lessorre, vendue les 27 et 28 février 1882, par M^e Maurice Delestre, assisté de M. A. Durel, libraire. Sous le n° 49 de ce Catalogue, figure l'ouvrage suivant : *Dodecaton, ou le Livre des Douze*. (Dumas père figurait parmi les douze auteurs). Paris, Victor Magen, 1847, 2 vol. in-8.

CAYLA. — Notice sur Alexandre Dumas (*Petit Journal* du 13 février 1862).

CHARIVARI (Le) **(275)**

CHASLES (Philarète). – Portrait d'Alexandre Dumas, 1875, in-8. (N° 6,448 du Catalogue Perin).

CHERBULIEZ (Joël). – Revue critique des livres nouveaux. 1833 et années suivantes, in-8. (Voir page 241 du présent livre).

CHINCHOLLE (Charles). – Alexandre Dumas aujourd'hui, avec photographies par Pierre Petit. Paris. D. Jouaust, 1869, 1 vol. grand in-8 de 52 pages.

CLAUDIN (Gustave). – Mes Souvenirs **(251)**

CLÉMENT-JANIN. – Dédicaces et Lettres autographes, 1 vol. in-8, tiré à 305 exemplaires. Dijon, Darantière, 1884 (pages 10, 69, 89 et 90).

Commerce (Le), journal. – Article du 1^{er} février 1847 sur le procès de Dumas avec la *Presse* et le *Constitutionnel*.

— Autre article du 20 février 1847.

COMMERSON. – Les Binettes contemporaines, par Joseph Citrouillard. Paris, Gustave Havard, sans date, 1 vol. in-18. Pages 31 à 38. Alexandre Dumas.

CRÉMIEUX. – Plaidoirie de M^e Crémieux. Paris, 1857, in-4 de 68 pages. Défense de MM. Michel Lévy frères, dans leur procès avec Dumas.

DASH (Comtesse). – Jacques Reynaud (A. Dumas) **(252)**

DAURIAC (Eug.). – D'Artagnan **(263)**

DAUTREVAUX. – Paul Jones **(246)**

DAVROUX (A.). – Douze célébrités du département de l'Aisne. A. Dumas, pages 81 à 136, 1 vol. in-12. Saint-Quentin, J. Moureau et fils, 1885.

DÉBATS (Les), numéro du 27 juillet 1843, article de Jules Janin sur les *Demoiselles de Saint-Cyr*, de Dumas.

— Autre article du 7 août 1843, de Jules Janin.

DELAIR (Paul). – L'éloge d'Alexandre Dumas **(336)**

DELHASSE (Félix). – Annuaire dramatique de la Belgique, pour 1839. Bruxelles, 1839, in-18, pages 141 et suivantes.

DICTIONNAIRE DE LA CONVERSATION. – Notice sur Dumas

DROIT (Le), journal **(274)**

DUBARRY (Armand). – Quatre célébrités (dont Alexandre Dumas père. Pages 107 à 234). Paris, 1 vol. in-12, Librairie de la Société des Gens de Lettres, 5, rue Geoffroy-Marie. Imp. Jules Moureau, à Saint-Quentin. (Sans date, mais postérieur à la mort de Dumas).

DU CAMP (Maxime). – Lettre autographe du 18 février 1885 à l'auteur, l'informant que le *Ronsard* décrit à la page 176 qui précède, est sorti de ses mains il y a environ 16 ans. « J'ai tout lieu de croire, ajoute M. Du Camp, qu'il n'est plus en France, car la personne à laquelle il a été remis ne l'a pas conservé. »

Les vers de Dumas ont dû être publiés en 1864 ou 1865. Mais dans quel recueil ?

DUMAS (Alexandre). (Le Monument de). – Œuvre de M. Gustave Doré **(339)**

DUMAS (Al. fils). – Théâtre complet. Paris, Michel Lévy frères, 1868 à 1877, 5 vol. gr. in-18 **(210)**

Lettres du même :

À M. Alfred Asseline **(328)**

À l'auteur **(335)**

— Discours à Villers-Cotterêts **(333)**

— Discours à l'Académie **(336)**

— La jeunesse de Louis XIV, de Dumas père, remaniée pour la scène par M. Alex. Dumas fils et jouée à l'Odéon le 14 mars 1874. Réimprimée avec les changements. Paris, Lévy, 1874, in-12.

DUPIN. – Batardi **(204)**

DURAND DE VALLEY et LÉON ANGOT. – Paul Jones **(246)**

ENCYCLOPÉDIE DES GENS DU MONDE. – Notice sur Dumas.

EUDEL (Paul). – L'Hôtel Drouot et la curiosité, 1881-1882 **(191)**

FERRIÈRE (Hector de la). – Trois amoureuses au XVI^e siècle, parmi lesquelles la *Reine Margot*. Paris, Calmann Lévy, 1885, gr. in-18.

FERRY (Gabriel). – Les dernières années d'Alexandre Dumas **(79, 314, 315, 343)**

FIGARO (Le), journal **(325, 332)**

Supplément littéraire du 3 novembre 1883 (Lettre amicale de Dumas à Maquet, son collaborateur).

Numéro du 22 février 1885, à propos du ballet de Messalina.

FLEURY (Édouard). – Le département de l'Aisne en 1814. Laon, imp. Ed. Fleury, 1858, 1 vol. in-8 **(8)**

FOURNEL (Victor). – Curiosités théâtrales, 1 vol. in-18. Paris, Adolphe Delahays, 1859, pages 143 et 239.

GAILLARDET (Frédéric). – Lettre **(220)**

GARNIER (Paul-Aimé). – A publié sous le pseudonyme de Paul Zéro une

parodie des *Burgraves* de Victor Hugo : *Les Barbus-Graves*. Paris, Revue de la Province, 1843, in-8. Alexandre Dumas figure parmi les vieux Burgraves, dans cette parodie.

GAUTIER (Théophile). – Portraits contemporains. Paris, G. Charpentier, 1880, gr. in-18. (Les belles Femmes de Paris) **(250)**

— Histoire de l'art dramatique en France **(255)**

— Un quatrain **(292)**

GÉRARD DE NERVAL. – Souvenirs d'Allemagne **(245, 246)**

GIL-BLAS, journal **(307)**

GOZLAN (Léon). – Article sur le château de Monte-Cristo **(277)**

GRANIER DE CASSAGNAC

1^o *Journal des Débats*. Les articles insérés dans le *Journal des Débats* sont au nombre de quatre : les deux premiers à propos de Gaule et France, 1^{er} et 26 novembre 1833 (Voir page 223) de ce volume ; le troisième, à propos du théâtre de M. Dumas (30 juillet 1834) ; le quatrième répond à un article de Dumas inséré dans la *Revue des Deux-Mondes*, sous ce titre : Comment je devins auteur dramatique.

2^o Œuvres littéraires. – Portraits littéraires (Alexandre Dumas).

1 vol. in-18. Victor Lecou et Eug. Didier. Paris, 1852.

HAREL. – *Le Succès*, comédie en 2 actes, en prose. (Odéon, 9 mars 1843). Paris, Marchant, 1843, in-8 à 2 colonnes. Le personnage de Laroche, homme de lettres, serait Dumas.

HAUSSONVILLE (D') **(337)**

HEILLY (Georges d'). – Dictionnaire des Pseudonymes, 2^e édition. Paris, E. Dentu, 1869, 1 vol. in-12 ; plein de renseignements sur les collaborateurs de Dumas **(319, 327)**

— Le même, sous le nom de Georges d'Heylli. Le *Moniteur* prussien de Versailles, 2 vol. grand in-8. Paris, L. Beauvais, 1871, tome I, pages 115 et 508 ; tome II, pages 182 et 223.

— Le même, journal intime de la Comédie-Française, 1852-1871, 1 vol. in-18. Paris, E. Dentu, 1879.

HÆFER (Le Dr). – Nouvelle biographie générale, publiée par MM. Firmin Didot frères. Paris, 1852 à 1866, in-8, 46 volumes **(45)**

(Articles Dumas – Lallemand – Maquet).

HOFFMANN **(217)**

HOUSSAYE (Arsène). – Article dans l'*Événement*. (Numéro du 3 janvier

1885) **(253)**

— Lettre sur la Jeunesse de Louis XIV et la Jeunesse de Louis XV **(293)**

— Ses Mémoires. Paris, Dentu, 1885. Page IX des annexes, fac-simile d'une lettre autographe adressée en 1851 par Alexandre Dumas au ministre, écrite chez M^{lle} Rachel et affirmant que la direction du Théâtre-Français n'a jamais été confiée à de meilleures mains qu'à celles de M. Arsène Houssaye.

HUART. — Galerie de la Presse. Notice sur Dumas, in-4.

HUGO (Charles). — Les Hommes de l'exil **(289)**

HUGO (Victor). — Les Châtiments **(116)**

Marion Delorme **(174)**

Lettre à Dumas **(242)**

Les Contemplations **(293)**

HUGO (M^{me} Victor). — Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie

ILLUSTRATION (L')

JANIN (Jules). — Article dans le *Journal des Débats*

(Voir le critique Jules Janin et le dramaturge Alexandre Dumas, à propos des *Demoiselles de Saint-Cyr*).

— Le même auteur. — Alexandre Dumas (mars 1871). Portrait à l'eau-forte par Flameng. Paris, librairie des Bibliophiles, Jouaust, imprimeur, 1871, 1 vol. in-12 de 94 pages. Tiré à 530 exemplaires, dont 500 sur vergé.

JAURGAIN (J.-B.-E. de). — Troisvilles, d'Artagnan et les Trois Mousquetaires **(263)**

JOURNAL DE L' AISNE, à Laon **(260, 315, 332, 342)**

JOURNAL DE SAINT-QUENTIN. Numéro du 22 février 1885.

Article de M. Adrian Villart à propos du *Vicomte Georges*, de M. Gustave Sourmais. Il y est dit que l'un des ouvrages de Félix Davin, *Une Fille naturelle*, fut démarqué par Dumas, qui en fit *Les Deux Diane*

JOURNAL DES FEMMES **(261)**

JOUSSERANDOT (Louis-Étienne). — *Les Collaborateurs*, comédie en 1 acte, en vers, représentée au Vaudeville le 6 mars 1847. Cette pièce est une satire discrète dirigée contre la collaboration à laquelle Dumas recourait largement.

Albert Aubert, dans le *National*, en prit texte pour attaquer Dumas. Matharel de Fiennes, dans le *Siècle*, défendit son compa-

- triole. (Matharel de Fiennes était originaire de Laon).
- JOUY, VATRY, FRIANT et CHAMBURE. – Journée du 30 novembre 1825 **(87)**
- KARR (Alphonse). – *Les Guêpes*. De novembre 1839 à janvier 1849. Nouvelle édition, 6 vol. grand in-18. Paris, Calmann Lévy, 1878 **(241, 250, 253, 257)**
- LACROIX (Paul). – Iconographie Moliéresque, Paris, Fontaine, 1876, in-8, mentionnant une lithographie in-folio, portrait de Dumas, par Lafosse, d'après une photographie de Pierson.
- LAFARGE (Auguste). – Une épigramme **(40)**
- LA FORGE (Anatole de). – Les Serviteurs de la Démocratie. – Alexandre Dumas père. (*Le Guetteur* de Saint-Quentin, du 17 février 1882).
Nota. – La ville de Saint-Quentin a donné à l'une de ses rues le nom d'Alexandre Dumas.
- LALANNE (Ludovic). – Lettre autographe du 17 février 1885 à l'auteur, l'informant que le *Ronsard* décrit à la page 176 qui précède, a appartenu à M. Maxime Du Camp. (Le timbre de la poste de Paris est daté du 16). (Voir article Du Camp).
- LANTIN (Jules). – Parodie de Caligula **(239)**
- LA POMMERAYE (Henri de). – N° 6,447, Catalogue Perin). Conférence à Villers-Cotterêts sur Dumas, octobre 1875, in-8.
 Conférence sur Dumas, à Laon, 5 octobre 1884 (*Journal de l'Aisne*, du 6).
- LAROUSSE (Pierre). – Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle, avec supplément. Paris, 1866 à 1877, 16 vol. in-4.
 Deux articles sur Dumas, dont l'un au supplément **(245, 313)**
- LECOMTE (Jules). – Lettres sur les écrivains français, par Van Engelgom **(214, 216)**
- LEDRU (Pierre), baron de Blaguenpuff. (Pseudonyme). – Réponse à l'auteur du pamphlet intitulé *Maison Alex. Dumas et C^{ie}*. Paris, Michel Lévy, 1845, in-8, 16 pages. Facétie piquante complétant le pamphlet de M. E. de Mirecourt.
- LE PETIT (Jules). – L'art d'aimer les Livres et de les connaître, etc., 1 vol. gr. in-18. Paris, chez l'auteur, rue de Châteaudun, 22, 1884.
 M. Le Petit possède un exemplaire de la tragédie l'*Orestie* (V. pages 295 et 296), sur lequel Alexandre Dumas a écrit : « À la mort et à l'exil. – À Dreux et à Guernesey. – Au duc d'Orléans et à Victor

Hugo. – Celui qui les a aimés, les aime et les aimera éternellement, dédie ce succès de l'*Orestie*. « Alexandre DUMAS. »

LETÉLLIER (M^{me}), née Dumas. – Lettres (316)

LEUVEN (Adolphe de). – Un quatrain (59)

L'HÉRITIER DE L'AIN. – Plutarque drôlatique (248)

LIVRE (Le) (304, 325)

LOMÉNIE (Louis de). – Galerie des contemporains illustres, par un homme de rien, 10 vol. in-18, 1840 et années suivantes. Paris, A. René et C^{ie}.

Le tome 5 (1842) contient une Notice sur Dumas.

LORENZ (O.). Catalogue général de la Librairie française, de 1840 à 1865. Paris, 1867-1871, 4 vol. gr. in-8.

LOUANDRE et BOURQUELOT. – La littérature française contemporaine, tome II, 1839-1847, 6 vol. in-8.

LOUVET. – Lettre à M. Alexandre Dumas à propos de sa lettre à M. E. Barrault, sur M. de Lamartine ; in-folio, 1 page à 3 colonnes. Imp. René, 32, rue de Seine, et publié par Alexandre Pierre et C^{ie}, rue des Noyers, 27, à Paris.

MAQUET (Auguste). – Lettres à Nogent-Saint-Laurens (326, 327)

MARTIN (Henri) et PAUL LACROIX. – Histoire de Soissons, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Soissons, Arnould, 1837, 2 vol. in-8 (8, 186)

MAURICE (Ch.). – Histoire anecdotique du Théâtre, de la Littérature (239, 251, 338)

MELLEVILLE. – Dictionnaire historique du département de l'Aisne. Nouvelle édition, 2 vol. gr. in-8. Saint-Quentin, Langlet, 1875 (21)

MENNESSIER-NODIER (M^{me}). – Charles Nodier ; Épisodes et Souvenirs de sa vie. Paris, Didier, 1 vol. in-12, 1867. (Voir pages 291 à 307 du chapitre IV des détails sur les relations de Dumas père et de M. Alexandre Dumas fils avec la famille Nodier, relations qui commencèrent pour Dumas père dès 1828).

MERLIEUX (Édouard). – Les Souvenirs d'une Française (302)

MIRECOURT (Eug. de). – 1^o Les Contemporains, in-18 (250, 261, 268, 269)

2^e édition. Portraits et silhouettes au XIX^e siècle. Paris, 1867, in-8, E. Dentu, 3^e volume.

2^o Fabrique de romans. Maison Alexandre Dumas et C^{ie} (256,

264)

3^o Le Mie Prigioni. Imprimé dans la *Silhouette* (juin et juillet 1845). L'auteur a depuis fourni au même journal quelques articles sur le même sujet.

MONITEUR UNIVERSEL. – Documents divers ; Débats à la Chambre des députés sur le *Véloce*) (**186, 193, 198, 238**)

— Voir le numéro du 19 avril 1884, sur la reprise d'*Antony*, à l'Odéon le 18.

MONSELET (Charles). – Statues et statuettes contemporaines. Paris, D. Giraud et J. Dagneau, librairies-éditeurs, 1852, 1 vol. gr. in-18.

Ce volume contient une diatribe en 150 vers contre Dumas. « Les personnes sensées comprendront – écrit Monselet dans son introduction au sujet de Dumas – que je lui préfère Balzac, Nodier, Vigny, George Sand. »

— Les Tréteaux. Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1859, 1 vol. in-12. National (Le), journal.

— Article du 31 janvier 1847 sur le procès de Dumas avec la *Presse* et le *Constitutionnel*.

— Article du 8 mars 1847, sur un spectacle gratis donné la veille à Saint-Germain, en l'honneur et pour le retour de Dumas.

NOËL (Édouard) et Edmond Stoullig. – Les Annales du Théâtre et de la Musique (1875-1883). Paris, 1876 à 1884, 9 vol. gr. in-18, Charpentier.

NOTAIRES (Chambre des) de l'arrondissement de Soissons. – Les registres de stage indiquent qu'Alexandre Dumas a été inscrit le 15 décembre 1818, comme travaillant chez M^e Menesson, notaire à Villers-Cotterêts, en qualité de 2^e clerc, depuis le mois de juillet 1816. Cette inscription de 2^e clerc dans la même étude a été renouvelée le 15 janvier 1821.

On ne trouve sur les registres aucune trace d'un certificat de sortie. Le successeur de Dumas n'a pris sa place que le 10 février 1824.

La date de l'entrée de Dumas chez M^e Menesson diffère d'une année de celle indiquée par lui dans ses *Mémoires*. (Voir page 50 du présent volume).

C'est vers le mois d'octobre 1822 que Dumas entra comme 2^e clerc dans l'étude de M^e Lefèvre, notaire à Crépy-en-Valois, où il ne

demeura que peu de temps.

NUGENT (le vicomte de). – Alexandre Dumas-Quichotte et ses écuyers en Afrique (En vers de huit syllabes). Imprimé dans la *Tribune sacrée*, écho du monde catholique, janvier 1847.

PARRAN (A.).

Victor Hugo et Alexandre Dumas **(243)**

Romantiques. – Alexandre Dumas **(246, 263, 269, 271, 288, 291)**

PATRIE (La), journal. Numéro du 1^{er} octobre 1884.

Article sur l'inauguration de la statue de Pierre Corneille à Rouen, le 19 octobre 1834, à l'occasion de laquelle Alexandre Dumas prononça un discours.

PERIN (C.). – Recherches bibliographiques sur le département de l'Aisne.

Catalogue de Livres légués à la Bibliothèque de Soissons. (Voir page 260 du présent volume). 3 vol. in-8. Soissons, A. Cervaux et R. Fossé-d'Arcosse, 1866-1867 et 1883.

Dans ces volumes sont énoncés divers livres et brochures concernant Alex. Dumas. Nous citerons les deux brochures suivantes qui ne figurent pas dans notre Table Bibliographique :

Banquet offert à Alexandre Dumas, page 260 du présent volume.

Funérailles d'Alexandre Dumas à Villers-Cotterêts, 16 avril 1872, in-8, n° 6,444 du Catalogue Perin.

PETEL (Madame), née Dumas. – Lettres **(315, 316, 319)**

PIFTEAU (Benjamin). – Alexandre Dumas en manches de chemise **(204)**

PRESSE (La). Numéro du 30 juillet 1843. Réponse de Dumas à Janin, à propos des *Demoiselles de Saint-Cyr*.

QUÉRARD (J.-M.). – Les supercheries littéraires dévoilées **(217, 338, 343)**

REGISTRES DE L'ÉTAT-CIVIL, concernant Alexandre Dumas et sa famille **(7, 10, 79, 331)**

REVUE RÉTROSPECTIVE. – Dépêches officielles échangées au sujet du *Vélocé* et d'Alexandre Dumas.

RICHARD (Gabriel) et Charles MONSELET. – Les Trois Gendarmes **(268)**

ROBERGE. – Angèle, narré et commenté par M^{me} Gibou **(224)**

Don Juan de Marana, raconté par Robert Macaire et Bertrand **(235)**

ROBIN (C.). – Notice sur Alexandre Dumas, 1848, in-8.

- ROMAND (H.). – Notice sur M. Dumas. *Revue des Deux-mondes*, 3^e série, tome 1^{er}, 15 janvier 1834.
- ROUSSEAU (Jean). – Alexandre Dumas et le Diable, légende, 1858, in-8. (N^o 6,425 du Catalogue Perin).
- SAINT-MICHEL (N.-C. de). – Revue de Paris **(223)**
- SAMSON. – Mémoires **(138, 149)**
- SAND (George). – Lettre-dédicace, à Alexandre Dumas, en tête de *Molière*, drame en 4 actes. Paris, in-12, E. Blanchard, 1851.
- Très curieuse par les théories littéraires qui y sont émises.
- Lettre à M. Alexandre Dumas fils, du 10 mars 1862, 4^e vol. de la Correspondance, in-18, Paris, Calmann Lévy, lettre contenant une appréciation du talent et du caractère de Dumas père.
- SCHILLER **(123, 208, 209)**
- SCOTT (Walter) **(123, 207)**
- SÉCHAN (Ch.). – Souvenirs d'un homme de théâtre **(209)**
- SOULIÉ. – Christine **(142)**
- TALMA. – Lettre autographe à Taylor **(135)**
- THACKERAY. – Article dans la *Revue Britannique* **(275)**
- VAPEREAU (G.). – L'année littéraire, 11 vol. 1858-1868, in-12. Paris, L. Hachette.
- Dictionnaire universel des Littératures, 1 vol. grand in-8, Hachette, 1876.
- Dictionnaire universel des Contemporains, 1 vol. gr. in-8. Hachette. Cinq premières éditions, 1858-1880.
- VATOUT. – Galerie du Palais-Royal **(91)**
- VILMESSANT (H. de). – Mémoire d'un journaliste **(287)**
- On trouve dans cet ouvrage, aux tomes 1^{er} et 2^e notamment, de nombreuses et curieuses anecdotes sur Dumas.
- WATRIPON (Antonio). – Alexandre Dumas embêté par M. Croton Duvivier, rentier, ex-fabricant de drap d'Elbeuf. Prix : 20 centimes, in-8 de 16 pages. Imp. Pilloy, à Montmartre.

TABLE DES MATIÈRES

Première partie : Les années d'enfance	5
Deuxième partie : Les années d'adolescence	48
Troisième partie : Les années de jeunesse	74
Quatrième partie : L'âge viril	127
Cinquième partie : L'âge mûr	241
Sixième partie : La vieillesse	300
Septième partie : La mort et la postérité	328
Table alphabétique d'ouvrages, lettres ou écrits relatifs à Dumas	345